BnF Gallica

Miss M. E. Braddon. La Femme du docteur, traduit de l'anglais par Charles-Bernard Derosne

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

BnF Gallica

Braddon, Mary Elizabeth (1837-1915). Miss M. E. Braddon. La Femme du docteur, traduit de l'anglais par Charles-Bernard Derosne. 1870.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisationcommerciale@bnf.fr.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

ARDOUIN 1970

M. E. BRADDON

LA FEMME DU DOCTEUR

ROMAN ANGLAIS

TRADUIT AVEC L'AUTORISATION DE L'AUTEUR

PAR CHARLES BERNARD DEROSNE

TOME PREMIER

PARIS

LIBRAIRIE DE HACHETTE ET Cie

BOULEVARD SAINT-GERMAIN, N° 79

LA FEMME

DU DOCTEUR

5306

Y²

19496.

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Le Capitaine du Vautour. 1 volume.
L'intendant Ralph. 1 volume.
Lady Lisle. 1 volume.
La Trace du Serpent. 2 volumes.
Le Secret de Lady Audley, traduit par Mme Judith Bernard Derosne, de la Comédie-Française. 2 volumes.
Aurora Floyd. 2 volumes.
Le Triomphe d'Éléanor. 2 volumes.
Le Testament de John Marchmont. 2 volumes.
Henri Dunbar. 2 volumes.
Rupert Godwin. 2 volumes.
Le Brosseur du Lieutenant. 2 volumes.
Le Locataire de Sir Gaspard. 2 volumes.
L'Allée des Dames. 2 volumes.

Imprimerie L. Toinon et Ce, à Saint-Germain.

M. E. BRADDON

LA FEMME DU DOCTEUR

TRADUIT DE L'ANGLAIS

PAR

CHARLES BERNARD DEROSNE

AVEC L'AUTORISATION DE L'AUTEUR

TOME PREMIER

TROISIÈME ÉDITION

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1870

Droits de propriété et de traduction réservés

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. IMPRIMÉS

19496

A

MONSIEUR MAURICE CADET DE VAUX

OFFICIER DE CAVALERIE

(C.)

Son cousin et ami,

CH. BERNARD DEROSNE.

Novembre 1867.

LA FEMME DU DOCTEUR

CHAPITRE I.

UN JEUNE CAMPAGNARD.

Il y avait deux médecins dans la petite ville de Graybridge-sur-la-Wayverne, dans le joli et pastoral Midland : — M. Pawlkatt, locataire d'une maison vaste, neuve et somptueuse, au milieu de l'antique et bizarre Rue Haute; et M. John Gilbert, le médecin de la paroisse, qui habitait dans sa propre maison à l'entrée de la ville, et qui travaillait beaucoup pour gagner bien moins que le fastueux M. Pawlkatt, dont la clientèle était exclusivement aristocratique.

M. Gilbert était un homme d'un certain âge, et il avait un fils encore tout jeune. Il s'était marié fort tard, et sa femme était morte peu de temps après la naissance de leur enfant. Ces circonstances furent probablement la cause de l'amour exceptionnel que le médecin ressentait pour son fils — amour dont les pères se montrent rarement prodigues envers leurs enfants. C'était un dévouement profond, inquiet, qui dès le principe avait eu en soi un côté féminin, ma-

ternel, et qui était allé croissant à mesure que grandissait l'enfant. L'esprit de M. Gilbert s'était rétréci dans le cercle où il était confiné. Il avait reçu en héritage de son père la clientèle de la maison et les indigents de la paroisse, car M. Gilbert le père avait été médecin avant lui, avait habité la même maison, décorée de la même lanterne rouge placée au-dessus de la vieille porte, et cela pendant quarante-huit ans, après quoi il était mort laissant la maison, la clientèle, et la lanterne rouge à son fils.

Si le fils unique de M. Gilbert avait possédé les capacités d'un Newton ou le génie d'un Napoléon, le médecin ne l'eût pas moins enfermé dans le laboratoire pour y préparer l'aloès et la conserve de roses, la teinture de rhubarbe ou l'essence de menthe poivrée. Heureusement pour l'enfant, il était tout simplement un bambin vulgaire, au visage franc et rose, aux yeux gris clair qui regardaient en face, à la chevelure noire et épaisse, séparée en deux sur le front et frisant naturellement. Il était grand, droit, fort; il courait bien, excellait au cricket, était suffisamment habile dans le bel art de la boxe et le maniement du bâton, et tirait décemment le pistolet et la carabine. Son écriture était bonne, il calculait à ravir, et se rappelait des bribes de latin, une ligne, un vers, un hémistiche égaré de ces poëtes et de ces philosophes romains dont les écrits avaient été son supplice pendant son séjour dans un certain Pensionnat classique et commercial de Wareham. Il parlait et écrivait l'anglais assez correctement. Il avait lu Shakespeare et Walter Scott, et préférait infiniment celui-ci, bien qu'il se fît une loi de passer les premiers chapitres des œuvres du grand romancier, afin d'entrer sans tarder au cœur

du récit. C'était un excellent jeune homme, qui allait à l'église deux ou trois fois au moins le dimanche, et qui, sous aucun prétexte, n'aurait transgressé, même en pensée, aucun des dix commandements tracés sur des cartouches enluminés au-dessus de l'autel. C'était un très-bon garçon, et, surtout, il en avait l'air. Personne ne s'était encore avisé de le trouver joli ; mais personne n'aurait songé à dire qu'il était laid. Il avait ce visage jovial et bien portant qui ferait reculer d'horreur le romancier ou le poëte à la recherche d'un héros, et que les esprits pratiques associent involontairement avec la profession de laboureur ou celle de marchand boucher.

Je ne veux pas dire que le pauvre George manquât de distinction, parce qu'il était bon, parce que ses manières étaient cordiales, et qu'il possédait une certaine charité instinctive qui n'avait pas encore revêtu une forme bien définie, mais qui donnait une saveur particulière à la moindre parole qui tombait de ses lèvres, à la plus chétive pensée de son cœur. C'était un garçon plein de confiance, qui avait la meilleure opinion de l'espèce humaine ; un tory, corps et âme comme son père et son grand-père l'avaient été avant lui, révérant les gros bonnets des environs de Wareham et de Graybridge, dont les grands noms lui étaient familiers depuis l'enfance, et devant lesquels il s'inclinait sans la moindre servilité. C'était un garçon candide, honnête, et rustique, qui remplissait convenablement ses devoirs et qui tenait sa petite place dans son petit cercle, de façon à faire honneur et à lui-même et au père qui l'aimait. Le stage orageux des deux années de la vie d'étudiant à Saint Bartholomé l'avait laissé presque aussi naïf qu'une jeune

fille. M. Gilbert avait confié son fils, pendant ces deux années agitées, aux soins d'une tranquille famille de Wesleyens, habitant Seven Sisters Road, et le jeune homme n'avait eu que peu de loisirs pour s'amuser en compagnie des esprits forts de Saint Bartholomé. George Gilbert avait vingt-deux ans, et pendant ces vingt-deux années son père n'avait pas eu une seule fois l'occasion de lui adresser le plus petit mot de reproche. Le jeune médecin était regardé comme le modèle des jeunes gens de Graybridge, et on disait tout bas que s'il s'avisait jamais de lever les yeux jusqu'à Mlle Sophronia Burdock, la seconde fille du riche brasseur, il ne serait pas éconduit. Mais George n'était pas fat, et de plus il ne ressentait pas une admiration très-vive pour Mlle Burdock, dont les cils étaient notablement plus pâles que ses cheveux, et dont les sourcils n'étaient visibles que dans une lumière très-vive. Le médecin était jeune, et l'avenir s'ouvrait devant lui ; mais il n'était pas ambitieux; il ne se sentait pas à l'étroit dans l'antique Rue-Haute de Graybridge. Il restait volontiers dans le petit salon attenant au laboratoire, lisant les poëmes les plus échevelés de Byron, sympathisant à sa facon avec les Giaours et les Corsaires; mais sans ressentir dans le cœur d'aspirations passionnées, sans concevoir la moindre idée de révolte contre la tranquille monotonie de son existence. Il y a prisonniers et prisonniers. Les uns ont des fleurs sur la fenêtre de leur cellule, se mettent à leur aise, s'ingénient de mille manières à rendre agréable leur étroit réduit, mangent, boivent, et dorment dans une indifférence parfaite pour le monde qui commence au delà du mur cruel qui les enferme. D'autres, cramponnés sans cesse

aux barreaux de leur fenêtre, contemplent sans relâche un lambeau lointain du ciel bleu, — de ce ciel merveilleux qui recouvre le monde de la liberté, — et se consument lentement au feu de leurs propres âmes.

George prenait la vie comme il la trouvait, et ne désirait nullement l'améliorer. Pour lui Graybride-sur-la-Wayverne était le monde entier. Il avait été à Londres et avait ressenti cette impression de délicieuse surprise, familière aux provinciaux, au milieu des rues pleines de gens affairés, de bruit, et de mouvement ; mais il n'avait pas tardé à découvrir que la grande métropole était une ville malpropre et mal famée, comparée à Graybridge-sur-la-Wayverne, où l'on pourrait, sans danger pour la propreté, prendre son repas sur le seuil des portes. Le jeune homme était plus que satisfait de son existence : elle lui plaisait. Il était heureux de penser qu'il allait être l'associé de son père, qu'il vivrait, qu'il se marierait, qu'il aurait des enfants, et qu'il mourrait enfin sous le toit familier où il était né. Il s'attachait facilement et pour longtemps ; il aimait les choses connues depuis longues années, à cause de leur vieillesse et de l'habitude qu'il en avait ; la question de mérite ou de beauté ne venait qu'en second lieu.

Le 20 Juillet 1852 fut un jour mémorable pour George Gilbert, et aussi pour la ville entière de Graybridge ; car ce jour-là un train de plaisir quittait Wareham pour Londres, emmenant les esprits aventureux, curieux de passer une semaine dans la grande métropole, à des prix très-modérés. George avait une semaine de congé qu'il devait passer avec un ancien camarade d'école, devenu auteur, qui habitait le

Temple, mais qui prenait pension dans une famille, à Camberwell. Le jeune médecin quitta Graybridge dans la voiture du brasseur, à huit heures de cette matinée resplendissante, en compagnie de Mlle Burdock et de sa sœur Sophronia, qui se rendaient à Londres pour voir une tante aristocratique, logée dans Baker Street. Les jeunes personnes avaient été confiées aux soins de George pendant la durée du voyage.

Les demoiselles et leur chevalier étaient d'une gaieté folle. Londres, lorsque vous êtes confiné entre l'hôpital Saint-Bartholomé et Seven Sisters Road, n'est assurément pas la ville la plus séduisante de l'univers; mais lorsque vous venez de la province, avec une semaine de congé, cinq livres sterling et quelque menue monnaie en poche, Londres prend un tout autre aspect. George n'était pas enthousiaste; mais il pensait à son congé avec un sentiment de plaisir tranquille, et appliquait, avec la complaisance la plus exemplaire, son attention à la conversation des filles du brasseur qui lui donnèrent force renseignements sur leur tante et sur les fêtes brillantes données par cette dame et ses connaissances. Mais si aimables que fussent les jeunes personnes, George vit avec plaisir le train arriver dans la gare d'Euston Square et terminer sa surveillance. Il remit les demoiselles Burdock aux mains d'une dame corpulente et assez majestueuse qu'attendait une calèche attelée de deux chevaux. Cette dame le remercia avec un air de suprême condescendance du soin qu'il avait pris de ses nièces. Elle daigna même l'inviter à venir lui rendre visite, ce qui fit rougir Sophronia. Mais, malheureusement, Sophronia ne savait pas rougir avec grâce; des taches rouges envahirent çà et là son visage, même à l'endroit où au-

raient dû se trouver les sourcils, et furent longtemps à disparaître. Si cette rougeur avait été celle de la beauté, si elle avait eu son éclat fugitif qui ne dure pas plus que l'éclair par un beau soir d'été, il est probable que George en eût compris la flatteuse signification. Mais il regarda l'émotion de la jeune personne au point de vue médical, et la prit pour un symptôme d'indigestion.

— Vous êtes bien bonne, madame, — dit-il. — Je vais demeurer à Camberwell ; et je ne crois pas que j'aie le temps de me rendre dans Baker Street.

La calèche s'éloigna. George prit son sac de nuit et se mit en quête d'un cab. Il héla un *hansom*, et tout en montant il sentit qu'il faisait une chose terrible, qui lui nuirait dans Graybridge, si, par malheur, on savait jamais qu'il s'était fait conduire dans un de ces véhicules déconsidérés. Il trouva que le cheval avait un air malpropre, comme celui d'un animal accoutumé à un travail nocturne et qui est indifférent de sa tenue pendant le jour. George n'avait pas l'habitude de monter dans les *hansoms;* aussi, au lieu de se balancer un instant sur le marchepied pour donner ses ordres au cocher, il s'établit à l'aise à l'intérieur, et il tressaillit légèrement quand une voix rauque venant d'en haut et lui demandant : — « Où faut-il vous conduire, monsieur? » lui fit penser un instant qu'il était sujet à des accès de ventriloquie involontaire.

— Au Temple, cocher; au Temple, dans Fleet Street, — dit poliment Gilbert.

Je n'ose pas dire combien George donna au cocher quand il s'arrêta au bas de Chancery Lane; mais je crois qu'il paya pour cinq milles, à raison de huit pence le mille, plus quelque chose en dédommage-

ment d'un embarras qui s'était rencontré dans Holborn; cependant le cocher ne daigna pas le remercier.

George perdit beaucoup de temps à arpenter les cours et les galeries du Temple avant de trouver l'endroit qu'il cherchait, bien qu'il eût tiré une lettre froissée de la poche de son gilet, et qu'il la consultât chaque fois qu'il s'arrêtait.

Wareham n'est qu'à cent vingt milles de Londres; aussi le train de plaisir, après s'être arrêté à toutes les stations de la ligne, était-il arrivé en gare à deux heures et demie. Il était alors de trois à quatre heures, le soleil étincelait sur le fleuve, et les dalles du Temple que Gilbert foulait aux pieds étaient brûlantes. Lui-même avait très-chaud, et il était presque à bout de force, quand il avisa enfin le nom qu'il cherchait peint en lettres blanches sur la plaque noire d'une porte :

4e ÉTAGE.

« M. ANDREW MORGAN ET M. SIGISMUND SMITH. »

Ce fut dans l'angle le plus sombre de la cour du Temple la plus obscure que George découvrit ce nom. Il monta un escalier très-sale, cognant le bas de son sac de nuit à chacun des degrés, jusqu'à ce qu'il eût atteint un palier situé à mi-chemin entre le troisième et le quatrième étage. Là il fut obligé de s'arrêter pour reprendre haleine, car il avait traîné son sac de voyage avec lui pendant ses pérégrinations à travers le Temple, au grand ébahissement des passants qui regardaient avec surprise un jeune homme bien mis portant son propre bagage, et lisant avec soin les listes des noms peints sur les maisons dans les cours et les passages de ce grave sanctuaire.

George s'arrêta pour reprendre haleine. A peine se fut-il arrêté qu'il tressaillit à l'aspect d'un jeune garçon fort sale qui se laissa glisser sur la rampe, depuis l'étage supérieur jusqu'au palier, où il se trouva nez à nez avec le jeune médecin. Le visage de l'enfant, évidemment très-jeune, onze ou douze ans au plus, était tout noir; mais la présence de Gilbert ne le déconcerta pas; il remonta l'escalier en courant et se mettait en travers de la rampe luisante dans l'intention évidente de recommencer sa glissade, quand une porte au-dessus s'ouvrit tout à coup et une voix s'écria :

— Tu sais où demeure M. Manders, l'artiste?

— Oui, monsieur; Waterloo Road, Montagne Terrace, n° 2.

— Alors cours chez lui, et dis-lui le sujet de l'illustration du numéro prochain pour la *Fiancée du Contrebandier*. Un homme, le genou sur la poitrine d'un autre homme, tenant un couteau à la main. Te rappelleras-tu?

— Oui, monsieur.

— Et apporte-moi les épreuves du chapitre cinquante-sept.

— Oui, monsieur.

La porte se referma et l'enfant dégringola les escaliers à toute vitesse. Mais la porte de l'étage supérieur se rouvrit et la même voix cria de nouveau :

— Dis à M. Manders que l'homme au couteau doit avoir des bottes à revers!

— Très-bien, monsieur! — répondit l'enfant d'en bas.

George monta et frappa à la porte du quatrième étage. Cette porte était noire, et les noms de MM. An-

drew Morgan et Sigismund Smith y étaient peints en lettres blanches comme sur la première porte.

Un jeune homme blême, orné d'une tache d'encre sur le bout du nez et de poignets de chemise tout maculés, ouvrit la porte.

— Sam !... George !... — s'écrièrent simultanément les deux jeunes gens.

Ils se serrèrent la main, *avec effusion*, comme disent les auteurs dramatiques français.

— Ce bon George !

— Cet excellent Sam ! mais tu t'appelles Sigismund, aujourd'hui ?

— Oui, Sigismund Smith. Cela sonne bien, n'est-ce pas ? Si le malheur veut qu'un homme s'appelle Smith, le moins qu'il puisse faire est d'effacer cette mauvaise impression par son prénom. Nul individu de quelque valeur, répondant au nom de Smith, ne consentira à signer Samuel. Mais entre, cher ami, et pose là ton sac de nuit. Débarrasse cette chaise de ces papiers... là, près de la fenêtre. N'aie pas peur de les abîmer, on ne saurait les froisser plus qu'ils ne le sont. Si cela t'est égal de consacrer une heure à la lecture du *Times*, pendant que je termine ce chapitre de la *Fiancée du Contrebandier*, je pourrai après cela déposer la plume et être entièrement à tes ordres. Mais le gamin de l'imprimerie va revenir dans une demi-heure chercher cette fin de chapitre.

— Je ne souffle plus mot, — dit George respectueusement.

Le jeune homme au nez taché était un auteur, et George se sentait intimidé par la solennité de la vocation de son ami.

— Continue, mon bon Sam, je ne t'interromprai pas.

Il approcha sa chaise de la fenêtre ouverte et regarda au dehors la peinture des murailles qui s'écaillait sous les morsures du soleil de juillet.

CHAPITRE II.

UN AUTEUR A SENSATION.

Sigismund Smith était un auteur à sensation. Ces mots de raillerie amère « auteur à sensation » n'étaient pas encore inventés pour la terreur des romanciers, en l'an de grâce 1852; mais la chose existait néanmoins sous diverses formes, et on écrivait des romans émouvants comme M. Jourdain parlait en prose, sans le savoir. Sigismund était l'auteur d'une demi-douzaine de romans de haut goût, qui jouissaient d'une popularité extrême dans la classe qui veut sa littérature comme son tabac, c'est-à-dire très-forte. Jamais Sigismund ne s'était présenté dans son entier au public, il paraissait hebdomadairement dans les feuilles illustrées à un sou, et se départait rarement de cette habitude. A l'exception d'une seule fois où il se trouva, très-gras, très écorné, et ne sentant pas précisément la rose, sur les rayons d'un humble libraire et marchand de journaux, qui cumulait le commerce du tabac et de la pâtisserie avec celui de la littérature, Sigismund avait toujours ignoré ce que c'est que d'être relié. On lui payait bien ses élucubrations, et il était satisfait. Il avait une ambition : celle d'écrire un grand roman; il rêvait

sans cesse, en tous lieux, la nuit et le jour, au héros de ce *magnum opus*. En attendant il écrivait pour son public, public qui achète sa littérature de la même manière que son pudding, — par tranches d'un sou.

Il y avait peu de choses à voir dans la cour sur laquelle ouvrait la fenêtre; aussi George se mit-il à examiner son ami, dont la plume rapide courait sans trêve ni relâche sur le papier, ce qui dénotait un style hardi à la façon de Dumas, plutôt qu'une composition soignée à l'exemple de Johnson ou d'Addisson. Sigismund ne s'arrêta qu'une seule fois pour reprendre haleine, mais il profita de ce répit pour porter des coups furieux à son faux col avec un couteau à papier taché d'encre qui se trouvait sur la table.

— Je me demande simplement si un homme se coupe la gorge de droite à gauche ou de gauche à droite, — dit Smith en réponse au regard effrayé de son ami. — Il est bon d'être naturel, aussi naturel qu'on peut l'être à raison d'une livre la page; — la page de deux colonnes et de quatre-vingt-une lignes par colonne. Un homme doit se couper la gorge de gauche à droite; s'il s'y prenait autrement, il se hacherait en morceaux.

— Alors il y a un suicide dans ton histoire, — dit George avec un regard d'effroi.

— Un suicide! — s'écria Sigismund, — un suicide dans la *Fiancée du Contrebandier!* Mais les suicides y fourmillent! Il y a le duc de Port-Saint-Martin, qui se mure lui-même dans sa cave; il y a Léonie de Pasdebasque, la danseuse, qui se jette par-dessus le bord de la nacelle de l'aérostat particulier du Comte César Maraschetti; il y a Lilla, la jeune fille muette, — le public à un sou aime les jeunes filles muettes, —

qui met le feu à ses propres vêtements pour échapper à... en un mot, il y en a des quantités, — dit Smith plongeant sa plume dans l'encre et lui faisant reprendre sa course furibonde sur le papier.

L'enfant revint avant que la dernière page fût achevée. Smith le retint cinq ou dix minutes environ, après quoi il roula le manuscrit encore humide et congédia l'émissaire de l'imprimeur.

— Maintenant, George, — dit-il, — nous pouvons causer.

Sigismund était le fils d'un avocat de Wareham, et les deux jeunes gens avaient été condisciples au Pensionnat classique et commercial de Wareham Road. Ils avaient été condisciples et s'étaient voués mutuellement une sincère amitié. Sigismund était censé faire son droit ; pendant la première année de son séjour au Temple, le jeune homme avait travaillé honnêtement et consciencieusement ; mais, trouvant que ses études légales ne produisaient rien que la confusion et l'ennui, Sigismund se fatigua d'attendre les causes qui ne venaient pas, et consacra ses loisirs à la culture de la littérature.

Il reconnut que la littérature était de beaucoup plus profitable que la jurisprudence ; aussi se consacra-t-il sans partage à ses œuvres que l'on peut voir, ornées d'illustrations dramatiques, aux devantures des plus humbles libraires dans les rues les plus noires et les plus tortueuses des grandes villes. Sigismund s'adonna sans partage à cette occupation séduisante et produisit plus de feuilles de cette denrée mystérieuse que les gens de lettres appellent *copie*, que n'importe quel auteur de l'époque.

Il me sera peut-être impossible de dire d'une façon

satisfaisante la différence qu'il y avait entre Sigismund Smith tel qu'il apparaissait à ceux qui le connaissaient intimement et le Sigismund Smith des journaux illustrés.

Chez lui, Smith était un jeune homme très-doux, possesseur des yeux bleus les plus tranquilles qui aient jamais animé visage humain, et d'une chevelure bouclée assez abondante. C'était un jeune homme excessivement doux, incapable d'être sarcastique quand il l'aurait voulu, et qui n'eût ressenti que bien légèrement le trait acéré qu'on aurait pu lui lancer. Il était contraire à sa nature de se mettre en colère, de devenir sérieusement amoureux, ou de ressentir un désespoir quelconque. Peut-être fallait-il en chercher la raison dans la débauche de sentiments passionnés qu'il faisait dans ses journaux et qui le laissait au dépourvu pour la vie réelle? Les gens qui avaient frémi à la lecture de ses romans et qui avaient voulu le voir, le quittaient le plus souvent avec un sentiment de désappointement extrême, sinon avec indignation. Ils s'étaient forgé un modèle auquel l'auteur de la *Fiancée du Contrebandier* et de *Lilia l'abandonnée*, devait ressembler. Mais Smith n'arrivait pas à la cheville de ce type populaire; aussi les admirateurs les plus enthousiastes de ses romans le regardaient-ils comme un imposteur quand il leur était donné de le voir dans l'intimité.

Ce jeune homme était-il le héros byronien qu'ils avaient rêvé? Était-ce là l'auteur du *Colonel Montefiasco ou l'homme à la marque?* Ils avaient imaginé un être superbe, moitié magicien, moitié brigand, visage pâle et regards étincelants, chevelure noire en désordre, le col blanc et nu, vêtu d'une longue tunique de velours noir et possesseur de mains blanches, aux doigts en

fuseau, ornés à profusion de bagues rares et précieuses.

Puis les accessoires. Une chambre antique lambrissée en vieux chêne, bien entendu, — du chêne noir, fouillé par des sculptures grotesques et diaboliques, faisant saillie aux angles; un globe de cristal sur un piédestal de porphyre; un tableau mystérieux recouvert d'un voile noir, la mort immédiate étant le châtiment de ceux qui oseraient en soulever le moindre coin. Une cheminée de marbre noir, et des panoplies de pistolets et de cimeterres, d'épées et de yatagans, — surtout de yatagans, — brillant et flamboyant aux lueurs du foyer. Une légère excentricité dans le choix des commensaux du logis : un ours sous le canapé et un *cobra di capella* apprivoisé, roulé en spirale sur le tapis. Voilà ce que le public à un sou attendait de Sigismund Smith, et que trouvait-il ? Un jeune homme au visage taché d'encre, habitant une chambre malpropre dans le Temple, et entouré, en fait d'objets romanesques, d'une corbeille à papier, d'une litière de vieilles lettres et d'épreuves maculées, et d'une théière fêlée chauffant tout doucement sur son trépied.

C'était là le jeune homme qui dépeignait le luxe extravagant du logis de Montefiasco et la mystérieuse élégance du boudoir discrètement éclairé de Diana Firmiani. C'était là le jeune homme dont les œuvres contenaient plus de portes cachées, d'escaliers dérobés, de cadres tournant sur pivot, et de panneaux à coulisse que tous les vieux châteaux réunis de la Grande-Bretagne, et une étendue de souterrains suffisante pour établir un chemin de fer de la frontière d'Écosse au cap Finistère. C'était là le jeune homme qui, dans un premier volume de poésie, — avait dit, en accents pas-

sionnés, à quelque jeune déesse de l'aristocratie, dont le nom était resté un mystère :

Lady Mable, pour toi, non, Lady May, pour toi,
Je n'entonnerai point un hymne de louanges.
Mais ma lyre par un silence plein d'effroi
Témoignera toujours des tortures étranges
De celui qui t'aimait, de celui qui te fuit,
Luth brisé sous ta main, et qui meurt dans la nuit.

Pendant que les grelots follement agités
Chantent sous les rayons du clair soleil, va, belle
De tes charmes autant que de tes faussetés,
Sûre de ne trouver nulle part un rebelle...
Mais crois que parmi ceux que tes yeux ont surpris
Un, du moins, te rendra mépris contre mépris ! ! !

— Maintenant, George, — dit Smith en repoussant un encrier malpropre et après avoir essuyé sa plume sur sa manche, — maintenant, George je suis tout entier aux devoirs de l'hospitalité. Tu dois avoir faim après ton voyage, mon bon vieux ! Qu'est-ce que veux-tu prendre ?

La chambre ne présentait pas le moindre vestige de buffet, et elle était d'ailleurs très-pauvre de meubles. La seule apparence de victuailles était représentée par une théière noire et fêlée sur son trépied et par un petit morceau de beurre sur une assiette placée sur la cheminée.

— Veux-tu prendre quelque chose ? — dit Sigismund. — Je n'ai pas grand'chose, vois-tu, parce que le temps me manque pour m'occuper de ces détails. Que dirais-tu d'un peu de confiture et de pain ?

Il ouvrit le tiroir du bureau devant lequel il était assis et exhiba d'un air de triomphe un pot de confiture où trempait une cuiller.

— Rien de bon comme la confiture, le pain, et le thé froid, — dit-il. — Tu vas en goûter, n'est-ce pas, George?... puis nous irons à Camberwell.

Gilbert refusa le pain et la confiture; aussi Sigismund se prépara-t-il au départ.

— Morgan est allé dans le comté de Bukingham pour se livrer au plaisir de la pêche, — dit-il, — ce qui fait que je suis maître de la place. Je viens ici le matin, je travaille toute la journée, et le soir je retourne à la maison prendre le thé et une côtelette ou un beefsteack. En route, mon vieux.

Les jeunes gens sortirent sur le palier; Sigismund ferma la porte noire et mit la clef dans sa poche. Ils descendirent les escaliers, traversèrent les cours du Temple, et se dirigèrent vers la sortie la plus voisine du pont de Blackfriars.

— Nous allons à pied, n'est-ce pas, George? — demanda Smith.

— Certainement, on est mieux pour causer.

Ils causèrent beaucoup chemin faisant. Ils avaient une grande amitié l'un pour l'autre, et chacun d'eux avait une foule de choses à dire à l'autre; mais George était loin d'égaler la loquacité de son ami Sigismund. Ce jeune homme faisait couler sans cesse un torrent d'éloquence vraiment inépuisable.

— Ainsi ces gens de Camberwell te plaisent? — dit George.

— Oh! oui; ils sont charmants; sans façon, tu sais, sans morgue, et sans prétentions. Cependant, Sleaford est un gentleman; il est avocat. Je ne sais pas au juste où est son étude, ni à quel tribunal il plaide lorsqu'il est à Londres; mais je sais qu'il est avocat. Je crois qu'il va en tournée de temps en temps, car il lui ar-

rive de s'absenter assez longtemps; mais j'ignore quelle partie de la province il visite. Il n'est pas convenable de faire ces questions-là, tu sais, George; aussi je m'abstiens. Je ne le crois pas riche, je veux dire que sa fortune n'est pas encore faite. Parfois il y a abondance d'argent, et alors il faut voir les dîners du dimanche... du saumon et des concombres, de la dinde et des pois verts comme s'ils ne coûtaient rien.

— Est-ce un bon garçon?

— Oui, c'est un homme rond et franc, il a le verbe haut et les yeux noirs. Il est charmant avec moi, mais il ne raffole pas des visiteurs. Il se montre rarement lorsque j'amène un ami. Il est possible que tu ne le voies pas du tout pendant ton séjour. Il s'enfermera dans sa chambre et ne te regardera seulement pas.

George se montra assez inquiet de cette perpective.

— Mais si ma présence chez lui déplaît à M. Sleaford, — commença-t-il, — peut-être vaudrait-il mieux...

— Elle ne lui déplaira pas, sois tranquille, — s'écria vivement Sigismund, — rien de pareil. L'autre jour, à déjeuner, j'ai dit à Mme Sleaford : « Je vais avoir la visite d'un de mes amis qui habite le Midland; c'est le plus honnête garçon du monde, et de plus c'est un joli garçon, » — ne rougis pas, George, tu aurais l'air d'un nigaud, — je demandai donc à Mme Sleaford si elle pouvait te donner une chambre et une demi-pension, — comme à moi, tu sais, — pendant une semaine environ. Elle regarda son mari, — elle est très-raide avec nous, mais elle a peur de nous, — et Sleaford répondit oui; que mon ami pouvait venir et qu'il serait le bien venu tant qu'il ne serait pas gênant. Aussi ta chambre est-elle prête, George, et tu viens pour me voir; j'aurai des billets pour tous les théâtres de

Londres et je t'offrirai tous les jours si cela te sourit un dîner français aux environs de Leicester Square; et nous remplirons jusqu'aux bords la coupe du plaisir!

Il y a une longue traite du Temple à Camberwell; mais les deux jeunes gens étaient bons marcheurs, et comme Sigismund parlait incessamment, il n'y eut pas de silences embarrassants dans la conversation. Ils parcoururent Walworth Road dans toute sa longueur et prirent à gauche quelque temps après avoir dépassé la barrière. Smith guida son ami à travers un dédale de rues étroites, bordées de jolis villas et de charmants cottages nichés sous les arbres, où l'on entendait incessamment le bruit des boîtes à lait mêlé aux cris des laitiers. Sigismund conduisit George à travers ces ermitages ombreux, le fit passer devant une église à l'aspect rébarbatif, puis sur les bords d'un canal jusqu'à un endroit où la campagne à cette époque était encore nue et stérile. Depuis, les chemins ont divisé cette localité en menus morceaux, et la maison de M. Sleaford a été vendue aux enchères sous la forme de matériaux de démolition; mais par cette soirée d'été où Sigismund guidait son ami, l'endroit était désert et agreste, et il s'y élevait une maison haute, de méchant aspect, enfermée de toutes parts par un mur élevé, et qu'entourait une quantité de cottages éparpillés dans toute les directions.

Arrêté devant une petite porte percée dans le mur de clôture, George put voir seulement que la maison était carrée, bâtie en briques, recouverte çà et là par des lierres languissants et jaunis, et éclairée par de longues fenêtres étroites très-obscurcies par la poussière et les immondices. Si agréable qu'en pût être le séjour, l'aspect n'en était pas engageant et George la compara

mélancoliquement aux coquettes petites villas à murailles blanches qu'il avait vues sur la route, — séduisants petits châteaux dont le loyer ne coûte pas plus de trente-cinq livres par an ; à ces cottages gracieux, aux fenêtres étincelantes qui chatoyaient au soleil, aux plaques de cuivre éclatantes qui reluisaient comme des boucliers polis sur les portes fraîchement peintes en vert. Si Sleaford se rappelait que sa porte eût été jamais peinte, il devait être un des plus vieux habitants de cette région stérile du faubourg de Camberwell, et si Sleaford avait loué la maison à la condition de la réparer au fur et à mesure des besoins, il pouvait s'attendre à un effroyable mémoire de dilapidation à l'expiration de son bail. Tout ce qui pouvait être cassé dans la maison était cassé ; tout ce qui pouvait tomber en ruine faute d'entretien y était tombé depuis longtemps. Les briques n'étaient pas disjointes et la maison était debout, mais c'était tout ce qu'on pouvait dire du logis de l'avocat.

La sonnette était cassée et la poignée gisait inutile dans une sorte de réceptacle de cuivre terni. Il était donc oiseux de songer à employer ce moyen de s'annoncer ; mais Sigismund était habitué à cela. Il se baissa, approcha ses lèvres d'un trou percé dans la porte au-dessous de la serrure, et fit entendre un sifflement prolongé.

— On sait ce que cela veut dire, — dit-il, — la sonnette est cassée depuis que j'habite ici, mais ils n'ont jamais rien fait réparer.

— Pourquoi cela ?

— Parce qu'ils pensent à s'en aller. Voilà deux ans et demi que je suis avec eux et depuis ce temps ils parlent de s'en aller. Sleaford a loué à bon marché et

le propriétaire s'est refusé à rien faire réparer, aussi ils laissent tout dans l'état que tu vois. Sleaford parle de s'en aller en Australie un jour ou l'autre.

La porte du jardin s'ouvrit pendant que Smith parlait, et les deux jeunes gens entrèrent. Celui qui leur avait donné accès était un jeune garçon arrivé à cet âge où les enfants deviennent désagréables au possible. Il avait cessé d'être un enfant pur et simple, mais il n'osait pas encore s'intituler jeune homme. Repoussé par ses cadets qui le trouvaient trop arrogant et trop despote, qui le surprenaient émettant des théories étranges et hétérodoxes sur la question des billes, et manifestant un dédain suprême pour ceux d'entre eux à qui les dernières prophéties des oracles populaires du *Bell's Life* et du *Sunday Times* n'étaient pas familières, et dédaigné d'autre part par ses aînés qui lui offraient un sou pour acheter un croquet ou qui donnaient à entendre des choses blessantes lorsqu'il était tenté de prendre l'air en fumant un cigare, — le malencontreux garçon cherchait vainement sa place sur l'échelle sociale, et n'en trouvant pas, il devint misanthrope et se drapa dans son mépris comme dans un manteau. Le hargneux adolescent nourrissait une rancune particulière contre Sigismund. Le jeune auteur possédait cette position enviable qui échappait aux désirs de l'ambitieux gamin. Il était homme! Il pouvait fumer un cigare jusqu'au bout et cela sans devenir blême ou sans trébucher une ou deux fois pendant l'opération. Mais comme il savait peu profiter de ses avantages! Il pouvait passer la nuit dehors sans que personne eût rien à lui dire. Il pouvait entrer dans une taverne à la mode et demander du bitter ou du gin, et avaler le breuvage sans faire la grimace; il pouvait

jeter son argent sur le comptoir et appeler la fille de salle « Mary ! » et cela sans courir le danger que sa mère passât juste à ce moment et, apercevant une silhouette familière à travers la porte entrebâillée, entrât, rouge et furieuse, pour l'entraîner en le tenant par le collet, au milieu des éclats de rire des spectateurs impitoyables. Non ; Sigismund était un *homme*. Il aurait pu se griser s'il avait voulu et courir Londres une partie de la nuit, sonnant chez tous les médecins, faisant retentir tous les marteaux, et enfin se faisant conduire au poste au petit jour, pour être réclamé quelque temps après par un ami, et voir son nom cité dans les feuilles hebdomadaires sous cette rubrique : « Encore un dandy en goguette. »

Oui, Horace Sleaford haïssait le pensionnaire de sa mère; mais sa haine était mitigée par le dédain. Quel usage Smith faisait-il de ses précieux priviléges? Aucun absolument. La gloire de la virilité était départie à un esprit vulgaire qui, possédant la liberté d'aller où bon lui semblait, n'avait jamais vu un combat de boxeurs, ou la dernière grande course d'Epsom; et qui, à l'âge de vingt-quatre ans, mangeait du pain et de la confiture à la barbe du monde entier. Le jeune Horace ferma bruyamment la porte et donna un tour de clef. La règle de négligence souffrait une exception chez Sleaford : les serrures étaient tenues en très-bon état. Le dédaigneux garçon retira la clef de la serrure et l'emporta en la tenant par son petit doigt. Il avait des poireaux aux mains, et les poireaux sont les stigmates de l'enfance. Les manches de sa jaquette étaient blanches et luisantes aux coudes et laissaient ses poignets exposés à toutes les intempéries. La conscience de sa jeunesse et le caractère étriqué du vête-

ment particulier à cette période indécise lui donnait un air agressif et hargneux qui s'harmonisait avec deux grands yeux noirs et une chevelure d'un noir bleuâtre en désordre. Il croyait toujours qu'on le regardait avec dédain et s'efforçait de répondre au dédain d'autrui par un dédain plus grand. Il toisa George à son entrée, mais il ne daigna pas lui parler. George avait six pieds : cela suffisait pour le lui rendre odieux.

— Tu vas bien, Horace? — dit Smith d'un air gracieux.

— Et vous, jeune homme, — dit le gamin d'un air dédaigneux, — comment allez-vous?

Horace marcha le premier et se dirigea vers la maison. On monta un perron conduisant à une porte vitrée. Autrefois, lorsque les vitres étaient claires et brillantes, que le treillis au-dessus était couvert de roses grimpantes et de clématites, c'était peut-être joli; mais les clématites étaient desséchées et les roses luttaient contre les étreintes étouffantes des rameaux de convolvulus qui s'enroulaient comme des serpents autour des branches et qui détruisaient les pousses et les boutons sous leur pernicieux contact.

Le jeune Horace ferma violemment la porte de la maison, comme il avait fermé celle du jardin. Il se faisait une loi de faire toute chose avec fracas; c'était une façon de manifester son mépris pour les hommes.

— Maman est dans la cuisine, — dit-il, — les enfants sont dans les champs à enlever un cerf-volant, et Izzie est dans le jardin.

— Ton père est-il là? — demanda Sigismund.

— Non, il n'y est pas, grand homme; vous le savez bien. Quand l'avez-vous trouvé ici à cette heure de la journée

— Le thé est-il prêt?

— Non, et il ne le sera pas avant une demi-heure, — répondit victorieusement le jeune drôle; — de sorte que si vous ou votre ami avez faim vous ferez bien de prendre un peu de confiture et de pain. Il y en a un pot là-haut, dans votre tiroir. Je n'en ai pas pris et je ne l'aurais pas vu si je n'étais pas monté chercher une plume de fer, de sorte que si vous avez fait une remarque sur l'étiquette et que vous trouviez que c'est diminué, ce n'est pas moi. Le thé ne sera pas prêt avant une demi-heure, parce que la cheminée de la cuisine a fumé, et on ne peut pas faire cuire les côtelettes avant que le feu marche bien. De plus la bouillote n'est pas encore sur le feu et la bonne est partie chercher un pain de fantaisie... de toute façon il faut que vous attendiez.

— N'importe, — dit Sigismund, — entrons au jardin, George; je te présenterai à Mme Sleaford.

— Alors je ne vais pas avec vous, — dit le jeune garçon. — Je ne me soucie pas du bavardage des filles. Dites-moi, M. Gilbert, vous qui êtes du Midland, vous devez être au courant des choses. Combien tenez-vous contre moi pour la jument baie de M. Tomlinson, *Vinaigrette*, qui courra au steeple-chase de Conventford?

Malheureusement Gilbert était d'une ignorance déplorable sur les mérites ou les côtés faibles de *Vinaigrette*.

— Je vais vous dire alors ce que je tiens contre vous, — dit Horace, — Je tiens quinze contre deux contre elle, et c'est un de moins que la dernière cote de Manchester.

George hocha la tête.

— Les courses sont plus inintelligibles pour moi que le Grec, Master Sleaford, — dit-il.

Le mot « Master » échauffa la bile du gamin.

— Votre ami ne me semble pas avoir beaucoup d'expérience, — dit-il à Sigismund. — Je pense que nous pourrons lui enseigner pas mal de choses avant qu'il ne reparte pour le Midland, hein, Samuel?

Horace avait découvert le fatal prénom de Samuel sur la couverture d'un vieux livre d'heures appartenant à Smith, et il le tenait en réserve, comme une sorte de trait empoisonné, toujours prêt à le lancer à son ennemi.

— Nous lui apprendrons un peu ce que c'est que la vie, n'est-ce pas, Samuel? — répéta-t-il. — Ah! ah! ah!

Mais sa gaieté fut soudainement interrompue. Une porte du vestibule sombre s'ouvrit tout à coup, et un visage de femme, d'aspect anguleux et acariâtre, se montra par l'ouverture, et une voix perçante s'écria :

— Ne t'ai-je pas dit que j'avais encore besoin de deux sous de lait, mauvais drôle? Tu es bien comme les autres, va! Il faut que je me rende esclave sans qu'aucun de vous daigne lever seulement le doigt pour m'aider!

Le jeune Horace disparut là-dessus tout en grognant, et Sigismund ouvrit une porte conduisant au parloir.

Cette pièce était vaste, mais pauvrement meublée et très malpropre. On y voyait les traces laissées par cinq ou six locataires successifs, et on devinait que les habitants actuels se faisaient une loi de ne jamais rien ranger. Une boîte à ouvrage était sur la table et

présentait un chaos de cordonnets enchevêtrés, de bobines, et de fils multicolores assez semblables à du vermicelle. Il y avait un vieux pupitre recouvert d'une étoffe verte poudreuse et orné de cuivres démantibulés qui s'accrochaient aux vêtements et écorchaient les mains quand on le changeait de place. Il était ouvert comme la boîte à ouvrage et était rempli de papiers que le vent avait disséminés sur la table et sur le parquet. Sur une petite table boiteuse près de la fenêtre, il y avait une boîte à couleurs en mauvais état, un pot à gomme d'où sortait une collection de pinceaux, une demi-douzaine de scènes et portraits dramatiques de Skelt perdus sous des fragments de clinquant, des morceaux de satin multicolores, et des petits paquets soigneusement ficelés de pointillés d'or et d'argent que le profane aurait pu prendre pour des poudres. Il y avait quelques livres déguenillés sur un rayon près de la cheminée; deux ou trois sortes d'encriers sur la tablette; un petit théâtre de bois avec sa scène en plan incliné et ses lampes en étain, dans un angle, sur le parquet; une ligne à pêcher et ses accessoires dans un autre, et, à travers tout cela un déluge de cahiers, de crayons à ardoise, et de grammaires Latines déchirées dont une moitié de couverture pendait encore grâce au fil solide qui l'avait recousue. Tous les objets qui meublaient cette chambre avaient mauvais air et étaient plus ou moins cassés; aucun n'était propre et sur tous les enfants avaient laissé des traces indélébiles.

Le système de Sleaford avait du bon : « Quand vous avez des garçons, criez au pillage; fermez votre bourse au peintre et au charpentier, au plombier et au vitrier, au marchand de meubles et au jardinier;

laissez brisé ce qui est brisé, les réparations sont peine perdue, argent prodigué. Achetez si vous voulez une boîte d'outils de charpentier et qu'ils raccommodent eux-mêmes ce qu'ils auront brisé, et si vous ne faites pas trop attention à un doigt enlevé par-ci, par-là, il n'est pas douteux qu'ils ne se rendent utiles en fin de compte. »

Sleaford avait une fille et quatre fils, et les quatre fils étaient quatre garnements. Lorsqu'on savait cela on cessait de s'étonner de l'état du mobilier et de la dévastation de la maison. Les rideaux de perse des fenêtres avaient été arrachés par Tom pour lui servir à se draper lorsqu'il faisait le fantôme dans une charade, ou par Jack lorsqu'il lui fallait une voile pour attacher à sa ligne plantée au beau milieu du canapé. Les fauteuils avaient servi de billot pour représenter maintes fois Anne de Boleyn ou Marie-Antoinette pendant les longues soirées d'hiver où Horace décapitait les coussins du canapé au moyen du tisonnier tout souillé de cendres, pendant que Tom et Jack montaient la garde sur l'échafaud en contenant la populace — représentée par un personnage unique — au moyen de leurs hallebardes dont la pelle et les pincettes faisaient l'office. Les tapis décloués avaient maintes fois joué leur rôle d'océan furieux ; le fauteuil s'était brisé contre l'angle du buffet, renversant quelques verres à liqueur, et tout l'équipage avait été retiré des épaves du naufrage du canapé au moyen de soufflets, de bourrades, et des malédictions des puissances supérieure qui survenaient au milieu de l'océan en fureur au mépris des unités. Sleaford avait une chambre particulière au premier étage, une chambre de Barbe-Bleue où les gamins ne pénétraient

jamais, car l'avocat avait soin d'en fermer la porte à double tour chaque fois qu'il sortait, obligeant ainsi ses fils à respecter son appartement. De temps en temps, ceux-ci regardaient par le trou de la serrure pour voir si la chambre défendue renfermait quelque chose de mystérieux; mais comme ils n'apercevaient rien qu'un fauteuil noirâtre et un bureau couvert d'un amoncellement de paperasses, leur curiosité se calma peu à peu et ils cessèrent de s'inquiéter au sujet de l'appartement qu'ils désignaient toujours sous le nom de « la chambre de papa. »

CHAPITRE III.

ISABEL.

Le jardin situé derrière la maison était un espace carré orné de beaux poiriers ombrageant une pelouse négligée. Une épaisse haie de noisetiers couvrait le mur sur la longueur d'un des côtés, et de toutes parts l'œil ne rencontrait que des rosiers et des églantiers odorants, des pommiers en espaliers et des framboisiers touffus, tous parfaitement vierges des soins du sécateur du jardinier. Çà et là cependant on pouvait découvrir quelque arbuste infortuné qui avait été haché et mutilé par une opération fantaisiste des jeunes Sleaford.

C'était un jardin à l'ancienne mode et qui avait été évidemment parfaitement entretenu autrefois, car de charmantes fleurs surgissaient au milieu des herbes à

chaque nouvelle saison, comme si la négligence et les mauvais traitements eussent été impuissants à les chasser du sol familier qu'elles aimaient. C'est ainsi que de rares orchidées sortaient du milieu des plates-bandes envahies par le mouron, et que des muguets apparaissaient au milieu des mousses, dans un angle retiré, au-dessous du réservoir. Il y avait des vignes dont les raisins n'avaient jamais mûri depuis l'installation de Sleaford, mais qui étalaient encore un verdoyant écran sur la façade de la maison, accrochant leurs vrilles aux volets à moitié démolis qui pourrissaient lentement sur leurs pivots rouillés. Il y avait des plates-bandes de fraisiers, et à l'une des extrémités une tonnelle sous laquelle les garçons jouaient avec des cartes graisseuses et écornées pendant les longues soirées d'été. Sous les noisetiers, preuve évidente de la présence des garçons, il y avait des clapiers. Cet enclos était une retraite bizarre, malpropre, et charmante, où l'odeur des étables lointaines se mêlait faiblement au parfum des roses. C'était dans ce jardin négligé que Isabel Sleaford passait la majeure partie de sa vie oisive et inutile.

Elle était assise dans un fauteuil de jardin, à l'abri d'un des poiriers, lorsque Sigismund et son ami s'approchèrent d'elle. Elle était accroupie dans ce fauteuil, un livre ouvert sur les genoux, le menton supporté par la paume de la main, tellement absorbée par sa lecture qu'elle ne leva même pas les yeux quand les jeunes gens furent à deux pas d'elle. Elle était vêtue d'une robe de mousseline, très-froissée et d'une blancheur douteuse, et elle avait autour du cou un ruban de velours noir. Ses cheveux, presque aussi noirs que ceux de son frère, étaient noués négligem-

ment, et une longue mèche emmêlée tombait sur son col d'une blancheur mate, — la blancheur de l'ivoire.

— J'aurais voulu que ce fût le *Colonel Montefiasco*, — dit Smith en montrant le livre que lisait la jeune fille. — J'aurais été flatté de voir une jeune personne intéressée à ce point par la lecture d'un de *mes* livres, qu'elle ne daignât pas même lever la tête lorsqu'il y a un gentleman qui désire lui être présenté.

Mlle Sleaford ferma son livre et se leva, touchée de ce reproche; mais elle tint le doigt entre les pages, dans l'intention évidente de reprendre sa lecture à la première occasion. Elle n'attendit pas que George lui fût cérémonieusement présenté, mais elle lui tendit la main en l'accueillant d'un sourire.

—Vous êtes M. Gilbert,—dit-elle,—Sigismund nous a parlé de vous toute la semaine. Maman a préparé votre chambre et je crois que le thé ne tardera pas. Il y aura quelques côtelettes en l'honneur de votre ami, Sigismund; maman m'a dit de vous le dire.

Puis elle regarda son livre comme pour dire que son discours était fini et qu'elle désirait reprendre sa lecture.

— Qu'est-ce que c'est, Izzie? — demanda Sigismund comprenant son regard.

— Algerman Mountfort.

— Je le pensais. Toujours *ses* livres!

Les joues pâles de Mlle Sleaford se couvrirent d'une rougeur fugitive.

— C'est si joli! — dit-elle.

— Dangereuse beauté, j'en ai peur, Isabel, — dit gravement le jeune homme; — bonbons séduisants qui contiennent de l'opium. Ces livres vous rendent-ils heureuse, dites, Isabel?

— Non, ils me rendent malheureuse, mais.... — elle hésita un peu, — mais j'aime cette souffrance-là. Je la préfère au bonheur monotone de la vie terre à terre.

George regarda avec surprise le visage animé de la jeune personne qui s'éclaira en un moment et devint rayonnant comme un transparent, qui semble une peinture confuse jusqu'au moment où l'on place une lampe derrière. Le jeune médecin se borna à regarder d'un air surpris la fille de Sleaford, car il ne comprenait pas un traître mot de la conversation. Il ne pouvait que regarder ce pâle visage sur lequel tremblaient et passaient de faibles rougeurs semblables aux reflets rosés de l'horizon au coucher du soleil. George vit qu'Isabel avait de grands yeux noirs, comme son frère, mais d'une expression toute différente, car ils étaient doux et rêveurs, très-couverts, et ne s'éclairant que faiblement dans les profondeurs des pupilles très-larges. D'un naturel très-tranquille et peu causeur, George eut tout le loisir d'étudier le visage de la jeune fille pendant qu'elle causait avec le pensionnaire de sa mère, avec lequel elle paraissait être en relations cordiales, presque fraternelles. George n'était pas un enthousiaste et il contemplait Mlle Sleaford sans plus d'émotion que s'il eût regardé une belle statue dans un musée. Il vit que ses traits étaient petits et délicats, qu'elle avait le visage pâle, et que ses grands yeux noirs suffisaient pour lui donner une sorte de beauté étrange et mélancolique, qui devenait gracieuse et affable lorsqu'elle souriait.

George ne vit pas toutes les particularités de la beauté d'Isabel parce qu'il était simplement un excel-

lent garçon doué d'une intelligence des plus ordinaires et que la beauté d'Isabel était essentiellement poétique et ne pouvait être comprise que par un poëte. Mais il se dit vaguement qu'elle était de celles qu'on trouve jolies, et il se demanda pourquoi ses yeux prenaient la couleur de l'or bruni lorsque la lumière les éclairait en plein, et la teinte la plus foncée lorsqu'ils étaient ombragés par leurs cils noirs.

George fut moins impressionné par la beauté de Mlle Sleaford que par la différence qui existait entre elle et toutes les femmes qu'il avait vues jusque-là. Je pense qu'en cela reposait le charme principal de la jeune fille, charme qui méritait de lui attirer les hommages d'un roi. Elle ne ressemblait à personne. La beauté qui lui était propre n'était pas l'apanage de cent autres jolies filles. La voir une fois suffisait pour se la rappeler toujours, si jamais vous rencontriez visage humain qui vous rappelât le sien.

A la prière de Sigismund, elle ferma le livre tout à fait et accompagna les deux jeunes gens pour faire à George les honneurs du jardin. Mais elle emporta tendrement sous son bras le volume éraillé, et parfois elle tombait dans un silence rêveur comme si quelque mystérieuse faculté de seconde vue lui eût permis de lire les pages cachées.

Sur ces entrefaites Horace arriva en courant et invita les promeneurs à se rendre à la maison, où le thé les attendait.

— Les enfants prennent le leur à la cuisine, — dit-il, — et les grandes personnes dans le parloir

Trois petits garçons survinrent comme il disait ces paroles, et l'un après l'autre tendirent une patte sale à Gilbert. Ils avaient enlevé un cerf-volant, avaient

pêché dans le canal, et avaient aidé à charger du foin dans quelque prairie des environs; ils étaient défaits et poudreux, et exhalaient fortement l'odeur des plaisirs agrestes. Tous trois ressemblaient à leur frère; et George, en regardant autour de lui, vit huit des plus noires prunelles qu'il eût jamais vues, mais aucune ne ressemblait à celles d'Isabel. Ces jeunes garçons n'étaient pas du même lit que Mlle Sleaford. La première femme de Sleaford était morte après trois années de mariage, et le seul souvenir qu'Isabel eût gardé de sa mère était l'ombre indécise de ses traits charmants et mélancoliques; ombre éphémère qui venait visiter parfois le sommeil de l'orpheline.

Une vieille domestique qui, il y avait bien longtemps de cela, était venue voir les Sleaford, avait dit à Isabel que sa mère était morte d'un grand chagrin. L'enfant avait demandé quel était ce grand chagrin, mais la vieille femme avait hoché la tête en disant : « Il vaut mieux que vous l'ignoriez, mon pauvre agneau; il vaut mieux que vous l'ignoriez toujours. »

Dans le grand salon il y avait un portrait au crayon de la première Mme Sleaford; un portrait, tout maculé par les mouches, qui représentait une jeune femme ayant les traits d'Isabel, vêtue d'une robe à taille courte, les manches ballonnées. C'était tout ce que Mlle Sleaford savait de sa mère.

La seconde Mme Sleaford était une petite femme acariâtre, elle avait les cheveux blond filasse, les yeux gris et perçants; c'était une petite femme bien intentionnée qui rendait malheureux tous ceux qui l'entouraient, et qui travaillait sans relâche du matin au soir sans jamais pouvoir terminer la tâche qu'elle entreprenait. Les Sleaford avaient une servante, employée à toutes

fins, qu'on appelait la fille; mais cette jeune personne sortait rarement de la pénombre de la cuisine où l'on entendait sans cesse le bruit des robinets ouverts et le cliquetis de la vaisselle, excepté lorsqu'elle venait enlaidir les groseilliers au moyen de serviettes et de torchons qu'elle étalait au soleil pour les sécher. Un esprit ignorant eût pensé que les Sleaford auraient parfaitement pu se passer d'une domestique, car Mme Sleaford semblait faire toute la cuisine et la plus grande partie du ménage, pendant qu'Isabel et ses frères étaient chargés à tour de rôle de faire les commissions et d'ouvrir la porte du jardin.

Le grand parloir était un palais en comparaison du petit; car Mme Sleaford chassait ses enfants par une distribution de taloches quand ils s'avisaient d'y transporter les accessoires artistiques qu'elle appelait leur bric-à-brac. Les déprédations de l'engeance enfantine étaient en conséquence moins visibles dans cette pièce. Mme Sleaford avait fait toilette pour faire honneur à son nouveau pensionnaire, et son visage luisait grâce à l'application récente de savon à la guimauve. George vit immédiatement que c'était une petite femme très-vulgaire, et que les avantages intellectuels qui pourraient se manifester chez les enfants leur viendraient du père. Il ressentait un profond respect pour cette spécialité de la profession légale, et il se demandait comment un avocat avait pu épouser une femme comme Mme Sleaford, et comment il pouvait vivre dans le désordre particulier aux maisons dont la maîtresse fait les fonctions de cuisinière et dont les enfants vont aux commissions.

Après le thé les deux jeunes gens se promenèrent dans les allées du jardin envahies par les herbes,

pendant qu'Isabel s'asseyait sous son poirier favori, lisant le volume qu'elle avait fermé avec tant de peine. Sigismund et son ami se promenèrent de long en large, fumant des cigares et parlant de ce qu'ils appelaient le bon vieux temps. Ce temps-là n'avait pourtant que cinq ou six ans de date, bien que les jeunes gens en parlassent comme s'ils avaient la barbe grise et qu'ils eussent à jeter un regard rétrospectif sur une existence d'un demi-siècle et à s'étonner des folies de leur jeunesse.

Isabel continuait de lire; le jour baissait insensiblement, l'horizon s'empourprait derrière les poiriers à l'ouest du jardin, et la pâle étoile du soir scintillait au bout de l'une des allées. Elle continuait de lire avec avidité, sans prendre le temps de respirer, à mesure que diminuait la lumière; car sa belle-mère allait peut-être l'appeler pour lui donner une jaquette déchirée à raccommoder ou un monceau de bas troués à ravauder. Adieu la lecture alors, impossible de parcourir une seule ligne de l'attrayant récit, de cette prose divine, cadencée comme la poésie, de cette harmonie tendre et mélancolique qui poursuit le lecteur longtemps après qu'il a fermé le livre, et qui rend si insupportable la monotonie de l'existence.

Isabel n'avait pas encore dix-huit ans. Elle avait appris les éléments de toutes choses à un pensionnat d'Albany Road; pensionnat bien aristocratique dans l'opinion des natifs de Camberwell. Elle savait un peu d'italien, assez de français pour lire des romans qu'elle aurait dû ne pas ouvrir, et juste assez d'histoire pour retenir les friandises des pages des historiens : — les noms des Marie Stuart, des Jeanne d'Arc, des Anne de Boleyn, du Masque de fer, et de

Mlle de la Vallière, — les Marie-Antoinette et les Charlotte Corday, les infortunés Kœnigsmark et les infâmes Borgia, toutes les histoires horribles et romanesques éparpillées à travers le dénombrement ennuyeux des Grandes Chartes et des Bills de Réforme, des Tiers-État et des Lits de Justice. Elle touchait un peu du piano, chantait un peu, peignait, d'après nature, des fleurs sur des feuilles de carton Bristol, ce qui ne veut pas dire qu'elle les représentait semblables à la nature, car il arrivait que les cobéas ressemblaient assez à des ronds découpés dans de la mousseline bleue, et un myope aurait pu prendre les fuchsias pour des crevettes rouges.

Mlle Sleaford avait reçu cette éducation incomplète et inutile qui est l'ambition des classes moyennes sans fortune. Elle quitta le pensionnat d'Albany Road à seize ans, et se mit en devoir de parfaire son éducation au moyen du cabinet de lecture le plus voisin. Elle ne perdit pas son temps à lire les œuvres modestes ou inconnues, mais elle se jeta sans hésiter sur les plus belles fleurs du jardin de la fiction, lut et relut sans cesse ses romans favoris et en copia des extraits de son choix sur des petits carnets à un sou, employés le plus souvent à noter les dépenses faites à la boucherie ou chez l'épicier. Elle savait par cœur des pages entières de ses auteurs favoris et en récitait parfois de longs passages romanesques à Sigismund dans le demi-jour des longues soirées d'été.

J'ai honte de dire que ce jeune homme, reprenant le lendemain la suite du *Colonel Montefiasco*, mettait des paraphrases de Bulwer, de Dickens, ou de Thackeray dans la bouche de ce gentleman et gratifiait cet héroïque scélérat de la gaieté d'un John Brodie, de la

philosophie d'un Zanoni, ou des sarcasmes mordants d'un Lord Steyne. Peut-être n'exista-t-il jamais entre deux êtres une différence plus sensible que celle qu'il y avait entre Isabel et le pensionnaire de sa mère. Sigismund écrivait des histoires romanesques à la douzaine, mais il était aussi prosaïque que le plus vulgaire marchand de bœufs conduisant des animaux au marché. Il vendait son imagination; Isabel se nourrissait de la sienne. Pour lui, le roman était une chose qu'on façonnait à la forme la plus propre à satisfaire le goût du public. Il donnait à ses héros la forme demandée sur la place aussi tranquillement que le marchand de beurre donne à sa marchandise la forme d'un cygne ou d'une couronne selon les désirs de ses pratiques. Mais les héros de la pauvre Isabel étaient d'impalpables tyrans qui la gouvernaient à leur gré. Elle désirait que son existence ressemblât à ses livres; elle aurait voulu être une héroïne, — malheureuse peut-être et mourant à la fleur de l'âge. Elle avait un goût prononcé pour une fin précoce, par une maladie de poitrine, avec les pommettes rouges, et un éclat étrange dans le regard. Chaque fois qu'elle avait un petit rhume, elle s'imaginait que la phthisie venait, et elle commençait à étudier ses poses et à prendre une allure de douce mélancolie avec ses frères, en leur disant à l'oreille, l'un après l'autre, qu'elle n'en avait plus pour longtemps à rester avec eux. Ils ne devinaient généralement pas le sens de ses paroles et lui demandaient si elle allait partir comme gouvernante. Si elle prenait la peine de leur expliquer la triste vérité, ils vulgarisaient aussitôt le côté poétique de la situation en s'écriant : « La bonne histoire! Qu'est-ce qui a mangé du plum-pudding hier

soir à dîner et qui en a redemandé? Voilà la maladie que tu as, Izzie; deux tournées de pudding au dîner et d'innombrables tartines beurrées au déjeuner! »

Ce n'est pas ainsi que lui parlaient les amis de Florence Dombey. Ce n'est pas ainsi que le petit Paul eût parlé à sa sœur; mais aussi comment supporter ces grands garçons crevant de santé, après avoir lu l'histoire du petit Paul?

L'existence de la pauvre Isabel était absolument vulgaire et terre à terre. Impossible d'en tirer la plus petite goutte de romanesque si fort qu'on la pressât.

Son père n'était ni un Dombey, ni un Augustin Caxton, ni même un Rawdon Crawley. C'était un homme fort, aux épaules larges, bien portant, aimant la bonne chère, et buvant ses trois bouteilles d'eau-de-vie par semaine. Il aimait suffisamment ses enfants, mais il ne les emmenait jamais avec lui et les voyait fort peu à la maison. Impossible d'en rien tirer de romanesque. Isabel n'eût pas été fâchée qu'il l'eût maltraitée! elle aurait eu un chagrin et ç'aurait été au moins quelque chose. S'il s'était mis dans un accès de rage et qu'il l'eût jetée du haut en bas de l'escalier, elle aurait pu courir se précipiter dans le canal. Mais, hélas! il n'y avait pas de Capitaine Cuttle chez lequel elle pût se réfugier; pas de noble Walter qui revînt la voir et dont l'ombre tremblât sur la muraille à la lumière du foyer! Hélas! hélas! elle regardait au nord et au sud, à l'est et à l'ouest, et le ciel restait noir; aussi retournait-elle à son opium intellectuel et rêvait-elle des rêves. Les petits griefs ne lui manquaient pas, tels que le raccommodage des trous aux vêtements de ses frères, ou la commission d'aller cher-

cher du beurre dans Walworth Road ; mais elle faisait volontiers ces choses une fois arrachée à ses livres chéris, car elle emportait son monde idéal avec elle, soignait Byron en délire à Missolonghi, ou veillait au lit de mort de Napoléon, pendant que le boutiquier jetait le beurre dans le plateau, et que le vulgaire la coudoyait devant le comptoir graisseux.

S'il s'était trouvé quelqu'un qui eût accaparé cette enfant abandonnée et qui eût entrepris son éducation, Dieu sait ce qu'on en aurait pu faire; mais le doigt ami montrant le bon chemin dans la forêt intellectuelle lui manquait, et Isabel errait au gré de sa fantaisie, dressant un piédestal à une idole quelconque, puis la remplaçant par une autre ; vivant aussi isolée que si elle eût habité un aérostat suspendu éternellement dans les airs, et ne se mêlant jamais sérieusement aux joies et aux chagrins vulgaires des gens qui l'entouraient.

George et Sigismund parlèrent de Mlle Sleaford quand ils furent fatigués de repasser les souvenirs de leur existence d'écoliers dans le Midland.

— Tu ne m'avais pas dit que M. Sleaford avait une fille, — dit George.

— Vraiment ?

— Non. Sais-tu qu'elle est très-jolie ?

— Elle est splendide, — répondit Sigismund avec enthousiasme, — elle est ravissante. Je la prends pour le type de toutes mes héroïnes sombres, — les bonnes, bien entendu. As-tu remarqué les yeux d'Isabel ; ils ont une nuance orangée quand on les regarde au soleil. Balzac a écrit une nouvelle qui s'appelle *la Fille aux yeux d'or*. Avant d'avoir vu Isabel Sleaford j'ignorais ce que c'est que des yeux d'or.

— Tu me parais au mieux avec elle ?

— Oui, nous sommes comme le frère et la sœur. Elle m'aide parfois dans mes travaux, c'est-à-dire qu'elle me suggère des idées dont je profite. Mais elle est romanesque au possible. Elle lit trop de romans.

— Trop de romans ?

— Oui. Ne crois pas que je veuille dire du mal des romans. Un roman est une chose excellente après une longue journée de travail, après une lutte pénible avec les réalités de la vie, après une course sur les terrains en friche de l'expérience, après un combat sérieux sur l'arène universelle. Qu'après cela on lise *Ernest Maltravers*, ou *Eugène Aram*, ou la *Fiancée de Lammermoor*, la douce fiction berce l'âme et lui donne le repos, comme la chanson de la nourrice endort l'enfant au berceau. Jamais homme ou femme de sens ne s'est gâté par la lecture des romans. Les romans ne sont dangereux que pour ces pauvres filles oisives, qui ne lisent que cela, et qui s'imaginent que leur existence doit être la paraphrase de leurs livres favoris. Ces jeunes filles-là ne daigneraient pas regarder un employé du gouvernement ayant trois cents livres d'appointements et des chances d'avancement, — dit Smith en montrant Isabel. — Elle attend une créature mélancolique sur l'âme de laquelle pèse un crime.

Ils traversèrent la pelouse et se dirigèrent vers le poirier sous lequel Isabel était assise. La nuit venait et son pâle visage et ses yeux noirs avaient une expression mystérieuse à cette heure crépusculaire. George pensait qu'elle avait tout ce qu'il fallait pour être une héroïne de roman et se sentit singulièrement gauche et vulgaire en se trouvant devant elle. Ses bras et ses jambes l'embarrassaient et il ne sa-

vait qu'en faire. Si je m'appesantis si longtemps sur les trois personnages réunis dans ce jardin négligé de la banlieue, pendant cette journée du 20 juillet 1852, c'est qu'ils sont encore au seuil de la vie et que l'avenir s'ouvre devant eux comme la vaste scène d'un théâtre ; mais le rideau est encore baissé, et au delà tout n'est plus que mystère. Chacune de ces trois têtes folles avait des idées sur ce grand mystère. Isabel pensait qu'elle ferait la rencontre d'un duc quelconque dans Walworth Road : le duc conduirait son phaéton, et elle-même serait coiffée de son chapeau le plus frais et n'irait pas chercher du beurre; puis le jeune patricien demeurerait stupéfait à sa vue, il se rendrait immédiatement chez son père et lui demanderait officiellement sa main, et elle l'épouserait et ne porterait plus, à partir de ce moment, que des robes de velours et une couronne de diamants, comme Édith Dombey dans le grand tableau de M. Hablot Browne. Les rêves du bon George n'évoquaient pas une destinée aussi romanesque. Il pensait qu'il épouserait quelque jolie fille, que sa clientèle s'accroîtrait, qu'un jour peut-être il ferait une cure merveilleuse dont on parlerait dans la *Lancette*, et qu'enfin il vivrait et mourrait respecté, comme son grand-père et son père avaient fait avant lui, dans la bonne vieille maison couverte en tuiles et aux pignons de chêne peints en noir. Sigismund n'avait, lui, qu'un seul idéal : la publication d'une œuvre magistrale dont les revues parleraient et qui aurait un succès retentissant. Il se contentait volontiers d'une vie tranquille pour lui-même, car, par procuration, il lui arrivait plus d'aventures que l'esprit humain n'en peut concevoir. Il revenait le soir à Camberwell et mangeait une demi-livre de

rumpsteak arrosé de trois ou quatre tasses de thé léger, puis il se promenait dans le jardin en compagnie des enfants. Les jeunes gens de son âge, qui voyaient l'existence qu'il menait, se moquaient de lui et l'appelaient casanier. Casanier, vraiment ! Est-ce être casanier que de descendre du toit d'un édifice au moyen d'une corde mince, et, arrivé au bout, de se trouver encore à soixante-dix pieds du sol ? Est-ce être casanier que de se trouver à bord d'un vaisseau incendié en plein océan Atlantique, et de sauver l'équipage entier sur un fragile radeau, pendant qu'une charmante passagère est attachée à votre ceinture au moyen de sa soyeuse chevelure ? Est-ce être casanier que de descendre dans des souterrains armé d'une lanterne sourde et suivi d'une demi-douzaine de limiers, en quête d'un meurtrier ? C'était là ce que Sigismund faisait tout le jour et tous les jours, — sur le papier, — et lorsque sa tâche était achevée, il s'estimait heureux de se balancer dans un fauteuil au jardin, en fumant son cigare, pendant que l'enthousiaste Isabel lui parlait de Byron, de Schelley, et de Napoléon ; car les deux poëtes et le héros étaient ses trois idoles, et les larmes lui venaient aux yeux quand elle parlait de la triste soirée après la bataille de Waterloo ou de la journée de Missolonghi, absolument comme si elle avait connu et aimé ces grands hommes.

Pendant ce temps les fenêtres de la maison s'illuminèrent ; Mme Sleaford ouvrit la fenêtre du petit parloir et appela les jeunes gens pour le souper. On gardait les vieilles habitudes à Camberwell et le souper était le repas le plus agréable de la journée ; car.

à ce moment, Mme Sleaford avait fini son travail et elle daignait redevenir aimable et raconter ses tourments et ses soucis à Sigismund et à ses enfants. Mais, ce soir-là, on s'était mis en frais, en l'honneur du jeune provincial. Il y avait un homard et une montagne de laitues, — très-peu de homard en comparaison de la verdure, — et Sigismund devait faire une salade. Sigismund était très-fier de son habileté dans ce département de l'art culinaire, et comme, en général, il mettait au moins vingt-cinq minutes à couper, à assaisonner, à remuer, à goûter, et à composer, avant que la salade fût prête, le temps ne manquait pas pour causer. Ce soir-là, George causa avec Isabel, et Horace jouit du privilége de rester au souper par la simple raison que personne dans la maison n'avait l'autorité suffisante pour l'envoyer au lit, attendu qu'il refusait obstinément de s'en aller, à moins d'y être contraint par la force. Il était assis en face de sa sœur et occupait ses loisirs à sucer les longues antennes du homard tout en contemplant, les coudes sur la table, le visage du visiteur pendant que Sigismund préparait la salade.

La soirée se passa agréablement et gaiement, car Isabel oublia ses héros et daigna descendre un instant au niveau de George, et causer avec lui de la grande Exposition de l'année précédente et de la pantomime qu'elle avait vue à la Noël passée. George la trouva très-jolie, surtout lorsqu'elle lui souriait; puis il retomba dans son étonnement et se demanda pourquoi elle était si différente de Mlle Sophronia et des autres personnes de Graybridge-sur-la-Wayverne qu'il avait vues toute sa vie et chez lesquelles il n'avait absolument rien trouvé qui pût l'étonner.

Enfin la salade fut triturée à point. On versa dans les longs verres étroits l'ale « à six pence, » comme l'appelait Horace, et grâce à la nature légère et mousseuse de ce breuvage on aurait pu le prendre pour du Champagne. George avait soupé en cérémonie à Graybridge; il savait ce que c'est que le vrai champagne et les entremets et les sucreries, mais la conversation qu'on avait tenue dans ces occasions ne valait pas le bavardage de ce modeste souper, pour lequel il n'y avait pas deux fourchettes qui allassent ensemble et un verre qui n'eût un éclat ou une fêlure. Le jeune médecin se donna à cœur joie de sa première soirée à Camberwell, et Sigismund s'anima visiblement sous l'influence de l'ale. Au moment où la gaieté était à son apogée, Horace se leva brusquement, tenant à la main les écailles vides du homard, et réclama le silence.

— Je l'ai entendu, — dit-il.

Un coup de sifflet aigu, venant de la porte, se fit entendre comme l'enfant disait ces mots.

— C'est lui ! — s'écria-t-il en courant à la porte. — Il est peut-être là depuis longtemps; gare à moi si c'est vrai !

Chacun se tut ; et George entendit le jeune garçon ouvrir la porte du vestibule et courir à la porte. Il entendit un dialogue bref et une voix grave ayant une intonation presque farouche, puis des pas pesants sur l'allée pavée du jardin et sur le perron devant la maison.

— C'est ton père, Izzie, — dit Mme Sleaford. — Il aura besoin d'une bougie; tu ferais bien de lui en porter une tout de suite, car je ne pense pas qu'il veuille entrer ici.

Gilbert ressentait une certaine curiosité au sujet du père d'Isabel, et fut quelque peu désappointé quand il apprit que Sleaford ne viendrait pas dans le parloir. Mais Sigismund continua à manger du pain et du fromage et à pêcher des oignons confits dans un pot de grès, sans se préoccuper autrement des mouvements de l'avocat.

Isabel prit une bougie et passa dans le vestibule pour recevoir son père. Elle laissa la porte entrebâillée, et George put l'entendre parler à Sleaford; mais l'avocat répondit à sa fille avec assez de mauvaise grâce, et ce que George entendit du dialogue ne lui donna pas une idée très-favorable de son hôte.

— Donne-moi ma bougie et ne m'ennuie pas! — disait Sleaford. — J'ai été tracassé aujourd'hui au point que tout est confusion dans ma tête. Ne reste pas là à ouvrir de grands yeux! Dis à ta mère que j'ai quelque chose à faire et que je passerai la nuit à travailler.

— Tu as été contrarié, père?

— Oui, horriblement. Et je désire qu'on ne m'assomme pas de stupides questions, maintenant que me voilà rentré. Allons, donne-moi cette lumière!

Les pas pesants gravirent lentement les degrés sans tapis, une porte s'ouvrit au premier étage, et l'on entendit marcher dans la chambre, juste au-dessus du parloir.

Isabel rentra, très-grave, et s'assit loin de la table.

George vit que c'en était fait de la gaieté pour cette soirée. Sigismund lui-même suspendit ses ravages dans le fromage et tomba dans une rêverie pro-

fonde en contemplant un oignon piqué au bout de sa fourchette.

Il disait qu'un père maltraitant sa fille ne serait pas un mauvais sujet de roman pour un journal à un sou et il construisit mentalement une intrigue nouvelle.

Si le travail de Sleaford devait être terminé cette nuit même, on ne l'aurait pas deviné à voir le peu d'empressement qu'il apportait à se mettre à l'œuvre. Les pas pesants arpentèrent longtemps le plancher de long en large, avec une régularité qui aurait pu faire prendre l'avocat pour un dévot catholique qui s'était imposé une pénitence et qui la mettait à exécution dans la solitude de sa propre chambre. Sur ces entrefaites, une horloge lointaine sonna onze heures, et un coucou, dans la cuisine, sonna trois coups, ce qui, pour la maison de Sleaford, pouvait être regardé comme un à peu près satisfaisant. Isabel et sa mère se levèrent comme pour se retirer ; Sigismund les imita et alluma deux bougies pour lui et son ami. Il se chargea de conduire George à la chambre qui lui était réservée, et les deux jeunes gens montèrent l'escalier, après avoir souhaité le bonsoir aux dames. Horace dormait, les coudes sur la table, les cheveux flottant contre la bougie fumeuse placée près de lui. Le jeune médecin ne fit que peu attention à l'appartement où on le conduisit. Il était fatigué par le voyage et par cette longue journée d'été ; aussi se déshabilla-t-il promptement et s'endormit-il pendant que son ami lui parlait par la porte de communication ouverte entre les deux chambres à coucher. George dormit, mais mal, car il était habitué à une maison tranquille où personne ne bougeait après dix heures

du soir, et les pas lourds de Sleaford, dont la chambre était voisine, troublaient le sommeil du jeune homme et se mêlaient à ses rêves.

Il sembla à George que Sleaford se promenait de long en large pendant toute la nuit et longtemps après que les rayons du jour eurent commencé à filtrer à travers les rideaux opaques des fenêtres. George ne fut donc pas surpris quand au déjeuner, le lendemain matin, on lui dit que son hôte n'était pas levé et qu'il ne paraîtrait pas avant quelques heures. Isabel devait aller remplir quelque mystérieuse mission dans Walworth Road, et George entendit des fragments d'une conversation à voix basse entre la mère et la fille, dans le vestibule, devant la porte du parloir, et où les mots : contributions, sommations, couverts d'argent, engagement, et intérêts, figurèrent à plusieurs reprises.

Mme Sleaford était occupée dans la maison et les enfants étaient dispersés; aussi George et Sigismund déjeunèrent-ils tranquillement ensemble et lurent-ils le *Times* de Sleaford, que celui-ci ne demandait pas encore. Sigismund fit un plan pour la journée. Il s'accorderait un congé, accompagnerait son ami à l'Académie Royale et à divers autres musées et couronnerait la journée par un dîner français.

Les deux jeunes gens partirent à onze heures. Ils n'avaient aperçu ni Isabel, ni le maître de la maison. Tout ce que George savait de ce dernier, c'était que Sleaford avait la démarche pesante et la voix grave.

Le 21 juillet était une journée brûlante et je dois avouer que George se sentit très-fatigué de l'examen

des tableaux de l'Académie Royale. Pour lui les plus belles œuvres de l'art moderne étaient simplement de « jolies toiles » plus ou moins, selon le sujet qu'elles représentaient, et les discours de Sigismund sur le dessin, la perspective, l'expression, le ton, la couleur et le mouvement étaient un jargon parfaitement inintelligible pour lui. Aussi fut-il heureux quand la journée tira à sa fin et que Smith le conduisit dans une rue très-sombre, non loin de la Galerie Nationale.

— Maintenant je vais t'offrir un véritable dîner français, mon vieux George! — dit Sigismund d'un air triomphant.

George regarda autour de lui d'un air mystifié. Il s'était habitué à associer dans son esprit les dîners français avec des cafés brillamment éclairés et des salons somptueux où les chaises étaient en bois doré, recouvert de velours rouge, et où une demi-douzaine de glaces immenses vous renvoyaient votre image multipliée lorsque vous preniez votre potage. Il fut quelque peu désappointé quand Sigismund s'arrêta devant une petite porte étroite, de chaque côté de laquelle se voyait un vieux vitrage montrant une rangée de flacons de vin et de liqueurs. Une grosse lanterne pendait au-dessus de la porte, et au-dessous des vitrages se voyait une grille de fer à travers laquelle s'échappait, pour parfumer l'air à la ronde, une odeur subtile d'ail et de fausse soupe à la tortue.

— Nous sommes chez Boujeot, — dit Smith. — C'est un endroit charmant; pas de faste, comme tu vois; mais vin excellent et cuisine de premier choix.

Les garçons de chez Boujeot étaient très-polis et fort complaisants, bien qu'ils fussent harassés par les

exigences des consommateurs capricieux du salon public ou des habitués dînant dans les salons particuliers au premier étage. Sigismund était plongé dans l'étude d'une grande feuille de papier ayant l'aspect d'une table chronologique, et sur les marges blanches de laquelle les additions des repas pris antérieurement et payés, avaient été griffonnées à la hâte par les garçons épuisés. Smith demeura pendant longtemps absorbé dans l'examen de ce mystérieux document; aussi George s'amusa-t-il à contempler des fresques couleur café au lait qui étaient censées représenter la baie de Biscaye et le cap de Bonne-Espérance, avec des vagues noirâtres roulant tumultueusement sous un ciel fuligineux. George regardait ces images et un monsieur plongé dans l'occupation absorbante du payement de l'addition; puis les pensées du médecin se mirent à vagabonder du petit restaurant Boujeot au jardin de Sleaford, et il revit le pâle visage et les yeux noirs à reflets d'or d'Isabel, brillant mystérieusement dans le crépuscule. Il pensait à Mlle Sleaford parce qu'elle ne ressemblait à aucune des femmes qu'il avait vues et il se demandait si elle plairait à son père. « Pas beaucoup, » se disait-il; car M. Gilbert le père voulait chez une jeune femme un soin particulier de sa chevelure et Isabel ne brillait pas par là, et de l'expérience dans l'art de conduire une maison et de surveiller une servante. Il n'était pas vraisemblable qu'Isabel possédât ces qualités, puisque son occupation favorite était de se balancer dans un fauteuil de jardin et de lire des romans.

Le dîner parut enfin avec accompagnement de couvercles d'étain sur les plats, que le garçon tira un à

un d'une sorte de mystérieux réceptacle de bois, du fond duquel sortait une voix. Les deux jeunes gens dînèrent, et George pensa que, à l'exception des pommes de terre frites qui s'éparpillaient sur son assiette quand il voulait les piquer avec sa fourchette et d'une odeur d'ail qui se remarquait dans toutes les sauces et même, mais plus faiblement, dans les entremets, un dîner français ressemblait assez à un dîner anglais. Mais Sigismund fit les honneurs de la table avec un air d'orgueilleuse satisfaction, et George ne put se défendre de faire claquer ses lèvres à la façon d'un gourmet, quand son ami lui demanda ce qu'il pensait de ces *filets de sole à la maître d'hôtel* et des *rognons au sherry africain.*

Quoi qu'il en soit, George vit approcher avec plaisir la fin du dîner et l'heure du retour à Camberwell. Il n'était encore que sept heures, et le soleil brillait sur les fontaines quand nos jeunes gens traversèrent Trafalgar Square. Ils prirent un omnibus à Charing Cross et allèrent jusqu'à la barrière de Walworth dans l'espoir d'arriver assez tôt pour obtenir une tasse de thé avant que Mme Sleaford laissât le feu s'éteindre ; car la bonne dame avait cette manie d'étouffer le feu de la cuisine à sept heures et demie ou à huit heures en été, après quoi il était absolument impossible d'obtenir de l'eau chaude, à moins que Sleaford ne désirât du grog, auquel cas on mettait une bouillotte devant un feu de bois.

George ne se préoccupait guère de la question du thé une fois de retour à Camberwell, mais il pensait avec un léger sentiment de plaisir à l'idée d'une promenade avec Isabel dans le jardin presque sombre. Il y pensait si bien, qu'il fut très-heureux lorsqu'il

aperçut la grande et vilaine maison entourée de son grand mur au delà des terrains en friche qu'on appelait le commun. Il fut très-heureux, non pas d'une façon violente ou passionnée, mais il ressentait un plaisir calme et tranquille. Arrivés à la porte du jardin, Sigismund se baissa et donna son coup de sifflet habituel par le trou au-dessus de la serrure, mais il se redressa brusquement et s'écria :

— Voilà qui est fort !

— Quoi donc?

— La porte est ouverte !

Smith poussa cette porte en disant ces mots, et les deux jeunes gens pénétrèrent dans le premier jardin.

— Depuis que j'habite avec les Sleaford, ceci n'est jamais arrivé, — dit Sigismund. — Sleaford se montre très-sévère sur la question de fermeture de la porte. Il prétend que le quartier n'est pas sûr et qu'on ne sait pas les voleurs qui peuvent rôder aux alentours; quoique, entre nous, je ne vois pas ce qu'ils pourraient voler ici, — ajouta Smith d'un ton confidentiel.

La porte de la maison, aussi bien que celle du jardin, étaient ouvertes. Sigismund pénétra dans le vestibule, suivi de près par George. La porte du parloir était également ouverte et la chambre vide. Elle était vide et elle avait un aspect de propreté anormal, comme si le fumier et le bric-à-brac en avaient été ramassés tout à coup et emportés. Sur la table se voyait un bout de corde à côté de morceaux de fil de fer, d'un marteau, et de deux étiquettes blanches pour les bagages.

George ne s'arrêta pas à regarder ces objets ; il se dirigea immédiatement vers la fenêtre ouverte et regarda dans le jardin. Il s'attendait si bien à voir Isabel

assise sous son poirier, un livre sur les genoux, qu'il tressaillit et fit un pas en arrière en poussant une exclamation de surprise lorsqu'il trouva le jardin désert. L'endroit semblait singulièrement désolé sans la jeune fille se berçant dans son fauteuil. On aurait dit que George connaissait le jardin depuis dix ans et qu'il ne l'avait jamais vu sans apercevoir en même temps Isabel à sa place accoutumée.

— Je crois que Mlle Sleaford... je crois que tout le monde est sorti, — dit le médecin d'un ton assez triste.

— Je le crois, — répondit Sigismund en regardant autour de lui d'un air stupéfait, — et cependant c'est étrange. Ils ne sortent pas souvent... du moins tous ensemble. Ils ne sortent pour ainsi dire jamais, excepté pour aller aux provisions. Je vais appeler la bonne.

Il ouvrit la porte et regarda dans le grand parloir avant de mettre son dessein à exécution; mais il recula avec stupéfaction sur le seuil, comme s'il avait vu un spectre.

— Qu'est-ce que c'est? — s'écria George.

— Mon bagage et ton sac de nuit sont préparés et ficelés; vois!

Smith en disant ces mots montra deux malles, un carton à chapeau, un sac de nuit, et une valise, entassés les uns sur les autres au milieu de la chambre. Smith exprimait sa surprise avec véhémence; au bruit qu'il faisait, la bonne accourut avec son bonnet accroché par une seule épingle à un chignon ébouriffé.

— Ah! monsieur, — s'écria-t-elle, — ils sont tous partis à six heures, ce soir, et ils vont en Amérique, à ce que dit madame; et elle a fait vos malles, et elle

pense que vous feriez bien de les envoyer immédiatement chez le fruitier à côté, dans la crainte qu'elles soient saisies pour le loyer dont on doit trois termes; mais vous pouvez coucher ici cette nuit si vous voulez, ainsi que votre ami, et on m'a dit de vous préparer votre déjeuner demain matin avant de porter la clef dans Albany Road pour apprendre au propriétaire, qui ne le sait pas encore, qu'ils sont partis.

— Partis ! — dit Sigismund; — partis !...

— Oui, monsieur, tous partis, et les garçons en étaient si contents qu'ils couraient partout en criant : hurrah ! hurrah ! bien que M. Sleaford jurât horriblement après eux et se dépêchât tellement que je croyais qu'il devenait fou. Mais Mlle Isabel pleurait de partir si vite et paraissait pâle et effrayée, et il y a sur la cheminée une lettre pour vous, qu'elle a mise là elle-même.

Sigismund se jeta sur la lettre et l'ouvrit vivement. George lut par-dessus l'épaule de son ami. Il n'y avait que deux lignes :

« Cher monsieur Smith,

« Ne pensez pas mal de nous, malgré notre brusque « départ. Papa dit qu'il faut qu'il en soit ainsi.

« Votre toute dévouée,

« ISABEL. »

— J'aimerais à conserver cette lettre, — dit George en rougissant jusqu'à la racine des cheveux. — Mlle Sleaford a une bien belle écriture.

CHAPITRE IV.

COMMENT FINIRENT LES VACANCES DE GEORGE GILBERT.

Les deux jeunes gens mirent sans tarder à exécution l'avis amical transmis par les paroles d'adieu de Mme Sleaford. La bonne se rendit chez la fruitière et revint en compagnie d'un jeune garçon malpropre qui était le propre fils de Mme Judkin, et qui traînait un haquet. Le fils de Mme Judkin entassa les malles, le sac et la valise sur le haquet, et s'éloigna avec son fardeau qui devait rester confié aux soins de la famille Judkin jusqu'au lendemain matin, après quoi Sigismund emporterait son bagage dans un cab. Cette affaire terminée, Smith et son ami descendirent dans le jardin et causèrent de l'événement qui venait de les surprendre.

— Je savais qu'ils devaient s'en aller, — dit Sigismund, — mais jamais je n'aurais pensé qu'ils partiraient de cette façon. J'en suis tout stupéfait. Vois-tu, George, je m'étais attaché à eux et j'étais presque de la famille. Maintenant il me serait impossible de reprendre pension quelque part.

George semblait presque aussi affecté que son ami, bien que ses relations avec les Sleaford remontassent à peine à vingt-quatre heures.

— Mais ils devaient savoir avant aujourd'hui qu'ils allaient partir, — dit-il. — On ne s'en va pas comme cela en Amérique d'une heure à l'autre !

Sigismund appela la fille de cuisine, et les deux jeunes gens la soumirent à un rigoureux interrogatoire ; mais elle ne put rien leur dire de plus que ce qu'elle leur avait débité tout d'une haleine la première fois.

— M. Sleaford a pris son déjeuner à près d'une heure, puisque j'ai fait cuire les pommes de terre pour le dîner des enfants avant de préparer ses œufs. Après cela il est sorti, puis il est revenu dans un *hansom* à trois heures de l'après-midi, et il a dit à madame de faire les paquets et au cocher du *hansom* d'envoyer une voiture à quatre places de la première station qu'il trouverait, à six heures précises. Puis on a envoyé la majeure partie des bagages chez la fruitière et le reste a été mis sur la voiture ; et Master Horace est monté à côté du cocher pour fumer un de ces mauvais cigares à un sou qui le rendent toujours malade. Quant à M. Sleaford il n'est pas monté dans la voiture, mais il est parti d'un air aussi tranquille que possible, faisant des moulinets avec sa canne, et redressant la tête aussi fièrement que jamais.

Sigismund demanda à la fille si elle avait entendu l'adresse donnée au cocher.

— Non, — répondit celle-ci ; — M. Sleaford n'a pas donné d'adresse. Il a dit au cocher d'aller au pont de Waterloo ; c'est tout ce que j'ai entendu.

L'étonnement de Smith ne connaissait pas de bornes. Il parcourait en tous sens la maison déserte et les allées du jardin, envahies par les herbes, longtemps après l'apparition de la lune brillante qui découpait nettement le contour des feuilles et des branches sur le sol splendidement éclairé.

— Jamais de ma vie je n'ai vu pareille chose, —

s'écriait le jeune auteur, — c'est plus fort que les journaux à un sou. A l'exception du départ dans un fiacre au lieu d'une porte secrète ou d'un passage souterrain, c'est exactement comme dans les journaux à un sou.

— Mais tu pourras toujours trouver où ils sont allés et pourquoi ils sont partis si vite, — suggéra George; — leurs amis te le diront.

— Leurs amis! — s'écria Sigismund, — jamais ils n'ont eu d'amis..., du moins d'amis qu'ils allassent voir ou quelque chose de ce genre. Parfois Sleaford amenait des amis avec lui, mais le soir assez tard, ou dans l'après-midi, le dimanche. Mais je ne les ai jamais vus, car il s'enfermait avec eux dans sa chambre, et, sans l'eau-de-vie et les cigares qu'il demandait, les côtelettes et les beefsteacks qu'il faisait préparer, et les malédictions qu'il envoyait pardessus la rampe, à la bonne qui n'avait pas tenu les assiettes assez chaudes, on ne se serait pas douté qu'il y avait des visiteurs dans la maison. Je suppose que ses camarades étaient des gens de barreau comme lui, — ajouta Smith d'un air réfléchi; — mais ils n'avaient pas la tournure d'avocats, car ils portaient des moustaches en croc et avaient l'allure militaire. De plus, s'ils n'avaient pas été les amis de Sleaford, je leur aurais trouvé un singulier air.

Ce soir-là les deux jeunes gens ne purent parler que d'une chose, ne penser qu'à une chose : les Sleaford et leur inconcevable départ. Ils errèrent à travers le jardin, contemplant les longues herbes parasites et les plates-bandes négligées, et la tonnelle couverte par une luxuriante vigne vierge presque étouffée par les empiétements du houblon sauvage, — cette tonnelle

où les araignées tissaient leur toile, et sur le banc vermoulu de laquelle la romanesque Isabel s'était assise pendant les heures somnolentes de l'été, lisant ses ouvrages favoris et rêvant à une existence arrangée comme l'intrigue d'un roman.

Ils rentrèrent dans la maison, demandèrent de la lumière, et vagabondèrent de chambre en chambre, regardant d'un air de stupéfaction les fauteuils et les tables, les tiroirs ouverts, les meubles déplacés, comme si ces objets inanimés eussent pu leur donner la clef de ce petit mystère domestique qui les intriguait. La maison était pleine de morceaux de papier déchirés, de fragments de chiffons et de cordes, de débris de dentelles et de mousseline froissées, de brosses chauves gisant dans les coins, de tampons de foin et de paille, de clous et de vieux gants. Partout on voyait les traces du désordre et de la précipitation, excepté dans la chambre de Sleaford.

Ce sanctuaire était grand ouvert alors ; Smith et son ami y pénétrèrent et l'examinèrent. Une nouvelle chambre exhumée dans une ville enterrée depuis des siècles eût été moins intéressante pour Sigismund. Là, aucune trace de précipitation. Pas un seul chiffon de papier dans la demi-douzaine de tiroirs du bureau. Pas même une vieille enveloppe sur le parquet. Un monceau de cendres grises dans le foyer éteint révélait seul que Sleaford s'était occupé à détruire des papiers avant son départ précipité. Le chandelier qu'Isabel lui avait remis la veille au soir était sur le bureau, et la bougie en était entièrement consumée. George se rappela avoir entendu les pas pesants de son hôte arpenter la chambre en tous sens, et parfois l'ouverture et la fermeture de tiroirs, le bruit de coffres fermés et

ouverts qui avaient hanté ses rêves dans cette courte nuit d'été. Tout s'expliquait alors. Sleaford avait évidemment fait ses préparatifs pour quitter Camberwell, pour quitter l'Angleterre, si toutefois il était vrai que la famille allât en Amérique.

Le lendemain, de grand matin, un monsieur très en colère arriva d'Albany Road. C'était le propriétaire de la maison abandonnée qui venait d'être informé à l'instant de la fuite des Sleaford, et qui était dans une fureur indescriptible à cause de ses trois termes en retard qu'il ne devait jamais voir probablement. Il parcourut la maison les mains enfoncées dans ses poches, ouvrant les portes à coups de pied, et parlant de ses locataires en termes fort peu flatteurs. Il pénétra dans le petit parloir où George et Sigismund déjeunaient avec des pains français spongieux et des œufs à la coque, également français, d'une fraîcheur douteuse, leur jeta des regards féroces, et marmotta quelques paroles dont le sens général était qu'il les trouvait bien impudents de banqueter de la sorte, dans sa maison, au moment où il venait d'être volé par leurs scélérats d'amis. Outre le mot *scélérat*, il employa d'autres adjectifs en parlant des Sleaford ; mais Sigismund quitta sa place devant la nappe malpropre, et, la bouche pleine, protesta qu'il croyait à l'honnêteté des Sleaford, et que, bien qu'éclipsé pour un instant, Sleaford ne manquerait pas de payer les trois termes, en envoyant, à la première occasion, un bon sur la poste pour le montant de sa dette. A quoi le propriétaire répondit simplement qu'il espérait que Sigismund n'aurait pas la migraine pendant tout le temps que Sleaford mettrait à payer son terme, souhait charitable qui composa à peu près toutes les politesses que

le propriétaire trouva occasion de dire aux jeunes gens. Il continua sa visite des chambres, cognant les meubles avec sa canne, enfonçant les mains dans les lits pour voir si les plumes et la laine manquaient. Il se lamenta sur les déchirures des tapis, sur les éclats et les écorchures qui diapraient l'acajou, et sur l'absence absolue des poignées et des boutons partout où il était possible aux poignées et aux boutons de manquer. Chaque fois qu'il découvrait quelques nouvelles déprédations dans la chambre où nos amis prenaient leur déjeuner, il faisait mine de vouloir s'en prendre à eux pour l'indemnité.

— Est-ce là la meilleure théière que vous ayez à votre service? Où est celle en métal anglais qui m'a coûté treize shillings six pence il y a sept ans? D'où sort ce mauvais sucrier de cinq sous? Il n'est pas à moi; le mien était à facettes. Ces coquins m'ont fait pour deux cents livres de dégâts, au moins. A la rigueur, j'oublierais encore les termes. Mais les termes ne sont qu'une partie insignifiante du dommage qu'ils m'ont causé.

Le langage du propriétaire devint alors trop vif pour être reproduit ici, et il s'en alla tout en jurant dans le jardin. Ce que voyant, George et Sigismund ramassèrent leurs objets de toilette et les quelques vêtements qu'ils avaient gardés pour la nuit, et, les jetant à la hâte dans un sac de nuit, ils s'enfuirent prestement et avec terreur, après avoir donné chacun une demi-couronne à la servante et reçu d'elle la promesse solennelle qu'elle écrirait à Sigismund, au Temple, si elle apprenait la moindre chose sur les Sleaford.

Donc, par une belle matinée d'été, Gilbert quitta

la vieille maison qui, pendant près de sept ans, avait abrité Sleaford, sa femme, et ses enfants, le jardin en friche dans lequel Isabel avait passé les heures si nombreuses d'oisiveté de ses jeunes années, et la tonnelle de vigne vierge à l'abri de laquelle elle avait rêvé des fantaisies brillantes et sentimentales, les yeux fixés sur les pages de ses romans.

Les jeunes gens prirent une voiture à la première station qu'ils rencontrèrent et se firent conduire chez la brave fruitière qui avait donné asile à leurs bagages. Ce fut, sans doute, une heureuse circonstance pour eux que les malles et la valise eussent été déposées dans cet humble sanctuaire, car le propriétaire n'était pas d'humeur à s'arrêter aux détails et eût volontiers confisqué la maigre garde-robe de Sigismund et les chemises toutes neuves que George avait apportées à Londres.

Mme Judkin reçut une petite gratification, et nos deux jeunes gens partirent pour le logis de Sigismund où ils campèrent et où ils s'arrangèrent assez bien malgré une apparence quelque peu bohémienne.

— Tu prendras la chambre de Morgan, — dit Sigismund à son ami. — Pour moi, je me ferai un lit dans le salon ; les matelas et les couvertures ne manquent pas.

Le soir, assez tard, ils dînèrent dans une taverne célèbre dans les environs du sanctuaire où la Loi et la Justice ont établi leur quartier général. Après le dîner, Sigismund demanda l'*Annuaire du Barreau*.

— Nous découvrirons sans doute là dedans quelque chose sur Sleaford, — dit-il.

Mais l'*Annuaire du Barreau* resta muet sur Sleaford. En vain Sigismund et George explorèrent-ils tour à

tour le long catalogue des praticiens dont le nom commençait par la lettre S. Ils trouvèrent des Saint-John et des Simpson, des Saint-Évremond et des Smither, des Standish et des Sykes. Il y avait toutes les variétés d'appellations, aristocratiques et plébéiennes, mais le nom de Sleaford n'y figurait pas. Les jeunes gens rendirent le volume au garçon, et rentrèrent au logis, en se demandant avec étonnement comment il se faisait que le nom de Sleaford ne figurât pas parmi ceux de ses confrères.

Il me reste peu de choses à dire des quelques jours que George passa à Londres après ces événements. Il visita les théâtres avec son ami et s'assit dans des loges de cintre étouffantes où se concentraient les émanations du populaire qui hante les théâtres dans les jours caniculaires. Sigismund le conduisit à plusieurs fêtes en plein air, où il put voir des feux d'artifice, des polkeurs, et de la bière en bouteille. Pendant les journées, George en était réduit à errer par les rues, regardant les devantures, coudoyé et regardé de travers parce qu'il occupait le mauvais côté du trottoir, ou bien à s'asseoir sur le rebord de la fenêtre de la chambre de Sigismund contemplant la cour sur laquelle elle ouvrait, ou suivant du regard la plume grinçante de son ami courant fiévreusement sur le papier. Tout sacrés que soient les devoirs de l'hospitalité, ils doivent néanmoins plier devant les exigences de la presse à un sou, et Sigismund était un assez maussade compagnon pour un jeune provincial, venu pour jouir pendant une semaine des plaisirs de Londres.

En désespoir de cause, George en arriva à s'intéres-

ser au travail de son ami et le questionna sur l'histoire qui coulait si rapidement de sa plume.

— Quel est le sujet, Sigismund? — demanda-t-il. — Est-ce drôle ?

— Drôle! — s'écria Smith avec une expression d'horreur. — Pas que je sache, du moins. Où a-t-on jamais entendu parler d'un journal à un sou qui fût drôle? Ce qu'il faut au public à un sou c'est une intrigue, et corsée ; des péripéties, et nombreuses ; des mystères, aussi épais qu'un brouillard de novembre. Tu ne connais donc pas ce genre-là? « L'horloge de « Saint-Paul venait de sonner onze heures ; » c'est généralement une traduction, tu sais, et Saint-Paul est là pour Notre-Dame; « un homme parut sur le quai « qui s'étend du pont de Waterloo au pont de Lon- « dres; » il n'y a pas de quai, mais il faut le mettre à cause de l'intrigue. « Cet homme, qui avait une vé- « ritable tête de vautour, le nez pointu, mince, ter- « rible; tout ce que l'on peut imaginer de plus féroce: « l'œil caverneux, plein d'un feu sombre, — cet « homme portait un sac sur le dos. Soudain il s'ar- « rête. Il scrute attentivement le quai presque désert, « l'eau, noire et bourbeuse, qui coule à ses pieds. Il « écoute, mais il n'entend rien. Il se penche par-des- « sus la balustrade du quai. Il retire le sac de dessus « ses épaules et un objet noir et pesant glisse lente- « ment et tombe dans le fleuve. Au moment où le pe- « sant fardeau tombe avec un bruit sinistre dans le « gouffre, une voix aiguë et retentissante, qui semble « sortir des ténèbres, s'écrie : — Philippe Launay, « qu'as-tu fait du cadavre de ta victime? » Voilà ce qu'il faut au public à un sou, — dit Smith, — ou bien une bonne histoire à combinaisons.

— Qu'appelles-tu une histoire à combinaisons ? — demanda innocemment Gilbert.

— Voilà. Lorsqu'on donne au public quatre romans simultanés qui doivent abonder en aventures multiples, il est impossible de vivre sur son propre fonds autant que l'honneur le voudrait, et le seul moyen à employer lorsque les idées nous manquent est de prendre les idées des autres d'une manière impartiale. On ne dévalise pas les poches d'un homme, mais on fait de légers emprunts à la ronde. Les romans à combinaisons permettent à un jeune auteur de présenter à son public les plus belles fleurs de la fiction gracieusement arrangées en guirlandes multicolores. En ce moment, j'écris une de ces histoires à combinaisons : *la Prison d'Edimbourg* et *le Juif Errant*. Tu ne te figures pas avec quelle perfection les deux récits se mêlent. D'abord, je reporte l'action au moyen âge. Il n'y a rien qui vaille le moyen âge pour se tirer des embarras d'une histoire. Qu'y a-t-il d'impossible à l'époque des Plantagenets? Je fais de Jeannie Deans une fille muette, — l'intérêt est doublé lorsque l'héroïne est muette, — et je lui donne une chèvre et un tambour de basque, parce que c'est une chose qui plaît à l'artiste pour ses illustrations. Tu admettras, je pense, que j'ai certainement perfectionné Walter Scott, éminent écrivain, je le reconnais, mais qui ne réussirait nullement dans les journaux à un sou. Tiens, George, si tu jetais un coup d'œil sur l'histoire, tu pourrais juger de l'ensemble, bien qu'il n'y ait encore que soixante-dix-huit numéros parus. Naturellement, je ne fais pas aller Aureola, — j'appelle ma Jeannie Aureola; c'est un assez joli nom, n'est-ce pas? et qui est entièrement de mon invention, — na-

turellement je ne fais pas aller Aureola à pied d'Edimbourg à Londres. Qu'y aurait-il de singulier là dedans? Le premier venu pourrait le faire en y mettant le temps nécessaire. Je la fais aller à pied de Londres à Rome, chercher une bulle papale pour obtenir la liberté de sa sœur enfermée dans la Tour de Londres. J'ose dire que c'est une assez jolie promenade, hein! qu'en dis-tu? Elle traverse les Alpes, ce qui permet de la faire engloutir par une avalanche et d'être sauvée par un chien du Saint Bernard, puis d'être murée dans un *in pace* par les moines qui la soupçonnent d'être favorable aux Lollardi, et d'être délivrée par César Borgia, qui voyage dans ce pays, reçoit l'hospitalité au couvent, et entend le tambour de basque d'Aureola à travers le mur de sa chambre à coucher. Il la délivre et devient amoureux d'elle; mais elle échappe à sa persécution en passant par une fenêtre, descend le flanc escarpé d'une montagne au moyen de son écharpe de gaze, continue son chemin vers Rome tout en dansant pour subvenir à ses besoins, obtient une audience du saint père, entre dans la Compagnie de Jésus, et c'est là que je prends l'histoire du Juif-Errant, — conclut Smith.

George osa faire remarquer qu'à l'époque où l'Angleterre était gouvernée par les Plantagenets, Ignace de Loyola n'avait pas encore fondé son ordre merveilleux, mais Smith accueillit cette prosaïque remarque avec un sourire de mépris suprême.

— Oh! si tu épilogues sur les faits, — dit-il, — il n'y a plus moyen d'écrire.

— Et tu aimes à écrire?

— Pour le public à un sou? Certainement, cela me plaît infiniment. On ne peut faire qu'une objection

contre ce genre ; cela donne aux auteurs un goût pour le cadavre.

Gilbert confessa que cette dernière phrase était inintelligible pour lui.

— C'est-à-dire, — expliqua Smith, — que le public à un sou exigeant des péripéties émouvantes, afin d'arriver au degré voulu, on est obligé d'avoir recours aux cadavres. Admettons que votre héros assassine son père, et, dès le premier numéro, l'enterre dans la cave. Quelle en est la conséquence ? Qu'il y a comme un courant souterrain de cadavre dans tous les chapitres, comme le thème dans une fugue ou dans une symphonie. Il descend à l'octave et monte à la basse, puis revient encore une fois avec l'octave pour descendre d'une façon mélodieuse jusque dans l'accompagnement. Et lorsque vous avez eu recours une fois au stimulant du cadavre, vous êtes comme un homme habitué aux liqueurs fortes, et au palais vicié duquel les breuvages ordinaires paraissent insipides et écœurants. Je crois qu'on devrait instituer un serment de tempérance littéraire par lequel les adeptes de l'école fantastique et mélodramatique jureraient de renoncer au poison et au poignard, au rendez-vous de minuit, à la tombe secrète creusée à la lueur d'une lanterne dans un bosquet de cyprès lugubres, aux fantômes vêtus de blanc glissant dans la pénombre grise d'un cimetière solitaire, en un mot à tous les éléments alcooliques de la fiction. Mais vois-tu, George, il n'est pas facile de s'amender, — ajouta Smith d'un air dubitatif, — et je ne suis pas certain que la peine vaille le salaire. Les ivrognes corrigés ne sont-ils pas les êtres les plus mélancoliques et les plus malheureux du monde entier ? Ne vaut-il pas mieux qu'un homme

s'adonne au genre le plus favorable à ses qualités, que de se traîner péniblement dans l'ornière du voisin? *Box et Cox,* considéré au point de vue purement esthétique, n'est assurément pas une œuvre magistrale; mais je préférerais être l'auteur de *Box et Cox,* et entendre mon auditoire se tordre de rire depuis le lever jusqu'à la chute du rideau, que d'écrire une lourde tragédie en cinq actes, aux unités de laquelle Aristote lui-même n'aurait rien à dire, mais au spectacle de laquelle l'auditoire terrifié fuirait avant la fin du deuxième acte. J'aurais aimé être Guilbert de Pixérécourt, le père et le roi du mélodrame, l'homme dont les drames furent joués trente mille fois en France de son vivant (et combien de fois en Angleterre?); l'homme qui régnait sans partage sur les spectateurs de son siècle et dont le règne dure encore. Qui s'est jamais avisé de citer un passage des œuvres de Guilbert de Pixérécourt ou de se rappeler son nom? Mais aujourd'hui encore on joue ses drames dans tous les théâtres de province; ses héroïnes persécutées pleurent et tremblent; ses scélérats et ses assassins remplissent leur existence de crimes pendant deux heures tous les soirs, et finalement sont jetés, malgré leurs malédictions, dans quelque cul de basse-fosse où ils meurent impénitents et le blasphème à la bouche, aux pieds de la vertu triomphante. Ce soir, avant neuf heures, il y aura d'honnêtes provinciaux qui trembleront pour le sort de *Thérèse, l'orpheline de Genève,* et des femmes au cœur simple qui pleureront sur les dangers des *Enfants de la Forêt.* Mais Guilbert de Pixérécourt n'était pas un grand homme; il était simplement populaire. Si un homme ne peut avoir sa niche dans le Walhalla, n'est-ce donc rien qu'il puisse

lire son nom en lettres capitales sur les affiches des théâtres du boulevard. Je me demande souvent combien de fois notre ami Guilbert aurait paru sur la scène s'il avait voulu rivaliser avec Racine et Corneille. Il s'est borné à faire ce qu'il pouvait faire ; il l'a fait honnêtement et il a reçu la récompense de son labeur. Quel est celui qui ne désire pas la réputation de génie ? Crois-tu que je ne préférerais pas être l'auteur du *Vicaire de Wakefield* que celui du *Colonel Montefiasco ?* Moi aussi j'aurais pu écrire le *Vicaire de Wakefield;* mais...

George ouvrit de grands yeux en contemplant son ami surexcité.

— Mais non pas le *Vicaire de Wakefield* d'Olivier Goldsmith, — expliqua Sigismund.

Il avait jeté sa plume et arpentait la chambre de long en large, les mains enfoncées dans ses poches et le visage écarlate.

— J'écrirais le *Vicaire* dans le genre mélodramatique. Moïse connaît le secret de son père... fausses signatures ou quelque chose de ce genre. Il part pour la foire par une accablante matinée d'été. Pas une feuille d'arbre ne bouge dans le jardin du presbytère. On entend le susurrement des abeilles qui viennent se cogner contre les vitres; on voit la lumière se jouer dans les cheveux d'Olivia qui regarde son frère s'éloigner; on voit celui-ci partir et la jeune fille le suivre des yeux ; l'atmosphère est pesante ; on entend le grincement de la faucille dans le champ de blé de l'autre côté de la route et la petite porte peinte en blanc retombe avec un petit bruit sec. Mlle Primrose retourne lentement vers la maison et dit : « Papa, il fait bien chaud. » Alors le lecteur sent qu'un événement va

s'accomplir. Au second chapitre on assiste au dîner de M. Primrose. Il sort pour visiter ses pauvres et les eunes filles se promènent dans le jardin avec M. Burchell, guettant le retour de Moïse, qu'ON NE REVERRA PLUS. Alors commence l'intrigue principale du récit. M. Burchell ne quitte plus des yeux le vicaire. Personne, excepté lui, ne soupçonne ce bon M. Primrose; mais les yeux de Burchell le surveillent toujours, et un soir, lorsque les rideaux sont tirés, que les jeunes filles travaillent et que l'excellente Mme Primrose taille des gilets de flanelle pour ses pauvres, le vicaire se met à son bureau et commence une lettre. On entend le bruit des cendres tombant sur le foyer, le tic-tac monotone d'un coucou placé dans l'antichambre près de la porte du salon, le bruit strident des ciseaux de Mme Primrose qui découpent la flanelle. Sophie demande à Burchell de lui passer un volume de la bibliothèque qui est derrière le fauteuil du vicaire. Il met assez longtemps à choisir le livre et il regarde par-dessus l'épaule du vicaire. Il fait l'inventaire mental du contenu du bureau et au milieu des papiers proprement pliés, des factures acquittées et des paquets d'enveloppes, il voit... quoi? Un gant, un gant vert bronze, piqué de blanc, qu'il se rappelle parfaitement avoir vu à la main de Moïse quand celui-ci partit pour ce charmant voyage dont il n'est pas revenu. T'imagines-tu le visage du vicaire quand il se retourne vers Burchell et qu'il sait que son secret ne lui appartient plus? Moi je me le représente. Te représentes-tu l'effroyable duel silencieux entre ces deux hommes, les regards furtifs, les allusions cachées à l'horrible mystère que renferme la moindre parole prononcée par Burchell? Voilà comment je ferais le *Vicaire de Wakefield*, — dit Si-

gismund d'un air triomphant. — Ce ne serait pas transcendant, c'est vrai ; mais toute l'histoire serait pleine de l'idée du cadavre de Moïse, couché dans un fossé à un demi-mille du presbytère, et des regards scrutateurs de Burchell. Il est possible que cela suscite des réclamations, qu'on déclare la chose mauvaise et immorale, et qu'on dise que celui qui est capable de décrire un meurtre commis dans des circonstances analogues est tout prêt à mettre à exécution, à la première occasion, un dessein identique. Mais je ne crois pas que les ecclésiastiques se mettent à assassiner leurs fils à cause de mon roman, dans lequel les règles de la justice poétique seraient exactement observées, et où Némésis, sous la forme de Burchell, serait toujours devant le lecteur.

Le pauvre George écouta avec beaucoup de patience le discours de son ami, bien qu'il n'y trouvât pas un intérêt bien puissant. Sigismund ne manquait jamais d'enfourcher son dada chaque fois qu'il trouvait un auditeur ou quelqu'un qui le laissât parler, les deux cas étant identiques pour notre jeune homme. Je crains fort que parfois son dévouement à sa profession ne rendît Smith excessivement gênant pour ses amis et connaissances. Il lui arrivait de visiter quelque charmante maison de campagne, de recevoir une hospitalité empressée, et d'y prendre un grand plaisir; puis, quand le côté morbide de son imagination avait été stimulé par quelques verres de bourgogne étincelant ou de pâle hocheimer, ce jeune traître se glissait dans un jardin paisible où les fleurs, chargées de rosée, envoyaient leurs parfums dans l'atmosphère tranquille du soir, et, pénétrant dans les bosquets ombreux où le rossignol préludait à ses chants, il construisait

quelque diabolique intrigue destinée à se développer dans soixante-quinze numéros. Il avait quelquefois l'honnêteté de demander la permission au propriétaire, et, en une certaine occasion, après avoir admiré le parterre soigné et les murs couverts de manteaux de lierre, les tours crénelées et les fossés herbeux d'une bonne vieille construction qui avait été une grange, il fit la remarque que l'endroit était si tranquille qu'il éveillait en lui l'idée d'un empoisonnement lent et progressif. Il demanda si l'on voyait aucun obstacle à ce qu'il choisît la tranquille grange pour la scène de son prochain roman. L'excellent homme lui répondit d'une voix retentissante qui alla effrayer les corneilles dans les vieux arbres où elles nichaient : « Peuplez-la de démons, mon cher ami ; peuplez-la de démons autant qu'il vous plaira ; je n'y vois rien à dire ! »

CHAPITRE V.

GEORGE AU LOGIS.

Le jeune médecin repartit pour le Midland avec ses compagnons d'excursion quand arriva le lundi fixé pour le retour. Il rencontra sur le quai de la gare Mlle Burdock et sa sœur, et il reçut ces jeunes personnes des mains de leur tante. Cette fois, Sophronia ne rougit pas quand ses regards rencontrèrent ceux de George. Elle avait dansé deux fois avec un jeune avocat à un petit bal que la tante avait donné en l'honneur des filles du brasseur ; — avec un jeune

avocat qui était grand, brun et majestueux, et qui parlait de Graybridge-sur-la Wayverne comme d'un lieu obscur où l'on ne pouvait rester que quinze jours au plus, pendant la saison de la chasse. Les idées de Mlle Sophronia s'étaient élargies pendant la semaine passée à Londres, et elle traita son compagnon de voyage avec une hautaine indifférence, qui aurait pu blesser George au vif s'il se fût aperçu du changement de manières de la jeune personne. Mais le pauvre George ne remarqua aucun changement chez la fille du brasseur, il ne vit rien de nouveau dans l'expression du visage placé en face de lui, pendant que la locomotive l'emportait. Il rêvait à un autre visage qu'il n'avait entrevu que pendant quelques heures, et que, peut-être, il ne reverrait jamais, à une figure de jeune fille pâle, encadrée de cheveux d'un noir de jais et qu'illuminaient de grands yeux tristes, pareils à des étoiles scintillant faiblement à travers les brumes du soir.

Avant de quitter Londres, George avait obtenu une promesse de son ami Sigismund. A la moindre nouvelle que Smith aurait des Sleaford, il devait la communiquer au jeune médecin de Graybridge-sur-la-Wayverne; il était assurément bien absurde à George de s'intéresser à ce point à cette singulière famille; le jeune homme le reconnaissait lui-même; mais il se disait que les gens singuliers sont toujours plus ou moins intéressants, et que, puisqu'il avait été témoin du brusque départ de Sleaford, il était bien naturel qu'il désirât connaître la fin de l'histoire. Si ces gens étaient réellement partis pour l'Amérique, naturellement tout était dit; mais s'ils n'avaient pas quitté Londres, on pouvait rencontrer un jour ou l'autre

quelqu'un de la famille, et, le cas échéant, Sigismund devait écrire à son ami et le tenir au courant des faits.

Les dernières paroles de George, au moment du départ du train, étaient relatives à ce sujet, et tout le long du chemin il ne cessa de discuter avec lui-même si les Sleaford étaient réellement partis pour l'Amérique, ou si l'idée de l'Amérique n'avait été évoquée que pour mystifier le propriétaire furieux.

La vie à Graybridge-sur-la-Wayverne était aussi calme et tranquille que la rivière qui s'étalait dans les prairies aux abords de la ville, cette bonne vieille rivière qui rampait paresseusement au pied du mur croulant du cimetière et léchait les dalles mortuaires couvertes de mousse qui s'appuyaient autrefois contre cette antique clôture. Toute chose dans Graybridge était plus ou moins antique, bizarre et pittoresque, mais le plus bel ornement de Graybridge était l'église paroissiale, vieil et majestueux édifice qui s'élevait à l'entrée de la ville et auquel on arrivait par une longue avenue d'ormes à l'ombre desquels les monuments funèbres se détachaient dans leur éclatante blancheur. La capricieuse Wayverne qui vient incessamment vous barrer le chemin lorsqu'on traverse le séduisant Midland, la Wayverne était très-large en cet endroit, et pendant les sereines journées d'été, les tours grises de l'église regardaient dans l'eau tranquille l'image d'autres tours fantastiques qui partaient de leur base.

Parfois George, à son retour de la pêche, errait dans ce cimetière, et, marchant à travers les tombeaux, sa ligne appuyée sur son épaule, il s'abandonnait à ses rêves favoris.

Mais le jeune médecin était fort occupé depuis que son père l'avait admis aux droits solennels de l'association. Il lui restait bien peu de temps à consacrer aux promenades sentimentales dans le cimetière. La clientèle de la paroisse était considérable et George parcourait de longues distances sur son solide poney gris pour aller soigner des malades nécessiteux qui le remerciaient à peine de sa sollicitude. George avait un cœur d'or et il donnait souvent de sa poche à ceux de ses malades qui avaient besoin de nourriture plutôt que de médicaments. Petit à petit l'on s'aperçut que George ne ressemblait pas à son père et qu'il ressentait une tendre pitié pour les chagrins et les souffrances auxquels sa profession le faisait assister. L'amour et la gratitude pour le jeune docteur furent peut-être lents à naître dans le cœur des malades nécessiteux, mais ils s'enracinèrent profondément et devinrent des plantes superbes et vigoureuses avant la fin de la première année de service de George. Avant la fin de cette année, l'association entre le père et le fils était irrévocablement dissoute sans la participation des hommes de loi et sans aucune formule légale, et George devenait le maître unique de la vieille maison blanchie à la chaux et ornée de ses pignons de vieux chêne.

Le jeune homme pleura la perte de son père avec la sincérité naïve qui était le trait dominant de son caractère. Il s'était montré fils obéissant depuis le premier jour jusqu'au dernier moment, aussi soumis une fois arrivé à l'âge d'homme qu'il l'avait été pendant l'enfance. Mais cette obéissance n'avait rien de puéril, ni de rampant. Il était soumis parce qu'il croyait à la sagesse et à la bonté de son père; il res-

pectait le vieillard avec une sincérité qui n'admettait pas le doute un moment. Lorsque son père fut mort, George commença véritablement à vivre. Les pauvres de Graybridge avaient de bons motifs de se réjouir du changement qui avait mis à la disposition du jeune docteur des moyens d'action plus étendus. Il fut élu unanimement au poste que la mort de son père avait laissé nominalement vacant, et partout où il y avait maladie ou souffrance sa bonne figure semblait apporter l'abondance, ses grands yeux bleus inspirer le courage. Il amenait avec lui une atmosphère de jeunesse, d'espérance, et de patience qui était plus profitable aux malades que les médicaments qu'il leur prescrivait. Après M. Neate, le curé, George devint l'homme le plus aimé et le plus populaire de Graybridge.

Son ambition n'avait jamais dépassé ce but. Il ne désirait ni la lutte ni les honneurs; il voulait simplement être utile, et, lorsqu'il entendait lire à l'église la parabole des Talents, l'ardeur d'un bonheur tranquille courait dans ses veines, car il pensait à ses humbles trésors qui n'avaient jamais pu se rouiller faute d'usage.

L'existence du jeune médecin n'aurait pu être plus abritée des orages et des tempêtes du monde quand même les murs d'un monastère du moyen âge eussent entouré son humble logis. Les tumultes de la passion pouvaient-ils jamais pénétrer dans le cœur tranquille des bons provinciaux dont l'existence ne connaissait pas de plus grandes péripéties que le lent changement des saisons, et dont la vie intime n'était jamais troublée par le moindre événement? Dans les environs, à Coventford, il y avait des grèves d'ouvriers, des

dissensions politiques, des luttes, et des émeutes de temps en temps; mais à Graybridge, les jours s'écoulaient tranquilles et ne laissaient aucune trace qui vînt es rappeler.

Sophronia ne garda pas longtemps le souvenir de l'avocat à chevelure brune qu'elle avait rencontré chez sa tante. Autant aurait valu « aimer une étoile et songer à l'épouser, » pensait la jeune personne. Elle chassa sagement la radieuse image du jeune avocat et accueillit de nouveau Gilbert par un sourire lorsqu'elle le rencontra sortant de l'église, par une belle matinée d'hiver, et paraissant tout à son avantage dans ses vêtements de deuil. Mais George ne vit pas les sourires aimables qui l'accueillirent. Il n'était pas amoureux de Sophronia. Le temps avait réduit à une ombre fugitive l'image du pâle visage d'Isabel; elle était presque effacée par le chagrin de la mort de son père. Mais si son cœur était vide maintenant, il ne contenait pas de place pour Mlle Burdock, bien qu'on dît tout bas dans Graybridge qu'une dot d'une centaine de mille francs accompagnerait la main de cette jeune personne. George n'avait pas des idées éthérées et sentimentales, mais il eût regardé comme aussi honorable de forcer la caisse du brasseur que de s'enrichir par un mariage avec une femme qu'il n'aimait pas.

En attendant, il vivait sa vie tranquille dans la maison où il était né, regrettant simplement, naturellement le vieux père qui s'était assis si longtemps en face de lui de l'autre côté du foyer, lisant une feuille locale à la lumière d'une bougie placée entre les caractères minuscules et ses yeux affaiblis, et laissant tomber le journal de temps en temps pour fronder

à loisir la dégénérescence de l'époque actuelle. Ce père faible, dévoué et maniaque, était parti, et George regardait vaguement le fauteuil qui avait pris l'empreinte du vieillard; mais son chagrin n'était pas empoisonné par des remords tardifs et cuisants; il avait été bon fils, et il pouvait jeter un regard rétrospectif sur sa vie avec son père, en remerciant Dieu de l'existence paisible qu'ils avaient menée ensemble.

Mais il se trouvait bien isolé dans la vieille maison, qui était nue et vide, et que ne peuplait aucune de ces brillantes créations inanimées avec lesquelles l'art peuple d'un semblant de vie les retraites des riches ermites. Les murailles pesaient sur le jeune homme assis à la lumière vacillante d'une bougie et le chassaient dans la cuisine, qui était la pièce la plus gaie de la maison. Là, il pouvait causer avec William et Tilly, en s'appuyant sur le chambranle de la vieille cheminée en chêne et en fumant son cigare.

William et Tilly étaient certains M. et Mme Jeffson venus dans le Midland à la suite de la charmante jeune fille que M. Gilbert, le père, avait rencontrée pendant une excursion dans une tranquille petite ville du comté d'York. C'était dans une vieille rue bizarre, à l'ombre des jolies tourelles d'un monastère, au delà des maisons à pignons de laquelle s'étendaient des champs communaux, des fermes, des vergers et des jardins maraîchers. Dans une des familles qui exploitaient ces fermes, M. Gilbert avait rencontré la fraîche et séduisante jeune fille qu'il avait épousée, et M. et Mme Jeffson étaient des parents pauvres du père de cette jeune personne. A la prière de Mme Gilbert, ils avaient consenti à quitter le petit bout de jardin et de prairie qu'ils affermaient dans le voisinage

de la ferme de son père, et ils avaient suivi la femme du médecin dans sa nouvelle maison, où Mathilda Jeffson avait assumé les fonctions de femme de charge et de servante à toutes fins, pendant que son mari soignait l'écurie et entretenait le vieux jardin, dans lequel l'élément utile prédominait de beaucoup sur celui d'agrément.

Je suis forcé de reconnaître que, en même temps qu'il possédait toutes les qualités brillantes et nobles qui font l'homme admirable, Jeffson avait un défaut. Il était paresseux. Mais sa paresse donnait à son caractère une allure si douce et si ronde, elle s'identifiait tellement avec sa bonne nature et son affabilité, que le souhaiter sans défaut eût été désirer le voir amoindri. Chez certaines gens les défauts valent mieux que des vertus chez d'autres. Jeffson était paresseux. Dans le jardin qu'il était chargé de cultiver, les limaçons allaient paisiblement leur chemin sans avoir rien à craindre de la bêche implacable ou du cruel râteau; mais, en revanche, les crapauds s'engraissaient dans les coins sombres, à l'ombre des rhubarbes à larges feuilles, et les coquilles de leurs victimes rampantes attestaient l'utilité de ces reptiles hideux et venimeux. L'harmonie de l'univers s'affirmait dans ce jardin du Midland, sans que Jeffson osât y apporter une intervention présomptueuse. Les herbes croissaient librement dans les espaces en friche laissés entre les groseilliers, les choux, et les pommes de terre, et Jeffson ne s'opposait que fort peu à leurs progrès envahissants. La place ne lui manquait pas, disait-il philosophiquement, et un sol qui ne se couvrirait pas d'herbes ne serait bon à rien. M. Gilbert récoltait plus de fruits et de légumes qu'il n'en pouvait manger

ou qu'il n'en voulait donner; assurément personne n'avait à se plaindre. Des visiteurs officieux lui suggéraient parfois tel changement ou telle amélioration dans l'ordonnance du jardin; mais Jeffson leur répondait par un sourire tranquille et endormi, en s'appuyant sur sa bêche :

— J'ai vécu toute ma vie dans les jardins; je sais par conséquent ce qu'on en peut tirer ou ce qu'on n'en peut pas faire.

En un mot, Jeffson et sa femme faisaient ce qui leur plaisait dans la maison du médecin et avaient toujours agi ainsi depuis le jour où ils avaient accompagné dans le Midland leur cousine, la charmante Mme Gilbert. Ils ne recevaient que de faibles gages du mari de leur parente, mais ils avaient leur appartement particulier, vivaient à leur fantaisie, réglaient l'existence de leur maître et de leur maîtresse, et idolâtraient l'enfant à tête blonde qui vint bientôt au monde et qui grandit sous leurs yeux, quand les regards caressants de sa mère eurent cessé de veiller sur ses pas vacillants, ou de désirer la présence de sa figure naïve et ouverte. Jeffson pouvait bien négliger le jardin du médecin à cause de ce tempérament lymphatique qui lui était propre; mais il y avait une occupation pour laquelle l'énergie ne lui manquait pas, un but qui lui faisait oublier toute fatigue. Il ne se lassait jamais d'un travail quelconque qui pouvait contribuer au plaisir ou à l'amusement du fils unique de M. Gilbert. Il portait l'enfant sur ses épaules à des distances énormes pendant la saison de la fenaison, à cette époque où l'air est parfumé des senteurs des herbes et des fleurs. Il se glissait à travers les haies d'épine dans les taillis épais pour y aller

chercher des mûres et des noisettes à Master George. Il décida son maître à faire l'emplette d'un poney lorsque l'enfant eut atteint cinq ans, et le jeune gaillard put trotter jusqu'à Wareham, à côté de Jeffson, lorsque le jardinier allait faire des emplettes pour la maison de Graybridge. Jeffson n'avait pas d'enfant et il aimait le fils du médecin avec toute la tendresse d'une nature particulièrement capable d'amour et de dévouement.

Ce fut un jour bien triste pour lui que celui où George entra au Pensionnat classique et commercial de Wareham; et sans ces bonnes soirées du samedi pendant lesquelles il allait chercher l'enfant pour des vacances qui duraient jusqu'au dimanche soir, le pauvre William aurait perdu tout le plaisir de son existence. A quoi bon la fenaison si George n'était pas là au bon moment, grimpant sur le chariot chargé, ou debout, rouge et triomphant, au grand soleil, au sommet de la meule nouvelle? Quoi de plus ennuyeux que de nourrir les porcs, ou de traire la vache, à moins que George ne fût là pour changer le travail en plaisir par le seul fait de sa présence. William s'acquittait de sa tâche avec une contenance grave pendant l'absence de l'enfant, et il ne s'égayait que dans ces délicieuses après-midi du samedi pendant lesquelles George arrivait en courant vers la petite porte bâtarde du jardin du docteur Malder en accueillant par des cris joyeux l'arrivée de son ami. Ni l'orage, ni la pluie, ni la grêle, ni la neige, ni la glace, rien, en un mot, des intempéries que nous prodigue le ciel, ne pouvait empêcher Jeffson de paraître ponctuellement à la petite porte. Que lui importaient les pluies torrentielles et les coups de tonnerre qui semblaient ébranler

la terre tant que la petite porte s'ouvrait et que le jeune visage qu'il aimait se tournait vers lui avec un sourire de bienvenue.

— Mes camarades ont parié que vous ne viendriez pas aujourd'hui, Jeff, — disait parfois George ; — mais je savais qu'il n'y avait pas de temps qui pût vous retenir.

O suprême récompense de la fidélité et du dévouement ! Qu'est-ce que Jeffson pouvait désirer de plus ?

Mathilda aimait tendrement à sa façon le fils de son maître, mais ses occupations ménagères étaient de beaucoup plus lourdes que les responsabilités de Jeffson, et il lui restait bien peu de temps à consacrer à la poésie de l'affection. Elle tenait parfaitement en ordre la garde-robe de l'enfant, faisait cuire de certains gâteaux fins à son intention spéciale, lui envoyait de magnifiques paniers dans lesquels il y avait de vastes pots de confitures de groseille, des pâtés de porc, des gâteaux au raisin, et des pommes tapées. Sous tous les rapports substantiels, Mathilda était comme son mari l'amie de l'enfant, mais ce dévouement tendre et sympathique que William montrait au fils de son maître était quelque chose qui dépassait son intelligence.

— Mon mari est fou de l'enfant ! — disait-elle.

J'ignore ce que William eût pu devenir si la destinée lui avait donné des gentlemen pour parents et avait placé dans sa main une plume au lieu d'une bêche. Mais je sais qu'il y avait en lui tous les éléments de poésie, et qu'une grande profondeur de tendresse et de sentiment se devinait sous la tranquille simplicité de son langage et l'affabilité de ses manières. Il était venu jeune encore dans le Midland, et il n'a-

vait que quarante-cinq ans à la mort de M. Gilbert; mais à quarante-cinq ans il était aussi naïvement sentimental qu'une pensionnaire de dix-sept ans. Il n'avait rien de la rudesse ordinaire des gens du comté d'York. Il était aussi brave et aussi honnête que le glorieux amant de Tilda Price; mais ses manières étaient aussi douces que celles de la femme la plus douce. C'était, en un mot, un gentleman pur et simple; sortant des mains de la nature, qui, de temps en temps, s'amuse à créer un gentleman de sa façon, à la grande confusion des théories de race et d'éducation. Si vous aviez conduit Jeffson chez un tailleur du West-End pour l'y faire habiller, vous auriez pu l'envoyer tout droit à la Chambre des Lords, et aucun des membres de cette assemblée n'aurait découvert que l'intrus était un jardinier. Si quelque étonnant revirement de ce jeu qu'on appelle la Fortune avait élevé Jeffson à la pairie, il ne se serait trahi par aucun solécisme; il n'aurait oublié aucun de ses devoirs. La Fortune n'avait rien fait pour lui, mais il était gentleman de naissance, et aucune puissance humaine ne pouvait le dépouiller de ce droit naturel. La douceur de l'italien se mêlait dans son accent lent et traînard au dialecte du Nord. Il adorait la poésie... la poésie de l'ordre le plus sentimental; et il priait parfois George de lui lire ou de lui réciter certains passages favoris des recueils qui lui étaient familiers. Toute la splendeur, toute la grâce de l'univers pénétrait aussi profondément dans le cœur de Jeffson que dans l'âme des plus grands poëtes qui ont charmé le monde par la magie de leurs vers. Le don suprême de l'expression lui manquait, mais la faculté d'appréciation lui avait été accordée avec libéralité. Quand George et le jardinier causaient

ensemble des étoiles et des fleurs, des nuages changeants, des ombres sur la rivière, du calme solennel de la vieille église, du sourd frémissement des branches de saule baignant leurs extrémités dans l'eau, c'étaient les pensées de l'homme ignorant qui étaient hors de la portée de l'enfant instruit; l'imagination de l'élève s'élevait dans les régions brillantes à la porte étincelante desquelles le maître reculait étourdi, ébloui, et confondu.

George apprit un grand nombre de choses à son compagnon pendant ces charmantes soirées du samedi, pendant lesquelles le médecin faisait ses visites, ce qui permettait à l'enfant de rester dans la cuisine avec William et Mathilda. Il parla à l'homme du comté d'York de ces ennemis de l'adolescence, les poëtes classiques ; mais William préférait infiniment Shakespeare et Milton, Byron et Scott, aux Latins les plus parfaits, dont les vers boitaient effroyablement une fois traduits par George. Jeffson n'était jamais las de Shakespeare. Il ne se blasait jamais sur Hamlet, Lear, Othello, et Roméo, le jeune et brillant prince qui essaye la couronne de son père le hardi Hotspur, l'infortuné Richard, Marguerite la passionnée, Gloster l'assassin, Wolsey le dissipateur, et la noble Katharine. Toute cette merveilleuse galerie de tableaux déroulait ses splendeurs pour cet homme, et l'écolier s'étonnait d'un enthousiasme qu'il ne pouvait comprendre. Il pensait que Mathilda, femme pratique, pouvait bien avoir raison, et que son mari était un peu fou sur certaines choses.

L'enfant reconnaissait l'affection de son humble ami par une déférence sincère et franche qui récompensait largement le jardinier dont l'amour n'était pas

exigeant, car il était né aussi spontanément qu'une fleur sauvage au milieu des champs. George reconnaissait l'affection de Jeffson, mais il ne pouvait la lui rendre. La poésie de l'amitié n'était pas dans sa nature. Il était honnête, sincère et franc, mais non sympathique ou doué de la faculté d'assimilation ; en quelque lieu qu'il allât, il conservait son individualité, et les gens parmi lesquels il vivait ne déteignaient pas sur lui.

Gilbert eût été bien solitaire après la mort de son père, n'eût été ce couple honnête qui soignait sa maison et son jardin, son écurie et sa basse-cour, et veillait sur ses intérêts comme s'il avait été réellement le fils de ces bonnes gens. Aussi, dès qu'il avait une demi-heure de loisir, le jeune homme entrait-il dans la vieille cuisine et fumait-il son cigare dans l'angle de la cheminée où s'était écoulée la plus grande partie de son enfance.

— Quand je m'assieds ici, Jeff, — disait-il parfois, — il me semble que je reviens à mes jours d'écolier, et je m'imagine entendre le trot de *Brown Molly* sur la route durcie par la gelée et la voix de mon père vous criant d'ouvrir la porte.

Jeffson soupirait et suspendait un instant le raccommodage d'une bride ou d'une couverture d'écurie.

— C'était le bon temps, Master George, — disait-il avec regret.

Il pensait que l'écolier était alors plus à lui et plus près de son cœur que le jeune médecin ne le serait jamais. Ces deux êtres avaient été enfants ensemble et William ne s'était jamais fatigué de cette période enfantine. Il restait derrière maintenant que son compagnon avait grandi et que les jours d'enfance étaient

partis à tout jamais. Il y avait un gigantesque cerf-volant sur un rayon dans l'arrière-cuisine, un cerf-volant que Jeffson avait fait de ses mains patientes. George eût ri maintenant si on lui avait parlé de cerf-volant; mais William se serait montré fidèle à ses jeux puérils jusqu'à ce que ses cheveux fussent devenus gris, et il n'aurait pas connu un instant la lassitude d'esprit.

— Vous épouserez quelque belle dame un jour ou l'autre, Master George, — disait Mathilda, — et elle regardera avec dédain nos façons de gens du Nord et nous renverra de la vieille maison où nous avons vécu si longtemps.

Mais George protestait chaudement que, lors même qu'il épouserait la fille de la reine d'Angleterre, ce qui n'était pas vraisemblable, la royale demoiselle se conduirait avec bonté envers ses vieux serviteurs ou qu'il ne l'épouserait pas.

— Quand je me marierai, ma femme aimera les gens que j'aime, — disait le médecin, qui professait ces magnifiques théories sur l'art de mener une femme qui sont particulières aux jeunes gens à marier.

De plus, George apprit à ses humbles amis qu'il ne se marierait vraisemblablement pas de longtemps selon toute apparence, attendu qu'il n'avait rencontré personne qui approchât de l'idée qu'il s'était faite de la perfection féminine. Il avait là-dessus des idées très-pratiques, et se promettait d'attendre patiemment jusqu'à ce que quelque jeune personne sans tache passât à sa portée : — une jeune fille diligente et pieuse, petits pieds et bandeaux soyeux; un modèle de sagesse qui n'eût jamais commis d'inconséquence ou dit une parole oiseuse. Parfois l'image d'Isabel tremblait

vaguement sur le miroir magique des rêveries du jeune homme, et il se demandait si, sous l'influence de certaines circonstances, elle réaliserait jamais cet idéal. Oh ! non : c'était impossible. Il se reporta à la chaude soirée d'été et la revit assise dans le fauteuil du jardin. Il revit l'ombre des branches flottant sur sa robe de mousseline chiffonnée et sa chevelure repoussée au hasard en arrière pour découvrir son front bas et large.

— J'espère que ce fou de Sigismund ne reverra pas Mlle Sleaford, — pensait gravement George; — il est assez imprudent pour l'épouser, et je suis certain qu'elle ne fera jamais une bonne épouse.

Le père de George mourut dans l'automne de 1852; au commencement du printemps suivant, le jeune homme reçut une lettre de son ami Smith. Sigismund s'étendait complaisamment sur ses affaires et ses projets, et donnait à son ami le résumé succinct du dernier roman qu'il avait commencé. George passa assez vite sur cette partie de la lettre; mais en tournant le feuillet il aperçut un nom qui lui fit monter le sang au visage. Il fut contrarié de cette émotion involontaire et très-intrigué de savoir pourquoi il tressaillait ainsi à la vue inattendue du nom d'Isabel Sleaford.

« Tu m'as fait promettre de t'informer de ce que « j'apprendrais touchant les Sleaford, » écrivait Sigismund. « Tu apprendras donc avec beaucoup de sur- « prise que Mlle Sleaford est venue l'autre jour chez « moi me demander si je pouvais l'aider d'une façon « quelconque à gagner sa vie. Elle désirait que je la « présentasse comme gouvernante, demoiselle de

« compagnie, ou quelque chose de ce genre, si je « connaissais une famille qui eût besoin d'une per- « sonne dans ces conditions. Elle habitait Islington « avec une sœur de sa belle-mère, à ce qu'elle me dit; « mais elle ne voulait pas lui être à charge plus long- « temps. Mme Sleaford et ses enfants sont allés ha- « biter Jersey, probablement à cause de la vie à bon « marché qu'on y trouve. Il n'est pas douteux que le « jeune Horace n'y devienne un fumeur invétéré. Ce « pauvre Sleaford est mort. Cette nouvelle t'étonnera « autant que moi. Isabel ne me l'apprit pas tout « d'abord, mais je vis qu'elle était en deuil, et quand « je lui demandai des nouvelles de son père, elle fon- « dit en larmes et sanglota comme si son cœur allait « se briser. J'aurais voulu savoir de quoi le pauvre « diable était mort et toutes les circonstances de sa « maladie, car Sleaford n'était pas âgé et c'était un « des hommes les plus robustes que j'aie jamais vus, « — mais je ne pouvais torturer Izzie par des questions « pendant qu'elle était dans un pareil état de douleur « et d'agitation. — Je suis désolé que vous ayez perdu « votre père, ma chère mademoiselle Sleaford, — dis- « je. Elle ajouta en sanglotant quelques mots que « j'entendis à peine, et j'allai lui chercher un verre « d'eau fraîche, mais ce ne fut que longtemps après « qu'elle revint à elle et qu'elle put me parler. Pour « le moment, je ne voyais personne parmi mes con- « naissances qui pût lui être de quelque utilité immé- « diate; mais je pris l'adresse de sa tante à Islington « et je lui promis de passer chez elle un jour ou deux « après. J'écrivis par le courrier du jour à ma mère et « je lui demandai si elle pouvait me venir en aide. « Elle me répondit sans tarder que mon oncle Charles

« Raymond, de Conventford, avait besoin d'une per-
« sonne telle que Mlle Sleaford (j'avais naturellement
« gratifié Isabel de toutes les vertus imaginables) et
« que si je pensais que la jeune personne conviendrait
« et que je pusse répondre de l'honorabilité parfaite
« de sa famille et de ses antécédents..... (tu penses
« bien que je n'allais rien dire sur les trois termes en
« retard et que je n'allais pas avouer que les antécé-
« dents d'Isabel consistaient à s'asseoir dans un fau-
« teuil au jardin et à lire des romans ou à rendre des
« visites douteuses au bijoutier..... et mille autres
« choses, hélas! dans Walworth Road), je pouvais
« engager Mlle Sleaford au salaire de vingt livres par
« an. Je me rendis à Islington le soir même, bien que
« je fusse en retard d'un numéro et demi pour le
« *Démon des Galères* (le *Démon des Galères* fait suite à
« l'*Homme à la marque*, le propriétaire du PARTHÉNON
« A UN SOU ayant exigé une suite, ce qui m'a obligé à
« ressusciter le colonel Montefiasco après l'avoir pré-
« cipité dans un gouffre de trois cents pieds). La pau-
« vre fille se mit à pleurer quand je lui dis que je lui
« avais trouvé un asile. Je crains bien qu'elle n'ait
« beaucoup souffert depuis son départ de Camberwell,
« car elle n'est plus ce qu'elle était. La sœur de sa
« belle-mère est une femme vulgaire qui tient un garni
« et il n'y a qu'une servante dans la maison, — pauvre
« misérable esclave. Isabel fut obligée d'aller ouvrir
« la porte trois fois pendant ma visite. Tu connais
« mon oncle Raymond et tu sais quel homme char-
« mant c'est; tu devines quel agréable changement
« ce sera pour la pauvre Izzie. A propos, tu pourrais
« lui rendre visite lorsque tu iras à Conventford et me
« donner des nouvelles de la pauvre enfant. Je crois

« que l'idée d'aller vivre chez des étrangers l'effrayait « beaucoup. Je l'ai accompagnée avant-hier à la gare. « Elle est partie par un train omnibus; je l'ai confiée « à une famille très-respectable qui faisait le trajet « entier avec six enfants, une cage d'oiseaux, un chien, « et un paquet de cartes pour jouer sur un plateau, « vu la longueur et la lenteur du voyage. »

Gilbert relut trois fois cette partie de la lettre de son ami avant de saisir toutes les nouvelles qu'elle renfermait. Sleaford mort et Isabel fixée en qualité de gouvernante à Conventford ! Si la Wayverne tortueuse était sortie de ses rives couvertes de joncs et avait inondé tout le Midland, le jeune médecin n'eût guère été plus surpris qu'il ne le fut du contenu de la lettre de son ami. Isabel à Conventford... à onze milles de Graybridge; à onze milles de lui en ce moment qu'il arpente sa petite chambre, que sa chevelure tombe en désordre sur son bon visage ouvert, et qu'il tient la lettre de Sigismund dans sa poche!

Que lui importait qu'Isabel fût si rapprochée? Que lui était-elle pour qu'il y pensât ou qu'il se sentît ému de l'idée de ce voisinage? Que savait-il de son histoire? Rien, sinon qu'elle avait des yeux qui ne ressemblaient à aucun de ceux qu'il avait vus, des yeux qui hantaient son souvenir comme des étoiles étranges dans un rêve fiévreux. Il ne savait rien d'elle que cela et aussi qu'elle avait des manières gracieuses, sentimentales; une voix douce et mélancolique; et des changements d'expression soudains et capricieux qui avaient rempli son âme d'étonnement.

George rentra dans la cuisine et fuma un autre cigare dans la compagnie de Jeffson. Il alla dans cette

partie de la maison avec la détermination de ne pas penser davantage à Isabel, qui en réalité n'était qu'une créature frivole et sentimentale, éminemment faite pour rendre un homme malheureux; mais d'une façon ou d'une autre, avant d'avoir fini son cigare, George avait dit à son vieil ami et confident tout ce qu'il savait de la famille Sleaford, mentionnant légèrement les qualités séduisantes d'Isabel et parlant d'une visite à Conventford comme d'une corvée désagréable imposée par l'amitié.

— Naturellement, je ne songerais pas à faire un aussi long trajet rien que pour voir Mlle Sleaford, — dit-il, — bien que Sigismund me demande de le faire; mais il faut que j'aille à Conventford dans le courant de la semaine pour m'informer de ces médicaments que Johnson doit me fournir. Ils ne feront pas un bien gros paquet, et je pourrai les rapporter dans la poche de ma redingote. Vous pourrez mettre en état le harnais de *Brown Molly*, Jeff; elle aura meilleur air. J'irai jeudi, et cependant peut-être vaudrait-il mieux que j'y allasse demain.

— Demain c'est jour de marché, Master George. Je pensais à aller moi-même à Conventford. Je pourrais rapporter les médicaments et vous pourriez écrire un mot pour demander des nouvelles de la jeune personne, — fit remarquer Jeffson d'un air pensif.

George hocha la tête :

— Cela ne ferait pas l'affaire, Jeff, — dit-il, — Sigismund me prie de la voir.

Jeffson retomba dans un silence pensif dont il sortit quelques intants après en riant à la sourdine.

— Je gage que Mlle Sleaford est jolie, — dit-il, en regardant finement son jeune maître.

George crut-il nécessaire de s'expliquer longuement sur ce sujet? Non, Mlle Sleaford n'était pas jolie. Elle était pâle et son nez n'avait rien de remarquable. Ce n'était pas un aquilin royal comme celui de Mlle Harleystone, la beauté de Graybridge, proclamée telle par les jeunes aristocrates de l'endroit, et sa bouche n'était pas trop petite, son front était bas ; en un mot, certaines personnes pourraient trouver Mlle Sleaford laide.

— Mais vous n'êtes pas de cet avis, Master George ! — s'écria Jeffson frappant ses cuisses de ses deux mains et riant d'un air malicieux, insupportable à voir ; — vous y pensez d'une façon ou d'une autre, je le parie, et je vais soigner le harnais de *Brown Molly* de manière à la faire prendre pour un pur sang.

— Tu es fou ! — cria Mathilda en levant la tête de dessus son ouvrage. — Ce n'est pas une de ces filles de Londres qui fera une bonne femme pour Master George, et il ne serait pas assez simple pour courir après une gouvernante à Conventford quand il peut avoir Mlle Burdock avec toute sa fortune et devenir ainsi un des premiers bourgeois de Graybridge.

— Tais-toi, Tilly. Tu n'entends rien à la chose. Ne t'ai-je pas épousée par amour, dis-moi, quand j'aurais pu prendre Sarah Peglock, la fille unique de l'hôtelier du *Lion-Rouge*, à Belminster, et ne suis-je pas allé à Londres où tu étais en service pour t'emmener de ta place. Et Sarah n'a-t-elle pas failli en devenir folle quand elle l'a appris? Master George se mariera par amour ou il ne se mariera jamais. Master George n'a pas oublié qui portait la ceinture brodée et les souliers à lacets à l'école de danse, ni les gâteaux, les valentins, les sucres d'orge, et les oranges que nous emportions avec nous aux vacances !

Jeffson avait été le confident des amours enfantines e George, le naïf Leporello de ce jeune Don Juan pro-incial, et il aspirait à recevoir la confidence de nou-eaux secrets et à goûter encore une fois au gâteau du entiment. Mais George nia froidement qu'il ressentît ucun penchant romanesque pour Mlle Sleaford.

— Je m'estimerai heureux de lui témoigner de l'a-nitié d'une façon quelconque, — dit-il gravement,— nais elle est la dernière personne du monde dont je ongerais jamais à faire ma femme.

Ce jeune homme discutait ses idées matrimoniales ıvec cette majesté tranquille avec laquelle l'homme, ɥui est le maître, parle de son humble esclave, tant ɥu'il ne s'est pas essayé à la gouverner, — avant d'avoir reçu le cuisant baptême de la souffrance, et d'avoir appris par l'expérience amère qu'une femme parfaite n'est pas une créature que l'on rencontre à tous les coins de rue, attendant tranquillement son seigneur et maître.

CHAPITRE VI.

TROP DE SOLITUDE.

Le harnais de *Brown Molly* fut proprement accommodé par les mains patientes de Jeffson. J'imagine que la vieille jument n'aurait pas été tondue de longtemps si George n'avait pas exprimé le désir qu'elle fût pimpante le jour de sa visite à Conventford. Tondre un cheval n'est pas une occupation bien agréable; mais il n'était pas de tâche si difficile qui pût faire re-

culer Jeffson quand il s'agissait du bonheur de George.

Brown Molly avait l'aspect d'un superbe animal quand George rentra après avoir fait ses visites à la hâte, et qu'il la trouva sellée et bridée à onze heures du matin de cette belle journée de mars qu'il avait choisie pour son voyage à Conventford. Mais bien que la jument fût prête depuis un grand quart d'heure, George monta à sa chambre, — la chambre où il couchait depuis son enfance et dans laquelle il y avait encore, au milieu des cartons à chapeau et des valises, quelques-uns de ses jouets poudreux et oubliés, — et il passa quelque temps à changer de cravates, à brosser ses cheveux et son chapeau, et à faire quelques petites améliorations dans sa toilette.

William déclara que son jeune maître avait l'air d'aller se marier, au moment où il quitta la cour, le sourire aux lèvres et les cheveux soulevés par la brise printanière. En ce moment George était la vivante image de la bonne grâce naïve et saine, le type de la jeunesse honnête, et de la belle virilité anglaise, radieuse du frais éclat d'une nature immaculée, libre de mauvais souvenirs, pure comme un miroir nouvellement poli, que nulle haleine impure n'a encore souillé.

Il partit aveuglément au-devant de son destin, heureux de l'idée que son voyage était une heureuse combinaison des devoirs de l'amitié et des exigences de sa profession.

Je ne sache pas qu'il existe dans toute l'Angleterre une route plus belle que celle qui va de Graybridge-sur-la-Wayverne à Conventford, et je doute que dans toute l'Angleterre il y ait une ville plus laide que Conventford. J'envie la longue promenade à cheval que

George fit par cette belle matinée de mars, pendant laquelle les pâles primevères brillaient dans les taillis et l'odeur des premières violettes se mêlait faiblement à l'air. Les chemins de communication étaient de longues avenues qui auraient fait la gloire d'un parc ducal, et, çà et là, par une ouverture de la haie verdoyante, une maison de campagne aux murs éclatants de blancheur, ou quelque grave château construit en briques rouges apparaissaient blottis dans une retraite d'une beauté rustique et faisant étinceler leurs vitres brillantes au gai soleil de midi.

A mi-chemin entre Graybridge et Conventford, il y a le village de Waverly, à la longue rue bordée de vieilles maisons de l'époque d'Élisabeth, sur laquelle les tours en ruine d'un antique château jettent leur ombre protectrice. John de Gaunt fut le seigneur et le fondateur de la plus grande de ces vieilles tours, et l'étrange fille d'Henri VIII festoyait dans l'immense salle de banquet à l'endroit où le lierre accroche ses guirlandes naturelles aux meneaux de pierre d'une fenêtre à la Tudor. En cet endroit, le médecin donna une poignée de foin et un seau d'eau à sa monture, après s'être arrêté à l'auberge des *Armes de Waverly;* puis il partit au pas par la longue avenue en dôme qui s'étend depuis le tranquille village jusqu'aux abords du tumultueux Conventford. Au bout de quelque temps George mettait *Brown Molly* à un trot pesant et arrivait bientôt à la barrière qui termine l'avenue, laissant derrière lui le séduisant Mildland. Devant lui, il n'avait plus qu'une ville enfumée, bruyante et pauvre, avec ses hideuses cheminées de fabrique obscurcissant l'air et ses trois clochers élevés dominant la foule des toits entassés à leurs pieds.

Gilbert s'arrêta sur la place, assez tranquille en ce moment, bien qu'elle soit un lieu de tumulte les jours de foire; il s'arrêta et commença à se demander ce qu'il allait faire. Irait-il d'abord chez le pharmacien, place du Marché, pour y prendre ses médicaments, puis de là chez M. Raymond qui habitait à l'autre extrémité de la ville ou plutôt à l'entrée de la campagne, au delà de la ville; ou bien, d'abord chez M. Raymond en prenant par les ruelles tranquilles, libres du tumulte et du tracas des gens du marché? Il conviendrait peut-être d'aller d'abord chez le pharmacien; oui, mais il n'y aurait rien de bien agréable d'avoir des médicaments dans sa poche et de sentir la camomille et la rhubarbe en se présentant devant Mlle Sleaford. Après une longue délibération, George se décida à se rendre par les chemins détournés chez M. Raymond; puis, tandis qu'il parcourait les ruelles et les sentiers, il commença à se dire que M. Raymond s'étonnerait de sa visite et trouverait sans doute étrange et même inconvenant l'intérêt qu'il prenait à la gouvernante. Par une transition naturelle, il en vint à se demander s'il ne conviendrait pas de renoncer à l'idée de voir Mlle Sleaford et de s'en tenir à l'achat des médicaments. Pendant qu'il débattait cette question, *Brown Molly* l'amena à l'extrémité du chemin où se trouvait la maison de M. Raymond, sur une petite éminence d'où l'on découvrait une grande étendue de prairies vertes, un tronçon de chemin de fer, et une grande route poudreuse, parsemée de groupes d'arbres rabougris. La campagne, de ce côté-là de Conventford, était vide et nue, comparée à la charmante partie pareille à un parc que j'appelle le Midland d'Élisabeth.

Si M. Raymond avait ressemblé à tout le monde, il est probable qu'il eût été excessivement surpris, sinon offensé, de la visite rendue dès le matin à une gouvernante par un jeune médecin. Mais comme M. Charles Raymond était tout l'opposé de tout le monde; qu'il était le fidèle disciple de M. George Combe, et qu'il pouvait reconnaître au simple coup d'œil que le jeune médecin n'était ni un débauché ni un malhonnête homme, il reçut George aussi cordialement qu'il avait l'habitude de recevoir tous ceux qui avaient besoin de son amitié, envoya *Brown Molly* à l'écurie, et mit son maître à l'aise avant que George eût fini de rougir dans le premier émoi de sa timidité.

— Entrez! entrez! — dit M. Raymond d'une voix vibrante, — entrez, mon ami. Vous avez reçu une lettre de Sigismund, — quelle idée absurde il a eue de se faire appeler Sigismund! — et il vous a raconté l'histoire de Mlle Sleaford, jeune fille charmante, mais qui a besoin d'être instruite avant de pouvoir enseigner. Elle amuse les enfants et les mène promener, elle est très-gentille et très-consciencieuse. Prudence excessive; je n'ai rien pu tirer d'elle relativement à sa vie passée; je crains fort qu'elle n'ait beaucoup souffert. N'importe! nous essayerons de la rendre heureuse. Que nous fait sa vie passée si ses facultés se balancent? Laissez-moi faire un choix parmi les enfants de Field-Lane, et je vous trouverai un archevêque de Cantorbéry en herbe; menez-moi dans un lieu où les crimes humains ne sont connus que par la nomenclature qu'en donne le Décalogue, et je vous montrerai un Greenacre en germe. Mlle Sleaford est une excellente petite fille, mais elle aime trop le merveilleux, trop l'idéal exagéré. Ses grands yeux se

dilatent quand elle parle de ses livres favoris et elle paraît toute surprise et effrayée quand on lui adresse la parole pendant qu'elle lit.

Le cabinet de M. Raymond était une charmante petite chambre dont les murailles, du plancher au plafond, disparaissaient sous les livres. Chez M. Raymond il y avait des livres partout, et le maître du logis lisait à des heures invraisemblables et gardait une bougie allumée à son chevet au milieu de la nuit, pendant que tous les autres citoyens de Conventford étaient plongés dans le sommeil. Il était garçon, et les enfants dont l'éducation était confiée à Mlle Sleaford étaient deux orphelines maladives, laissées par une nièce de M. Raymond, jeune femme infortunée, qui n'était venue au monde que pour souffrir, qui avait fait un mauvais mariage, avait perdu son mari, puis enfin était morte poitrinaire, ayant eu tous les malheurs imaginables avant d'avoir atteint sa vingt-cinquième année. Naturellement M. Raymond avait pris soin des enfants; il aurait recueilli le premier petit ramoneur venu si on lui avait démontré que personne n'en pouvait prendre soin. Il enterra sa nièce dans un tranquille cimetière de campagne, emmena les orphelines à sa jolie maison de Conventford, leur acheta des robes noires, et engagea Mlle Sleaford comme gouvernante. Et tout cela avec moins d'ostentation que certains hommes en montrent en dépensant un billet de dix livres.

Il était de la nature de M. Raymond d'obliger son prochain. Autrefois, il était très-riche, au dire des gens de Conventford, à l'époque où il n'y avait ni grèves ni famines dans la vieille ville; mais il avait perdu beaucoup d'argent en cherchant à réaliser des idées phi-

lanthropiques en faveur de ses semblables. A l'époque où nous sommes, il était comparativement pauvre; mais il était toujours assez riche lorsqu'il s'agissait de venir en aide aux indigents, ou de fonder dans la ville une école d'ouvriers, un club pour les artisans, un cours pour le soir, ou un fourneau économique.

En même temps, tout en étant l'âme d'une demi-douzaine de comités, tout en distribuant des vêtements de rebut, du chauffage, des bons de soupe, de flanelle, et pendant qu'il examinait la question solennelle de savoir laquelle de Betsy Scrubbs ou de Maria Tomkins avait le plus pressant besoin d'un jupon ouaté, qu'il pesait les prétentions rivales de Mme Jones ou de Mme Green aux largesses de la cuisine commune, il était auteur, philosophe, phrénologue, métaphysicien, et écrivait des livres sérieux qu'il publiait pour l'instruction de l'espèce humaine.

Il avait cinquante ans, mais, sauf des cheveux gris, il n'avait aucun des attributs de son âge. Cette chevelure grise encadrait le visage le plus radieux qui ait jamais souri et dont l'éclat se répandait libéralement sur tous. George avait vu plusieurs fois M. Raymond avant cette visite. Tout le monde, dans Conventford et dans un certain rayon de cette ville, connaissait M. Raymond, et M. Raymond connaissait tout le monde. Il regarda à travers l'écran transparent qui voilait les pensées du jeune médecin : il plongea dans les profondeurs du cœur du jeune homme qui étaient aussi claires que des eaux limpides, et il n'y découvrit que la vérité et la pureté. Quand je dis que M. Raymond regarda dans le cœur de George, je me sers d'une image, car ce fut de l'inspection du visage du médecin qu'il tira ses déductions; mais j'aime la vieille tour-

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. IMPRIMÉS

nure romantique qui veut que le cœur d'un galant homme soit le temple du courage, de l'amour, et de la piété, — un autel consacré à toutes les vertus.

La maison de M. Raymond était une jolie construction gothique, demi-villa, demi-cottage, dont les fenêtres cintrées s'ouvraient sur un petit jardin, bien différent de celui de Camberwell, attendu qu'il était soigneusement tenu par un jardinier et factotum infatigable. Au delà du jardin s'étendaient les prairies, séparées du domaine de M. Raymond par une haie très-basse. Au delà de ces prairies les toits et les cheminées de Conventford se groupaient en masses sombres dans le lointain.

Raymond conduisit George au salon par la fenêtre cintrée, par laquelle le jeune homme revit encore une fois Isabel comme il l'avait vue la première fois : dans un jardin. Mais le tableau différait absolument de l'autre tableau qui hantait encore son souvenir comme une toile entrevue dans un musée encombré. Au lieu des poiriers plantés au milieu d'une pelouse négligée et des branches poussant leurs rameaux verdoyants sous un ciel de juillet, George vit une pelouse fraîchement fauchée, des plates-bandes soignées, des groupes sévères de lauriers, et de grandes prairies nues, que rien ne protégeait contre le vent glacial de mars. Sur le ciel d'un bleu pâle il vit la silhouette gracieuse d'Isabel se détacher nettement, non plus couchée dans un fauteuil et lisant un roman, mais marchant à pas comptés en compagnie de deux petites filles vêtues de noir. Une sensation douloureuse saisit le jeune médecin au cœur quand il vit cette taille enfantine, ce visage pâle et désolé, ces grands yeux tristes et rêveurs. Il sentit qu'il s'était opéré quelque

inexplicable changement chez Isabel depuis cette journée de juillet pendant laquelle elle avait parlé de ses auteurs favoris, pendant laquelle elle s'était émue, pendant laquelle elle avait tremblé avec un amour puéril pour les livres chéris où elle puisait les joies et les chagrins de sa vie.

Ces trois visages pâles, ces trois robes noires, avaient un aspect navrant sous les pâles rayons de ce soleil précoce. M. Raymond cogna à la vitre, et fit signe à la gouvernante.

— Pauvres êtres mélancoliques, n'est-ce pas? — dit-il à George pendant que les trois jeunes filles s'approchaient de la fenêtre. — J'ai dit à ma femme de charge de leur donner beaucoup de viandes rôties, presque saignantes : c'est le meilleur antidote pour la tristesse.

Il ouvrit la porte vitrée et fit entrer Isabel et les deux enfants.

— Mademoiselle Sleaford, voici un ami qui est venu pour vous voir, — dit-il. — C'est un ami de Sigismund et un gentleman qui vous a connue à Londres.

George tendit la main, mais il vit quelque chose comme de la terreur sur le visage de la jeune fille lorsqu'elle le reconnut. Il tomba aussitôt dans une confusion et dans un embarras indicibles.

— Sigismund m'a prié de passer, — dit-il en balbutiant, — Sigismund m'a dit de lui écrire pour lui donner de vos nouvelles.

Les yeux de Mlle Sleaford se remplirent de larmes. Les larmes jaillissaient d'elles-mêmes dans ses yeux au moindre prétexte.

— Vous êtes tous très-bons pour moi, — dit-elle.

— Écoutez, mes enfants, — dit M. Raymond, — allez dans le jardin et promenez-vous. Vous, Gilbert,

accompagnez-les, puis revenez manger un morceau de stilton et boire un verre d'ale tout en nous donnant des nouvelles de vos malades de Graybridge.

Gilbert obéit à son aimable hôte. Il sortit sur la pelouse au milieu de laquelle des arbrisseaux aventuraient quelques petites feuilles vertes destinées à périr sous le vent glacial du mois de mars. Il marcha à côté d'Isabel pendant que les orphelines erraient çà et là dans les allées et ramassaient les rares marguerites qui avaient échappé à la faux du jardinier. George et Isabel échangèrent quelques paroles, mais le jeune homme fut obligé de s'en tenir à des lieux communs sur la ville de Conventford, M. Raymond, et les nouveaux devoirs de Mlle Sleaford, car il voyait que la moindre allusion à l'époque passée à Camberwell l'agitait et la faisait souffrir. Ces deux êtres n'avaient encore aucun sujet commun de conversation. Avec Sigismund Isabel aurait eu beaucoup à dire, ou plutôt ils auraient lutté l'un et l'autre à qui se serait montré le plus causeur ; mais dans la compagnie de George, l'imagination d'Isabel se repliait sur elle-même comme ces fleurs délicates dont les pétales fragiles se fanent sous le souffle brutal du vent du nord. Elle savait que Gilbert était un excellent jeune homme, bien disposé à son égard et désireux de lui plaire à sa façon assez naïve ; mais elle sentait, plutôt qu'elle ne savait, qu'il ne la comprenait pas et qu'il ne pouvait être son compagnon dans cette région nuageuse où habitaient ses pensées. Aussi, après quelques phrases de cette conversation délicieusement originale qui forme le fond du langage des gens qui ne possèdent pas le talent suprême de parler sans rien dire, George et Isabel revinrent au salon où M. Raymond les attendait pour

présider à une collation de pain et de fromage arrosés d'ale. Le repas terminé, on amena la monture du médecin à la porte.

— Venez nous voir dès que vos affaires vous amèneront à Conventford, Gilbert, — dit M. Raymond en serrant la main du chirurgien.

George le remercia de sa cordiale invitation, mais il s'éloigna néanmoins assez désenchanté. De quelle stupidité il avait fait preuve pendant cette courte promenade dans le jardin de M. Raymond; comme il avait su dire peu de choses à Isabel et quelle réserve celle-ci lui avait témoignée! Avec quel effet lamentable la conversation était tombée à chaque instant pour n'être relevée à grand'peine que par quelque question baroque, quelque misérable remarque, à propos de rien, — émanations idiotes du désespoir.

Gilbert se rendit à une auberge près de la place du Marché où son père avait l'habitude de prendre ses repas chaque fois qu'il venait à Conventford. George confia *Brown Molly* aux soins du valet d'écurie, puis il partit à pied sur la chaussée encombrée où les campagnards se bousculaient devant les devantures de boutiques et les étalages en plein vent et pénétra sur la vaste place du Marché, où la voix des colporteurs s'élevait retentissante et aiguë, et où les vantardises éhontées des marchands d'orviétan ébranlaient l'air. Il passa à travers la foule et s'engagea dans une rue étroite et détournée qui le conduisit à une vieille place au milieu de laquelle s'élevait la grande église de Conventford, entourée d'une multitude de pierres tumulaires. Les cloches, qui jouaient un air de musique religieuse quand les heures sonnaient, retentissaient dans le clocher. Le jeune homme pénétra dans le ci-

metière, qui était assez désert malgré ce jour de marché, et s'y promena pour tuer le temps, — et aussi pour ménager *Brown Molly* qui exigeait un repos considérable avant d'entreprendre le voyage de retour. Et il pensait à Isabel.

Il ne l'avait encore vue que deux fois, et déjà cependant son image s'était fixée par une empreinte fatale sur son esprit, — empreinte éternelle que rien ne pouvait effacer. La soirée de Camberwell avait été l'épisode romanesque de la vie calme de ce jeune homme ; Isabel était l'étrangère qui avait traversé son chemin. Il y avait à Graybridge de jolies et aimables filles, mais il les connaissait depuis l'enfance. Isabel lui apparut dans sa jeune beauté pâle, et tout le sentimentalisme latent de sa nature, sans lequel la jeunesse devient hideuse, s'enflamma et vécut sous la magique influence de sa présence. La mystique Vénus surgit, beauté parfaite, de la mer, et l'homme captivé s'incline devant le divin conquérant. Quel homme s'intéresserait à une Vénus qu'il aurait bercée, dont il aurait suivi le développement graduel, et dont la divine beauté aurait péri sous l'influence flétrissante de la familiarité?

Le jour tombait quand George se rendit chez le pharmacien et reçut ses médicaments. Il ne s'arrêta pas pour dîner au *Lion-Blanc*, mais il paya ses dix-huit pence pour les soins donnés à *Brown Molly*, et prit à la hâte un verre d'ale avant de se mettre en selle. Il repassa par la solennelle avenue, aile pleine d'ombre de cette cathédrale grandiose élevée par les mains de ce grand architecte qu'on appelle la Nature. Il parcourut la longue avenue fantastique jusqu'à ce que les lumières scintillantes de Waverly brillassent

faiblement à ses yeux à travers les branches dépouillées des arbres.

La nouvelle existence d'Isabel était fort agréable. Plus de beurre à aller chercher, plus de commissions mystérieuses dans Walworth Road. Tout dans la maison de M. Raymond était brillant, poli et coquet. Il y avait une femme de charge d'âge mûr qui régnait souverainement, et une servante industrieuse sous sa surveillance. Isabel et ses élèves occupaient deux jolies chambres situées au-dessus du salon, prenaient leurs repas ensemble, et jouissaient de leur propre compagnie du matin au soir. Les enfants étaient assez bornées, mais c'étaient de bonnes natures. Elles avaient connu les souffrances cuisantes de la pauvreté, l'achat du beurre au détail, les jours déserts où l'oasis du dîner ne paraissait pas, les viandes froides arrosées de mélancoliques tasses de thé. Un soir elles racontèrent toute leur misère à Isabel : comment leur pauvre maman avait pleuré quand l'agent du shérif était venu, disant qu'il en était fâché pour elle, mais qu'il fallait qu'il fît l'inventaire, et saisissant jusqu'au portrait de papa et aux couverts d'argent qui avaient appartenu à grand'maman. Mlle Sleaford s'occupa consciencieusement de sa tâche, et fit étudier à ses patientes élèves les charmants abrégés d'histoire ancienne et moderne de Pinnock. Elle leur communiqua une dose fort légère de l'Heptarchie et des Normands et aussi des premiers rois Plantagenets; mais elle leur parla longuement d'Anne de Boleyn et de Marie, reine d'Écosse, de la jolie princesse Marie, reine de France et femme de Thomas Brandon, de Marie-Antoinette et de Charlotte Corday

Les enfants s'écrièrent : Mon Dieu ! quand elles apprirent l'héroïque aventure de Mlle Corday ; mais elles s'intéressèrent beaucoup au sort des jeunes princes de la maison d'York, et se donnèrent le spectacle d'un étouffement figuré au moyen des coussins du sofa de la salle d'étude.

Il n'était pas probable que M. Raymond, dont l'attention était prise par les intérêts multiples de Conventford, pût consacrer beaucoup de temps aux deux élèves et à leur gouvernante. Il était satisfait de l'examen de la tête de Mlle Sleaford, et s'applaudissait d'avoir confié ses petites nièces aux soins de la jeune fille.

— Si elles étaient intelligentes, j'aurais peur de l'exagération du sentiment poétique qui la distingue, — disait-il ; — mais elles sont trop bornées pour souffrir d'une influence de ce genre. Elle possède une dose de moralité suffisante, bien qu'elle ne soit pas, sous ce rapport, à la hauteur du jeune médecin de Graybridge, et je suis certain qu'elle remplira convenablement ses devoirs auprès des enfants.

Personne ne contrariait donc les rapports d'Isabel avec ses élèves. L'éducation du monde, qui aurait été d'un prix incalculable pour elle, lui manquait à Conventford autant qu'à Camberwell. Elle vivait seule avec ses livres et les rêves que ceux-ci avaient fait naître, et elle attendait le prince, ou Ernest Maltravers, ou Henri Esmond, ou Steerforth ; — c'était le type hautain de Steerforth, et non l'ombre gracieuse du bon David qui hantait l'esprit de la jeune fille quand elle fermait le livre. Elle était jeune et sentimentale, ce n'était pas sur les types vertueux que son imagination s'arrêtait. Être beau, fier, et malheureux, était

posséder des droits incontestables au culte de Mlle Sleaford. Elle aurait voulu s'asseoir aux pieds d'un Byron, fier, sombre, morose, livrant son front d'ivoire aux vents nocturnes et tonnant contre la bassesse et l'ingratitude de l'espèce humaine. Elle aspirait à être l'esclave choisie de quelque créature dédaigneuse, qui, peut-être, la maltraiterait ou la négligerait. Je crois qu'elle eût adoré un Bill Sykes aristocrate et qu'elle se fût estimée heureuse de mourir de sa main cruelle, pourvu que ce fût dans une salle démantelée d'un château gothique, par un clair de lune faisant étinceler dans l'éloignement les pics neigeux de la chaîne des Alpes, au lieu de l'atroce mansarde prosaïque de la pauvre Nancy. Puis le comte Guillaume de Sykes aurait des remords et élèverait une croix de bois sur le chemin de la montagne, à la mémoire de — ANAΓKH, et un beau matin on le trouverait étendu au pied du mystérieux monument, couvert d'un long manteau noir dont les plis dessineraient ses formes royales, et mort de la rupture d'un vaisseau quelconque.

Il n'est pas de rêves si insensés, il n'est pas d'imaginations si puériles qui ne se logeassent dans l'esprit d'Isabel pendant les longues soirées d'oisiveté pendant lesquelles, assise, seule, dans la chambre d'étude, elle suivait l'apparition des étoiles qui scintillaient faiblement dans le crépuscule, et les progrès de l'obscurité dans les prairies, alors que des lumières indécises commençaient à briller dans les rues de Conventford. Parfois, quand ses élèves dormaient profondément dans leurs lits à rideaux blancs, Izzie descendait doucement et allait se promener lentement dans le jardin par un beau clair de lune, — par un de ces clairs de lune qui faisaient paraître Juliette plus belle

que la lumière du jour aux yeux ravis de Roméo, pendant lesquels Hamlet frissonnait à l'aspect du spectre paternel. Elle se promenait au clair de lune et pensait à tous ses rêves, et elle se demandait quand la vie commencerait pour elle. Elle commençait à vieillir; oui, — elle y pensait avec un frisson de terreur, — elle avait tout à l'heure dix-huit ans! Juliette reposait dans le tombeau des Capulets avant cet âge; la hautaine Béatrix avait vécu, et Florence Dombey était mariée et établie, et l'histoire terminée.

Un désespoir profond s'emparait de cette folle enfant quand elle songeait, qu'après tout, son existence ne serait peut-être qu'une existence vulgaire; une surface déserte et plate qu'elle parcourrait en se traînant vers une tombe sans nom. Elle qui désirait être quelque chose! Oh! pourquoi n'y avait-il pas une révolution, qu'elle pût saisir un couteau, chercher le tyran chez lui, et mourir, afin que le peuple pût parler d'elle et se rappeler son nom lorsqu'elle serait morte?

Je pense qu'Isabel était dans cette disposition d'esprit qui pousse une honnête et inoffensive jeune personne à tirer sur un souverain affable et vertueux, dans le paroxysme d'une soif insensée de célébrité. Mlle Sleaford voulait être célèbre. Elle voulait que le drame de sa vie commençât et que le héros apparût.

Vague, grandiose et indécise flottait devant elle l'image du prince; mais combien, hélas! il tardait à venir! Viendrait-il jamais? Existait-il des princes de par le monde? Existait-il de ces êtres dont les livres lui dépeignaient les manières et les habitudes, mais dont elle n'avait jamais vu l'image mortelle. La Belle au bois dormant dormit un siècle avant que le héros

désigné arrivât pour l'éveiller. La beauté doit attendre et attendre patiemment l'arrivée de sa destinée. Mais la pauvre Isabel pensait qu'elle avait attendu bien ongtemps, et elle ne voyait même pas poindre faiblement à l'horizon le panache du prince tant désiré.

Il y avait des motifs pour qu'Isabel oubliât les souvenirs de sa vie passée et se consolât par des rêves d'une existence meilleure. Une médication saine aurait pu lui faire du bien comme antidote contre le sentimentalisme outré de sa nature; mais chez M. Raymond elle avait tout le loisir de rêver sur ses livres, édifiant de merveilleux romans dont elle était l'héroïne et le héros!...

Le héros était un vrai caméléon, en ce sens qu'il prenait sa couleur du dernier livre que Mlle Sleaford avait lu. Tantôt c'était Ernest Maltravers, jeune et séduisant aristocrate aux yeux violets et à la chevelure soyeuse. Parfois c'était Eugène Aram, brun, sombre, et intelligent, l'esprit tourmenté par l'insignifiant détail du meurtre de M. Clarke. Une autre fois, Steerforth, égoïste, fier, élégant. De loin en loin, lorsque les enfants dormaient, Mlle Sleaford laissait tomber ses longs cheveux noirs devant le petit miroir et déclamait à mi-voix pour elle-même. Elle voyait son visage pâle, effrayant dans l'obscurité du miroir, ses bras levés, ses grands yeux noirs, et elle s'imaginait qu'elle dominait un auditoire frappé de terreur. Par moments elle songeait à quitter amicalement M. Raymond et à s'en aller à Londres avec un billet de cinq livres dans sa poche pour paraître sur un des théâtres en qualité d'actrice tragique. Elle se rendrait chez le directeur et lui dirait qu'elle voulait jouer. Tout d'abord il y aurait quelque difficulté et il mettrait en doute son talent;

mais elle ôterait son chapeau, laisserait tomber ses cheveux, et en entortillerait les longues tresses autour de ses doigts effilés... ainsi... (elle s'arrêtait pour se regarder dans la glace en exécutant le geste) et s'écrierait : « Non ! je ne suis pas folle ; ces cheveux que j'arrache sont bien à moi ! » et le tour serait fait. Le directeur s'écrierait : « Madame, je ne m'attendais pas à un talent pareil. Excusez mon émotion ; mais, en vérité, depuis Mlle O'Neil, je ne me rappelle pas avoir entendu quelque chose de comparable à la façon dont vous avez dit cette phrase. Venez demain au soir ; vous remplirez le rôle de Constance. Désirez-vous une répétiton ? Non, n'est-ce pas ? Vous savez par cœur le rôle tout entier. Je prendrai la liberté de vous offrir cinquante livres par soirée pour commencer, et je mettrai une de mes voitures à votre disposition. » Isabel avait lu maints romans dans lesquels de jeunes héroïnes timides essayent leur talent d'actrice, mais jamais elle n'avait lu qu'une héroïne douée de dispositions héroïques fût obligée à une simple répétition pour effacer la gloire de Mme Siddons.

Parfois Mlle Sleaford pensait que sa destinée, — elle s'attachait volontiers à l'idée qu'elle avait une destinée, — l'appelait à être poëte, poëte lauréat couronné. Ceci lui souriait par-dessus tout ; et le soir, pendant qu'elle surveillait les cahiers des enfants et risquait un nouveau D majuscule afin de jeter quelque variété dans les travaux du lendemain, elle rapprochait d'elle les bougies, prenait une pose mélancolique, trempait sa plume dans l'encre, et commençait à tracer quelque plainte lamentable sur la désolation de sa vie, ou quelque invocation nébuleuse au prince inconnu. Elle terminait rarement la plainte ou l'invocation, car il se

rencontrait généralement quelque difficulté rhythmique qui arrêtait court ses rêveries poétiques; mais elle commença une quantité innombrable de vers, et noircit plusieurs rames de papier de sonnets avortés dans lesquels les étoiles, les ruisseaux, les rêves et les fontaines revenaient avec une fréquence hostile à toute originalité ou à toute variété de style.

La pauvre enfant solitaire et ignorante cherchait de toutes parts un mouillage sur l'océan désert de la vie, et elle ne voyait rien que les masses flottantes d'un océan de verdure ondoyant au gré de tous les vents du ciel. Derrière elle, un passé qu'elle n'osait ni contempler, ni se rappeler; devant elle, un avenir inconnu, couvert d'une ombre mystérieuse, qui paraissait grandiose en raison de son obscurité. Elle avait soif de marcher de l'avant, de déchirer le voile solennel, d'écarter le rideau brumeux, de pénétrer dans l'arche sainte du temple.

Très-tard, dans la nuit, quand les lumières de Conventford s'étaient éteintes sous le ciel étoilé, la jeune fille restait éveillée, regardant parfois ces mondes mystérieux et pensant à l'avenir; mais jamais, dans aucun de ses rêves, dans le moindre de ses projets, de ses châteaux en Espagne, dans aucune des visions fantastiques construites des fragments des récits qu'elle aimait, jamais l'image bourgeoise du médecin de Graybridge, de Gilbert, ne trouva une place.

George pensait à elle, s'étonnait à son sujet, monté sur *Brown Molly*, et parcourait les sentiers tortueux du Midland dont les haies brunes verdissaient et où l'aubépine était en fleurs. Il pensait à elle nuit et jour, et s'en voulait de ces pensées; mais il se demanda, sans plus attendre, quand il pourrait, décem-

ment, reparaître à Coventford, devant le portail gothique de M. Raymond.

CHAPITRE VII.

SUR LE PONT.

Tandis que George pensait au pâle visage et aux yeux noirs d'Isabel; que, pendant ses longues courses pour aller visiter ses malades nécessiteux, il débattait solennellement la question de savoir s'il devait aller voir M. Raymond lorsque ses affaires l'appelleraient à Conventford, ou s'il conviendrait qu'il se rendît à Conventford dans le but spécial de présenter ses hommages à M. Raymond, la main du sort pesa sur un des plateaux de la balance indécise, et le poids qu'elle jeta dans ce plateau n'était autre que cette composition de quelques grammes que le gouvernement se charge de transporter, sinon de l'Indus au pôle, au moins du cap Finistère aux Highlands, moyennant le prix modeste d'un penny. Pendant que le jeune médecin hésitait sur la rive gauche du grand Océan, tâtant les flots changeants du bout du pied et tout prêt à se retirer effrayé devant l'élan de la lame qui accourt, encouragé cependant par la fraîcheur de l'écume de la mer, désireux de plonger, mais ignorant cependant l'immensité de l'inconnu qui, au soleil, paraît un océan d'or en fusion, mais qui, soulevé par les orages et obscurci par les tempêtes, pouvait devenir un tombeau si terrible; tandis que George, en un mot, hésitait

et doutait, discutait et controversait avec lui-même, ainsi que doit le faire tout jeune homme prudent qui commence à s'apercevoir qu'il aime sincèrement, tout en craignant tristement de ne pas aimer sagement, le destin, sous la figure d'un ami, lui donna une poussée, il tomba la tête la première dans les flots mugissants, et il ne lui resta plus d'autre parti que de nager de son mieux vers le rivage inconnu situé de l'autre côté.

La lettre de Sigismund était datée: Oakbank, Conventford, 23 mai 1853.

« Mon cher George, » écrivait l'auteur de l'*Homme à la marque*, « je suis venu passer quelques jours ici avec « mon oncle Charles. Nous avons arrangé un déjeuner « champêtre dans le parc de Lord Hurstonleigh, et « nous désirons t'avoir avec nous. Donc si tes malades « ne sont pas les gens les plus contrariants du monde, « tu peux te donner un congé et nous rejoindre mer- « credi matin, à midi, si le temps est beau à la porte « de Waverly Road du parc de Hurstonleigh. Mme « Pidgers, — c'est la femme de charge de mon oncle, « femme adorable, et quelle artiste en pâtisserie! — « Mme Pidgers nous préparera un panier; je con- « nais les paniers de Mme Pidgers, et nous aurons « force vins mousseux, parce que lorsque mon oncle « se mêle des ces sortes de choses, il les fait bien. « Nous irons prendre le thé dans un des cottages mo- « dèles de Lord Hurstonleigh, dans son village modèle, « chez une bonne femme modèle qui a eu toutes sortes « de primes pour les boîtes à charbons les plus blan- « ches, les cheminées les plus immaculées, les rayons « les plus luisants, et autres choses du même genre.

« En un mot, c'est une fête complète ; j'oublierai qu'il « existe au monde un être comme le Démon des Ga- « lères, que je suis en retard d'un numéro, ce qui est « vrai, et que l'artiste attend le sujet de la planche « prochaine.

« Les petites filles viennent, naturellement, ainsi « que Mlle Sleaford. A propos, j'aurai à t'interroger « sur l'empoisonnement par la strychnine, parce que « je crois que j'en userai une ou deux fois dans le *Dé-* « *mon des Galères.*

« Midi précis, n'oublie pas! Nous viendrons en voi- « ture. Tu pourras laisser ton cheval à Waverly.

« A toi.

« S. S. »

Oui, le Destin impatient d'une oscillation de la balance pour une chose aussi insignifiante que l'avenir de George jeta cette lettre dans le plateau et en détermina la chute. Le jeune homme lut et relut la lettre jusqu'à ce qu'elle fût froissée et souillée à force d'être pliée et repliée, mise dans la poche et retirée. Un déjeuner champêtre ! dans le parc d'Hurstonleigh avec Isabel ! Il devait, sans aucun doute, s'y trouver d'autres personnes ; mais George se le rappelait à peine. Il se voyait ayant Isabel près de lui, suivant les capricieux méandres des sentiers, pénétrant sous des voûtes mystérieuses de verdure formées par les branches basses des arbres qui se rejoindraient sur leur tête et les sépareraient du monde entier. Il se vit parlant à la fille de Sleaford comme il n'avait jamais parlé, et comme il ne parlerait probablement jamais, du moins pour des oreilles mortelles ; il arrangea et disposa cette journée comme il nous arrive si souvent d'arranger

notre avenir qui, — le ciel prenne en pitié notre folie et notre présomption ! — est si différent, lorsqu'il se réalise, des rêves qu'il nous a inspirés. Gilbert vécut plusieurs fois ce jour de fête depuis le lundi soir où il avait reçu la lettre jusqu'au mercredi matin désigné. Il ne dormit pas la nuit malgré la fatigue du jour, pensant à Isabel et à ce qu'elle lui dirait, et comment elle le regarderait. Il fit tant et si bien que ces paroles et ces regards imaginaires lui bouleversèrent le cœur et qu'il en vint à croire que tout ceci était réel et que son amour trouvait un écho. Son amour ! L'aimait-il donc déjà, cette jeune fille pâle qu'il n'avait vue que deux fois; qui pouvait être aussi bien une Florence Nightingale qu'une Brinvilliers, autant qu'il pouvait la juger sous l'un et l'autre aspect? Oui, il l'aimait; cette fleur merveilleuse et fantasque s'était épanouie soudain. Il aimait cette jeune femme, il avait foi en elle, et il était prêt à l'amener dans sa simple maison dès qu'il plairait à celle-ci d'y venir. Il se la représentait déjà, assise en face de lui, dans le petit parloir, lui préparant du thé dans une théière en métal anglais, cousant de vulgaires boutons à ses vulgaires chemises, discutant avec Mathilda la question de savoir s'il y aurait du roastbeef ou du mouton bouilli pour le dîner, veillant seule dans ce petit parloir vulgaire lorsqu'il arriverait que les malades du docteur seraient désagréables et tiendraient absolument à être malades la nuit, et attendant le moment de faire les honneurs de petits soupers composés de viandes froides, de conserves au vinaigre, de pain, de fromage et de céleri. Oui, George se représentait Mlle Sleaford en héroïne d'un roman domestique de ce genre-là, et il manquait absolument du tact néces-

saire pour apercevoir l'inconvenance d'une pareille fantaisie, de la finesse d'ouïe indispensable pour saisir la dissonance existant entre l'héroïne et l'histoire. Hélas ! pauvre Izzie, tous tes rêves, tous les jolis romans engendrés par tes lectures, toutes tes méditations sur les Marie-Antoinette, les Charlotte Corday, les Édith Dombey, et les Ernest Maltravers ; toutes tes idées folles sur un Byron moderne, pris de la fièvre à Missolonghi et soigné par toi ; sur un nouveau Napoléon, exilé à Sainte-Hélène et suivi, peut-être délivré par toi, ont-ils abouti à ceci ? Aucune des aventures merveilleuses qui arrivent aux femmes ne t'arrivera-t-elle jamais ? Ne seras-tu jamais une Charlotte Corday et ne mourras-tu pas pour la patrie ? Ne porteras-tu jamais du velours grenat, des diamants dans les cheveux, et n'entraîneras-tu jamais un Carker quelconque dans un hôtel à l'étranger, pour le démasquer et le railler avec mépris ? Les pages du grand livre de la vie seront-elles closes pour toi, pour toi qui te crois prédestinée à une existence étonnante, par la seule raison que tu rêves tout éveillée ? Tout ce pays mystique et nuageux qu'habite ton imagination doit-il se condenser et se racornir en ceci : — une maisonnette vulgaire à Graybridge-sur-la-Wayverne et un vulgaire médecin de province pour mari.

George attendait devant la petite porte blanche du pavillon caché sous le lierre de Waverly Road, quand la voiture venant de Conventford fit son apparition. Sigismund était assis à côté du cocher et le questionnait sur les circonstances d'un meurtre commis dans le voisinage dix ans auparavant. M. Raymond, Mlle Sleaford, et les orphelines occupaient l'intérieur. Le médecin attendait au rendez-vous depuis un quart d'heure.

Il était debout depuis six heures du matin, courant chez ses malades et expédiant le travail d'une journée en quelques heures. Il était naturellement rentré pour s'habiller et il avait revêtu ses habits les plus frais et les plus élégants. C'était en un mot l'incarnation d'un des personnages d'une gravure de modes pour juin 1852 qu'on voit encore, maculée par les mouches, dans la montre d'un tailleur de Graybridge. Il avait un bouton de rose à la boutonnière et à la main un bouquet de fleurs printanières — jonquilles, lilas, aubépine, pivoines, et bruyères, — que Jeffson avait cueillies et attachées à l'intention d'Isabel, bien que George eût fait remarquer à son fidèle intendant que le jardin de M. Raymond en contenait de plus belles.

— Ne vous inquiétez pas, Master George, — dit l'homme du comté d'York; — la jeune fille trouvera les fleurs jolies venant de vous.

Il va sans dire qu'il n'entrait pas un instant dans l'esprit de Jeffson qu'aucune femme pût faire autrement que d'accueillir avec plaisir les attentions de son jeune maître, à plus forte raison lorsqu'il s'agissait d'une jeune fille isolée obligée de gagner sa vie chez les étrangers.

— J'aimerais à voir Mlle Sleaford, Master George, — dit Jeffson d'un ton insinuant, au moment où George rassemblait les rênes et caressait *Brown Molly* avant de se mettre en selle.

George rougit comme les pivoines qui formaient le milieu de son bouquet.

— Je ne sais pas pourquoi vous verriez Mlle Sleaford plutôt qu'une autre, Jeff, — dit-il.

— N'importe le motif, Master George; j'aimerais à la voir... je donnerais beaucoup pour la voir.

— Alors nous essayerons d'arranger cela, Jeff. Nous devons prendre le thé à Hurstonleigh ; et nous partirons de là, je suppose, à la nuit tombante... entre sept et huit heures, je pense. Vous pourriez prendre le poney jusqu'à Waverly où vous trouverez *Brown Molly* que vous amèneriez à Hurstonleigh. Vous vous arrêteriez au cabaret — il y a un cabaret, vous savez, bien que ce soit un village modèle — jusqu'à ce que je sois prêt au retour. Vous laisseriez les chevaux à l'auberge et vous vous promèneriez dans le village, ce qui ferait que vous nous rencontreriez infailliblement.

— C'est cela, c'est cela, Master George, je ferai comme vous venez de dire.

George était donc à son poste un quart d'heure avant l'arrivée de la voiture. Il était là pour ouvrir la portière et donner la main à Isabel pour l'aider à descendre. Il sentit le léger attouchement de ses doigts sur son bras, et trembla et rougit comme une fille devant le regard indifférent de ces grands yeux noirs. Personne ne remarqua son embarras. M. Raymond et son neveu étaient occupés au transbordement des paniers qu'on avait nichés sous les banquettes, et les enfants absorbés à suivre du regard l'occupation de leurs aînés, car, pour eux, tout le plaisir du déjeuner champêtre était enfermé dans ces paniers.

Il y avait au pavillon un jeune garçon tout prêt à transporter les paniers à l'endroit désigné par M. Raymond : les choses s'arrangèrent donc promptement. Le cocher reçut ses instructions pour le voyage en sens inverse, et partit pour Hurstonleigh pour se reposer et faire rafraîchir son cheval. Le jeune garçon marcha en tête de la petite troupe, les bras passés dans les anses des paniers ; et dans le moment de tumulte

causé par ces petites dispositions, George trouva le courage d'offrir son bras à Isabel. Elle le prit sans hésitation, et Sigismund se mit de l'autre côté. M. Raymond marcha en avant avec les orphelines qui ne quittaient pas le voisinage des paniers, et les trois jeunes gens suivirent, marchant doucement sur le gazon.

Isabel avait quitté ses vêtements de deuil. Elle n'avait jamais eu qu'une seule robe noire, la pauvre enfant; et, celle-ci une fois usée, force lui avait été de revenir à son costume ordinaire. Si, dans le jardin de Camberwell, avec ses cheveux en désordre et sa robe d'une propreté douteuse elle avait paru jolie, ce jour-là elle était éblouissante dans sa robe de mousseline immaculée, flottant au souffle printanier, et avec ses cheveux divisés en bandeaux soyeux sous un large chapeau de paille. Son visage s'éclairait des rayons du soleil et de la beauté du paysage; sa démarche devenait plus légère et plus souple en marchant sur ce tapis d'émeraude. Ses regards devinrent peu à peu brillants, comme la petite troupe approchait d'une petite porte basse en fer au delà de laquelle se voyaient un bosquet, des bouquets d'arbres disséminés çà et là, des clairières ondulées, des ravins à moitié cachés sous la verdure, et, dans une vallée encaissée et profonde, une cascade bruyante, courant éternellement sur des rochers moussus et traçant des méandres infinis avant de s'aller perdre bien loin de là dans la rivière.

— Que c'est beau! — s'écriait Isabel; — que c'est beau!

Pauvre enfant, c'était une *cockney*, et on voyait bien que la meilleure partie de sa vie s'était écoulée

dans les quartiers excentriques de Camberwell et de Peckham. Toute cette beauté du Midland la saisit comme une révélation soudaine du Paradis. L'Éden était-il plus beau que ces bosquets et que ces bois, où le sol était couvert de la pourpre des hyacinthes sauvages qui croissaient sous les hêtres, et des chênes centenaires; où les sentiers moussus étaient coupés par des zones d'ombre et de lumière alternatives, où le sifflet guttural des merles chantait sans cesse dans l'air. George regardait avec étonnement l'expression ravie de la jeune fille et ses lèvres entr'ouvertes qui tremblaient légèrement sous la violence de son émotion.

— Je ne croyais pas qu'il pût exister en Angleterre un paysage aussi magnifique, — dit-elle enfin, quand George vint la troubler par quelque remarque banale sur le spectacle qu'elle contemplait. — Je croyais qu'il n'y avait qu'en Italie et en Grèce et dans des pays semblables, où allait Childe Harold, que la campagne était aussi belle. Il semble qu'on ne puisse plus retourner vers le monde, n'est-ce pas? — ajouta-t-elle naïvement.

George fut contraint d'avouer que, bien que le site fût magnifique, il ne lui inspirait pas néanmoins l'idée de se faire ermite et d'y établir sa résidence. Mais Isabel l'entendit à peine. Elle plongeait son regard dans les mystérieuses profondeurs des ombres et des lumières, et pensait que dans un lieu pareil le héros d'une existence féminine paraîtrait dans toute sa gloire. Si elle allait le rencontrer en ce jour, cet homme étonnant et inconnu, le Childe Harold, le Lara de sa vie! Qu'arriverait-il?... qu'arriverait-il si elle le rencontrait et si l'histoire allait commencer ce jour-là, — ce jour même, — et que son existence en fût

dorénavant changée? Le jour lui-même était comme le commencement d'un roman, en ce sens qu'il ne ressemblait pas aux autres jours. Elle avait rêvé à cette fête plus follement encore que George ne l'avait fait; car les rêves du jeune homme avaient reposé sur une base réelle, tandis que les siens étaient échafaudés sur un nuage. Si lord Hurstonleigh se promenait dans son parc, s'il allait la voir et la sauver au moment où elle serait en danger de périr dans l'eau, ou sous les coups d'un taureau furieux, en un mot la tirer d'un grand péril quelconque; puis, à la suite de l'événement, devenir amoureux d'elle! Rien n'était plus fréquent et plus vraisemblable d'après l'expérience de la vie qu'Isabel avait puisée dans les romans en trois volumes. Malheureusement M. Raymond lui apprit que lord Hurstonleigh était un homme marié et un vieillard, et que de plus il habitait le midi de la France. Le rêve brillant s'écroula donc bien vite. Mais il n'est aucun point de l'horizon par lequel un héros ne puisse venir. Il y avait encore de l'espoir; il y avait de l'espoir que cette magnifique journée de printemps ne se terminerait pas comme tant d'autres journées, de la même façon monotone, qu'elle ne s'arrêterait pas à la même page blanche.

M. Raymond était d'une grande gaieté ce jour-là. Il aimait à se trouver avec des jeunes gens, et il était plus jeune que le plus jeune d'entre eux dans son ravissement à la vue de tout ce qui est beau et séduisant en ce monde. Il se consacra surtout à la société de ses jeunes protégés et trouva le moyen de leur apprendre beaucoup de choses sous une forme agréable, qui ôtait l'amertume de cette médication pour laquelle les orphelines montraient peu de goût. Elles étaient

bornées et insensibles; mais n'étaient-elles pas les filles de sa pauvre malheureuse nièce qui avait acquis, en raison de ses nombreuses souffrances, une sorte de droit divin à devenir un fardeau pour les gens heureux?

— Si elle m'avait laissé une orpheline comme cette petite Isabel, je l'aurais remerciée de sa mort, — pensait M. Raymond. — Cette enfant possède le don d'imitation mentale, la faculté la plus rare et la plus élevée du cerveau humain, le sentiment poétique et la comparaison. Que n'aurais-je pas pu faire d'une nature pareille? Et cependant...

M. Raymond termina sa phrase par un soupir. Il pensait que, tout considéré, ces facultés brillantes pouvaient bien ne pas être des dons précieux pour une femme.

Il eût été préférable peut-être pour Isabel de posséder la faculté de la fabrication du pudding et du reprisage des bas, en admettant que ces talents utiles soient représentés par un organe. L'excellent phrénologue pensait que la destinée la plus brillante que le sort tenait en réserve pour cette pâle jeune fille aux yeux à reflets dorés était peut-être de partager la maison d'un naïf médecin de province et de faire, des enfants qu'elle aurait, des hommes honnêtes et des femmes vertueuses.

— Peut-être cela vaut-il mieux, — se dit M. Raymond à lui-même.

Il avait envoyé les orphelines rejoindre Sigismund qui leur racontait affectueusement l'histoire de *Lilian l'abandonnée*, avec telles suppressions et corrections qui mettaient le roman à la portée de leur âge. Le philosophe de Conventford s'était débarrassé des orphelines et se promenait à l'écart dans ce parc déli-

cieux, faisant tournoyer sa canne en marchant, et relevant de temps en temps la tête pour aspirer la fraîcheur de cette radieuse journée printanière.

— Oui, pauvre enfant, — pensait-il, — je crois que cela vaut mieux. Les gens vulgaires et prosaïques sont nécessaires à la société, et je me demande vraiment si elle ne se passerait pas volontiers de ces êtres doués qui courent perpétuellement de çà et de là, tenant à la main cette torche flamboyante que les hommes appellent le génie et mettant le feu aux reliques humaines, aux vieux préjugés et aux allusions consacrées. Il y a là assurément des hommes à qui l'on peut confier ces torches dangereuses et qui courent aussitôt à l'escalade de la montagne la plus élevée, dressant au sommet leur lumière pour servir de phare à l'humanité. Mais à côté de cela il y en a tant qui ne sont que des enfants jouant avec le feu et qui sont dévorés d'une telle soif de célébrité qu'ils incendient tous les objets qu'ils rencontrent. Pauvre orpheline, quelqu'un approfondira-t-il jamais ses fantaisies ou comprendra-t-il ses rêves? Épousera-t-elle cet excellent et moutonnier médecin provincial qui est tombé amoureux d'elle? Il peut lui donner un toit et un abri, et ceci est heureux, car elle paraît si abandonnée qu'elle tomberait assurément dans quelque mauvaise voie si elle était laissée à elle-même. Peut-être, est-ce ce qui peut lui arriver de mieux? J'aurais aimé à imaginer pour elle un sort plus brillant, une existence plus variée. Elle est si jolie... si jolie!... Lorsqu'elle parle et que son visage s'éclaire, j'ai comme une vision de la figure qu'elle ferait dans un grand salon, inondée de lumière et d'étoffes soyeuses de toutes les nuances, formant un repoussoir somptueux à sa pâle et jeune

beauté. Je la vois entourée d'hommes et de femmes d'esprit faisant cercle autour d'elle pour l'entendre parler et la voir sourire. Je la vois ainsi, et alors, quand je pense à l'existence qui l'attend vraisemblablement, je me prends à la plaindre, comme si elle était une jeune et jolie vestale condamnée à être enterrée vivante. Parfois je pense que s'*il* venait à la maison et qu'il la vît... mais c'est là un rêve ridicule. Où est le faiseur de mariages qui n'a pas suscité les ennuis matrimoniaux et la souffrance. Assurément, Béatrix tint sa parole et rendit Benedick malheureux. Non : Mlle Sleaford épousera qui elle pourra et sera heureuse ou malheureuse, suivant le système des compensations. Quant à lui...

M. Raymond s'arrêta, et voyant les autres personnages de la bande gaiement occupées à cueillir des hyacinthes sous les arbres, il s'assit sur un tronc d'arbre renversé et sortit un livre de sa poche. C'était un livre qui avait été envoyé par la poste, car la couverture de papier y adhérait encore. C'était un joli petit volume relié en toile verte lustrée, non coupé, et dont le titre, en lettres dorées, disait qu'il contenait : *Les Rêves d'un Etranger*. Les *Rêves d'un Etranger* ne pouvaient être que de la poésie, et comme le nom du poëte ne figurait pas au-dessous du titre, il était assez naturel que M. Raymond n'ouvrît pas le livre immédiatement, mais tournât et retournât le volume dans ses mains avec une dédaigneuse expression sur le visage.

— Un Étranger ! — s'écria-t-il. — Au nom de toutes les affections modernes, pourquoi un jeune homme, riche de quinze mille livres sterling de rente et d'un des plus beaux domaines du Midland, s'appelle-t-il

Étranger? Les *Rêves d'un Etranger*, et quels rêves!... J'y ai jeté un coup d'œil ce matin sans couper les pages. C'est toujours une déception de couper les pages des poésies des jeunes gens. Quels rêves! Assurément un Étranger ne pouvait être atteint de quelque chose d'analogue, à moins qu'il ne fût condamné à manger perpétuellement de mauvais soupers indigestes, de boire du vin aigre, ou de négliger la ventilation de sa chambre à coucher. Cette dernière précaution prise imparfaitement doit entrer pour quelque chose dans cette maladie. Quand on pense que Roland Lansdell a écrit une chose pareille... un garçon si intelligent... si généreux... si noble... un garçon qui pourrait être...

M. Raymond ouvrit le volume du bout des doigts comme s'il s'attendait à en voir sortir quelque objet déplaisant, et regarda obliquement les pages à mesure qu'il les tournait, murmurant les deux ou trois premiers vers d'un poëme, puis passant à un autre et laissant échapper de temps en temps des exclamations dédaigneuses.

— Imogène! — s'écria-t-il. — A Imogène! Comme si quelqu'un pouvait s'appeler Imogène ailleurs que dans Shakespeare ou dans la ballade du *Moine*, de Lewis. A Imogène : —

Penses-tu, cruelle Imogène,
Penses-tu quelquefois à moi,
A moi qui, le cœur dans la peine,
Ne vis qu'en toi?

A moi qui, lorsque descend l'ombre
Sur le grand lac brumeux et froid,
Quand le jour meurt dans le flot sombre,
Ne vis qu'en toi!

BRISÉ! PULVÉRISÉ! DÉTRUIT! Titres charmants et faits

pour tenter le lecteur! Voici quelque chose de coquet :

Comme un tragédien dans un drame, pareil
Au spectre troublant dans un rêve
Le doux et bienfaisant et paisible sommeil,
Pareil à la barque qu'enlève
Le fleuve et qui s'en va seule, sans gouvernail,
Au fil de l'onde abandonnée,
Tel je suis, Ida Lee, ô cher épouvantail
De la paix qui me fut donnée,
Depuis que ton cœur faux m'a délaissé!... J'ai peur
Quand j'entends un éclat de rire;
Tout m'étonne et me semble impossible et trompeur,
Et je regarde sans rien dire,
Étrangement surpris, les pas, le bruit, la voix
De la foule agitée et fausse,
Jusqu'au moment heureux, Ida Lee, où je crois
Sommeiller au frais dans ma fosse.

Penser que Roland perd son temps à écrire une chose pareille! Et voici sa lettre, le pauvre garçon, sa lettre aussi longue que décousue, — dans laquelle il me dit comment il a écrit ces vers, et comment à les écrire il a trouvé une espèce de consolation, — une soupape de sûreté pour le trop-plein de colère folle contre le monde, qui ne s'accorde pas précisément avec les rêves philanthropiques d'un jeune homme possesseur de quinze mille livres sterling de rente et de tout son temps. S'il survenait quelque héritier légitime, en la personne d'un des gardes-chasse de Roland, qui dépouillât mon jeune ami comme faux héritier et le mît à la porte avec armes et bagages, et ceux-ci en très-petite quantité, comme cela se passe dans ces délicieux mélodrames qui représentent si exactement l'image de la nature, quel bienfait pour l'auteur des *Rêves d'un Etranger!* S'il pouvait ne pas avoir en poche la moindre pièce

de six pence, quel beau soldat au combat de la vie! quel héros triomphant il serait! Mais dans l'état des choses, il n'est rien de plus que colonel de milice, avec un magnifique uniforme et un grand sabre qui ne sert qu'à la parade; pauvre Roland! pauvre Roland! — murmura tristement M. Raymond en remettant le petit volume dans sa poche; — cela me fait tant de peine que, vous aussi, vous soyez infecté de cette affreuse maladie de notre époque, de ce cynisme fatal qui fait de la jeunesse un mal que l'âge seul peut guérir.

Mais il n'eut pas le temps de réfléchir plus longuement sur M. Roland Lansdell, seigneur et maître du Prieuré de Lansdell, un des plus beaux domaines du Midland, lequel, en ce moment, faisait en Grèce une excursion à la Byron, qui durait depuis tantôt six mois, et qui, vraisemblablement, devait encore durer au moins autant.

Il était alors près de trois heures, et le moment était venu d'ouvrir les paniers. Ce fut ce que déclara M. Raymond lorsqu'il rejoignit ses jeunes compagnons, et cela à la grande joie des orphelines qui étaient toujours affamées, mangeaient énormément, et néanmoins restaient si pâles et si maigres qu'elle présentaient un couple de phénomènes perpétuels pour l'œil du physiologiste. Les paniers avaient été apportés sous un abri couvert de lierre placé au sommet de la cascade. En cet endroit M. Raymond les ouvrit et sortit un à un tous ses trésors. D'abord une langue fumée, puis deux poulets froids, un paquet de sandwichs aux anchois, un énorme gâteau, à la vue duquel les yeux des orphelines étincelèrent, des caprices délicats sous forme de pâtisseries, des biscuits semi-

transparents, et un morceau de fromage de Stilton, sans parler de fines bouteilles de Madère et de Bourgogne étincelant.

Peut-être n'y eut-il jamais une fête plus joyeuse. Manger du poulet froid et boire du vin de Bourgogne, en plein air, par une radieuse après-midi du mois de mai, est toujours une chose ravissante, quand même le théâtre du déjeuner champêtre serait la plus stérile des dunes de Sussex, ou la plus monotone des plaines du comté d'York. Mais boire d'excellent vin dans ce petit ermitage de Hurstonleigh, pendant que le mugissement de la cascade accompagne vos éclats de rire, et que l'ombre des chênes centenaires vous isole du monde entier, c'est l'*ultima Thule* du bonheur en fait de déjeuner sur l'herbe. Et puis les compagnons de M. Raymond étaient tous si jeunes! Il leur était si facile de laisser le passé sur le seuil de ce charmant bosquet, et d'enfermer leur vie entière dans le cercle étroit de cette radieuse journée. Isabel oublia qu'elle avait une destinée, et consentit à être heureuse d'une façon simple et naïve, sans penser davantage au prince qui tardait tant à venir.

Peut-être le vin de Bourgogne entrait-il pour quelque chose dans l'enthousiasme de George, mais insensiblement. Après que les débris du repas eurent été enlevés, et que la petite réunion resta autour de la table rustique, causant avec cette expansion et cette éloquence qui résultent si fréquemment de la consommation des vins capiteux en plein air, le jeune médecin en vint à penser que la terre entière ne recélait pas une créature plus séduisante que la jeune fille assise en face de lui, la tête appuyée sur le treillage de la tonnelle et son chapeau posé sur ses genoux. Elle ne

parlait que fort peu, en comparaison de Sigismund et de M. Raymond, qui tous deux excellaient dans ce genre d'exercice; mais quand elle ouvrait la bouche, il y avait dans ses paroles quelque chose de vague et le rêveur, — quelque chose qui jetait George dans un nouvel étonnement et augmentait encore son admiration pour elle. En ce moment, il oublia tous les conseils de la prudence ; il démentit toutes les belles doctrines de son adolescence; il se rappela seulement qu'Isabel était la créature la plus charmante du monde entier; il ne sut plus qu'une chose : qu'il l'aimait, et que son amour, comme tout amour sincère, se mêlait à un doute modeste de ses propres mérites et à un respect exagéré de ceux de la jeune fille. Il l'aimait aussi purement et aussi tendrement que s'il avait pu exprimer sa passion dans le poëme le plus magnifique qu'on eût jamais écrit; mais dans l'impossibilité de donner une forme à ses sentiments, son amour et lui-même paraissaient également timides et vulgaires.

Je ne m'étendrai pas davantage sur cette fête champêtre, bien qu'elle parût à George embrasser l'espace de plusieurs années, car il parcourut avec Isabel les sentiers touffus qui s'étendent du parc de Hurstonleigh au village de ce nom, et s'arrêta avec elle dans le petit cimetière et sur le pont jeté sur la Wayverne, qui glissait comme un ruban d'argent au milieu des joncs. Il demeura en cet endroit à ses côtés, pendant que les enfants, Sigismund et M. Raymond faisaient préparer le thé dans un cottage modèle, et jetaient la vieille femme modèle dans un tel état de surexcitation qu'elle pouvait à peine tenir la théière, et qu'elle se trouva en danger imminent de briser une de ses soucoupes en porcelaine, sortie en grande cérémonie d'une armoire

particulière en l'honneur de son ami et protecteur, Charles Raymond.

George s'arrêta avec Isabel sur le petit pont de pierre, et d'une manière ou d'une autre, encouragé d'ailleurs par le vin de Bourgogne qu'il avait bu, son amour trouva soudain une voix, et il lui dit qu'il l'aimait et que son plus cher espoir sur cette terre était de faire d'elle sa femme adorée.

Il faut croire que cette simple histoire est jolie à sa façon ; car, lorsqu'une femme l'entend pour la première fois, elle est portée à regarder avec bonté l'homme qui la lui raconte, si pauvrement et si timidement qu'il fasse son récit. Isabel écouta avec une complaisance charmante, non parce qu'elle rendait à George l'affection qu'il avait pour elle, mais parce que c'était le premier fragment romanesque de son existence : elle sentait que l'histoire allait commencer sans tarder et qu'elle allait devenir une héroïne. Voilà ce qu'elle sentait, et en même temps une sorte de reconnaissance pour le jeune homme qui était à ses côtés et auquel elle était redevable des sensations agréables qu'elle éprouvait. L'aimait-elle? Hélas! elle ne connaissait de cette passion que ce qu'elle en avait appris dans ses livres, et ce qu'elle en connaissait était d'une nature si contradictoire qu'il n'était pas étonnant que ses lectures l'eussent laissée flottant dans un océan de conjectures. Elle pensait qu'il était agréable d'avoir ce jeune homme auprès d'elle, la suppliant et l'adorant de la façon la plus orthodoxe. Il y avait dans le trouble de George quelque chose de contagieux pour cette jeune fille inexpérimentée qui n'avait pas encore appris la plus grande leçon de la civilisation : l'indifférence complète pour les sentiments d'autrui. Elle

tremblait un peu quand elle prit dans sa main la main timide qu'on lui tendait; elle regarda Gilbert à la dérobée et pensa qu'il avait presque aussi bon air que le portrait de Walter Gay par M. Hablot Browne, et que si elle avait seulement un père qui la frappât et la chassât, le roman de sa vie serait après tout fort tolérable. Pendant ce temps, George plaidait sa cause; il concluait aux rougeurs et au silence d'Isabel que sa recherche n'était pas sans espoir. Enhardi par l'encouragement tacite que lui donnait la jeune fille, il devint de plus en plus éloquent, et en vint à lui dire comment il l'aimait depuis le premier jour; oui, depuis cette soirée d'été pendant laquelle il l'avait vue assise sous le poirier dans le vieux jardin, éclairée par derrière par les rayons du soleil couchant.

— J'ignorais alors que je vous aimais, Isabel... permettez-moi de vous appeler Isabel; c'est un si joli nom! Je l'ai bien souvent écrit sur les pages d'un buvard, et maintes fois à mon insu. D'abord je prenais pour de l'admiration le sentiment que vous m'inspiriez parce que vous êtes belle et bien différente des autres jolies femmes; puis, bien que mes pensées fussent pleines de vous, et que votre image me remplît d'étonnement, je ne voulais pas croire que c'était parce que je vous aimais. C'est seulement aujourd'hui, en ce jour bienheureux, que j'ai compris le vrai sens de mes sentiments et maintenant je sais, Isabel... chère Isabel... que je vous ai aimée dès le premier jour, dès la première minute.

Tout ceci était bien conforme à la formule. Le cœur d'Isabel tressaillait comme les ailes d'un oiseau qui 'essaye à voler pour la première fois.

« Voilà ce que c'est que d'être une héroïne, » pen-

sait-elle en contemplant les cailloux multicolores, les herbes aquatiques flottantes que la limpidité de l'eau laissait voir et sachant en même temps, grâce à la double vue féminine, que George la regardait avec adoration. Elle ne l'aimait pas, mais elle aimait à l'entendre parler ainsi. Ces paroles qu'elle entendait pour la première fois étaient délicieuses à cause de leur nouveauté, mais elles n'empruntaient aucun charme aux lèvres qui les prononçaient. Le premier jeune homme venu, de bonne façon et de mise correcte, eût produit absolument le même effet que George. Mais elle n'en avait pas conscience en ce moment. Il lui était si facile de se tromper sur le plaisir que lui causait la situation, le pont rustique, l'eau limpide, l'éclat d'une journée de printemps, et même la légère influence d'un verre de Bourgogne, mais, surtout, le sentiment d'être une héroïne pour la première fois de sa vie... il était si facile de prendre tout cela pour ce qu'elle n'éprouvait pas !... de l'affection pour George !

Tandis que le jeune homme continuait son plaidoyer et qu'Isabel l'écoutait, rougissante et lui lançant timidement des regards de ses yeux magiques qui en ce moment paraissaient noirs sous leurs longs cils soyeux, Sigismund et les enfants parurent dans l'éloignement à la porte du cimetière, appelant et criant, pour annoncer que le thé était servi.

— Isabel, — s'écria George, — ils viennent et il s'écoulera longtemps peut-être avant que je retrouve l'occasion d'un tête-à-tête. Isabel... chère Isabel !.. dites-moi que vous voulez bien me rendre heureux... que vous voulez bien être ma femme !

Il ne lui demanda pas si elle l'aimait ; il en était

trop amoureux, il avait trop conscience de la grâce et de la beauté d'Isabel, et de sa propre indignité, pour tenter le diable par une pareille question. Si elle voulait l'épouser et se laisser aimer en récompensant son dévouement par un peu d'amour, cela suffirait amplement pour satisfaire ses désirs les plus ambitieux.

— Chère Isabel, vous m'épouserez, n'est-ce pas?... vous ne me refuserez pas, n'est-ce pas?... vous auriez dit non depuis lontemps; vous ne seriez pas assez cruelle pour me laisser espérer, même une minute, si vous vouliez me repousser...

— Je vous connais... et vous me connaissez depuis si peu de temps, — murmura la jeune fille.

— Mais assez longtemps pour vous aimer d'un amour qui durera autant que ma vie, — répondit chaleureusement George. — Je n'aurai d'autre pensée que celle de vous rendre heureuse, Isabel. Je sais que vous êtes si belle que vous devriez épouser un tout autre homme que moi... un homme qui pourrait vous donner une maison magnifique, des chevaux et des voitures, et tout ce qui en est la conséquence; mais il ne vous aimerait pas mieux que moi et il ne vous aimerait peut-être pas aussi bien. Isabel, pour vous je travaillerai comme aucun homme n'a travaillé avant moi. Vous ne saurez jamais ce que c'est que la pauvreté, mon ange, si voulez être ma femme.

— Je n'aurais pas peur de la pauvreté, — répondit Isabel d'un ton rêveur.

Elle songeait que Walter Gay avait été pauvre, et que le grand événement de la vie de Florence avait été le mariage discret dans une petite église de la Cité et le long voyage sur mer en compagnie de son jeune époux. Cette pauvreté-là était aussi séduisante que la

malheureuse opulence de la pauvre Édith, qui marchait sur les diamants et portait tous les jours des robes de velours nacarat.

— La pauvreté ne m'effrayerait pas, — répéta la jeune fille, car elle pensait que si elle n'épousait ni un duc, ni un Dombey, ce serait quelque chose au moins que de connaître par expérience la phase sentimentale de la pauvreté.

Gilbert la prit au mot.

— Alors vous m'épouserez, chère Isabel?... Vous m'épouserez, Isabel, ma femme adorée?

La violence de ses propres sentiments l'étonnait presque lorsqu'il se baissa pour embrasser la petite main dégantée qui s'appuyait sur le parapet moussu du pont.

— Oh! Isabel! si vous pouviez savoir combien vous venez de me rendre heureux!... si vous saviez...

Elle le regarda avec une expression de stupeur. Était-ce donc arrangé si soudainement... sans plus de réflexion? Oui, c'était arrangé; elle était l'objet de cet amour qui dure une existence entière, George l'avait donné à entendre. Le roman était commencé; elle était une héroïne.

— Bonté divine! — s'écria Smith en sautant sur le parapet du petit pont et s'essayant dans le rôle d'un Blondin amateur, — si la vieille femme modèle qui a obtenu tant de prix, — nous avons admiré ses diplômes encadrés dans un parloir comme je croyais qu'il n'en existait que dans *Lilian l'abandonnée*, qui, vous le savez, est fille d'un villageois et se fait enlever par un hobereau en bottes à revers, en passant par une fenêtre à vitres losangées (j'ai expérimenté sur la fenêtre de la vieille femme et Lilian n'aurait pas pu y

passer) ; — mais je voulais vous dire que si la vieille femme n'a pas eu un prix de patience vous en mériterez un à vous deux pour faire attendre le thé. Eh bien ! Izzie, qu'est-ce que c'est ? George et vous, vous avez l'air aussi penauds que si... — Ai-je deviné ? Oui, n'est-ce pas ?... hurrah ! Ne l'ai-je pas vu du premier coup ?—s'écria Smith prenant une pose tragique sur le parapet et montrant les deux visages confus avec un doigt triomphant. —Quand George me demanda votre lettre, Izzie... vous savez, ce petit bout de lettre que vous m'aviez écrit le jour de votre départ de Camberwell... ne l'ai-je pas vu la plier aussi soigneusement que si ç'avait été un billet de cinquante livres, la glisser à la sourdine dans son gousset, et s'efforcer de n'avoir l'air de rien ? Croyez-vous que je n'ai pas su à quoi m'en tenir alors ? J'aurais une jolie connaissance du cœur humain, si je n'avais pas vu clair dans ce manége. Le créateur d'Octavio Montefiasco, le Démon des Galères, se flatte de comprendre le diagnostic le plus obscur de cette maladie communément désignée sous le nom de mal d'amour. Ne sois pas confus ou découragé, — s'écria Sigismund sautant tout à coup à bas du parapet et tendant la main à son ami, — accepte les congratulations d'un homme dont le cœur, quoique longtemps aveuglé par l'influence néfaste du crime, peut encore trouver une pulsation généreuse au spectacle de la vertu.

Après ces mots, ils quittèrent le pont et se rendirent tout droit au petit cottage où M. Raymond avait tenu une sorte de lever Yankee pour la réception des villageois modèles qui tous le connaissaient et venaient lui demander avis sur quelque point litigieux pour le traitement de leurs maladies ou sur des questions

d'économie domestique. Le thé était servi sur une petite table ronde, tout près d'une fenêtre éclairée en plein par les rayons du soleil couchant. Isabel s'assit le dos tourné à la fenêtre et George à côté d'elle la contemplant dans un ravissement silencieux et se demandant comment il avait pu avoir la témérité de lui demander d'être sa femme. Le terrible Sigismund tira M. Raymond à part avant de se mettre à table, sous le fallacieux prétexte de lui montrer une image enluminée représentant « Joseph et ses frères, » et dans laquelle on remarquait un air de famille frappant entre les frères, et il lui raconta à voix basse, mais très-distinctement, ce qui s'était passé sur le petit pont. Il ne faut donc pas s'étonner si ce pauvre George et Isabel prirent leur thé en silence et se montrèrent assez gauches dans le maniement de leurs tasses. Mais ils échappèrent à de nouvelles félicitations de Sigismund parce que cet aimable jeune homme s'aperçut qu'il aurait fort à faire à tenir son rôle dans la démolition du fameux gâteau, énergiquement battu en brèche par les orphelines, pour ne rien dire de certain rayon de miel que la vieille femme modèle produisit pour le régal spécial de ses visiteurs.

Le crépuscule était venu pendant ce temps et les étoiles commençaient à scintiller faiblement dans le ciel couleur d'opale. M. Raymond, Sigismund et les orphelines, s'occupèrent à remettre dans les paniers les couteaux, les assiettes et les verres qui avaient servi au repas. La voiture devait venir les reprendre au cottage. Isabel s'arrêta sur le seuil de la petite porte, regardant d'un air rêveur le village et les lumières indécises brillant faiblement aux fenêtres, le bétail nonchalant traversant l'étang au milieu des

prairies, et un homme tenant en main deux chevaux levant la porte de la petite auberge.

— Cet homme avec les chevaux est Jeffson, le jardinier de mon père. Je ne l'appelle pas volontiers domestique, car c'est un parent éloigné de la famille de ma mère, — dit George avec un peu de confusion. Il pensait que peut-être la fierté de Mlle Sleaford pourrait prendre ombrage du lien de parenté qui existait entre son futur mari et son domestique. — C'est un bien brave homme, — continua-t-il. — Et puis, Isabel, voyez un peu, — ajouta le jeune homme à voix basse, — ce pauvre Jeffson est venu de Graybridge ici, dans l'intention de vous voir, parce qu'il m'a entendu parler de votre beauté, et je crois bien qu'il a deviné depuis longtemps mon amour pour vous. Vous est-il égal de faire un pas jusqu'à lui, Isabel, ou préféreriez-vous que je lui fasse signe d'approcher?

— J'irai vers lui, si vous le voulez bien ; il me sera très-agréable de le voir, — répondit la jeune fille.

Elle prit le bras que George lui offrait. Il était tout naturel qu'elle prît son bras. Tout n'était-il pas arrangé?

— Mlle Sleaford a désiré vous voir, Jeff, — dit le jeune homme lorsqu'ils furent arrivés à l'endroit où se tenait le jardinier.

Le pauvre Jeff ne sut trop que dire en cette occasion au moins embarrassante. Il se découvrit et resta tête nue, souriant et rougissant, pendant que George lui parlait, mais ne quittant pas néanmoins du regard le visage d'Isabel. Il pouvait voir très-distinctement ce jeune et pâle visage à la lumière du soir, car Mlle Sleaford avait laissé son chapeau au cottage et se tenait la tête découverte, tournée vers le couchant,

pendant que George bavardait sur Jeff et sa vie d'écolier, rappelant que l'excellent homme avait été son ami et son camarade.

Mais la voiture de Conventford sortit de la cour de l'auberge pendant qu'il discourait ainsi, et ce fut pour Isabel le signal de retourner rapidement au cottage. Elle tendit la main à Jeffson en lui souhaitant le bonsoir et s'éloigna, toujours accompagnée de George, qui lui donna un instant après la main pour monter en voiture et lui fit ses adieux de la façon la plus ordinaire, car c'était un jeune homme qui cachait ses sentiments aux regards indifférents, et qui ne les laissait paraître que sous l'influence d'une vive émotion.

CHAPITRE VIII.

OU IL EST PARLÉ DE LA JEUNE FEMME DU PAUVRE JOE TILLET.

George revint à l'auberge des *Sept Etoiles* où Jeffson l'attendait avec les chevaux. Il revint après avoir vu s'éloigner la voiture découverte, et il partit à son tour emportant son bonheur, qui lui paraissait si nouveau et si étrange, qu'il lui semblait commencer une vie nouvelle, et qu'il ne se fût pas étonné de trouver ses malades miraculeusement guéris, et entrés, comme lui, dans une nouvelle phase d'existence.

Il allait se marier ; il allait avoir pour femme cette charmante jeune fille. Il y pensait sans relâche et l'image de cette enfant au pâle visage, assise dans le petit

parloir de Graybridge, attendant son retour après une journée de visites, était une vision si puissante que la tête lui en tournait. Est-ce vrai... cela pouvait-il être vrai... que tout cet indicible bonheur allait lui appartenir ?

Graduellement, pendant que *Brown Molly* suivait lentement les sentiers ombreux qui mènent de Hurstonleigh à Waverly, sa joie silencieuse déborda et chercha des paroles pour s'exprimer. Jeffson avait toujours été le confident de George: pourquoi ne le serait-il plus, en ce moment que le jeune homme avait un si grand besoin de verser dans une oreille amie le récit de son bonheur ?

Cependant le jardinier paraissait moins disposé qu'à l'ordinaire à prendre sa part du plaisir de son maître; il s'était tenu quelque peu à l'écart, et, dans une circonstance ordinaire, George n'aurait pas eu l'occasion de rompre la glace. Mais ce soir-là Jeffson semblait atteint de mutisme, et George fut obligé de hasarder une question préliminaire.

— Que pensez-vous d'elle, Jeff ? — demanda-t-il.

— De qui, Master George ? — demanda simplement le brave homme.

— Parbleu, d'Isa, de Mlle Sleaford, — répondit George d'un ton légèrement indigné : y avait-il au monde une autre femme dont il pût parler ce soir-là ?

Jeffson resta quelques instants silencieux, comme si la question qui lui était faite l'obligeait à descendre dans les replis les plus profonds de son esprit avant qu'il pût y répondre. Il resta silencieux, et le bruit des sabots des chevaux sur le chemin troubla seul, avec le vol furtif de quelque oiseau égaré dans le taillis, le profond silence de la nuit.

— Elle est charmante et jolie, Master George, — dit enfin le philosophe d'un ton très-pensif. — Je crois que je n'ai jamais vu personne aussi jolie, bien que sa beauté ne soit pas de cette espèce haute en couleur qu'on estime tant à Graybridge. Elle est douce et blanche, et elle ressemble aux statues de la cathédrale d'York, et ses regards semblent se perdre dans l'éloignement quand vous les regardez. Oui, elle est charmante et jolie.

— Je lui ai dit combien je l'aime, et... et vous l'aimez aussi, Jeff, n'est-ce pas? — demanda George dans un ravissement de bonheur qui fut plus fort que sa timidité naturelle. — Vous l'aimez et elle vous aime, Jeff, et elle vous aimera davantage à mesure qu'elle vous connaîtra mieux. Et elle sera bientôt ma femme, mon bon Jeff !

La voix du jeune homme trembla lorsqu'il annonça cette grande nouvelle. Tout l'enthousiasme de sa nature semblait se concentrer dans les émotions de cette journée. Pour la première fois il aimait et il avait fait l'aveu de son amour. Son cœur sincère et fidèle, aloès merveilleux qui ne devait porter qu'une fleur, s'était épanoui tout à coup, et toute sa vigueur avait passé dans cet unique épanouissement. La fleur de l'aloès peut continuer à s'épanouir à jamais, ou bien se faner et mourir, mais elle ne renaît pas une seconde fois.

— Elle sera bientôt ma femme, Jeff, — répéta-t-il, comme si, dans ses paroles, était contenu un bonheur immense.

Mais, ce soir-là, Jeffson avait l'air très-emprunté. Ses facultés de conversation semblaient avoir subi une sorte de paralysie. Il parlait lentement et faisait de longues poses de loin en loin.

— Vous allez l'épouser, Master George ? — dit-il.

— Oui, Jeff. Je l'aime plus que personne au monde... plus que le monde même ou que ma vie, car je pense que si elle m'avait repoussé aujourd'hui, j'en serais mort. Est-ce que cela vous étonne, Jeff ? Je croyais que vous aviez deviné dès l'abord... avant même que je le connusse moi-même... que j'étais amoureux d'Isabel. Isabel !... Isabel !... quel joli nom ! C'est beau comme le nom d'une fleur, n'est-ce pas ?

— Non, je ne suis pas surpris, Master George, — dit le brave homme d'un ton pensif. — Je savais que vous aimiez Mlle Sleaford, que vous en étiez fou ; mais je ne pensais pas... je ne pensais... que vous la demanderiez en mariage sitôt.

— Pourquoi cela, Jeff ? — s'écria le jeune homme. — Pourquoi attendrais-je ? Je ne pourrais pas l'aimer plus que je ne l'aime si je la connaissais depuis de longues années et que chaque année l'eût rendue plus charmante et plus jolie qu'elle ne l'est. J'ai une maison où je puis la conduire et je travaillerai pour elle... je travaillerai pour elle comme aucun homme n'a encore travaillé pour rendre la maison agréable à sa femme.

Il étendit le bras, le poing fermé, comme s'il pensait que l'échelon suprême de l'échelle de la fortune pouvait être atteint par le premier jeune médecin venu animé du désir d'escalader.

— Pourquoi ne me marierais-je pas tout de suite, Jeff ? — demanda-t-il avec une nuance d'indignation. — Je puis donner à ma femme une maison aussi convenable que celle d'où je la retire.

— Ce n'est pas à cela que je pense, Master George, — répondit Jeffson, d'un ton de plus en plus grave et

de plus en plus lent à chaque mot qu'il prononçait, — ce n'est pas à cela que je pense. Mais, voyez-vous, vous connaissez si peu Mlle Sleaford... vous ne savez rien d'elle, sinon qu'elle ne ressemble pas à toutes les autres jeunes filles que vous avez vues et qu'elle s'est emparée de votre imagination à cause de cela. Vous ne savez rien de son histoire, Master George, et ce qui est pire, — ce qui est bien plus grave, — c'est que vous ne savez pas si elle vous aime. Vous ne le savez pas, Master George. Si vous étiez sûr de cela, le reste serait moins important; car, en ce moment, il n'est rien qu'un amour véritable ne puisse faire, et une femme qui aime sincèrement ne peut être qu'une bonne épouse. J'ai regardé Mlle Sleaford pendant que vous parliez devant les *Sept Etoiles*, Master George, et rien dans sa physionomie ne montrait qu'elle écoutât vos paroles, ou qu'elle les comprît; mais, au contraire, ses regards étaient perdus dans le lointain, et bien que son visage semblât radieux, il ne m'a pas paru que vous y fussiez pour quelque chose. Que Dieu vous garde! Master George; mais si vous aviez vu la figure de ma Tilly quand elle sortit de la maison où elle était femme de confiance et qu'elle vit que j'étais venu à Londres pour la surprendre!... C'était tout sourires et tout éclat rien qu'à ma vue, Master George, et cependant je sais bien que je n'ai rien de bien séduisant, — ajouta Jeffson d'un ton modeste.

Les rênes posées mollement sur le cou de *Brown Molly* s'agitèrent au tremblement soudain de la main qui les tenait; George fut saisi d'une sorte de panique en écoutant le discours de son mentor. Il n'avait pas osé solliciter un aveu d'amour d'Isabel; il s'était estimé plus qu'heureux, puisque elle avait bien voulu lui pro-

mettre de devenir sa femme. Cependant, il fut absolument terrifié de l'humiliante supposition de Jeffson, et, intérieurement, il ressentit une grande colère de l'insolence de son vieux compagnon de jeu.

— Vous voulez dire qu'elle ne m'aime pas ? — dit-il d'un ton sec.

— Oh ! Master George, mon intention est uniquement de me montrer sincère et loyal avec vous. Elle ne vous aime pas; aussi sûr que j'ai lu le véritable amour sur le visage de ma Tilly, j'ai vu ce soir dans les yeux de Mlle Sleaford quelque chose qui n'est pas de l'amour. J'ai vu dans ses yeux un regard semblable à celui que je remarquai autrefois chez une créature qu'épousa un camarade de mon village. Ce camarade était un jeune homme qui possédait un petit bout de terre, une maisonnette, et ce qui s'ensuit. La jeune fille n'était pas folle de ce mariage; mais ses amis, à force de conseils et de sollicitations, la décidèrent à dire oui. C'était une pauvre créature qui n'avait pas la force de dire non. J'étais au mariage de Joë Tillet, — il s'appelait Joë Tillet, — et je vis la charmante jeune fille debout, comme Mlle Sleaford ce soir, à côté de celui-ci, pendant qu'il parlait. Elle paraissait plus jolie que jamais avec son chapeau de paille et ses rubans blancs. Mais ses regards semblaient se fixer sur quelque objet très-éloigné, et quand son mari se retourna tout à coup et lui parla, elle tressaillit, comme si elle sortait d'un rêve. Je n'ai jamais oublié ce regard-là, Master George, et j'ai vu un regard semblable ce soir même.

— Quelle folie me contez-vous là, Jeff ! — répondit George avec une impatience extrême. — Je parie que votre ami et sa femme furent très-heureux.

— Non, Master George, il n'en est rien. Et c'est précisément ce qui m'a remis en mémoire le regard de la charmante créature par cette belle journée d'été, pendant qu'elle se tenait, vêtue dans ses habits de noce à côté de son mari qui l'idolâtrait. Il en était fou, et pendant deux ans environ il fut très-heureux, et il disait sans cesse à ses amis qu'il avait rencontré la meilleure femme des Trois-Royaumes, ainsi que la plus tranquille et la plus travailleuse. Mais elle semblait attendre quelque chose, et, un beau jour, un jeune soldat qui revenait de l'Inde arriva chez eux. C'était son cousin germain et il avait été le voisin de sa famille alors qu'elle n'était qu'une enfant. Je ne vous raconterai pas l'histoire, Master George, parce qu'elle n'est pas des plus agréables à dire non plus qu'à entendre. Mais la fin de tout ceci fut qu'une belle matinée d'été — pareille à celle de son mariage — on trouva mon pauvre camarade Joë pendu derrière la porte d'une de ses granges. Quant à la malheureuse créature qui causa sa mort, personne n'a jamais su ce qu'elle devint. Et cependant, — conclut Jeffson d'un ton de réflexion, — j'avais entendu ce pauvre diable de Joë me dire avec bien de la conviction que sa femme finirait bien par l'aimer, parce qu'il l'aimait avec passion et loyauté !

George ne répondit rien à tout cela. Il continua lentement son chemin, la tête penchée sur sa poitrine. Le paysan regardait avec anxiété son maître; il ne pouvait voir l'expression du visage du jeune homme, mais à son attitude il devinait que le récit de la mésaventure de Joë Tillet n'avait pas été sans le désenchanter.

— Écoutez, Master George, — dit Jeffson, posant

la main sur le poignet du médecin et parlant d'une voix presque solennelle, — épouser une jolie fille ne paraît pas plus grave à certains hommes que de cueillir une rose sauvage dans une haie, tant ils y apportent de légèreté et d'insouciance. Ils la cueillent parce qu'elle paraît jolie. Moi, je connaissais ma Tilly depuis six ans avant que de lui demander de m'épouser, Master George; et c'est seulement parce qu'elle me fut fidèle tout ce temps, et parce que, de quelque façon que je m'y prisse, je ne lus jamais que l'amour sur son visage, que je me dis enfin à moi-même: « William Jeffson, voici une jeune fille qui fera une bonne épouse pour toi. » Ne vous pressez pas, Master George, ne vous pressez pas. Écoutez les conseils d'un pauvre diable ignorant qui possède un grand avantage sur toute votre science, car il est en ce monde depuis le double du temps que vous y avez passé! ne vous pressez pas. Si Mlle Sleaford vous aime véritablement ce soir, elle vous aimera bien davantage dans un an, et encore plus dans dix ans. Si elle ne vous aime pas, Master George, gardez-vous-en comme d'un serpent venimeux, car elle vous fera plus de mal que quoi que ce soit, en vous piquant au cœur et en vous tuant sans rémission. J'ai vu Joë Tillet étendu mort après l'enquête qui fut faite sur son corps, Master George; et la pensée que le pauvre homme s'était tué de désespoir me fit moins de mal que la vue des souffrances qui se lisaient sur son visage, — souffrances qu'il avait endurées près de deux années, Master George, *et sans en jamais ouvrir la bouche à personne!*

CHAPITRE IX.

LA PROMESSE DE Mlle SLEAFORD.

Isabel était « fiancée. » Elle se le rappela en se réveillant le matin qui suivit la charmante journée passée dans le parc de Hurstonleigh, et elle se dit qu'à partir de ce moment, il y aurait de par le monde une créature qui souffrirait à cause d'elle. Voilà quelles étaient ses pensées, pendant qu'elle se tenait devant le modeste miroir, nouant les longs bandeaux de sa chevelure en une touffe énorme trop pesante pour sa tête. Sa vie était fixée. Elle n'était pas destinée à être grand poëte ou actrice célèbre. Le manteau tragique des Siddons pouvait reposer sur ses jeunes épaules, mais elle ne devait pas en déployer les sombres plis sur un théâtre humain. Elle ne devait être grande en aucune façon. Elle ne devait rien être que la femme d'un médecin de province.

C'était assurément très-ordinaire ; mais néanmoins cette jeune fille sans famille, sans éducation, sans amis, ressentait quelque orgueil de sa position nouvelle. Après tout, elle avait lu plus d'un roman dont le dénoûment était aussi modeste — trois volumes d'une cour simple, terminée, au dernier chapitre, par un mariage tranquille. Elle ne devait être ni une Édith Dombey, ni une Jane Eyre. Oh ! être Jane Eyre, errer dans la lande froide et nue et souffrir de la faim, — ceci n'eût-il pas été plus délicieux !

Non, sa vie ne devait contenir qu'un très petit nom-

bre de côtés romanesques; mais, cependant, quelques-uns. George serait le dévouement même et l'adorerait toujours, cela va sans dire. Elle releva la tête à l'idée que, au pis aller, elle pouvait le traiter comme Edith traitait Dombey, et prendre du plaisir de cette façon, bien qu'elle ne fût pas très-certaine que la manière de faire d'Edith Dombey pût marcher sans la robe de velours, le diadème enrichi de diamants, et autres accessoires du *rôle*.

En attendant, Mlle Sleaford accomplissait ses devoirs le mieux qu'elle pouvait, et elle instruisait les orphelines selon sa manière nuageuse : elle s'arrêtait au milieu du passé indéfini d'un verbe quelconque pour leur promettre qu'elle viendrait passer une journée avec elles lorsqu'elle serait mariée et elle négligeait leur doigté de l'ouverture de *Masaniello*, pendant qu'elle réfléchissait à la couleur de sa robe de noce.

Et, pendant ce temps, combien pensait-elle à George? A peu près autant qu'elle aurait pensé aux pages destinés à porter le fardeau splendide de ses robes à queue, si elle avait dû être couronnée reine d'Angleterre. C'était le futur, le mari ; personnage secondaire dans la pièce dont elle était l'héroïne.

La première lettre d'amour du pauvre George lui arriva le lendemain. C'était une épître vague et diffuse, pleine de craintes et de doutes nuageux, hantée, pour tout dire, par le fantôme du pauvre Joë Tillet, et sans aucune espèce de ponctuation :

« Chère Isabel Isabel à jamais chérie car je vous
« aimerai aussi longtemps que je vivrai si vous me
« repoussez je m'en irai en Amérique car le séjour de
« Graybridge me serait plus qu'odieux sans vous oh

« Isabel si vous ne m'aimez pas je vous en supplie en « grâce dites-le-moi et finissez mon martyre je sais « que je ne suis pas digne de l'amour d'une personne « si belle et si accomplie que vous mais l'idée de vous « perdre est trop amère à moins que vous ne l'exigiez « absolument car il n'est pas sur terre de sacrifice que « je ne fasse pour vous. »

La lettre n'était assurément pas une composition aussi élégante qu'Isabel aurait pu le désirer. Mais, après tout, une lettre d'amour est une lettre d'amour, et celle-ci était la première que Mlle Sleaford eût jamais reçue. Ce langage, mêlé de doute et de prière, qu'employait George, ne lui déplaisait nullement. Il était dans son rôle qu'il fût malheureux ; il n'était que convenable qu'il fût tourmenté par toutes sortes de craintes. Tôt ou tard ils se querelleraient, se diraient un éternel adieu, brûleraient les lettres l'un de l'autre, et se réconcilieraient. Le roman le plus tranquille ne saurait exister sans ces légitimes incidents semés à travers les trois volumes.

Bien qu'Isabel s'amusât à rêver à sa robe nuptiale et changeât fréquemment d'idée sur la question de la nuance et de l'étoffe, elle ne songeait nullement à se marier promptement. Ne fallait-il pas parcourir d'abord les trois volumes ?

Sigismund retourna à Londres après le déjeuner champêtre qui avait été arrangé à son intention spéciale, et on laissa sans partage Isabel à ses élèves. Elle se promenait avec elles, prenait ses repas avec elles, et ne les quittait pas de tout le jour. Ce n'était que le dimanche qu'elle apercevait Raymond.

Raymond se montrait d'une grande affabilité pour les fiancés. George se rendait à Conventford tous les quinze jours et dînait en famille à Oakbank. Parfois il arrivait assez tôt pour accompagner Isabel et les orphelines à l'église. Raymond n'allait pas à l'église, mais il envoyait ses petites nièces faire leurs dévotions, comme il les aurait envoyées chez le coiffeur pour leur chevelure, et chez le dentiste pour les soins de leur bouche. George se jetait à corps perdu dans les gilets extravagants pour faire honneur à ces dimanches bienheureux, et il quitta le deuil de son père un ou deux mois plus tôt qu'il n'en avait eu l'intention, afin d'apporter quelque variété dans son costume. Le moindre de ses vêtements avait toujours l'air neuf ces jours-là; et Isabel, assise en face de lui à l'église, le contemplait d'un air pensif, lorsque le sermon était ennuyeux, et se demandait, avec une nuance de regret, pourquoi les vêtements qu'il portait ne prenaient aucun pli, mais conservaient un aspect dur et anguleux comme s'ils avaient revêtu d'abord un mannequin et en eussent conservé la rigidité. Il portait une chaîne de montre que son père lui avait donnée, une longue chaîne qu'il se mettait au cou, mais qu'il doublait et arrangeait artistement pour lui donner l'aspect d'une petite chaîne. Il y accrochait en guise de breloques une pièce d'argent percée et un antique petit flacon à sels en argent, ce qui, à distance, faisait l'effet de ces aiguillettes dorées que les officiers en garnison à Conventford portaient sur leurs gilets.

Les choses continuèrent ainsi pendant que les feuilles jaunissaient dans les bois du Midland, George suppliant sans cesse que le mariage se fît prompte-

ment, et Isabel remettant toujours la cérémonie à une époque indéterminée.

Tous les quinze jours, le dimanche, le cheval du jeune homme faisait son apparition à la porte de Raymond. Il serait volontiers venu toutes les semaines s'il avait osé, et aussi comme il y avait été invité par l'excellent homme qui employait Isabel; mais il avait des scrupules sur la consommation de bœuf, de mouton, et de tasses de thé qu'il faisait sans pouvoir en rien rendre à son aimable hôte. De temps en temps il apportait un cadeau aux enfants : une boîte à ouvrage ou un pupitre garnis de ciseaux qui refusaient de couper ou d'encriers qui ne voulaient pas s'ouvrir (car on ne trouve pas à Graybridge, ni dans les environs, de succursale de la maison Parkins et Gotto), ou bien quelque gâteau merveilleux fait par Mathilda. Une fois, il arrangea une petite fête pour sa fiancée et ses amis et donna un dîner complet avec cinq entremets et un dessert compliqué, le tout arrosé de Porto premier choix, de Sherry hors ligne, pris spécialement à l'enseigne du *Cock* à Graybridge. Mais comme les orphelines, qui seules firent honneur au repas, furent sérieusement indisposées le lendemain, l'expérience ne fut pas renouvelée.

Mais le dîner à Graybridge eut son bon côté. Isabel vit la maison qui devait être la sienne, et l'avenir revêtit chez elle une forme plus palpable que celle qu'il avait eue jusque-là. Elle examina les petits ornements en porcelaine placés sur la cheminée, le vase à fleurs contenant un bouquet de roses fanées, qui avait depuis longtemps perdu son odeur, car c'étaient les mains de la mère de George qui avaient cueilli les fleurs. George promena Isabel à travers les petites

chambres et lui montra une vieille table à ouvrage sur laquelle était posée une boîte en bois de rose où se voyaient des écheveaux de soie passés de couleur et emmêlés.

— Ma mère avait l'habitude de se mettre à cette table pour travailler. Vous vous servirez de la vieille boîte à ouvrage, n'est-ce pas, Izzie ? — demanda tendrement George.

Il s'était habitué à l'appeler Izzie, il s'était familiarisé avec elle, et il lui faisait ses confidences comme si elle avait été sa femme et qu'aucun événement ne pût les séparer. Il avait cessé de la regarder comme un être supérieur qu'il n'était donné qu'à un petit nombre de privilégiés de connaître et d'adorer. Il l'aimait aussi sincèrement que jamais ; mais comme il n'avait rien en lui de poétique ni de sentimental, le court accès d'émotion romanesque qu'il avait ressenti lorsqu'il était devenu amoureux d'elle disparut, et le jeune homme ne tarda pas à contempler son prochain mariage avec un calme parfait. Il osa même, à l'occasion, sermonner Isabel sur sa passion pour la lecture des romans, son dédain des travaux à l'aiguille, et son incroyable ignorance au sujet des puddings. Il tournait les feuillets de son livre d'heures et lui indiquait la place des hymnes qu'on chantait à l'église ; il lui faisait suivre la lecture des leçons, à l'aide du service religieux imprimé en encre plus pâle et en caractères minuscules ; et il la regardait sévèrement quand il surprenait ses regards fixés, pendant le sermon, sur les chapeaux environnants. Toutes les idées du jeune homme sur la supériorité masculine lui revinrent lorsqu'il se fut familiarisé avec Mlle Sleaford ; mais, malgré cela, il l'aimait comme un honnête homme sait

aimer et demandait chaque soir pour elle, en faisant ses prières, toutes les bénédictions du ciel.

Isabel profita beaucoup de cette prosaïque fréquentation sous le rapport de l'accomplissement de ses devoirs quotidiens. Elle n'était plus la jeune fille sentimentale dont l'occupation la plus sérieuse consistait à se bercer dans un fauteuil de jardin en lisant des romans, et qui se laissait aller volontiers au moindre prétexte à des enthousiasmes subits pour George Gordon, lord Byron, et Napoléon. Elle avait tâté George sur les deux sujets et avait reconnu qu'il manquait absolument de culte pour l'un et l'autre de ses héros favoris. En causant avec lui, pendant les soirées d'automne, tout en se promenant dans les prairies de Conventford, pendant que les orphelines jouaient derrière eux et couraient en avant, Mlle Sleaford avait mesuré et pesé le talent de conversation de son fiancé. Elle reconnut qu'il ne connaissait et ne désirait connaître rien d'Edith Dombey ou d'Ernest Maltravers, et qu'il regardait les poëmes de Byron et de Shelley comme des compositions immorales et blasphématoires dont les titres mêmes devaient être inconnus à une jeune femme honnête. Isabel fut donc obligée de garder le silence sur les rêveries brillantes de sa jeunesse et de parler à Gilbert des choses à sa portée.

Il avait lu les romans de Cooper et quelques-uns de Lever; il connaissait Walter Scott et Shakespeare, et il avait la conviction qu'on ne saurait trop louer ces derniers écrivains. Mais quand Isabel commença à parler d'Edgar Ravenswood et de Lucie avec un visage tout bouleversé par l'émotion, le jeune médecin ne put que regarder sa fiancée avec étonnement.

Oh! s'il avait au moins ressemblé à Edgar Ra-

venswood! Ce pauvre cœur puéril et mécontent souhaitait toujours que son futur maître fût différent de ce qu'il était. Peut-être, pendant toute la durée de ses fiançailles, ne le vit-elle pas une seule fois sous son véritable jour. Elle le revêtait de ses propres fantaisies, et s'illusionnait en cherchant des ressemblances imaginaires entre lui et les héros de ses livres. S'il était brusque et désagréable, il était Rochester, et elle Jane Eyre, tendre et soumise; s'il était froid, c'était Dombey, et elle se complaisait dans son orgueil, le raillait, et s'occupait sans cesse d'une des orphelines pendant toute une après-midi; s'il était maladroit et lourdaud, c'était Rawdon Crawley, et elle le protégeait, se moquait de lui, et l'agaçait avec des bribes de français prononcé avec l'accent d'Albany Road, et mettait en œuvre à son profit les plus jolis airs de Becky aux yeux verts. Mais, malgré tout cela, le solide bon sens de ce jeune homme exerçait sur elle une bienfaisante influence, et insensiblement, quand les trois volumes de cour eurent été prolongés aussi longtemps que possible et que l'inévitable conclusion fut proche, elle en était venue à penser avec affection à son futur mari, et à se promettre de se montrer tendre et obéissante avec lui quand elle serait sa femme.

Mais quant à l'amour pur et parfait qui rend trois fois saint le mariage, — cet amour pour lequel il n'existe ni sacrifices trop grands, ni souffrances trop amères, — cet amour qui ne cesse qu'avec la mort et qui semble empreint d'un esprit si divin, que la mort ne peut en être que l'apothéose, — cet amour ne trouvait pas place dans le cœur d'Isabel. Ses livres lui avaient donné une idée vague de cette grande passion,

et en se comparant avec Lucie Ashton et Zuleika, avec Amy Robsart, Florence Dombey, et Medora, elle commença à penser que les romanciers et les poëtes étaient tous dans l'erreur, et qu'ici-bas il n'existait ni héros, ni héroïnes.

Voici quelles étaient ses pensées, et elle fut heureuse de sacrifier les rêves insensés de son enfance, qui étaient probablement aussi irréalisables que séduisants. Elle fut heureuse de penser que sa destinée était fixée et qu'elle allait être la femme d'un honnête homme et la maîtresse d'une antique maison dans une des plus tristes villes de l'Angleterre. Le temps s'était écoulé si doucement depuis ce crépuscule de printemps sur le pont de Hurstonleigh, sa promesse avait été regardée comme une chose si naturelle par les gens qui l'entouraient, qu'elle n'avait jamais conçue l'idée de la rompre. Puis, pourquoi l'aurait-elle rompue? George l'aimait, et elle n'était aimée de personne, lui excepté. Il n'existait pas par le monde de Jamie errant qui pût revenir un beau soir la terrifier par l'aspect de son visage triste et accusateur. Si elle ne devenait pas la femme de George, elle ne deviendrait rien; — elle resterait à jamais gouvernante, chargée de l'éducation d'enfants inintelligents et gagnant vingt-cinq livres par an. Quand elle pensait à sa lamentable position et à un autre sujet qui lui était excessivement pénible, elle s'attachait à George, elle lui était reconnaissante, et elle s'imaginait l'aimer.

Le jour du mariage arriva enfin. C'était une triste journée de janvier pendant laquelle Conventford avait revêtu son aspect le plus désolé et le plus repoussant. Raymond laissa partir sa gouvernante après le simple cérémonial protestant qui paraît bien mesquin et bien

vulgaire comparé à la mise en scène solennelle d'un mariage catholique romain. Il lui avait fait présent de sa robe nuptiale, et les orphelines avaient réuni leurs économies pour acheter à leur institutrice un chapeau dont on devait lui faire la surprise, mais qui manqua son effet à la facon de toutes les surprises savamment élaborées.

Isabel Sleaford prononça les paroles qui faisaient d'elle la femme de George Gilbert, et si elle les prononça à la légère, c'est que nul ne lui avait enseigné leur signification solennelle. Son cœur était pur du reproche de duplicité, son âme incapable de révolte et de désobéissance, et quand elle sortit de la sacristie appuyée sur le bras de son jeune mari, il y avait un sourire de satisfaction tranquille sur ses lèvres.

— La femme de Joë Tillet n'aurait jamais souri ainsi, — pensait George en regardant la jeune femme.

L'existence qui commençait pour Isabel était nouvelle, et comme elle était encore un enfant, elle croyait que nouveauté voulait dire bonheur. Elle allait avoir une maison à elle, des domestiques, un jardin, une basse-cour, deux chevaux, une voiture. Elle allait s'appeler Madame Gilbert; — son nom n'était-il pas gravé sur les cartes que George avait commandées pour elle et qui étaient renfermées dans un porte-cartes en maroquin qui exhalait l'odeur des chaussures neuves et qui était difficile à ouvrir, et aussi sur ces billets de faire-part que le médecin avait distribués parmi ses amis ?

George avait commandé des enveloppes pour ces billets en faisant graver à l'intérieur le nom de famille de sa femme. Mais, à sa grande surprise, la jeune fille l'avait imploré de les contremander.

— Oh ! George, je vous en prie, ne mettez pas mon nom sur les enveloppes, — dit-elle ; — n'envoyez pas mon nom à vos amis ; ne leur dites même pas comment je m'appelais avant notre mariage.

— Mais pourquoi, Izzie ?

— Parce que j'ai mon nom en horreur, — répondit-elle avec force. — Je l'exècre !... je le hais !... Je l'aurais changé si j'avais pu, quand... quand... je suis venue ici ; mais Sigismund n'a pas voulu que je me présentasse chez son oncle sous un faux nom. Je hais ce nom... je le hais... je l'ai en horreur !...

Puis tout à coup, lisant l'étonnement et la curiosité sur le visage de son mari, la jeune fille s'écria que ce qu'elle venait de dire n'avait aucun sens, que c'était une folie romanesque, et qu'elle le priait de lui pardonner et de l'oublier.

— Mais faut-il envoyer votre nom, ou ne faut-il pas l'envoyer, Isabel ? — demanda George d'un ton assez froid. Il n'aimait pas beaucoup ces fantaisies chez une jeune personne qu'il dressait pour la rendre pareille à l'idéal qu'il s'était créé. — Vous dites d'abord une chose, puis vous ajoutez que vous n'y attachez aucun sens. Faut-il ou ne faut-il pas envoyer les enveloppes ?

— Non, non, George, ne les envoyez pas, je vous en prie ; ce nom me déplaît véritablement. Puis d'ailleurs, Sleaford, c'est un nom bien vilain.

CHAPITRE X.

MAUVAIS COMMENCEMENT.

Gilbert emmena sa femme passer la première semaine de la lune de miel dans un hôtel de Murlington. C'était un hôtel de famille de premier ordre; presque un palais aux yeux d'Isabel, où il régnait toute la journée un calme de sanctuaire que rompait parfois le bruit argentin des couverts ou le carillon musical des cristaux fragiles transportés sur des plateaux en ruolz. C'était la première fois qu'Isabel mettait le pied dans un hôtel, et elle ressentit un frisson de plaisir à la vue de la table étincelante, des bougies dans des candélabres d'argent, des épais rideaux de soie qui garnissaient les hautes fenêtres, et de ce délicieux garçon, dont les manières étaient un mélange judicieux de bienveillance protectrice et d'humilité obséquieuse.

Mme Gilbert poussa un long soupir de satisfaction lorsqu'elle joua avec l'éclatante serviette damassée, si merveilleusement pliée en mitre d'évêque, et qu'elle vit son image réfléchie par la grande glace placée en face d'elle. Elle portait encore sa robe de mariage; une robe de soie noire qui avait été choisie par George lui-même, à cause de son caractère essentiellement utile, plutôt que pour sa beauté ou son élégance. La pauvre Isabel avait combattu un peu à l'occasion du choix de cette robe, car elle aurait bien voulu être mise comme Florence Dombey le jour de

son mariage; mais elle avait cédé. Sa vie ne lui avait pas encore appartenu et elle se disait qu'elle ne lui appartiendrait jamais, car maintenant que sa belle-mère avait cessé de la gouverner au moyen de ces accès spasmodiques de violence communs aux femmes très-éprouvées dans la conduite de leur intérieur, il y avait George avec sa tenacité et son bon sens. — Ah! comme Isabel haïssait le bon sens! — et force lui était de le reconnaître pour son maître.

Mais elle se regarda dans la glace et vit qu'elle était jolie. Était-ce seulement de la gentillesse ou quelque chose de plus, en dépit de la robe noire? Elle voyait son pâle visage et ses cheveux noirs éclairés par les bougies et elle pensait que si cet état de choses ne cessait pas, — c'est-à-dire si le tintement de l'argenterie, l'éclat des cristaux, le garçon empressé et respectueux, ce parfum de luxe et d'élégance, pour ne pas dire d'*Edith Dombeyisme*, qui remplissait l'atmosphère pouvait durer, — elle n'aurait qu'à se louer de son nouveau sort. Malheureusement cette existence aristocratique ne devait avoir qu'une période éphémère, car George avait confié à sa jeune femme que son intention n'était pas de dépasser un billet de dix livres, et un beau soir, après le dîner, il s'amusa à faire des calculs abstraits pour savoir combien de temps cette somme tiendrait contre les frais d'un séjour à l'hôtel.

Le jeune couple resta une semaine à Murlington. Ils se firent conduire aux environs dans une voiture découverte, admirant consciencieusement ce que les guides appelaient les beautés de la localité, et les vents âpres de janvier leur rougirent plus d'une fois le nez. La possession de la femme qu'il aimait si tendrement

rendait George indiciblement heureux. L'idée qu'un chagrin quelconque pût se cacher à l'horizon ne lui entra pas un instant dans l'esprit, une fois les serments prononcés. Il avait parfois, il est vrai, songé aux conseils de Jeffson, mais uniquement pour sourire avec un mépris superbe du langage du pauvre homme. Isabel l'aimait, elle souriait en le regardant; se montrait douce et obéissante lorsqu'il lui donnait un conseil. Peut-être était-il un peu prodigue de conseils! Elle avait renoncé à la lecture des romans, et elle employait ses loisirs à l'intéressante occupation d'ouvrages de couture. Son mari la regardait complaisamment ourler à la lumière des bougies un mouchoir de batiste, enfiler à chaque instant son aiguille, hésiter un peu en arrivant aux angles, et s'arrêter de temps en temps pour bailler discrètement derrière ses doigts effilés et transparents. Mais quoi d'étonnant? Elle avait passé la journée au grand air et il était bien naturel qu'elle ressentit une violente envie de dormir.

Peut-être eût-il mieux valu pour George qu'il n'eût pas prié M. Pawlkatt de visiter ses malades, et qu'ainsi il ne se fût pas accordé une semaine de congé en l'honneur de sa jeune femme? Peut-être eût-il été préférable que son billet de dix livres restât dans sa poche et qu'il eût conduit sans détour Isabel à la maison qui devait dorénavant être la sienne. Cette semaine passée à l'hotel de Murlington révéla un fait déplorable aux jeunes époux, — un fait que les promenades du dimanche à Conventford n'avaient fait qu'indiquer vaguement: c'était qu'ils avaient peu de choses à se dire. Cette dangereuse découverte, qui apporte le désespoir avec elle, apparut enfin et soudain à Isabel, et une froide sensation d'ennui et de désappointe-

ment se glissa dans son cœur et y grandit sans qu'elle en connût la cause.

Ils n'avaient que très peu de choses à se dire. Malheur aux époux qui font cette découverte! car la femme fût-elle plus séduisante que les houris du Paradis de Mahomet et l'homme plus noble et plus beau que le roi Arthur de Tennyson, ils sont condamnés à l'ennui de leur présence réciproque et à maudire l'heure solitaire qui les rend au tête-à-tête, sans autre ressource que de fixer vaguement le foyer désolé et de causer de la pluie et du beau temps. Le langage, — ce télégraphe électrique qui unit les régions les plus lointaines de la pensée et de l'imagination, — ne leur sert de rien ou ne peut qu'exprimer des banalités polies plus fatigantes que le silence. Quotidiennement côte à côte, ils sont en réalité plus séparés que si un océan roulait entre eux; unis par des liens multiples, ils ne possèdent pas cette chaîne subtile qui n'aurait fait qu'un être de leurs deux personnes, et, dans les meilleures conditions, ils ne sont que deux créatures distinctes enchaînées ensemble. Ils traînent à jamais leurs fers, sont affables l'un pour l'autre, s'estiment réciproquement, prennent leur ennui en patience, et se demandent avec étonnement pourquoi ils ne sont pas heureux. Si la dame possède une tournure d'esprit sentimentale et qu'elle lise des romans français, elle se console en se regardant comme une femme dont la destinée est d'être malheureuse et incomprise, et elle regarde son mari avec une compassion suprêmemen dédaigneuse. Le mari, perdu dans les régions affairée du monde terre à terre, ne voit en elle qu'une créature frivole qui néglige son ménage et grossit outre mesure la note de sa modiste.

Ont-ils jamais essayé de se comprendre? Pendant ces longues années d'ennui, ont-ils jamais tenté consciencieusement d'assimiler des goûts si contraires? La femme s'est-elle jamais dit : « Mon mari travaille beaucoup et rentre le soir très fatigué de sa maison de banque et, néanmoins, je prétends que son visage doit s'éclairer d'enthousiasme quand je lui parle du dernier roman publié chez Mudie, ou du quatuor de Beethoven que j'ai entendu au concert de ce matin. Ne serait-il pas plus intéressant pour lui que je lui demandasse si Crashem et Smashem, — cette maison compromise dont il a si légèrement accepté le papier, — ont payé leur dernier effet! Je ne m'intéresse pas à Crashem et Smashem, et je ne possède que des notions vagues sur la nature et les propriétés d'une lettre de change ; mais ce sujet est une question de vie ou de mort pour le pauvre diable de travailleur assis en face de moi, et il est préférable qu'il ouvre son cœur et qu'il parle à loisir sur la stagnation des affaires dans la Cité, la rareté de l'argent, le taux élevé de l'escompte, plutôt que de se mettre à soupirer de temps en temps d'une façon lamentable pendant que je bavarde sur le dernier volume du roman ou sur le délicieux *arpeggio* du quatuor. »

Il n'existe pas d'occupation si vulgaire et si prosaïque, pas de travaux si abstraits, pas de science si inabordable, qu'une femme intelligente n'y puisse prendre de l'intérêt si elle le veut ou le désire. Elle n'en aura qu'une teinture, peut-être, — quelques bribes à peine; mais elle en saura assez si elle apprend à écouter intelligemment quand son mari lui parle, et à placer une question judicieuse qui le poussera un peu plus loin sur ce chemin agréable

qu'il parcourt lorsqu'il a enfourché son dada favori.

Isabel était jeune. Elle n'avait pas renoncé à une de ses illusions, et elle croyait naïvement qu'elle pouvait garder ses rêves insensés et néanmoins être fidèle à Gilbert. George lui racontait sa vie d'écolier, mais elle ne trouvait aucun intérêt à ces récits puérils de luttes avec un adversaire plus fort et plus grand. (Et à propos, a-t-on jamais vu que le *grand* se trouvât le héros de la lutte? Je me demande parfois ce que deviennent ces *grands*, plus tard, dans la vie. S'évanouissent-ils dans l'espace, dès qu'ils ont repassé le seuil de l'école? Si non, comment se fait-il qu'on n'en entende jamais parler et que néanmoins chaque *petit* ait été victorieux en se battant contre un *grand?*)

George raconta nombre d'aventures de ce genre à sa jeune femme; puis, il passa à son adolescence, à la maladie et à la mort de son père, à sa nomination à l'emploi de médecin de la paroisse, à son isolement, à l'espérance qu'il nourrissait d'arriver à une position meilleure et plus lucrative un jour ou l'autre. Mais comme cela paraissait triste et prosaïque à cette jeune femme dont l'imagination nébuleuse vagabondait sans cesse dans les régions merveilleuses de la poésie et du roman! C'était pour elle un soulagement quand George cessait de parler et la laissait libre de revenir à ses propres pensées, pendant qu'elle travaillait toujours à son fameux mouchoir de batiste, qu'elle se piquait le bout des doigts, et qu'elle emmêlait son fil.

Il n'y avait pas de livres dans le salon de l'hôtel et quand il y en aurait eu, cette semaine de lune de miel faisait à Isabel l'effet d'une période de cérémonie. Il

lui semblait être en visite et par conséquent dans l'impossibilité de lire. Elle soupirait en passant devant la boutique de librairie de la promenade à la mode où elle voyait affichés devant la porte les titres des nouveaux romans; mais elle n'avait pas le courage de dire ce que trois volumes de littérature légère lui causeraient de plaisir. George n'était pas un liseur. Il lisait les feuilles locales et parcourait le *Times*, après le déjeuner, puis c'était tout pour le reste de la journée. Pendant cette semaine passée à Murlington, il y eut deux jours de pluie; les jeunes époux eurent donc tout le temps de mesurer leur talent de conversation réciproque pendant qu'ils se tenaient debout dans l'embrasure de la haute fenêtre, guettant les rares passants et comptant les gouttes d'eau qui venaient frapper les vitres.

Cette semaine se termina enfin, et par une après-midi pluvieuse, un samedi, George paya sa note à l'hôtel. Le billet de dix livres avait très bien rempli son rôle, car les idées du jeune époux ne s'étaient jamais aventurées au delà d'une pinte de Sherry pour arroser le modeste repas que le discret garçon servait à ces hôtes naïfs avec une charitable condescendance pour leur jeunesse et leur simplicité. Gilbert paya la note pendant qu'Isabel empaquetait ses vêtements et ceux de son mari, — vêtements bien prosaïques, hélas! — bottines à double semelle et hardes économiques en gros drap gris. Puis, lorsque tout fut prêt, elle se mit à la fenêtre en attendant l'omnibus qui devait la conduire à son nouveau logis. Murlington n'est qu'à dix milles de Graybridge et le trajet d'une ville à l'autre s'accomplit dans un vieil omnibus, — voiture obscure, très basse, percée d'une portière

étroite et ne recevant le jour que par deux uniques fenêtres latérales.

Isabel poussa un profond soupir en apercevant la voiture dans la rue déserte. Cette journée triste et humide, la solitude, les maisons inhabitées (car ce n'était pas encore la saison pour Murlington) n'étaient ni aussi tristes, ni aussi désolées que sa vie lui paraissait ce jour-là. Devait-il donc en être à jamais ainsi? Oui, elle était mariée, et l'histoire était terminée; sa destinée était irrévocablement fixée et déjà elle en ressentait l'ennui. Mais elle pensa à sa nouvelle demeure et aux petits plans qu'elle avait fait mentalement avant son mariage, aux changements et aux améliorations qu'elle avait projetés pour l'ornement de la maison de son mari. Mais, d'une manière ou d'une autre, ces idées mêmes, qui avaient occupé ses rêveries de jeune fille, semblèrent se fondre et disparaître en cet instant. Elle en avait parlé à George, et il avait accueilli ses plans d'un air peu encourageant, donnant à entendre qu'il faudrait beaucoup d'argent pour les mettre à exécution, bien qu'ils fussent très-simples et qu'ils n'exigeassent pas grande dépense.

Sa vie ne devait-elle donc rien contenir? Elle était mariée depuis une semaine à peine et déjà, tandis qu'elle était debout dans l'embrasure de la fenêtre, écoutant le crépitement de la pluie incessante, elle commença à penser qu'elle s'était fourvoyée.

L'omnibus arriva enfin à la porte; elle y monta et son mari s'assit dans l'obscurité à côté d'elle. Il n'y avait qu'un voyageur dans la voiture, — un fermier enveloppé dans un si grand nombre de pardessus que l'humidité extérieure lui importait peu, puisqu'elle ne gênait que ses voisins. Il essuya ses chaussures

boueuses à la robe d'Isabel, cette robe de soie noire de son mariage qu'elle avait portée toute la semaine, et Mme Gilbert ne fit aucun effort pour la sauver de ses déprédations. Elle s'accota dans un angle pendant qu'on chargeait les bagages, et elle laissa tomber son voile. Des larmes lui montèrent lentement aux yeux et roulèrent sur ses joues pâlies.

Elle s'était fourvoyée, horriblement et sans ressources, et elle devait supporter à jamais les lamentables conséquences de son erreur. Elle ne ressentait aucune haine pour George. Elle ne l'aimait ni le détestait, seulement il ne pouvait lui donner l'existence qu'il lui fallait, et par son mariage avec lui, elle s'était défendu à jamais l'espérance de cette existence. Maintenant le prince ne pouvait plus venir; aucun duc de rencontre ne devait tomber amoureux de ses yeux noirs et la mener subitement dans les régions éclatantes qu'elle aspirait à visiter. Non, tout était fini. Elle avait vendu son droit d'aînesse pour un vulgaire plat de lentilles. Elle avait aventuré toutes les chances de son existence future pour un soulagement momentané de la monotonie présente, pour quelques vêtements de noce, un porte-cartes avec un nom nouveau sur les cartes qu'il contenait, la distinction éphémère d'être une jeune mariée.

George lui parla deux ou trois fois pendant le voyage de Graybridge; mais elle ne lui répondit que par monosyllabes; elle avait une migraine, disait-elle, — cette indisposition féminine qui sert d'excuse pour toutes choses. Elle ne regarda pas une fois par la fenêtre, bien que le chemin fût nouveau pour elle. Elle resta dans le fond du véhicule, tandis que George et le fermier causaient politique, et leurs paroles se

mêlaient vaguement à sa propre douleur. L'obscurité augmenta dans l'étroite voiture, les voix de George et du fermier s'éteignirent peu à peu, et à la longue on entendit un ronflement, venant de George ou de son compagnon, ce qu'Isabel ne daigna pas vérifier. Elle pensait à Byron et à Napoléon. Ah! avoir vécu à cette époque, l'avoir suivi, s'être sacrifiée pour lui, être morte pour lui dans cette île solitaire perdue au milieu de l'Océan! Ses larmes coulèrent plus abondamment quand tous ses rêves puérils lui revinrent et se dressèrent comme un contraste cruel avec sa nouvelle existence. L'héroïne irlandaise de M. Buckstone, quand elle a fini de chanter sa chanson dans la rue froide et déserte, — cette chanson qu'elle croit être le moyen de retrouver son nourrisson perdu, — s'assied enfin sur un seuil couvert de neige et sanglote parce que cela lui paraît bien réel!

La vie semblait bien réelle en ce moment à Isabel. Elle s'aperçut tout à coup que ses rêves n'étaient, après tout, rien que des rêves, à jamais irréalisables, selon toute apparence. Dans tous les cas, ils ne pouvaient plus se réaliser; elle-même avait élevé une barrière devant l'accomplissement de ces brillantes visions, et force lui était d'accepter les conséquences de son action.

Il faisait nuit noire par cette soirée d'hiver, quand l'omnibus s'arrêta à l'enseigne du *Cock*, à Graybridge. Il y eut un nouveau transbordement des bagages avant qu'Isabel pût s'en aller à pied avec son mari, Oui, ils allaient partir à pied. A quoi bon les dix livres dépensées en splendeurs à Murlington, puisque la lune de miel devait se terminer par une dégradation pareille? Ils s'éloignèrent à pied. Les rues était glis-

santes et la ruelle où s'élevait la maison de George était boueuse; mais, comme il le dit, ce n'était qu'à cinq ou dix minutes de chemin, et personne à Graybridge n'aurait eu l'idée de louer une voiture pour un trajet si court.

Ils se rendirent donc à pied chez eux, suivis par un haquet chargé de leurs bagages, et quand ils furent à la porte, ils ne trouvèrent qu'une faible lueur dans la lanterne rouge au-dessus du laboratoire. Tout le reste était dans l'obscurité; car la lettre écrite par George à Jeffson avait été jetée trop tard à la poste et les époux n'étaient pas attendus. Chacun se représentera le froid glacial que comporte ce seul fait. Il n'y avait pas de feu dans les chambres, aucun préparatif de joyeuse réception, et l'atmosphère était imprégnée d'une vague odeur de potasse, qui revêlait un récent nettoyage. Mathilda était plongée jusqu'aux coudes dans un baquet quand le jeune maître de la maison sonna chez lui et elle sortit les bras blancs d'écume de savon et le visage malpropre pour recevoir les jeunes mariés. Elle apporta un chandelle fumeuse au parloir et s'agenouilla pour allumer le feu, tout en exprimant son étonnement de l'arrivée inattendue de Gilbert et de sa femme.

— Mon mari est allé faire des emplettes à Conventford et nous sommes tout sens dessus dessous, madame, — dit-elle, — mais nous allons faire de notre mieux et arranger tout bien vite. M. George nous a dit lundi aussi clairement que possible, et sa lettre n'est pas encore arrivée; vous excuserez donc que rien ne soit encore préparé.

Mathilda aurait pu continuer à s'excuser plus longtemps; mais elle se releva vivement pour courir à

Isabel qui s'était mise à sangloter violemment. On dira qu'elle était romanesque, impressionnable, égoïste même; — cela est vrai, mais son pauvre cœur ignorant se révoltait contre la ruine complète de ses rêves.

— Tout cela est bien triste ! — s'écriait-elle; — cela paraît bien misérable !...

George revint de l'écurie où il était allé voir *Brown Molly* et apporta à sa femme des sels volatils dans un verre d'eau. Mathilda consola la pauvre enfant, la conduisit dans sa chambre à coucher à moitié préparée où les tapis étaient encore repliés et dont les murailles blanchies à la chaux, — comme dans les vieilles maisons, — et les meubles nus, avaient un aspect lamentable et désolé à la lumière de la chandelle. Mathilda apporta une tasse de thé à sa jeune maîtresse et s'assit à son chevet pendant qu'Isabel buvait, tout en causant et en la consolant, bien qu'elle ne conçut pas une idée très-flatteuse d'une jeune personne qui avait une attaque de nerfs parce qu'il n'y avait pas de feu dans son salon.

— Il est vrai que cela a pu au premier abord vous paraître froid, triste, et mal agencé, — dit avec indulgence Mathilda, — mais nous aurons bientôt fait de mettre les choses en bon ordre.

Isabel hocha la tête.

— Vous êtes bien bonne, — dit-elle, — mais ce n'est pas pour cela que j'ai pleuré.

Elle ferma les yeux, non pas parce qu'elle avait envie de dormir, mais parce qu'elle voulait que Mathilda s'éloignât et la laissât seule. Puis lorsque l'excellente femme se fut retirée sans bruit et eut fermé la porte, elle rouvrit lentement les yeux et regarda

les objets qu'elle devait apercevoir chaque matin pendant le reste de ses jours.

La chambre ne contenait assurément rien de joli. Il y avait une cheminée étroite sur la tablette de laquelle on voyait quelques fragments de spath du comté de Derby et quelques autres productions minérales. Au-dessus une vieille gravure représentant un sujet biblique entouré d'un cadre noir. Il y avait une armoire-garde-robe, massive, en bois peint, dont une bonne partie de la peinture était tombée; une table-toilette, également en bois peint ornée d'un miroir carré enrichi d'ornements en cuivre au cadre et au support, — un miroir dans lequel le grand père de George s'était regardé soixante-dix ans auparavant. Isabel contemplait sur les murs blancs, avec une horrible fascination, les ombres géantes de ces meubles étranges. Elle trouvait tout cela bien laid! et elle se révoltait contre son mari en songeant qu'il aurait pu changer tout cela et qu'il avait néanmoins laissé cette chambre dans sa hideuse nudité.

En attendant, George était très-affairé dans son laboratoire; il manœuvrait son pilon avec un tel entrain qu'il semblait battre la mesure d'une chanson, et il songeait combien il était heureux maintenant qu'Isabel était sa femme.

CHAPITRE XI.

ENNUI.

Quand l'impression glaciale de cette première soirée à Graybridge fut passée et disparue, Isabel ressentit

une sorte de remords de l'accès de mécontentement et de désappointement qui en avait été la conséquence. Cette sensation aiguë de désolation disparut avec la mauvaise influence du jour et de l'heure. Au grand jour, sa maison lui apparut sous un meilleur aspect, et sa nouvelle existence lui sembla un peu moins lamentable. Oui, elle ferait son devoir, elle serait la femme dévouée de son cher George, qui était si bon pour elle et qui l'aimait avec un dévouement si généreux.

Elle parut pour la première fois avec lui à l'église de Graybridge, le lendemain de ce samedi si triste et si humide et pendant tout le sermon elle pensa à sa nouvelle demeure et à ce qu'elle pouvait faire pour la rendre coquette et jolie. Le recteur de Graybridge avait choisi ce jour-là un des textes les plus obscurs de l'épître de saint Paul aux Hébreux pour sujet de son sermon, et Isabel n'essaya même pas de le comprendre. Elle laissa ses pensées courir aux tapis et aux rideaux, aux vases de porcelaine pour les fleurs et aux jalousies, en un mot à toutes ces menues améliorations qui devaient transformer la nudité anguleuse de la maison de George en cottage coquet et gracieux. Ah! si les arbres avaient poussé différemment! s'il y avait eu des parasites herbacés grimpant après les cheminées, et une pelouse en pente, et une haie de lauriers, et de petites allées contournées, et un banc rustique caché sous le feuillage d'un saule pleureur au lieu de cet affreux carré de choux et de groseilliers et de ces sillons de terre striant la surface nue du jardin!

Après le service, il y eut un repas improvisé à la hâte par Mathilda. Isabel ne fit guère attention à ce qu'elle mangea. Elle était à cette période de la vie

pendant laquelle une jeune personne de dispositions sentimentales sait à peine distinguer le filet de bœuf rôti du veau braisé; mais elle remarqua que les fourchettes étaient d'acier, et que leurs manches noueux faisaient penser à une espèce de cerf excessivement sauvage. Le moutardier était en métal garni de verre bleu, les assiettes en forme de panier, et il y avait une cruche en grès pour la bière brune du cru; en un mot, tout lui parut laid et vulgaire.

Après le repas, Mme Gilbert s'amusa à parcourir la maison avec son mari. Tout bien considéré, c'était une maison très-tolérable. Mais elle n'était pas jolie. Elle avait été habitée par des gens qui se regardaient comme satisfaits tant qu'ils avaient des siéges pour s'asseoir, des lits pour dormir, des tables, des tasses, et des assiettes pour les usages ordinaires des repas, et qui auraient regardé l'achat d'un chaise sur laquelle on n'aurait pas pu s'asseoir ou d'une tasse dans laquelle on n'aurait jamais bu, comme quelque chose d'inutile et d'absurde pour ne pas dire coupable, puisque cela comportait une dépense d'argent qui aurait pu être consacré à un meilleur usage.

— George, — dit avec douceur Isabel quand elle eut visité toutes les chambres, — n'as-tu jamais pensé à remeubler la maison ?

— A la remeubler ?... Que veux-tu dire, Izzie ?

— Je veux dire acheter un autre mobilier, mon ami. Celui-ci est bien vieux !

George le conservateur hocha la tête.

— Je l'en aime davantage pour cette raison, Izzie, — dit-il. — C'était celui de mon père, vois-tu, et avant lui, celui de son père. Je n'en changerais pas un fétu pour rien au monde; de plus, c'est un mobilier

si solide !... On ne fait plus aujourd'hui des chaises et des tables comme cela.

— C'est vrai, — murmura Izzie avec un soupir, — et je n'en suis pas fâchée.

Puis tout à coup elle croisa les mains sur le bras de son mari et le regarda avec des yeux dilatés et brillants d'enthousiasme.

— Ah! George ! — s'écria-t-elle, — il y avait dans une des boutiques de Conventford une ottomane assez grande pour trois personnes, avec de petites tablettes destinées à supporter les tasses et les soucoupes des personnes assises et un espace réservé au centre pour des fleurs! Et je l'ai marchandée; — j'aime beaucoup à marchander, cela fait presque autant de plaisir que d'acheter, — et cela coûtait seulement onze livres dix shillings, et je suis certaine qu'on ferait un rabais. Ah ! George, si tu voulais changer le parloir en salon, et mettre l'ottomane au centre, des rideaux de perse brodés de rose aux fenêtres, faire tapisser les murs avec un papier blanc glacé, et ajuster des jalousies aux fenêtres...

George mit sa main sur la jolie bouche dont les paroles s'échappaient si rapidement.

— Doucement, Izzie ! — dit-il. — Veux-tu donc me ruiner avant la fin de l'année ? Toutes ces belles choses feraient un trou d'une centaine de livres. Non, non, ma chère; notre parloir a suffi à mon père et à ma mère et il doit suffire à toi et à moi. Petit à petit, quand ma clientèle s'accroîtra, et j'ai beaucoup de raisons pour espérer cet accroissement, nous songerons à faire l'emplette d'un nouveau tapis de Kidderminster... quelque chose d'économique à dessin américain par exemple... mais jusqu'à ce moment...

Isabel se détourna avec un geste de dégoût.

— Que m'importe un tapis neuf? — dit-elle. — Mon désir était d'embellir la maison.

Oui, elle voulait des embellissements; elle voulait introduire quelque grâce dans sa vie; quelque chose qui, de loin au moins, ressemblât aux objets que ses livres lui décrivaient. Tout ce qui était beau lui causait un frisson de bonheur; tout ce qui était laid la faisait souffrir, et elle ignorait encore que la vie n'a jamais été destinée à être une succession de joies et que l'âme doit monter vers la lumière supérieure à travers une région de souffrance, d'obscurité et de confusion, de même que les plantes n'arrivent à leur floraison qu'après être montées vers le soleil, en traversant de sombres couches de terre. Elle voulait être heureuse et se réjouir à sa façon. Elle n'avait pas la patience d'attendre que le bonheur qui lui était dévolu ici-bas vînt la trouver, et elle prenait la faculté d'apprécier les belles choses et d'en jouir pour une sorte de droit divin au bonheur et à la richesse.

Dire que George ne comprenait pas sa femme, c'est dire bien peu de chose. Personne, Sigismund excepté, n'avait encore compris Isabel. Elle ne s'exprimait pas mieux que les autres jeune filles de son âge; parfois elle s'exprimait plus mal, car elle voulait dire tant de choses que la confusion se mettait dans cet enchevêtrement de pensées folles et d'enthousiasmes romanesques qui remplissaient son esprit. Dans sa famille, les gens de l'entourage de Mlle Sleaford avaient été beaucoup trop absorbés par les réalités de la vie pour attacher quelque importance aux rêveries romanesques d'une jeune personne. Mme Sleaford pensait avoir dit tout ce qu'on pouvait dire d'Isabel, lorsqu'elle avait dé-

claré qu'elle n'était qu'une paresseuse et une égoïste, capable de s'asseoir sur l'herbe à lire des romans pendant que sa famille périrait dans les flammes. Les garçons regardaient leur sœur consanguine avec cette expression de pitié et de mépris que tous les jeunes garçons ressentent à l'égard d'un être assez faible pour être une fille.

M. Sleaford aimait beaucoup sa fille unique, mais il l'aimait surtout parce qu'elle était jolie et que ses yeux ne ressemblaient qu'à ceux de la jeune femme qui lui avait été enlevée si jeune.

Personne n'avait donc compris Isabel, et George était le dernier homme qui pût comprendre la femme qu'il avait choisie pour épouse. Il l'aimait, il l'admirait, et il désirait sincèrement qu'elle fût heureuse; mais il voulait la rendre heureuse selon l'idée qu'il se faisait du bonheur et non pas à son point de vue à elle. Il voulait la voir enchantée des petites soirées guindées, pendant lesquelles les demoiselles Pawlkatt et les demoiselles Burdock, et la jeune Mme Henry Palmer, femme de M. Henry Palmer, le jeune, avoué, discouraient agréablement sur les derniers modèles de travaux au crochet ou sur le dernier mémoire populaire d'un prêtre évangélique défunt. Isabel ne prenait aucun intérêt à ces choses et n'éprouvait aucun bonheur dans cette société. Malheureusement elle le laissa voir, et, après plusieurs soirées de ce genre, l'aristocratie de Graybridge s'éloigna d'elle, se bornant à de rares visites par égard pour George, que l'on plaignait sincèrement du choix malencontreux qu'il avait fait.

Isabel fut donc laissée à elle-même, et, insensiblement, elle retomba dans le même genre de vie qu'elle avait mené à Camberwell

Elle avait renoncé à toute idée d'embellir le logis qui était devenu le sien. Après la tentative pour l'ottomane, il y en avait eu beaucoup d'autres qu'Isabel avait faites en faveur d'améliorations plus modestes et moins dispendieuses et qui s'étaient écroulées devant le robuste bon sens sous lequel George s'était fait une loi de refroidir l'exaltation de sa femme. Il avait épousé cette jeune fille parce qu'elle ne ressemblait à aucune autre femme; mais maintenant qu'elle était sa propriété, il se mettait consciencieusement à l'œuvre pour la faire rentrer dans le moule ordinaire au moyen de ce fer moral qu'on nomme le bon sens.

Il réussit au delà de ses espérances. Isabel renonça à tout espoir de rendre sa nouvelle habitation jolie, ou de transformer George en Walter Gray. Elle s'était trompée et elle acceptait les conséquences de son erreur; elle retomba dans cette existence oisive et rêveuse qu'elle avait menée si longtemps chez son père.

Les occupations du médecin l'absorbaient tout le jour, et Isabel était livrée à elle-même. Il lui manquait toutes les distractions ordinaires d'une jeune mariée. Pas de domestiques à réprimander, pas de vaisselle à épousseter, pas de puddings, de pâtés, ou de potages à composer pour les repas de son mari. Mathilda s'acquittait de tous ces soins et se fût offensée de la plus légère immixtion de *la petite fille* que Gilbert avait épousée. Isabel agissait donc à sa guise, c'est-à-dire qu'elle lisait des romans du matin au soir, tant qu'elle avait des romans à lire ou qu'elle écrivait des fragments de vers lacrymatoires sur des demi-feuilles de papier.

Quand vint le printemps, elle sortit — seule; car son

mari, occupé chez ses malades, n'avait pas le temps de l'accompagner. Elle faisait de longues excursions dans ces campagnes charmantes et songeait à cette existence qui ne devait jamais être la sienne. Elle parcourait seule les sentiers agrestes bordés de haies en fleurs, et elle s'asséyait, toujours seule, au milieu des boutons d'or et des pâquerettes, un livre sur les genoux, dans un coin de prairie ombragé où l'aubépine luxuriante formait un dais naturel au-dessus de sa tête. Les rares passants qui traversaient les champs des environs de Graybridge trouvaient souvent la jeune femme du médecin assise à l'ombre d'une vaste ombrelle verte, ayant à côté d'elle un monceau de fleurs sauvages se fanant dans l'herbe, et un livre ouvert sur les genoux. Parfois elle s'aventurait jusqu'à Turston's Crag, château de lord Turston ; bonne vieille construction, île d'une splendeur gothique perdue au milieu d'un océan de vertes prairies, où l'on voyait, à l'ombre d'un noble édifice, une cascade, un moulin, et une maisonnette de meunier comme on n'en voit que dans les tableaux. Un pont rustique était jeté sur cette cascade bruyante et un chêne monstrueux couvrait de ses rameaux touffus toute la largeur du ruisseau. C'était sur un banc grossier, à l'ombre de ce patriarche des arbres, qu'Isabel aimait à s'asseoir.

Les gens de Graybridge ne tardèrent pas à remarquer les allures de Mme Gilbert et donnèrent à entendre qu'une jeune personne qui consacrait une si grande partie de son temps à la lecture des œuvres de fantaisie, ne pouvait guère être le modèle des épouses. Moins de trois mois après son mariage, les dames qui avaient connu George garçon, commençaient à le plaindre et lui prédisaient déjà une carrière de mal-

heurs domestiques comme il est rarement donné à un homme d'en rencontrer.

Mme Gilbert n'était pas jolie. Les dames de Graybridge vidèrent la question pendant la première soirée à laquelle George et sa femme n'assistèrent pas. Elle n'était pas jolie... quand on la regardait de près; c'était sur cette finesse que reposait cette critique féminine. De loin, assurément, Mme Gibert pouvait faire de l'effet. La dame qui trouva ces mots : « Faire de l'effet, » eut beaucoup de succès auprès de ses amies. De loin, Isabelle pouvait « faire de l'effet » aux personnes qui aiment les yeux d'une grandeur démesurée et les lèvres assez rouges pour donner l'idée de la fièvre scarlatine. Mais en examinant Mme Gilbert, cette apparence de beauté s'évanouissait et il ne restait plus qu'une jeune femme chétive, à traits insignifiants, et à chevelure épaisse et noire, — une chevelure si massive et si commune qu'il n'y avait certainement pas lieu d'être fière — comme Isabel l'était sans doute — de sa longueur et de son volume extraordinaires.

Mais tandis que les dames de Graybridge critiquaient sa femme et prophétisaient pour lui toutes sortes de mésaventures effroyables, chose étrange, George était très-heureux. Il avait épousé la femme qu'il aimait, et pas un instant l'idée qu'il avait mal placé son amour et qu'il s'était marié trop tôt ne lui entra dans l'esprit. Lorsqu'il rentrait au logis, après une journée laborieuse, il trouvait pour le recevoir une femme charmante, — une femme adorée et adorable qui lui mettait les bras autour du cou, l'embrassait, et lui souriait. Il n'était pas homme à s'apercevoir que ce baiser gracieux, que cette caresse, que ce sourire, étaient des gestes presque machinals et irréfléchis. Il

dînait, soupait, prenait le thé, selon le cas, étendait ses longues jambes sur le vieux tapis, causait avec sa femme, et il était heureux. Si elle avait un livre ouvert à côté de son assiette et que, pendant qu'il lui parlait, ses regards se tournassent de temps en temps vers la page, elle lui avait dit souvent qu'elle pouvait lire et écouter simultanément, — ce qui était vraisemblable, il ne s'en formalisait pas. Qu'est-ce que le mari le plus exigeant pouvait demander de plus que de doux sourires et de gracieux regards? George était gâté sous ce rapport. Isabel lui était très-reconnaissante, par la raison qu'il ne la grondait jamais pour sa nonchalance et sa passion pour les romans, et qu'il ne l'ennuyait, ni ne la réprimandait jamais, comme avait fait sa belle-mère. Elle l'aimait comme elle aurait aimé un frère aîné qui lui eût laissé faire ses volontés. Tant qu'il ne la taquinait pas avec son bon sens, elle était heureuse et presque satisfaite de sa destinée. Oui, elle était satisfaite de son existence, qui était invariablement la même chaque jour, et de la vieille ville maussade, immuable dans son repos. Elle en était satisfaite, comme un mangeur d'opium est satisfait du monde extérieur; ce n'est que le cadre qui entoure toutes sortes d'images splendides et incessamment changeantes. Elle était satisfaite d'une existence qui lui donnait tout le loisir de rêver à un autre monde.

Ah! combien elle y songeait à cette vie brillante et si différente! cette vie qui contenait des passions, de la poésie, de la beauté, de l'enthousiasme et du désespoir! Là, au milieu de ces prairies, de ces ruisseaux bavards, de ces haies en fleur, la vie n'était qu'un long rêve, et l'on pouvait aussi bien être une vache à l'œil noir, ruminant du matin au soir dans le

même pâturage, qu'une jolie femme douée d'une âme ardente et altérée.

Mme Gilbert pensait à Londres, — à ce magique West End, perle de Londres, qui n'a rien de commun avec le grand désert métropolitain qui l'entoure. Elle pensait à ce Saint des saints, à ce sanctuaire de la vie dans lequel toutes les femmes sont jolies, tous les hommes sont dangereux, et dont l'existence est un tourbillon de bals, de dîners, de fleurs de serre chaude, et de désespoir. Elle pensait à cette existence inconnue et se la représentait; elle frémissait à l'idée de sa splendeur et de son éclat, tout en s'asseyant près de la cascade bavarde, en écoutant le tic-tac du moulin et le clapotement des herbes dans l'eau. Elle se voyait au milieu des lumières et de la musique de cet autre monde, reine d'un boudoir discrètement éclairé, où l'on admirait, disséminées sur les tapis et sur les meubles, des fourrures d'hermine étincelante de blancheur; où, parmi des effets confus produits par mille objets éclatants et le mélange de toutes les couleurs, elle s'asseyait, ou plutôt se blotissait au milieu des coussins soyeux d'un meuble doré, — sorte de galère de Cléopâtre pour le coin de feu, — et écoutait dédaigneusement (elle se croyait toujours dédaigneuse) les compliments éloquents du prince dangereux. Puis c'était le Park! elle s'y voyait parfois montée sur un cheval arabe, — un cheval noir, — qui s'emporterait à l'heure où la promenade est le plus encombrée, et qui courrait risque de la tuer en admettant qu'elle pût être tuée; mais elle le maîtriserait comme aucune femme ne maîtrisa encore un coursier arabe, et reprendrait son allure tranquille entre deux haies de spectateurs partagés entre l'effroi et l'admiration, ses

cheveux dénoués tombant sur ses épaules et ses paupières baissées ombrageant ses joues animées. Puis le prince dangereux, poussé à bout par un inflexible dédain, tomberait malade et serait à l'article de la mort; et, une nuit, pendant qu'elle serait au bal, vêtue de dentelles nuageuses, les cheveux ornés de diamants, il l'enverrait chercher, il enverrait prier par son valet de chambre cette créature sans pitié, mais belle et adorable, de venir à son lit de mort, et elle le verrait couché, faiblement éclairé par la lumière voilée d'une lampe discrète; elle le verrait pâle et repentant, romanesque et enchanteur! Et à l'instant où elle tomberait à genoux, dans tout l'éclat de ses dentelles et de ses diamants, il se romprait un vaisseau et rendrait le dernier soupir! Puis elle retournerait au bal et se montrerait la plus joyeuse et la plus charmante de ce tourbillon d'élégance et de beauté. Seulement, le lendemain, quand ses femmes viendraient la réveiller, elles la trouveraient... morte!

Parmi les livres que Mme Gilbert emportait le plus fréquemment sur le banc près de la cascade était ce même volume que Charles Raymond avait examiné d'un air si dédaigneux dans le bois de Hurstonleigh, — le petit volume de poésies intitulé les *Rêves d'un Etranger*. Raymond avait donné à sa gouvernante quelques volumes de littérature facile quelque temps après son mariage, et ce pauvre petit volume se trouva du nombre. Isabel savait par cœur Byron et Shelley, et, comme elle pouvait réciter pendant des heures entières de longs passages mélancoliques de l'un ou de l'autre de ses poëtes favoris, elle s'attacha avec ardeur à ce petit volume à couverture verte, œuvre d'un auteur inconnu.

D'une façon ou d'une autre, les *Rêves d'un Etranger* répondaient à ses rêveries, car ils appartenaient à cet autre monde brillant qu'elle ne devait jamais voir. Mais combien l'étranger était familier avec cette contrée enchanteresse, et avec quelle indifférence il parlait de fleurs de serre chaude, de diamants, de tapis d'hermine, et de coursiers arabes! Elle lut et relut ces poëmes pendant les lourdes journées de juin, assise dans le vieux petit parloir lorsque la température ne permettait pas les excursions dans la campagne, et se levant de temps en temps pour étudier son profil dans la glace placée sur la cheminée, afin de s'assurer si elle ressemblait à l'une de ces créatures splendides, mais sans cœur, sur la tête desquelles l'étranger versait des torrents d'injures mélodieuses.

Quel était donc cet étranger? Isabel avait fait cette question à Raymond, et la réponse l'avait un peu décontenancée. L'étranger était un hobereau du Midland, lui avait dit Raymond; et ce mot de « hobereau » ne faisait penser qu'à un homme à larges épaules et à visage rougeaud, vêtu d'un habit rouge, et chaussé de bottes à revers. Non, un gentilhomme campagnard ne pouvait être l'auteur de ces vers moitié mélancoliques, moitié sceptiques, de ces délicieuses élégies dédaigneuses sur l'inanité des jolies femmes et des choses en général! Isabel s'était tracé à son usage le portrait de l'auteur, — elle avait fait son poëte idéal, qui se levait dans sa gloire mélancolique et chassait de son souvenir le gentilhomme campagnard vêtu de rouge, lorsqu'elle s'asseyait ayant les *Rêves d'un Etranger* sur les genoux ou qu'elle griffonnait de faibles imitations de la poésie de ce gentleman sur le dos de vieilles enveloppes et autres fragments de papier de rebut.

Parfois, quand George avait soupé, Isabel lui faisait la faveur de lui lire à haute voix l'un des poëmes les plus échevelés des *Rêves d'un Etranger*. Mais, au moment où l'étranger se montrait le plus harmonieusement cynique, et que la voix de la jeune femme devenait tremblante par la surexcitation soudaine de ses sentiments, ses regards, se tournant par hasard du côté de son mari, le surprenaient baillant derrière son verre ou faisant sur ses doigts le compte des visites dues par un de ses malades. Une fois, entre autres, George fut exclusivement surpris de voir sa femme laisser tomber son livre et fondre en larmes. Il ne devina pas un seul instant la cause de ce chagrin; mais il resta ébahi, la regardant pendant plusieurs secondes avant de pouvoir trouver une seule parole de consolation.

— Tu n'aimes pas la poésie, George, — s'écria-t-elle avec l'emportement d'un enfant gâté. — Pourquoi donc me laisses-tu lire si tu n'aimes pas les vers?

— Mais je les aime, ma chère Izzie, — balbutia Gilbert d'un ton conciliant, — du moins j'aime à t'entendre lire si cela t'amuse.

Isabel lança « l'étranger » dans l'angle le plus éloigné de la chambre, et se détourna de son mari comme s'il l'avait frappée.

— Tu ne me comprends pas, — dit-elle; — tu ne me comprends pas!

— Non, ma chère Isabel, — répondit avec dignité Gilbert, car son bon sens reprit ses droits après le premier moment de surprise; — je ne te comprends certainement pas quand tu te mets dans une colère pareille sans cause apparente.

Il se leva, alla chercher le petit volume, et arran-

gea soigneusement les feuillets froissés; car c'était un homme d'ordre, et la vue d'un livre ouvert sur le tapis lui était désagréable.

Le pauvre George avait certainement raison, et Isabel était une jeune femme très-capricieuse et très-emportée quand elle se laissait aller à un accès de colère et de désolation, parce que son mari comptait sur ses doigts pendant qu'elle lui faisait la lecture. Mais ce sont ces petites choses-là qui causent les tourments des gens qui sont à l'abri des orages et des tempêtes de la vie. Ces chagrins-là sont les brumes écossaises, les pluies fines et incessantes de l'existence. Le temps ne paraît pas très-mauvais à ceux qui étudient derrière la vitre, mais cette pluie menue, presque imperceptible, glace l'infortuné piéton jusqu'aux os. Ceci me rappelle l'histoire d'une dame qui était une musicienne accomplie et qui, dans le demi-jour d'une après-midi de sa lune de miel, se mit au piano à l'intention de son mari. Elle joua comme jouent quelques femmes : elle fit passer toute son âme sur les touches, et exprima les pensées les plus ravissantes et les plus pures par quelques-uns des chefs-d'œuvre de Beethoven et de Mozart.

— Voilà un air très-gentil, — dit complaisamment le mari.

C'était une femme fière et réservée. Elle ferma le piano sans un mot de reproche ou de dédain; mais de sa vie, et elle atteignit un âge avancé, elle ne remit la main sur les touches.

CHAPITRE XII.

QUELQUE CHOSE COMME UN ANNIVERSAIRE.

Il arriva que le lendemain même du jour où Isabel eut ce petit accès de colère était une occasion solennelle dans l'existence de George. C'était le 2 juillet et l'anniversaire de la naissance de sa femme, — le premier anniversaire depuis son mariage, — et le jeune médecin avait prémédité un grand repas et une grande surprise, une fête complète en un mot, en l'honneur de ce jour. La mauvaise humeur d'Isabel lui avait donc été particulièrement sensible. Ne pensait-il pas à elle et au plaisir qu'il voulait lui donner, à l'instant même où elle lui reprocha son manque d'intérêt pour l'Étranger? Que lui importait l'Étranger? Il n'appréciait pas

Clotilde, ma beauté, Clotilde, brune et fière,
Tandisque dans tes yeux brillait un feu voilé,
A la danse laissant une foule légère,
Nous vînmes à l'écart sous le ciel étoilé.
Là, l'enivrant parfum de tes tresses flottantes
Inondait mon visage, et pourtant ton accent,
Rhythme mélodieux, mélopée enivrante
Imposait à mon cœur respect, amour ardent;

mais il aimait sa femme et cherchait à lui plaire; il avait prémédité et mis à exécution le plan d'une partie de plaisir à son intention. Il avait loué une voiture, et une voiture découverte encore, pour toute la

journée, et Mathilda avait préparé un panier de provisions contenant du porto et du sherry pris au *Cock*, et toutes sortes de gourmandises à la mode de son pays. George avait écrit à Raymond, pour l'inviter, ainsi que les orphelines, cela va sans dire, à se joindre à lui et à sa femme pour une visite au château de Warncliffe, la curiosité du pays. Raymond avait accepté; tout avait donc été soigneusement arrangé et scrupuleusement caché à Isabel.

Isabel fut très-contente lorsque son mari lui apprit de grand matin la fête projetée pour la journée. Lorsqu'elle reçut cette nouvelle, elle arrangeait ses longs bandeaux noirs en se regardant dans un petit miroir accroché à la fenêtre ouverte. Elle courut à la garde-robe pour voir si elle avait une robe de mousseline fraîche. Oui, il y en avait une : la même qu'elle portait le jour du déjeuner champêtre à Hurstonleigh. George fut enchanté de voir sa joie, et il s'assit sur le bord de la fenêtre, la suivant des yeux pendant qu'elle arrangeait son col et qu'elle se mettait au cou un petit ruban, tout en s'admirant dans la glace.

— Je veux recommencer la journée de l'année dernière, Izzie ; cette journée où je t'ai demandé de m'épouser. M. Raymond doit apporter la clef du parc de Hurstonleigh, où nous nous rendrons en voiture après avoir visité le château. Nous déjeunerons comme la première fois, et de là nous irons voir la même ferme modèle pour prendre le thé. En un mot, ce sera exactement la même chose.

Ah! George! George!... es-tu assez ignorant des choses de ce monde pour ne pas savoir qu'aucun jour de la vie n'a son pendant, et qu'essayer d'amener

la répétition exacte d'une occasion quelconque, c'est tenter l'impossible!

Il y a six milles de Graybridge à Warncliffe, la vieille et sévère ville provinciale, la bonne vieille ville, aux églises étonnantes, aux portails sombres, aux rues escarpées et rocailleuses, le tout dominé par le château antique et majestueux et ses tours noires, et ses créneaux, et ses mâchicoulis, et ses souterrains dont la paroi extérieure est incessamment lavée par une eau bleue courante. Je n'ai jamais vu le château de Warncliffe autrement que par un soleil éclatant, et ma main reste inerte lorsque j'essaye de le décrire. Il est facile d'inventer un château et de s'extasier devant des murailles couvertes de lierre et des créneaux en ruine; mais devant la réalité grandiose, je recule impuissante; je ne sais plus rien décrire: l'ensemble majestueux me frappe trop, et je sens toute l'insuffisance de mes paroles. Je ne puis dire qu'une chose: c'est que, pendant l'été, cette campagne du Midland est un paradis anglais orné de tous les trésors d'une grâce naturelle, enrichi par les plus heureuses associations de la poésie et du romanesque.

Raymond attendait devant une petite porte bâtarde lorsque la voiture s'arrêta. Il offrit son bras à Isabel et la conduisit par une allée tortueuse toute verdoyante, puis à travers une pelouse unie, et, passant sous un porche majestueux à travers une seconde pelouse, tapis de velours entouré de massifs, échantillon très-heureux de l'art du jardinier-paysagiste.

Ils pénétrèrent dans le château en même temps qu'un petit groupe de visiteurs qui s'étaient réunis sur le grand perron devant la porte. Une digne femme de charge, vêtue d'une fastueuse robe de soie, se mit à la

tête du convoi, et entama à haute voix le débit du catalogue des curiosités renfermées dans le vestibule du noble château. C'était une salle magnifique où se voyaient rangées symétriquement, le long des murailles, les effigies armées de pied en cap des guerriers disparus. Entre ces portraits, des panoplies composées de haches d'armes, de casques à cimiers, d'andouillers gigantesques, de casse-tête indiens, de peaux de loups canadiens, et d'armes australiennes. Les lambris disparaissaient sous ces objets multiples et derrière des casiers pour les archives, meubles massifs en chêne ou en bois d'ébène sculpté. Trois fenêtres très-encaissées dominaient le plus ravissant paysage et le plus coquet ruisseau de toute l'Angleterre.

Pendant que la femme de charge se déroulait comme une boîte à musique que l'on vient de remonter, en mettant autant d'expression et d'âme dans ses paroles qu'on en trouve dans les mélodies populaires interprétées par une tabatière à musique, Raymond conduisit Isabel à la fenêtre et lui montra les eaux azurées de la Wayverne se précipitant à travers les masses de rochers et de verts bouleaux sur un lit de cailloux qui brillaient au soleil, puis jouant à cache-cache sous le feuillage des saules, babillant en courant à travers les mousses d'un vert d'émeraude et les sables dorés, et enfin se jetant avec un élan soudain dans les tranquilles profondeurs au-dessous du pont.

— Regardez ceci, mon enfant, — dit Raymond, — ce n'est pas dans le catalogue. Je vous apprendrai tout ce que vous voudrez connaître sur le château, et nous traiterons la dame à la robe de soie comme les habitants de Londres traitent les joueurs d'orgue. Nous lui donnerons une demi-couronne pour qu'elle s'en

aille et qu'elle nous laisse regarder à notre guise les tableaux, les armures, les armes, les tapisseries, et la célèbre table de toilette ornée de sa pelote, sur laquelle Sa Gracieuse Majesté enfonça l'épingle qu'elle retira de la bride de son chapeau, lorsqu'elle daigna déjeuner chez lord Warncliffe il y a un ou deux ans. Tout ceci, dans l'opinion de la femme de charge, c'est la perle du catalogue. Mais nous examinerons les tableaux sans elle, madame Gilbert, et je vous en expliquerai le sujet.

A mon avis, le château de Warncliffe est l'un des sites les plus agréables du royaume. Les salles n'en sont ni nombreuses ni très-vastes. Les tableaux ne sont pas en grand nombre, mais ils sont très-choisis, et placés à portée des regards, ils n'obligent pas à cette tension de l'épine dorsale qui fait un supplice de la visite du plus grand nombre des musées. Le château de Warncliffe est semblable à un souper fin ; les plats ne sont pas innombrables, mais ils sont si bons qu'on se prend à désirer qu'ils soient plus abondants. Je suis allé à Hampton Court avec des gens qui vous donnent quarante minutes pour *faire* toutes les chambres, et une après-midi de dimanche à Versailles avec un cicérone qui, chaque fois que je regardais un tableau, me rappelait sévèrement qu'il me restait encore quatre-vingts salons à voir avant le dîner. Mais à Warncliffe vous parcourez à loisir une succession de salles claires et gaies qui ont de plus le charme de paraître habitées par les propriétaires. Vous ne voyez pas seulement des Murillos et des Titiens, des Lelys et des Van-Dycks, accrochés aux murailles, mais encore des guéridons couverts de livres, des ouvrages féminins semés çà et là ; puis, de quelque côté que vous vous tourniez, la

babillarde Wayverne chante et court sous les fenêtres, et au delà un panorama de prairies verdoyantes et des massifs de bois empourprés à l'horizon.

Isabel parcourait les salons dans un ravissement muet, mais sous ce ravissement il y avait la morsure d'une souffrance cachée.

Ses rêves étaient donc réels; il existait des endroits comme ceux-ci et des gens qui y habitaient. Gens heureux pour qui la vie était toute grâce et toute poésie, qui regardaient par ces fenêtres, qui s'asseyaient dans ces antiques fauteuils, qui possédaient des coffrets de mosaïques florentines, des portraits peints par Van Dyck, les bustes en marbre des empereurs romains, des tapisseries des Gobelins, et cent objets d'art charmants, dont les noms seuls étaient une langue inconnue à Isabel, qui les entouraient de tous côtés et *toujours!*

Pour quelques gens c'était ainsi qu'était la vie; et pour elle... Elle frissonna en pensant au parloir de Graybridge, — au tapis râpé, aux rideaux de damas passés de couleur et bordés de velours éraillé, aux vases fêlés placés sur la cheminée. Et quand même George lui eût donné ce qu'elle avait demandé : l'ottomane, les jalousies, et les rideaux roses.... à quoi cela aurait-il servi ? Sa chambre n'aurait pas ressemblé à celle-là. Elle regardait autour d'elle dans une sorte de rêve ambulatoire, enivrée par la beauté du paysage. Sous cette impression on la conduisit dans une pièce plus vaste où son guide lui montra une petite peinture placé dans un angle, un Tintoret, qui était un joyau, disait-il.

Elle regarda le Tintoret d'un air à demi somnolent. Ce joyau était bien noir et ses beautés échappaient à

l'appréciation de Mme Gilbert. Elle ne pensait pas au tableau. Elle rêvait à quelque coup de baguette romanesque qui pourrait la transformer en héritière légitime d'un château comme celui-là, avec une rivière comme la Wayverne, bavardant sous les fenêtres, et de longues branches baignant leurs extrémités dans l'eau. C'étaient des pensées puériles de ce genre qui occupaient son esprit, pendant que Raymond s'étendait sur le fini et le modelé merveilleux du chef-d'œuvre vénitien. Mais elle fut tirée de sa rêverie, non par les remarques de son compagnon, mais par une voix de femme qui partait du côté opposé de la salle.

— On voit rarement le contraste des cheveux blonds et des yeux noirs, — disait la voix. — Ces yeux-là ont quelque chose de particulier.

Ces paroles n'avaient rien de remarquable; ce fut le ton dont elles furent prononcées qui attira l'attention d'Isabel. C'était le ton avec lequel Édith Dombey et lady Clara Vere de Vere auraient pu s'exprimer; un ton où l'on remarquait une sorte de hauteur nonchalante adoucie par la grâce féminine, un accent traînant qui n'avait rien d'affectueux, mais seulement une sorte de fluidité dans l'émission de la voix, quelque chose comme les passages marqués *legato* en musique.

— Oui, — répondit une autre voix, qui avait toute la nonchalance de la première sans en avoir la hauteur, — oui, c'est un joli visage. C'est Jeanne de Naples, n'est-ce pas? C'était une personne assez mal élevée, si je ne me trompe. Elle jeta quelqu'un par la fenêtre et se rendit absolument désagréable.

Raymond pivota aussi brusquement que s'il eût reçu un choc électrique et courut à travers le salon,

vers un gentleman nonchalamment couché sur l'un des fauteuils placés dans une embrasure.

— Comment, Roland, je vous croyais à Corfou !

Le gentleman se leva avec une espèce d'effort et en esquissant un soupçon de bâillement, mais son visage s'éclaira néanmoins et il tendit la main à l'ex-maître d'Isabel.

— Mon cher Raymond, combien je suis heureux de vous voir ! Je me promettais de vous aller prendre au saut du lit, demain matin, et de vous accaparer toute une journée. Je ne suis revenu qu'hier au soir, pour complaire aux désirs de mon oncle et de ma cousine, qui m'ont rencontré à Bade et ont tenu à me ramener avec eux. Vous connaissez Gwendoline?.... Oui, c'est vrai, j'oubliais.

Une dame, les cheveux blonds et le nez aquilin, vêtue d'un chapeau qui était la simplicité même, et qui ne pouvait être que l'œuvre d'une modiste versée dans l'art suprême de cacher son talent, laissa tomber le lorgnon à l'aide duquel elle étudiait Jeanne de Naples, et tendit une main gantée d'une façon si exquise qu'on l'aurait crue sculptée dans du marbre gris.

— J'ai bien peur que M. Raymond ne m'ait oubliée, — dit-elle ; — il y a si longtemps que mon père et moi nous avons quitté le Midland.

— Aussi Lowlands commençait-il à prendre l'aspect d'une habitation abandonnée. Lorsque je passais devant vos portes, je pensais involontairement à la maison hantée de Hood. Mais, cette fois, vous êtes venue pour tout de bon?.... comme si vous pouviez venir pour autre chose, — s'interrompit galamment Raymond. — J'espère que vous êtes revenus avec l'intention de rester?

— Oui, — répondit lady Gwendoline avec quelque chose qui ressemblait à un soupir, — mon père et moi nous nous proposons de nous fixer dans le Midland. Mon père a cédé, pour un certain temps, la maison de Clarges Street; tout au moins vendu son bail, je crois; ou quelque chose de ce genre. Et nous connaissons tous les coins et recoins du continent. Je crois donc que ce que nous avons de mieux à faire est de nous fixer à Lowlands. Mais je pense que Roland ne restera pas longtemps dans notre voisinage. Il se fatiguera de notre compagnie dans quinze jours, et il s'enfuira vers les Pyrénées, le Caire, ou l'Afrique centrale, n'importe où, pourvu que ce soit loin du monde!

— Ce n'est pas de vous que je me fatiguerai, Gwendoline, — dit le gentleman appelé Roland, qui avait repris sa première attitude nonchalante. — C'est moi qui suis mon propre ennui; le seul ennui dont un homme ne puisse se débarrasser. Mais je ne crois pas que je quitterai le Midland. Je vais m'adonner à la culture, à l'étude des instruments aratoires, et au drainage. Je commence à croire que le drainage possède une influence bienfaisante sur l'esprit humain; et j'enverrai à la Noël prochaine des élèves à Smithfield. Par la même occasion, vous m'apprendrez l'économie politique, Raymond; nous améliorerons la condition des ouvriers agriculteurs et nous fonderons un prix pour le meilleur traité sur... voyons... sur l'agriculture classique telle qu'elle nous est révélée par les écrits de Virgile, ce qui est, si je ne me trompe, précisément ce qu'il faut aux populations agricoles. C'est Gwendoline qui distribuera les prix : — un ruban bleu, une médaille d'or, une jaquette en toile, et une paire de bottes à revers.

Isabel était restée devant le Tintoret. Elle étai stupéfaite de voir que Raymond connaissait ces êtres, et qu'il était même familier avec eux. Oui, ces êtres, ces habitants de cette sphère lointaine qu'elle ne connaissait que par ses rêves. Toujours debout devant le Tintoret, elle s'aventura à jeter un coup d'œil timide sur ces personnages éblouissants.

Que vit-elle? Un jeune homme à demi couché dans la profonde embrasure d'une fenêtre, éclairé par derrière par les rayons du soleil, et la brise d'été soulevant ses cheveux noirs négligemment rejetés en arrière, des cheveux d'un noir luisant, plus foncés, d'une teinte plus chaude que les cheveux ordinaires. Elle vit un homme pour lequel la nature bienfaisante ou capricieuse avait, dans un moment de fantaisie, prodigué les dons que les hommes convoitent le plus et que les femmes admirent. Elle vit un des plus beaux visages qui aient paru depuis celui avec lequel Napoléon, le jeune conquérant de l'Italie, fascina la France régénérée; un de ces visages qui ne se trouvent que dans un petit nombre de vieux portraits italiens; un visage beau, rêveur, parfait, exquis de forme et de couleur. Je ne crois pas qu'aucune de mes paroles puisse rendre la physionomie de Roland Lansdell; je ne puis que détailler brièvement ses traits, qui étaient la perfection même, mais qui ne formaient qu'une faible partie des charmes homogènes de la beauté extérieure de ce jeune homme privilégié. Le nez était un composé de l'aquilin et du grec; mais c'était dans la forme des narines, dans le contour ferme et cependant délicat, qu'il différait des autres nez. Le front n'était ni haut, ni bas, mais large et plein aux tempes; la tête riche en facultés perceptives, très-riche en bienveil-

lance, et sans l'ombre de l'instinct de destruction; mais Raymond aurait pu dire que le respect et la sincérité manquaient sur le crâne de Lansdell, — défaut qui ne pouvait être trop déploré par ceux qui connaissaient et aimaient ce jeune homme. Ses yeux et sa bouche formaient la principale beauté de son visage; mais je ne saurais les décrire, par la raison que leur charme principal consistait à être indescriptibles. Les yeux étaient d'une nuance innommée; la bouche, d'une expression toujours changeante. Parfois, en regardant les yeux, ils paraissaient d'un bleu gris sombre, d'autres fois bruns, et à de certains moments on pouvait les croire noirs. La bouche était en harmonie avec les yeux, en ce sens que tantôt on lisait une expression de mélancolie sur les lèvres minces et flexibles; l'instant d'après un sourire cynique. Très-peu de gens comprenaient Lansdell, et c'était là peut-être son plus grand charme. Quand lord Dundreary déclare qu'il aime à s'étonner, il exprime seulement une tendance universelle de l'esprit humain. L'étonnement touche à l'intérêt; être intéressé, c'est être charmé. Oui, la nature capricieuse avait prodigué ses dons à Lansdell. Elle l'avait fait beau, elle avait fait de sa voix une harmonie douce et mélodieuse, et elle l'avait doué d'une intelligence suffisante. En outre, elle lui avait donné la grâce qu'elle seule peut donner. Il était toujours gracieux. Involontairement, et à son insu, il prenait des attitudes harmonieuses. Il ne pouvait se jeter dans un fauteuil, appuyer son coude sur une table, s'accoter sur le chambranle d'une porte, ou s'étendre tout au long sur l'herbe en posant la tête sur son bras replié pour dormir, sans trouver une pose digne d'un peintre. C'était

l'air qu'il avait en ce moment, assis dans l'embrasure de cette fenêtre et regardant Raymond.

La dame qu'on appelait lady Gwendoline reprit son lorgnon pour étudier une autre toile, et c'est dans cette attitude qu'Isabel eut le loisir de la contempler. Elle aussi vit qu'elle était gracieuse et que dans le moindre pli de sa robe très-simple, — qui était de mousseline, mais d'une toute autre nature que celle d'Isabel, — il y avait une harmonie indescriptible qui était comme le cachet qui distingue les êtres qui habitent cette région splendide que la jeune femme ne connaissait que par ses livres. Elle regarda plus longtemps et avec plus d'attention Gwendoline que Lansdell, car dans cette femme élégante elle voyait sa propre image, elle se voyait telle qu'elle se représentait si souvent elle-même : une grande dame sans cœur, divinité pour l'amour de laquelle les hommes se coupaient la gorge, se rompaient des vaisseaux, ou se noyaient.

George survint pendant que sa femme contemplait Gwendoline, et Raymond se rappela tout à coup le jeune ménage qu'il s'était chargé de conduire.

— Il faut que je vous présente à quelques amis à moi, Roland, — dit-il. — Lorsque vous serez malade vous pourrez envoyer chercher M. Gilbert, de Graybridge, qui est, à ce qu'on m'a dit, un habile médecin, et que je sais être l'homme le plus honnête que j'aie jamais rencontré. Gilbert, mon cher ami, M. Roland Landsdell, du Prieuré de Mordred ; — Lady Gwendoline, Mme Gilbert ; — Mme Gilbert, M. Lansdell. Mais vous connaissez déjà mon ami Roland, si je ne me trompe, Isabel ?

Mme Gilbert salua, sourit, et rougit dans une char-

mante confusion. Être présenté à ces deux êtres de cette façon sommaire, suffoquait presque la fille de Sleaford. Un léger parfum de jasmin et de fleur d'oranger s'échappait du mouchoir de Gwendoline et venait jusqu'à elle. Il lui sembla voir à travers le brouillard odorant qui obscurcissait sa vue que la dame blonde lui souriait et que le gentleman brun s'était levé à son approche.

— Je crois que vous connaissez déjà mon ami Roland, — répéta Raymond, — n'est-ce pas, mon enfant?

— N... non, vraiment, — balbutia Isabel, — je n'ai jamais eu l'honneur de voir...

— Non, vous ne l'avez jamais vu avant aujourd'hui, — répondit Raymond en mettant la main sur l'épaule du jeune homme avec un geste de tendresse protectrice, — mais vous avez lu ses vers, ces jolis vers byroniens de salon, ces pastiches d'Alfred de Musset perfectionnés et anglicisés que vous aimez tant. Ne vous souvenez-vous pas de m'avoir demandé le nom de l'auteur de ces vers, Mme Gilbert? Je vous ai répondu que l'Etranger était un gentilhomme campagnard du Midland, de haute volée, comme dit la ballade.

Le cœur d'Isabel palpita violemment, et ses joues pâles s'animèrent légèrement. Être présentée à cet homme idéal était quelque chose, mais que cet homme fût encore un poëte, le poëte dont les œuvres faisaient l'objet de son culte! La parole lui manquait. Elle essaya de dire quelque chose, — quelques lieux communs sur la beauté des vers et sur le plaisir qu'ils lui avaient causé, — mais les mots refusèrent de venir, ses lèvres seules s'agitèrent. Avant qu'elle

eût pu revenir de son trouble, Raymond avait passé son bras sous celui de Lansdell, et les deux hommes s'éloignèrent en causant avec beaucoup d'animation, car Raymond était comme le père adoptif du propriétaire du Prieuré de Mordred, et il était à peu près le seul homme que Roland eût jamais aimé et écouté.

Isabel resta dans l'embrasure de la fenêtre avec Gwendoline et George, que son bon sens laissa calme et sans crainte en présence de ces créatures supérieures.

— Vous aimez donc la poésie de mon cousin, madame Gilbert? — dit Gwendoline.

Son cousin ! Ce gentleman brun était cousin de la dame blonde au chapeau parisien, — un chapeau de tulle blanc orné d'un petit brin de bruyère et noué par de larges brides de soie blanche sous un menton aristocratique, — un menton très-prononcé, indice de résolution, aurait dit Raymond.

Mme Gilbert retrouva la parole, maintenant que Lansdell n'était plus là, et dit :

— Oh! oui, j'aime beaucoup les *Rêves d'un Etranger;* ils ont un charme si doux!

— Oui, c'est gentil, — dit Gwendoline en s'asseyant et en jouant avec les brides de son chapeau tout en parlant. — Ils sont très-gracieux. Asseyez-vous donc, madame Gilbert, rien n'est fatigant comme ces visites. J'attends mon père qui cause politique dans le vestibule avec quelques gens du Midland. J'apprends avec plaisir que vous aimez les vers de Roland. Ils n'ont pas grande originalité; tous les jeunes gens d'aujourd'hui écrivent les mêmes vers, — c'est un mélange de Tennyson et d'Alfred de Musset.

Cela me fait penser à la musique de Balfe; cela plaît et l'on retient la mélodie sans savoir pourquoi ni comment. Le livre a eu un certain succès. Le *Westminster* a été très-élogieux, mais le *Quaterly* impitoyable. Je me rappelle le jour où Roland nous lisai en riant l'article de cette Revue; il avait l'air d'un homme qui veut rire un jour qu'il a mis des chaussures trop étroites, et il employa à ce sujet un affreux mot d'argot, il appelait cela un *four*, je crois.

Isabel n'avait rien à dire à cela. Elle ignorait que le *Quaterly* fût une revue célèbre. Pour elle l'adjectif *quaterly* (trimestriel) ne lui rappelait qu'une chose : le terme, qui était un sujet aussi douloureux que les contributions dans le ménage de Camberwell. Sur ces entrefaites le père de Gwendoline survint à la recherche de sa fille. C'était Angus-Pierrepoint-Aubrey-Amyott-Pomphrey, comte de Ruysdale; mais il était vêtu d'une redingote noire, d'un gilet et d'un pantalon gris, comme tout le monde, et il avait des bottines à double semelle. En un mot, il n'avait pas du tout l'air d'un comte, pensa Isabel.

— Ha! ha!... oui, certainement, ma chère, — dit-il, — quand Gwendoline lui apprit qu'elle était prête à s'en aller. — Je causais avec Witherston, — excellent homme Witherston, — qui voudrait faire élire son fils à Conventford aux élections de l'année prochaine, comme candidat libéral. Garçon très comme il faut, le fils.

Puis il chercha Roland qu'il trouva avec Raymond dans la pièce voisine. Gwendoline souhaita le bonjour à Isabel et dit quelques paroles affectueuses qui signifiaient qu'on se verrait avant peu sans doute ; Lowlands étant fort rapproché de

Graybridge. Puis le comte offrit son bras à sa fille.

Elle le prit, mais elle chercha son cousin qui causait avec Raymond tout en jetant à la dérobée sur Isabel des regards où on lisait un mélange de douce raillerie et d'admiration.

— Je suis vraiment heureux que vous aimiez mon misérable griffonnage, madame Gilbert, — dit Roland en s'approchant de nouveau.

Isabel rougit de plus belle et dit :

— Merci, monsieur; il est vrai que je les trouve très-jolis.

Ce fut tout ce qu'elle put faire de ne pas appeler Lansdell, Votre Seigneurie.

— Vous venez avec nous, n'est-ce pas, Roland? — dit Gwendoline.

— Oui... c'est-à-dire je vous accompagne jusqu'à la voiture.

— Je croyais que vous veniez déjeuner.

— Non; j'en avais l'intention, mais il faut que je passe chez Percival l'avoué, vous savez, Gwendoline, et de plus je n'ai pas encore fini de causer avec Raymond. Écoutez, Raymond, montrez donc à Mme Gilbert le Murillo du salon voisin. Pendant ce temps, je vais courir à la recherche de la voiture de ma cousine et je reviens.

— Nous trouverons très-bien la voiture sans vous, — répondit vivement Gwendoline. — Allons, mon père.

Le jeune homme s'arrêta, et un léger nuage passa sur sa physionomie.

— M'avez-vous donc invité à déjeuner? — dit-il.

— Vous vous êtes invité vous-même, ce matin, en nous offrant de nous conduire ici.

— Vraiment?.... en ce cas je laisserai de côté les affaires avec Percival, et j'irai demain à Oakbank, mon cher Raymond, et je vous prendrai toute votre journée pour causer avec vous, si vous voulez bien le permettre. Adieu; bonjour madame Gilbert. A propos, comment vous proposez-vous de finir la journée, Raymond?

— J'emmène M. et Mme Gilbert dans le parc de Hurstonleigh; ou plutôt c'est moi qu'on emmène, car ils ont apporté un panier aux provisions qui fait penser à ceux du derby. Nous dînerons sur l'herbe et nous irons boire le thé dans un cottage en l'honneur de l'anniversaire de la naissance d'Isabel... de Mme Gilbert.

— Il faudra venir faire un déjeuner champêtre à Mordred. Ce n'est pas aussi beau que Hurstonleigh, mais on s'arrangera pour trouver un endroit rustique. Si vous êtes chasseur, monsieur Gilbert, vous trouverez des perdrix en abondance aux environs de Mordred, pendant le mois de septembre.

Le jeune homme remit son chapeau et suivit son oncle et sa cousine. Isabel le vit s'éloigner par l'enfilade des salons et disparaître dans un flot de rayons de soleil qui inondaient le vestibule, lorsque la porte s'ouvrait. Ces créatures supérieures étaient parties. Pendant quelques instants, Isabel avait respiré l'atmosphère d'une existence poétique; mais elle retombait dans la prose et il lui semblait que la moitié de la majesté du château était partie avec ses visiteurs aristocratiques.

— Comment trouvez-vous mon jeune parent? — demanda tout à coup Raymond.

Isabel le regarda d'un air surpris.

— M. Lansdell est votre parent?

— Oui. Ma mère était une Lansdell. Roland et moi nous sommes petits-cousins. C'est un excellent garçon, — un garçon au cœur noble, à l'esprit élevé; mais...

Mais quoi? M. Raymond fit entendre un si profond soupir, qu'Isabel entrevit tout un roman. Avait-il commis quelque mauvaise action? Cet homme séduisant et brun avait-il l'âme rongée par quelque remords! Était-il complet, en un mot? Avait-il quitté sa patrie, comme Byron, ou enterré son prochain dans une cave comme Aram? Les yeux d'Isabel se dilatèrent et Raymond répondit à leur regard interrogateur.

— Je soupire en parlant de Roland, — dit-il, — parce que je sais que ce jeune homme n'est pas heureux. Il est isolé ici-bas et il a plus d'argent qu'il ne sait en dépenser; deux choses détestables pour un jeune homme. Il est beau et séduisant, autre désavantage; et il est intelligent sans être un génie. En un mot, c'est un homme destiné à passer ses meilleures années dans les salons au milieu des femmes et à écrire de cyniques pamphlets sur des hommes meilleurs que lui lorsqu'il sera vieux. Je ne vois pour lui qu'un moyen de salut : un heureux mariage; — un mariage avec une femme de cœur qui saisirait les rênes avant qu'il ait eu le temps de se reconnaître. Les hommes les plus heureux et qui sont arrivés le plus haut ont été menés par le bout du nez. Voyez le sort de ceux qui ont refusé ce joug. Voyez Swift; c'était un des plus grands esprits et les femmes ne l'oubliaient pas; voyez-le radotant sous la surveillance de sa servante. Voyez Sterne; et Steele, qui serait volontiers resté bon et loyal, mais qui fut amené à trahir ses

serments; — et Byron, qui outragea sa femme de fait et la poursuivit de ses satires. Son existence en fut-elle meilleure parce qu'il méprisait le guide charmant du cotillon! Croyez-moi, madame Gilbert, les hommes qui deviennent grands, qui font de nobles actions, qui finissent heureusement sont des hommes mariés qui ont des égards pour leurs femmes. Je suis un vieux garçon; je n'ai donc pas de préjugés. Je souhaite de tout mon cœur voir Roland épouser une femme de cœur et de bon sens.

Une femme de cœur et de bon sens!

Isabel frissonna involontairement. Certainement, de toutes les créatures de cette terre trop peuplée, une femme de cœur et de bon sens était la dernière que Lansdell devait épouser. Celle qu'il lui fallait, c'était quelque créature séduisante, vêtue perpétuellement de mousseline blanche, avec de longs cheveux d'or bruni, — les bruns, dans les romans d'Isabel épousant toujours des femmes blondes, — une créature qui s'accroupirait à ses pieds, veillerait avec lui, comme Astarté avec Manfred, jusqu'aux heures solennelles de la nuit silencieuse, — qui serait poitrinaire et s'éteindrait un beau soir, — sans affectation dirait Mme Gamp, — des fleurs sur la poitrine et un sourire aux lèvres.

Isabel remarqua fort peu de choses parmi les tableaux, les armures, et les armes disséminées dans les salons qui restaient à parcourir. Elle laissa causer ensemble Raymond et son mari. George admira le canon, les vieilles serrures, les vieilles clefs, et le plan-relief d'une cathédrale fait par un pauvre diable avec de vieux bouchons à champagne, et quelques autres curiosités du même genre. Il se réjouissait et il était

heureux du plaisir de sa femme. Il voyait bien qu'elle prenait plaisir au sourire qui était sur ses lèvres, bien qu'elle ne parlât que très-peu.

La promenade entre Warncliffe et le bois de Hurstonleigh fut aussi belle que celle de Graybridge à Warncliffe, car cette partie du Midland n'est qu'un parc immense. Isabel était couchée dans la voiture et pensait au profil aristocratique de Gwendoline et à son chapeau, et elle se demandait si elle était cette femme de cœur que Lansdell devrait épouser. Ils feraient un fort joli couple. Mme Gilbert se les représentait montés sur des chevaux arabes, — pour Isabel, tous les gens bien nés devaient monter des chevaux arabes, — et parcourant Rotten Row. Elle voyait Gwendoline coiffée d'un chapeau d'amazone orné d'une longue plume flottante et Lansdell courbé sur le cou de son cheval pour lui parler pendant qu'ils chevauchaient côte à côte. Elle les apercevait dans ce salon étincelant, mise en scène toujours prête à orner le théâtre de son imagination. Ils étaient entourés de cette foule de parasites et de courtisans qui suit toujours les pas des héros et des héroïnes. Enfin elle les voyait mourant après une existence de banquets, de cavalcades, de bals, et de prix gagnés à Ascott. Quelle heureuse existence! quelle glorieuse destinée!...

Le repas champêtre parut bien modeste après les rêveries de la voiture. Les orphelines attendaient leur oncle à la porte du parc, et la petite troupe partit à travers la pelouse comme la première fois pour atteindre la petite grille dont Raymond avait la clef, et de là le taillis, où les chênes et les ormes magnifiques jetaient une ombre épaisse et salutaire.

Était-ce le même taillis? Il parut à Isabel qu'on l'avait rapetissé depuis la première excursion; mais quant à la cascade, au paysage agreste, aux sentiers serpentant sous la futaie, à la tonnelle sous laquelle on allait dîner, — c'était bon pour les orphelines de battre des mains, de jouer sur l'herbe, et de s'élancer de moment en moment pour aller cueillir des fleurs sauvages plus gênantes que belles, car, après tout, il n'y avait rien de si remarquable dans ce bois de Hurstonleigh!

Isabel erra quelques instants isolément pendant que Raymond, George, et les enfants ouvraient le fameux panier. Elle était heureuse de cette solitude qui lui permettait de penser à Gwendoline et à son cousin. Lady Gwendoline Pomphrey! — comme cela sonnait bien! Ne rien posséder que ce nom c'était déjà le bonheur; mais s'appeler Gwendoline Pomphrey et porter un chapeau de tulle blanc orné d'une délicate branche de bruyère et retenu par ces brides si larges, d'une blancheur si idéale, et nouées avec tant d'insouciance! Puis, comme à la chute soudaine d'un rideau sur un théâtre brillant, la scène s'obscurcit et Isabel pensa à sa propre existence, — à cette existence vers laquelle il lui faudrait revenir lorsque la nuit serait venue; au petit et au grand parloir, — où était l'utilité de distinguer l'un de l'autre dans leur misérable nudité? — au pain, au fromage et aux radis. — comme ce George en consommait de ces radis, et comme il les broyait entre ses dents avec un bruit strident et odieux. La malheureuse enfant ressentit un désespoir immense en pensant à sa demeure vulgaire; — à cette demeure où elle était confinée à jamais, — dépourvue de l'espérance qui éclaire, du souvenir qui sanctifie; — à sa demeure, où elle trouvait

un gîte convenable, une nourriture abondante et saine, des vêtements décents pour se couvrir, et dans laquelle, si elle avait été une jeune femme de cœur et de sens, elle aurait dû être très-heureuse.

Mais elle n'était pas heureuse. La fièvre lente qui couvait depuis longtemps dans ses veines était maintenant un feu ardent et avide. Il lui fallait une vie brillante, heureuse, élégante; elle voulait être comme Gwendoline et habiter une maison comme le château de Warncliffe. Ce n'était pas qu'elle enviât la fille de lord Ruysdale, remarquez bien; l'envie était étrangère à sa nature. Elle admirait trop Gwendoline pour l'envier! Elle aurait voulu être la sœur cadette de cette femme élégante, et pouvoir la respecter et l'imiter très-humblement. Elle n'avait nul désir de dépouiller les aristocrates de leurs priviléges; elle voulait simplement être elle-même une aristocrate, porter les mêmes insignes et marcher dans la vie au son de la même musique.

George survint, très-essoufflé, pour la conduire à la tonnelle, où il y avait une salade de homard, du sherry de Graybridge, premier choix, et du vin du Rhin que Raymond avait apporté.

Les orphelines et les deux hommes s'amusèrent beaucoup. Raymond était aussi versé dans la médecine qu'en économie politique, et lui et George s'engagèrent dans une conversation où il y avait beaucoup de mots rébarbatifs. Les enfants mangèrent, — ce qui pour elles constituait le bonheur, — et Isabel s'appuya dans un coin, suivant d'un air rêveur les jeux de la lumière sur l'herbe et se demandant pourquoi le sort lui avait refusé le privilége d'être la fille d'un comte.

L'atmosphère pesante de cette journée d'été, le vin

du Rhin et le bruit de la voix de son compagnon eurent une influence si agréable sur Raymond, qu'il s'endormit bel et bien pendant que George discourait; ce que voyant, le jeune homme tira un journal local de sa poche, le déplia doucement, et se mit à lire.

— Voulez-vous venir cueillir des fleurs avec nous, Izzie? — dit à voix basse une des orphelines. — Il y a des églantiers et du chèvrefeuille tout près d'ici. Venez, dites?

Mme Gilbert quitta volontiers la tonnelle. Elle s'éloigna avec les deux enfants par ces sentiers ravissants qui tantôt descendaient vers une sorte de ravin, tantôt remontaient vers le taillis. Les orphelines avaient beaucoup de choses à dire à leur ancienne gouvernante. Elles avaient une autre institutrice.

— Elle ne vous ressemble pas du tout, chère madame Gilbert, — dirent-elles, — et nous vous aimons mieux, bien qu'elle soit très-bonne pour nous; mais elle est vieille, vous savez, très-vieille.... elle a plus de trente ans, et elle nous fait ourler des mouchoirs de batiste et elle se fâche tout rouge quand nous ne rangeons pas nos affaires. Et puis elle nous fait faire des calculs bien difficiles; et au lieu de nous raconter des histoires lorsque nous nous promenons avec elle comme vous faisiez, — vous vous rappelez, l'histoire de Pelham? oh! comme j'aime Pelham et Dombey! et le petit enfant qui meurt, et Florence! — elle nous parle de botanique et de *jologie* (les orphelines appelaient cela *jologie*), de couches tertiaires, de terrains gypseux, et d'autres choses de ce genre. Ah! chère Izzie! je voudrais bien que vous ne vous fussiez jamais mariée!

Isabel sourit aux orphelines qui la serraient dans leurs bras et les baisa au front. Mais elle pensait aux *Rêves d'un Etranger* et se demandait si Gwendoline était cette duchesse « aux cheveux d'or et aux cruels regards d'azur » que l'Étranger malmenait si fort. Mme Gilbert se disait qu'elle n'avait pas accordé la moitié de l'attention nécessaire à ces vers. Elle avait vu l'Étranger, elle lui avait parlé, — elle avait parlé à un vrai poëte, à un poëte vivant et respirant et à qui il ne manquait que de boiter et de porter des cols rabattus pour devenir un Byron.

Elle marchait lentement en suivant le sentier boisé, ayant à ses côtés les orphelines et formant avec elles un nouveau groupe de Laocoon moins le serpent, lorsqu'elle tressaillit à un bruissement des branches à quelques pas devant elle. Elle releva la tête avec un regard à demi effrayé et aperçut un homme à taille élevée debout au milieu du chemin.

Cet homme était Roland Lansdell, l'auteur des *Rêves d'un Etranger*.

— Je vous ai fait peur, madame Gilbert, — dit-il en se découvrant et en restant tête nue, tandis que l'ombre du feuillage se jouait et tremblait autour de lui. Je pensais trouver ici M. Raymond, car il m'a dit que vous dîniez sur l'herbe, et j'ai grand besoin de causer avec lui. Comme les gardiens me connaissent, j'ai pu entrer facilement.

Isabel essaya de dire quelque chose, mais les orphelines, qui n'étaient nullement interdites par la présence de l'étranger, informèrent Lansdell que leur oncle Charles dormait sous la tonnelle où l'on avait dîné, — là-bas. En disant ces mots, l'aînée des enfants indiqua vaguement un point quelconque de l'horizon.

— Merci, — répondit-il; — mais je ne crois pas que je trouverai facilement. Je ne connais pas la moitié des tours et des détours du parc.

La plus jeune des orphelines apprit à Lansdell que le chemin était tout droit; — il ne pouvait s'y tromper.

— Mais vous n'imaginez pas combien je suis maladroit, — répondit Roland en riant. — Demandez à votre oncle si l'organe de localité ne me fait horriblement défaut. S'il vous était indifférent... mais vous alliez en sens inverse, et c'est bien égoïste à moi de vous demander de revenir sur vos pas; — je vous prierai cependant de prendre en pitié ma maladresse et de me montrer le chemin.

Il s'adressait aux orphelines, mais il regardait Isabel. Il la regardait avec ces yeux de couleur indécise : — bleu teinté de brun, brun avec un reflet bleu, — ces yeux toujours à demi voilés sous l'épaisse frange de leurs cils comme un filet d'eau brillant sous une forêt de joncs.

— Oh! certainement, si cela vous fait plaisir, — s'écrièrent simultanément les orphelines; — il nous est indifférent de revenir un peu sur nos pas.

En disant ces mots, elles rebroussèrent chemin et Isabel les suivit. Lansdell remit son chapeau et s'avança à travers les hautes herbes qui bordaient l'étroit sentier.

Les orphelines étaient fort gaies et se familiarisèrent immédiatement avec Lansdell. N'étaient-elles pas les nièces de Raymond? alors elles étaient les filles de sa pauvre cousine Rosa Harlow, dont il avait si souvent entendu parler par cet excellent Raymond. Par conséquent elles étaient un peu ses cousines à lui, con-

tinua Lansdell. Alors il fallait qu'elles vinssent lui rendre visite à Mordred. Et puisqu'elles semblaient avoir une si grande amitié pour Mme Gilbert, elles ne pouvaient faire autrement que de l'amener avec elles. En cet instant, l'une des orphelines remplissait le rôle de Laocoon.

Les petites filles avaient beaucoup de choses à répondre. Oui, elles seraient très-heureuses d'aller au Prieuré de Mordred ; c'était très-joli ; leur oncle Charles leur avait fait voir la maison pendant une excursion. Ce serait une charmante partie, surtout si l'on dînait sur l'herbe, comme disait M. Lansdell. Les enfants étaient prêtes à tout, dès qu'il s'agissait d'un congé. Quant à Isabel, elle rougit et répondit : « Merci ! » quand Roland l'invita à visiter Mordred avec ses anciennes élèves. Elle ne trouvait rien à dire à cet homme séduisant et majestueux qui réunissait dans sa personne tous les attributs de ses héros favoris.

Combien de fois cette jeune rêveuse n'avait-elle pas évoqué une situation identique et ne s'était-elle pas représentée causant avec une aisance railleuse, demi-méprisante, demi-enjouée ; tenant tête à un marquis fou d'amour et se jouant d'un duc aussi facilement que Marie, reine d'Écosse, s'était jouée du présomptueux Chastelar ! Et maintenant que le rêve était réalisé, maintenant que cette magnifique créature byronienne était à ses côtés, lui parlant, essayant de la faire répondre, la regardant à travers les cils soyeux qui voilaient ses regards, — elle était anéantie et muette ; c'était une pensionnaire éperdue et balbutiante ; une Paméla stupéfaite et ahurie par le premier compliment de son aristocratique tyran.

Elle avait la pénible conscience de sa propre infé-

riorité; elle ne se dissimula pas un instant qu'elle ne pouvait s'acquitter du rôle qu'elle s'était si souvent imaginé jouer devant une galerie pleine d'admiration. Mais à cette douleur et à cette humiliation se mêlait un bonheur vague et délicieux. Le rêve s'était enfin réalisé. C'était là du roman, — c'était la vie. Elle savait maintenant quel misérable pastiche d'un bon tableau était l'année qui venait de s'écouler; la station sur le pont pour recevoir les hommages d'un médecin de campagne; les longues et ennuyeuses fiançailles; le mariage vulgaire, mesquin, bourgeois; — elle savait maintenant quel misérable simulacre ç'avait été que tout cela. Elle jetait des regards furtifs sur l'homme à taille élancée qui se baissait de temps en temps en passant près des basses branches des arbres; sur cet homme vêtu de vêtements de campagne très-amples qui, dans la perfection naturelle de leur coupe, étaient si loin de tout ce qu'elle avait vu jusque-là; sur ce visage admirable où se voyaient la teinte et l'éclat adoucis des toiles du Guide. Elle regardait Lansdell à la dérobée et gravait ses traits dans son esprit, afin de se créer, ressemblante ou non, la seule image qui dorénavant devait le personnifier dans sa pensée. Le voyait-elle sous son véritable jour? — c'est-à-dire voyait-elle en lui un jeune gentilhomme anglais, oisif, riche, accompli, n'ayant pas, dans ses courses errantes, de meilleur guide que la lueur incertaine qu'il appelait l'honneur? Si elle l'avait vu ainsi, elle ne lui aurait pas laissé prendre une si grande place dans son esprit, ou plutôt elle ne lui en eût pas accordé du tout. Mais elle ne le vit pas un instant sous ce jour-là. C'était l'incarnation des rêves de sa vie; c'était Byron ressuscité, de retour de Missolonghi. C'était Napoléon

rendu aux fidèles soldats qui n'avaient jamais ajouté foi à la fable de la perfide Albion, c'est-à-dire à la mort du héros immortel. C'était tout cela; un être indécis, nuageux, et divin, ne relevant d'aucune loi humaine. En ce moment il était là, sous les rayons mouvants du soleil et l'ombre indécise, mais demain il s'évanouirait à jamais dans les régions lumineuses, son séjour habituel.

Qu'importait-il donc qu'elle fût émue, interdite, et affolée par sa présence? Qu'importait-il que la terre devînt aérienne sous les pas de la folle enfant? Mme Gilbert ne se fit même pas ces questions. Nul sentiment de culpabilité ou de danger ne trouva place dans son esprit. Elle ne savait rien, sinon qu'un moderne lord Byron marchait à ses côtés et que la tonnelle était bien proche.

CHAPITRE XIII.

UN COUSIN.

Lansdell dîna avec son oncle et sa cousine le lendemain de la fête champêtre; mais il fut très-réservé sur son excursion de l'après-midi dans les bois de Hurstonleigh. Il se promena sur la pelouse avec sa cousine Gwendoline, joua avec les chiens, regarda les vieux tableaux qui ornaient la vieille salle de billard dont les échos n'avaient pas été éveillés depuis de longues années par les chocs des billes d'ivoire; il entama avec lord Ruysdale une discussion politique à bâtons rompus qu'il laissa tomber bientôt en répri-

mant un bâillement et en déclarant qu'il n'entendait rien à la question, qu'il était parfaitement stupide, et qu'il priait son oncle d'avoir la bonté de l'excuser et de garder ses arguments admirables pour un interlocuteur plus digne de les apprécier.

Le jeune homme manquait d'enthousiasme politique. Il était descendu dans la grande arène, avait lutté un instant, et s'était vu repoussé, non par la vigueur de ses adversaires, mais par la *vis inertiæ* des choses en général. Huit ou neuf ans auparavant, Lansdell s'était montré plein d'ardeur, trop ardent, peut-être, — car il avait ressemblé à ces chevaux de course qui, dès le départ, devancent d'un bond tous les autres concurrents, mais qui se dérobent ignominieusement lorsqu'ils sont arrivés à la moitié de la distance qui sépare le poteau de départ de la tribune du juge. Ce jeune homme, si bien doué, manquait de fond. Si les couronnes de l'existence étaient le prix d'un élan irrésistible, il les aurait gagnées; mais au train dont marchent les choses, force lui était de se confondre dans les rangs des concurrents non placés, et de laisser les privilégiés poursuivre leur course vers la victoire.

Voilà pourquoi Lansdell avait désappointé ses amis par ses échecs. Il avait si bien commencé, il promettait tant! « Si ce jeune homme est déjà remarquable à vingt ans, se disait-on, que sera-t-il à quarante-cinq ans? » Mais à trente ans Roland n'était rien. Il s'était tout à fait retiré de la vie politique, et il n'était plus qu'un héros de salon, un touriste dans les grandes villes du continent, où le plaisir est facile, un badaud parcourant nonchalamment les îles charmantes de l'archipel grec, un écrivailleur de méchants

petits vers sur les jolies femmes, les voiles, les éventails, les poignards, les maris jaloux, le clair de lune sous les balcons, les fleurs d'oranger flétries, les coupes empoisonnées, les débauches nocturnes et le désespoir; un homme séduisant, inutile, oisif; le but des mères ambitieuses, l'idéal des jeunes demoiselles sentimentales, — en un mot une raillerie, une désillusion et un piége.

Tel était l'homme que Gwendoline et son père avaient trouvé à Bade perdant son argent *pour se distraire*. Gwendoline et son père retournaient en Angleterre. Leur voyage sur le continent avait eu pour but de faire des économies sur les revenus du comte, mais par le temps qui court, le séjour dans les grandes villes européennes est coûteux et ils retournaient à Lowlands, domaine de la famille de Lord Ruysdale, où, au moins, ils n'auraient pas de loyer à payer, ils consommeraient les produits de leurs jardins et de la laiterie, ils trouveraient des lièvres, des perdrix, des truites argentées dans l'étang au milieu du parc, et cela pour rien; et où les commerçants de la province leur feraient un long crédit et leur fourniraient des bougies coûtant moins d'un franc la pièce.

Lord Ruysdale engagea Roland à revenir avec eux, et le jeune homme accepta facilement. Il était las du continent; il était également fatigué de l'Angleterre, il est vrai; mais comme ces tapis verts de l'Allemagne, ces îles grecques, ces villes catholiques où les cloches appelaient sans cesse les fidèles à leurs somnolentes dévotions dans de vieilles cathédrales sombres étaient son ennui le plus récent, il répondit : Oui. Il reverrait avec plaisir sa résidence de Mordred; il chasserait pendant tout un mois, puis il reviendrait passer l'hiver

à Paris. Paris valait n'importe quelle ville pendant la saison d'hiver.

Il avait tant d'argent et tant de loisirs, et il savait si peu que faire de sa personne! Il savait que sa vie était désœuvrée et inutile; mais il regardait autour de lui et voyait que le travail des autres hommes produisait fort peu de chose, et il s'écriait, comme le prédicateur, fils de David, roi de Jérusalem : « Voyez, tout est vanité et trouble d'esprit, et il n'y a nul profit sous le soleil; ce qui est tordu ne saurait être redressé, ce qui n'existe pas ne saurait être dénombré : la chose qui est arrivée était celle qui devait arriver. »

Vous rappelez-vous ces paroles de Mirabeau que M. Lewes a mises comme épigraphe en tête de sa remarquable *Vie de Robespierre :* — « Cet homme fera de grandes choses (je cite de mémoire), car il a foi en lui-même? » Roland ne croyait pas en lui et, manquant de cette grande qualité, la confiance en sa propre force, il en était venu à douter et à mettre en question tout le reste, comme il doutait de lui et se mettait en question. La nature, qui lui avait prodigué ses dons avec une si grande prodigalité, lui avait refusé le plus grand des dons : la sublime puissance de la foi. Il n'était pas de ces sceptiques arrogants qui mettent leur intelligence au-dessus des divins mystères de l'univers. Il avait essayé de croire, il avait lutté contre lui-même, il avait imploré sincèrement et naïvement le secours d'en haut, mais le secours n'était jamais venu; et lorsque, dans le vide douloureux de son cœur, grandit la triste conviction que nul secours ne lui viendrait, il baissa la tête et se résigna à vivre dans les ténèbres, puisque la lumière ne devait jamais

luire pour lui. Dieu sait les efforts qu'il avait tentés pour percer le voile — avec quelle patience il avait guetté l'étoile; mais les horribles ténèbres ne s'éclaircirent pas; la lueur mystique ne brilla pas. Lui qui riait de tout, il n'avait jamais ri de ce suprême mystère dont la splendeur lui était cachée. Il avait envié les naïfs fervents agenouillés devant les autels éclairés de cierges, sous les ailes sombres des cathédrales étrangères; il avait envié leur foi puérile et simple, qui pouvait voir la gloire divine au milieu de cette splendeur fanée des fleurs artificielles, des candélabres dorés, et des images de cire. Il ne désirait pas de trésor plus grand que cette grande puissance de la foi, et il eût volontiers donné toute sa science mondaine pour devenir un de ces petits enfants qu'il voyait, les jours de grandes fêtes, couronnés de roses blanches et tenant à la main les cierges sacrés.

Roland n'avait pas la foi. Parfois, dans les jours de solennités religieuses, il pénétrait dans ces cathédrales majestueuses et se tenait au milieu de la foule recueillie, aussi digne et aussi respectueux que le plus respectueux des fidèles, car c'était un homme du monde et il respectait la foi des autres. Il aimait l'harmonie grandiose des orgues, les notes argentines des voix de soprani, il se sentait pénétrer du sentiment religieux du lieu et du moment, mais il ne croyait pas. Il croyait à l'existence d'un Homme grand et bon qui vint enseigner la morale la plus pure qu'ait jamais conçue le génie et qui donna sa vie pour témoigner de sa sincérité; mais il ne comprenait rien au delà; et, n'ayant pas la foi, il ne pouvait croire que ce qu'il pouvait comprendre. Pour lui le Rédempteur des hommes n'était qu'un grand législateur, le sacrifice

du Calvaire n'était qu'une nouvelle forme de la mort de Socrate, une autre immolation du génie et de la vérité à l'ignorance fanatique de l'humanité.

— Je m'efforcerai de vivre honnêtement et d'être utile à mes semblables, — avait dit Lansdell en quittant Magdalen College, à Oxford, emportant une brillante réputation et les souhaits de ses éminents professeurs.

Il commença la vie avec cette conviction solidement implantée dans l'esprit. Il se savait riche et il n'ignorait pas qu'on attendait de lui beaucoup de choses. La parabole des Talents n'était pas sans porter son instruction pour lui bien qu'il ne crût pas à la divinité du Maître. Il n'était pas enthousiaste, mais il était sincère; il siégea au Parlement comme un libéral avancé, et se mit à l'œuvre honnêtement pour se rendre utile à son prochain.

Hélas! pauvres gens que nous tous! Il reconnut que la tâche était plus pénible que le travail de Sisyphe ou le supplice des filles de Danaüs. Le rocher retombait sans cesse sur le travailleur, l'eau s'échappait perpétuellement du tonneau perforé. Il s'occupa des ouvriers, fonda un club pour eux, où on leur faisait des cours sur la géologie et l'astronomie, et où, après douze heures passées à cimenter des briques ou à macadamiser les routes, ils pouvaient s'instruire par la lecture des œuvres de Stuart Mill ou de Mac Cullock, — où ils pouvaient se procurer toutes choses, excepté deux objets fort simples qu'ils désiraient surtout : une pinte de bière potable et la faculté de fumer tranquillement leurs pipes. Roland était le dernier homme qui pût songer à fonder une institution quelconque sur des principes puritains; mais *il n'avait pas*

foi en lui-même; aussi prit-il les idées d'autrui pour base de son œuvre, et lorsqu'il ouvrit les yeux sur la nécessité de la bière et du tabac, les ouvriers s'étaient lassés et l'avaient abandonné.

C'était là l'un des nombreux projets dont Lansdell entreprit l'exécution pendant qu'il était encore très-jeune et qu'il avait quelque confiance dans son prochain. C'est un exemple de ce que furent les autres. Les projets de Roland n'étaient pas heureux, parce qu'il n'avait pas la force de supporter un premier échec, et de poursuivre le succès définitif à travers les marécages du désespoir et du découragement. Il cueillait le fruit avant qu'il fût mûr; il se fâchait lorsqu'il le trouvait aigre, et jetait bas l'arbre qui produisait si mal, pour le remplacer par un autre. Ses meilleures intentions tombaient à plat, et il les laissait se pourrir, tandis qu'il s'éloignait pour édifier ailleurs de nouveaux projets et pour rencontrer de nouvelles défaites.

De plus, Lansdell était un jeune homme impatient, à tête chaude, et il y avait certaines choses qu'il ne pouvait supporter. Mieux que beaucoup de gens il savait souffrir l'ingratitude, car il était excessivement généreux et n'attachait que peu de prix aux faveurs qu'il prodiguait. Mais il ne pouvait supporter que les gens qu'il cherchait à obliger ne reçussent qu'avec humeur les efforts qu'il faisait dans leur intérêt. Qu'on se rappelle que c'était là son but unique. Il n'avait nullement la conviction solennelle d'un devoir sacré à accomplir à n'importe quel prix, en dépit de tous les obstacles, à la face de toutes les oppositions. Son but unique était d'être utile à son prochain, et lorsqu'il s'apercevait qu'on repoussait ses efforts, il s'éloignait, résigné à l'impuissance et à laisser ses semblables

agir à leur guise. C'est pourquoi, presque aussitôt après avoir prononcé un brillant discours sur la loi des pauvres, au moment où le monde parlait de lui comme de l'un des jeunes libéraux d'avenir, Lansdell tourna brusquement le dos à la Chambre et partit pour l'étranger.

Outre la chute de ses projets philanthropiques, il avait éprouvé un autre désappointement, — un désappointement qui l'avait frappé au cœur et lui avait donné une excuse pour l'indifférence cynique, l'infidélité hypocondriaque qu'on avait remarquées en lui à partir de cette époque.

Lansdell avait été maître de sa destinée dès l'adolescence, car son père et sa mère étaient morts jeunes. Les Lansdell n'atteignaient pas à un âge avancé; il semblait même qu'il y eût une sorte de fatalité qui s'attachât aux maîtres du Prieuré de Mordred, et dans la longue galerie des Lansdell défunts, qui contemplaient gravement les frivoles créatures du moment, l'étranger était frappé de la jeunesse de tous ces visages, de l'absence de ces barbes blanches et de ces crânes dépouillés qui donnent de la dignité à la plupart des galeries de portraits de famille. Les Lansdell de Mordred mouraient jeunes et le père de Roland était mort subitement pendant que l'enfant était à Éton; mais sa mère, Lady Anna Lansdell, sœur unique du comte de Ruysdale, vécut assez longtemps pour être l'amie et la compagne des plus belles et des plus joyeuses années de la vie de son fils. Cette existence perdit son éclat lorsqu'elle mourut, et je crois que ce chagrin immense agissant sur un tempérament naturellement rêveur, dut contribuer beaucoup à confirmer cette mélancolie maladive qui assombrissait l'esprit de Lansdell.

Sa mère mourut, et ce grand découragement à faire quelque chose de bon et de grand dont elle aurait pu être fière et heureuse, mourut avec elle. Roland laissa le meilleur de son cœur dans le petit cimetière protestant de Nice. Hélas! le grand malheur de son existence l'affligea davantage en cette circonstance. Il n'avait pas la foi! Pour lui, l'espérance ne faisait pas entendre son doux murmure au milieu des tempêtes du désespoir. En vain, en vain s'efforça-t-il de regarder au delà de ce tombeau caché dans le midi de la France. Il pria; mais il est probable qu'il pria mal, car la lumière ne lui vint pas. Il revint en Angleterre, fit les brillants discours dont j'ai parlé, et alla sans vanité chercher la sympathie et la consolation auprès de la personne qu'il aimait le mieux après la mère qu'il avait perdue. Cette personne, c'était lady Gwendoline Pomphrey, sa fiancée, la nièce chérie de sa mère.

Il y avait eu entre lady Anna Lansdell et son fils une sympathie si complète que le jeune homme, presque à son insu, s'était laissé influencer par les préférences maternelles. Elle aimait beaucoup Gwendoline, et, lorsque les deux familles étaient dans le Midland, Gwendoline passait la plus grande partie de sa vie chez sa tante. Elle avait deux ans de plus que Roland et c'était une jeune personne fort belle. C'était une beauté fragile, aristocratique, ayant des mouvements d'une élégance hautaine, et des yeux bleus aux regards froids qui eussent glacé l'âme d'un jeune Lawrence audacieux. Elle était belle, maîtresse d'elle-même, et avait reçu une éducation parfaite, et lady Anna Lansdell ne se fatiguait jamais à chanter ses louanges. Aussi le jeune Roland, tout frais débarqué

d'Oxford, devint ou s'imagina devenir éperdûment amoureux d'elle, et, pendant le temps que dura son court accès de désespoir, les choses furent arrangées et Lansdell se réveilla fiancé.

Il était fiancé et très-amoureux de sa cousine. Les deux années qui les séparaient donnaient un avantage immense à Gwendoline sur son futur; elle essayait mille coquetteries féminines sur cet enfant naïf et généreux; elle était fière de sa puissance sur lui, et l'aimait à sa manière, qui n'avait rien de bien démonstratif. Elle n'était en aucune façon une femme à regarder le monde comme vide sans amour. Son père lui avait dit l'état de fortune de Roland, et il avait ajouté que leurs dots réunies constitueraient un fort beau revenu. Une seule chose la fâchait : c'était qu'après tout ce pauvre Roland ne fût rien dans le monde; un gentilhomme campagnard qui s'enorgueillissait de la longueur de son arbre généalogique et de la noblesse de sa race sans titres, mais dont le nom paraissait très-insignifiant lorsqu'on le voyait à la queue d'une liste de ducs et de marquis dans les colonnes du *Morning Post*.

Mais, enfin, il pouvait se distinguer au Parlement. C'était quelque chose, et Gwendoline mit en œuvre toute son influence pour pousser le jeune homme dans cette carrière. Elle activa de son souffle brûlant les flammes vacillantes de son ambition endormie. Cette jeune fille, avec sa hautaine beauté saxonne, ses yeux bleus froids, ses cheveux d'un blond pâle, était aussi ardente et aussi énergique que Jeanne d'Arc ou Élisabeth d'Angleterre. C'était une créature ambitieuse et fière : elle voulait épouser un des potentats humains et le gouverner à sa guise, et elle

en voulait à son cousin de ce qu'une couronne ne tombait pas de son front lorsqu'il entrait en lice. On avait parlé de ses discours, mais avec quelle tranquillité! Gwendoline aurait voulu que l'Europe entière vibrât de la clameur du nom qui devait être bientôt le sien.

A la fin de sa seconde session, Roland partit pour l'étranger avec sa mère. Il revint seul, six semaines après la mort de celle-ci, et chercha immédiatement des consolations auprès de Gwendoline. Il la trouva en grand deuil, toute étincelante de bracelets et de colliers de jais, très-jolie et très-majestueuse dans ses longues robes noires traînantes; mais son salon était plein d'orangers et il la quitta blessé et furieux. Il la considérait tellement comme identifiée avec lui qu'il avait cru trouver un chagrin égal au sien. Il revint la voir dans un accès de chagrin et de rage, il lui dit qu'elle n'avait pas de cœur, qu'elle était ingrate, et qu'elle n'avait jamais aimé sa tante qui avait presque été une mère pour elle. Gwendoline était la dernière personne au monde qui pût supporter de pareils reproches. Elle resta stupéfaite de l'audace de son fiancé.

— J'aimais tendrement ma tante, monsieur Lansdell, — lui dit-elle, — si tendrement, que je supporterais beaucoup par égard pour elle; mais je ne saurais endurer l'insolence de son fils.

Et sur ces mots la fille du comte de Ruysdale quitta majestueusement le salon. Son cousin resta debout dans une embrasure de fenêtre qu'inondait le soleil, et qui donnait passage aux brises printanières et à la voix perçante d'une femme vendant des primevères dans la rue au-dessous de lui.

Il rentra chez lui découragé, abattu, doutant de lui-même, doutant de Gwendoline, du monde entier. Le lendemain à la première heure il reçut de sa cousine une lettre qui le relevait froidement de son engagement. L'expérience de la veille avait prouvé que leurs caractères n'étaient pas compatibles, disait-elle ; il était donc préférable qu'on se quittât immédiatement, puisqu'il était encore possible de le faire, en de bons termes. Rien ne pouvait être plus digne et plus décidé que ce congé.

Lansdell mit la lettre dans sa poche ; la jolie lettre parfumée portant sur son enveloppe les armes des Ruysdale, la lettre élégante et féminine qui prononçait sa sentence sans une rature, sans une tache, sans une ligne indécise qui témoignât que la main avait tremblé. Elle avait tremblé peut-être cette main, car Gwendoline était femme à recommencer douze fois sa lettre plutôt que d'y laisser paraître le moindre indice de faiblesse. Roland mit la lettre dans sa poche et se résigna à son sort. Il était beaucoup trop fier pour appeler de la décision de sa cousine, mais il l'avait sincèrement aimée, et, si elle l'avait rappelé, il serait revenu et lui aurait pardonné. Il resta en Angleterre une dizaine de jours après avoir fait ses préparatifs de départ, dans l'espoir que sa cousine le rappellerait ; mais un matin qu'il était assis dans le fumoir de son club, le visage caché derrière les pages du *Morning Post*, il partit d'un violent éclat de rire.

— Que diable avez-vous, Lansdell ? — demanda un jeune homme que cette hilarité de mauvais aloi avait surpris.

— Rien d'extraordinaire ; je lisais l'annonce du prochain mariage de ma cousine Gwendoline avec le

marquis de Heatherland. Je suis heureux de voir que notre famille s'élève dans le monde.

— Ah! oui! il y a longtemps qu'il est question de cela, — répondit tranquillement le jeune homme. — Tout le monde s'est aperçu que Heatherland avait gagné beaucoup de terrain il y a six mois. Il fait la cour à votre cousine depuis leur rencontre aux Buissons, le château de Sir Francis Luxmoor, dans le comté de Leicester. On disait cependant que vous étiez fort bien vu aussi, mais je suppose que c'était simplement une coquetterie de cousinage.

— Oui, — dit Lansdell, jetant son journal et prenant son porte-cigare, — je crois que c'est ainsi que Gwendoline l'envisageait. Vous savez, je suis resté six mois au chevet de ma mère mourante. Je ne pouvais assurément pas occuper si longtemps le souvenir de ma cousine. Voudriez-vous me donner du feu pour mon cigare.

Les visages des deux jeunes gens étaient très-rapprochés pendant que Roland allumait son cigare. Le teint verdâtre de Lansdell avait légèrement pâli, mais sa main était ferme et il fuma la moitié de son trabuco avant de quitter le club. Le coup était violent et inattendu, mais l'amoureux de Gwendoline le supporta en philosophe.

— Je suis malheureux parce que je l'ai perdue, — pensait-il; — mais aurais-je été heureux avec elle si je l'avais épousée? Ai-je jamais connu le bonheur dans ma vie, ou plutôt, existe-t-il quelque chose comme le bonheur sur cette terre? J'ai joué toutes mes cartes et perdu la partie. La philantropie, l'ambition, l'amour, l'amitié, j'ai perdu sur chacune d'elles. Il est temps que je commence à jouir de la vie.

C'est pourquoi Lansdell donna sa démission et quitta un pays où il n'avait jamais été parfaitement heureux. Il ne manquait pas d'amis sur le continent, et comme il était riche, beau et accompli, il était fêté et caressé partout où il allait. On l'admirait et il aurait pû être aimé; mais ce premier désappointement avait fait son œuvre fatale, et il ne croyait plus qu'il existât au monde une affection pure et désintéressée pour un jeune homme possédant un patrimoine au soleil et quinze mille livres sterling de revenu.

Aussi perdit-il son temps dans les salons et les boudoirs, sous les balcons au clair de la lune, dans les bosquets touffus d'oranger, sur les rives de l'Arno limpide, sous les colonnades de Venise, sur les boulevards parisiens, à l'ombre des tilleuls de Berlin, partout où se trouvent la vie, l'animation, la gaieté, et l'éclat des jolies femmes, et où un homme, d'un caractère mélancolique, peut s'oublier lui-même et s'amuser. Il partit avec l'intention de ne pas mal faire; mais en n'ayant pour guide d'autre principe que celui-là, un homme peut commettre un grand nombre d'actions mauvaises.

A l'étranger, la vie de Lansdell ne fut ni bonne ni utile. C'était une sorte d'existence artificielle, avec ses plaisirs de convention, son éclat menteur; — une existence dont les beaux moments compensaient mal la réaction de tristesse qui les suivait. Pendant ce temps, Gwendoline ne devint pas marquise de Heatherland; car, moins d'un mois avant le jour fixé pour le mariage, le jeune lord Heatherland se rompit le cou dans un steeple-chase en Irlande.

Ce fut un désappointement amer et terrible, mais Gwendoline prouva son éducation et sa philosophie

du même coup. Elle quitta le monde où sa carrière avait été jusque-là si brillamment victorieuse et supporta silencieusement son chagrin. Elle aussi avait jeté sa meilleure carte et avait perdu, et maintenant que le marquis était mort et Roland à l'étranger, le monde commença à dire tout bas que la dame avait dédaigné son cousin et que la mort de son noble fiancé était la juste punition infligée par le ciel pour son iniquité; — bien qu'il soit assez embarrassant de dire pour quelle raison ce pauvre lord Heatherland méritait d'être sacrifié en expiation des méfaits de lady Gwendoline Pomphrey.

Peut-être la fille de lord Ruysdale espérait-elle que son cousin reviendrait en apprenant la mort du marquis. Elle savait que Roland l'avait aimée; quoi de plus naturel qu'il revînt à elle maintenant qu'il la savait libre de nouveau. Gwendoline gardait pour elle les secrets de son cœur, et personne ne savait lequel de ses deux adorateurs lui avait été le plus cher. Elle garda ses propres secrets et au bout d'un certain temps, lorsqu'elle commença à reparaître dans le monde, on remarqua que sa beauté n'avait que peu souffert du chagrin causé par son désappointement.

Elle était toujours très-belle, mais son prestige était parti. De jeunes impertinentes débutantes de dix-huit ans trouvaient *vieille* cette magnifique créature de vingt-quatre ans. N'avait-elle pas été fiancée il y avait très-longtemps à un certain M. Lansdell, puis ensuite au marquis de Heatherland? Pauvre fille, que son sort était pitoyable! On s'étonnait qu'elle ne partît pas pour Rome, qu'elle n'entrât pas dans la communauté de Mlle Sellon ou qu'elle ne fît pas quelque chose de ce genre. Le portrait de Gwendoline tenait toujours

sa place dans le livre des beautés, et elle pouvait voir son image souriante aux devantures des marchands de gravures du West End, ornée d'un front d'une élévation surnaturelle et de boucles tombant jusque sur ses genoux ; mais elle sentait qu'elle était vieille, — très-vieille. Les commères du grand monde racontaient ouvertement le scandale du jour devant elle et disaient : « Nous savons qu'on peut causer devant vous, chère Gwendoline. » Une femme a vécu ses jeunes années quand on lui dit de pareilles choses.

Elle se sentait très-vieille. Elle avait mené une de ces existences à haute pression dans lesquelles une année compte pour dix, et une fois arrivée à l'âge mûr, isolée dans la vie, elle s'apercevait que son père était pauvre, que ses biens étaient hypothéqués, et qu'elle était condamnée à vivre au jour le jour à moins que quelque parent éloigné, sur lequel lord Ruysdale comptait, ne fût assez aimable pour mourir.

Le parent éloigné était mort dans l'année, et l'héritage qu'il avait laissé, bien qu'il ne fût pas considérable, avait remis à peu près sur pied les affaires du comte ; aussi était-il revenu à Lowlands après avoir vendu le bail et le mobilier de sa maison de ville. Il était absurde de conserver cette maison plus longtemps puisque Gwendoline avait trente-deux ans et ne se marierait plus jamais, disait lord Ruysdale. Il avait donc payé ses dettes, libéré ses terres de leurs nombreuses hypothèques, et il était revenu dans la maison de son enfance avec l'intention de devenir un agriculteur et un gentilhomme campagnard modèle.

C'est pourquoi, par ce beau soleil de juillet, nous trouvons Gwendoline et son cousin se promenant sur la pelouse, causant des plaisirs passés, des relations

rompues, et des événements de leur jeunesse. Si Gwendoline avait conservé quelque espoir de voir Roland revenir à son premier culte, cet espoir avait dû s'évanouir. Il lui avait pardonné le passé et ils étaient redevenus les amis et les cousins des premiers jours, mais rien ne pouvait faire admettre un instant que l'amour perdu pût jamais renaître. Un homme qui sait pardonner si généreusemant a depuis longtemps oublié son amour; cette étrange folie, qui touche de si près à la haine, à la jalousie, à la rage, au désespoir, n'a rien de commun avec le pardon et l'oubli. Gwendoline n'ignorait pas que toute espérance était perdue. Elle le savait et il y avait en son cœur une secrète amertume quand elle y pensait. Elle était jalouse des attentions de son cousin et exigeante dans ses rapports avec lui. Roland supportait tout cela avec une bonne humeur imperturbable. Il avait été emporté et impatient autrefois, lorsqu'il était jeune et chevaleresque et désireux d'être utile à son prochain : mais, aujourd'hui, il n'était plus qu'un flâneur nonchalant sur la surface terrestre, et sa foi était celle du célèbre Américain qui a déclaré qu'*il n'y a rien de nouveau, rien de vrai, ni rien d'important.*

Qu'importait-il en effet? Ce qui est tordu ne saurait être redressé; ce qui n'existe pas ne saurait être dénombré. Roland était atteint, à un degré moindre, de cette fureur sauvage sous l'influence de laquelle Swift écrivit *Gulliver*, et Byron effraya la société avec son *Don Juan*. Il souffrait de ce désespoir rêveur de l'âme qui s'empara d'Hamlet après le mariage de sa mère, et ce lorsque ni l'homme ni la femme ne lui plaisent.

Mais n'allez pas croire que ce jeune homme prit

des airs mélancoliques à la Byron sous prétexte que son cœur était vide et meurtri. C'était un garçon d'esprit et il ne se posait pas en Lara, non plus qu'il ne rabattait ses cols ou qu'il ne laissait croître sa barbe. Il se bornait à prendre la vie comme elle venait et se montrait particulièrement indulgent pour les folies et les vices des hommes dont il attendait si peu de choses.

Il était revenu dans le Midland, parce qu'il était las de ses excursions sur le continent; mais, avant la fin de la semaine, il était déjà fatigué de Mordred. Gwendoline le questionna avec insistance sur la façon dont il avait passé l'après-midi précédente, et il lui répondit très-franchement qu'il était allé dans le parc de Hurstonleigh pour voir Raymond, et qu'il avait passé une heure ou deux à causer avec son vieil ami, pendant que M. et Mme Gilbert s'amusaient avec les enfants et préparaient un thé rustique, ce qui aurait fourni un sujet de tableau à Watteau, si Watteau avait été un Flamand.

— Je vous assure, Gwendoline, que c'était charmant, — dit-il. — Mme Gilbert prépara le thé que nous prîmes à l'état bouillant. Les deux enfants reluisaient de l'éclat des tartines de beurre. Le docteur me paraît un excellent garçon, c'est un tigre de vertu à ce que dit Raymond, et pendant le thé il nous a entretenus d'un cas fort intéressant de gangrène.

— Ah! le docteur... c'est M. Gilbert, n'est-ce pas?— dit Gwendoline. — Et que pensez-vous de sa femme, Roland? Si j'en juge à la manière dont vous l'avez examinée, votre opinion doit être faite sur elle.

—L'ai-je examinée? — dit Lansdell avec une nonchalance suprême. — C'est, ma foi, vrai; j'ai l'habi-

tude de regarder avec insistance les jolies femmes. Pourquoi un homme se laisserait-il aller à toutes sortes d'extases convenues devant un Raphaël ou un Guide et se défendrait-il d'un mouvement d'admiration platonique quand il regarde une toile sortant des mains de la Nature, cet artiste par excellence, qui, du reste, commet aussi fréquemment des fautes de couleur et de dessin que les autres artistes? Oui, j'admire Mme Gilbert et je la regarde avec plaisir. Je ne la crois pas meilleure qu'une autre, mais elle est assurément beaucoup plus jolie. C'est une magnifique figure de cire renfermant à l'intérieur un ingénieux mécanisme, suffisant pour lui permettre de dire : « Oui, s'il vous plaît, » et : « Non, je vous remercie. » Une charmante négation possédant des yeux bruns à reflets dorés. Avez-vous remarqué ses yeux?

— Non, — répondit sèchement Gwendoline, — je n'ai rien remarqué, sinon qu'elle a très-mauvaise façon. Quelle singulière idée a eue là M. Raymond de se coiffer de cette personne? Il me semble qu'il prend à tâche de produire toutes sortes de gens extraordinaires.

— Mais Mme Gilbert n'a rien d'extraordinaire ; elle est très-bornée et très-vulgaire. Elle était bonne d'enfants, gouvernante, ou quelque chose comme cela auprès des malheureuses petites nièces de cet excellent Raymond.

Il ne fut pas davantage question de M. et Mme Gilbert. Gwendoline ne se souciait pas de parler de ces petites gens qui venaient se jeter dans son triste chemin et lui dérober les quelques rayons du flambeau qui était maintenant le seul éclat de sa vie, — le flambeau de la présence de son cousin.

Hélas! avec quelle allure persistante et mesurée, invisible aux rayons du soleil des premières années, l'impitoyable Némésis ne suit-elle pas nos traces, ne nous rattrape-t-elle pas, et ne va-t-elle pas nous attendre de l'autre côté de la colline, cachée au milieu des nuages gros de tempêtes et de l'obscurité! Tout d'abord Gwendoline avait aimé son cousin plus que personne au monde, mais l'attrait de jeter bas l'oiseau dont le séduisant plumage avait tenté un si grand nombre de jolies chasseresses, l'avait éblouie et entraînée. Le vrai vin de la vie ce n'était pas ce composé douceâtre, écœurant, formé de feuilles de roses et de miel, qu'on appelle l'amour, mais bien ce breuvage effervescent, capiteux, nommé le succès. Voilà ce que pensait Gwendoline, et dans l'orgueil de sa magnifique conquête, il lui parut facile de renoncer à l'homme qu'elle aimait. Mais maintenant tout était bien changé. Elle regardait en arrière et pensait à ce qu'aurait pu être sa vie; — elle considérait l'avenir et voyait ce qui l'attendait, et le visage de Némésis lui paraissait effroyable à contempler.

C'est pourquoi Gwendoline était jalouse des attentions de son cousin, impatiente de ses dédains. Ah! si elle avait pu faire renaître la flamme dans ces tisons éteints! elle savait que c'était tenter l'impossible. Elle consultait son miroir et voyait que sa beauté aristocratique était pâle et fanée; elle sentait que le roman de sa vie était fini. La mer pouvait continuer à se briser à jamais sur les récifs, le charme séduisant des jours passés ne pouvait plus renaître pour elle.

— Il m'a aimée autrefois, — pensait-elle assise pendant le crépuscule, suivant des yeux son cousin se

promenant sur la pelouse, le cigare aux lèvres, avec l'air d'un homme fatigué.... fatigué de lui-même et de toutes choses. — Il m'a aimée autrefois ; c'est quelque chose que ce souvenir.

Lansdell trouvait bien longues les journées passées à Lowlands. La maison était belle, un peu vieille et démodée, mais de bonne façon néanmoins ; la table excellente, la cave parfaite, et avec cela une femme élégante et accomplie, toujours disposée à causer avec lui et à le distraire. Néanmoins, cette existence était vide, terne, et sans profit pour ce jeune homme qui vivait de la sorte depuis dix ans et avait vidé la coupe des plaisirs jusqu'à la lie. C'était vide, terne, ennuyeux, et inutile par la raison que l'âme humaine ne peut être satisfaite en état de péché, et qu'une existence sans but et oisive est en état de péché. Lansdell ne croyait pas à cela. Il ne connaissait pas de guide plus autorisé que la morale humaine, et, se jugeant d'après cette loi, il s'imaginait avoir bien agi. Il avait fait de son mieux et il avait ignominieusement échoué : il avait donc conquis le droit d'être oisif après cette défaite.

— On rirait d'un homme qui passerait sa vie à écrire des poëmes épiques quand le monde refuserait de lire le moindre vers de ses œuvres. Par conséquent, on ne saurait exiger d'un homme qu'il continue à essayer d'améliorer la position de gens qui ne veulent pas qu'on s'occupe de leur bien-être. J'ai essayé des ouvriers et l'on m'a repoussé dédaigneusement. Ces gens-là étaient assurément dans leur droit. Je voudrais bien savoir comment j'accueillerais un réformateur qui essayerait de me remettre dans la bonne voie, de soumettre mes loisirs au compas et à la mesure, qui dépenserait mon argent pour moi et m'enseignerait

le moyen de me procurer des vins turcs et allemands au meilleur marché possible?

Lansdell pensait souvent à son existence. Il est contre nature qu'un homme, naturellement bien doué, mène une existence mauvaise et inutile sans y penser parfois. Lansdell était sujet à de sombres accès de mélancolie pendant lesquels le présent lui semblait un fardeau et l'avenir un désert, — un grand désert nu ou un pont d'une longueur interminable, pareil à celui que le génie fit voir à Mirza pendant sa vision matinale, semé de trous effroyables par où disparaissent les piétons inattentifs, pour s'engloutir dans les horribles profondeurs d'un insondable océan.

Pauvre Roland! il ne pouvait apercevoir l'autre rive, non plus que les collines ensoleillées et les falaises brillantes au delà de cette mer désolée. Il y avait la terrible agonie du plongeon, puis plus rien. Voilà quelles étaient ses pensées, et la vie lui pesait à cause de cela. A quoi servaient les plaisirs éphémères d'une existence qui, à un moment donné, pouvait être brusquement tranchée, comme lorsqu'une porte sombre vient se fermer sur le seuil d'une chambre égayée des rayons du soleil? Qui pouvait regarder l'amour comme un bonheur, quand d'un moment à l'autre les regards aimés pouvaient s'éteindre, la douce voix se taire, la main caressante desserrer à jamais son amoureuse étreinte? L'espérance était à jamais morte pour ce jeune homme, qui voyait des miracles se produire à chaque instant sur terre, qui assistait à la mort et à la résurrection sous mille formes familières, et qui, néanmoins, ne croyait pas que le Créateur, qui a jeté dans chaque âme une aspiration universelle vers une autre existence, puisse,

dans sa miséricorde immense, marquer une époque de floraison printanière dans la vie d'un homme aussi bien que pour les lis des champs.

CHAPITRE XIV.

SOUS LE CHÊNE DE LORD THURSTON.

Tandis que Lansdell se rappelait Isabel comme un joli automate qui avait l'habitude de sourire et de rougir pendant qu'on lui parlait, et celle de balbutier timidement quand il avait à répondre, la femme du docteur parcourait de long en large le vulgaire jardin de Graybridge-sur-la-Wayverne, et pensait à l'après-midi du jour anniversaire de sa naissance, dont les simples plaisirs avaient été embellis par la présence d'un demi-dieu. Oui, elle parcourait lentement le sentier tracé entre deux rangées de groseilliers, plongée dans un rêve ravissant; un rêve dangereux, dans lequel le visage brun de Lansdell brillait éclatant et magnifique. Était-ce mal de penser à lui? Elle ne se le demanda même pas. Elle avait toujours lu des histoires sentimentales, et s'était passionnément éprise des héros en trois volumes, aussi longtemps qu'elle pouvait se rappeler. Qu'importait-il qu'elle fût amoureuse de Sir Reginald Glanville ou de Lansdell? La seconde de ces passions était aussi platonique que l'autre, et par conséquent aussi inoffensive. Il était probable qu'elle ne reverrait jamais le maître du Prieuré de Mordred. N'avait-elle pas en-

tendu dire à Raymond qu'il passerait l'hiver à Paris? Mme Gilbert compta les mois sur ses doigts. Le mois de novembre était-ce l'hiver? En ce cas, Lansdell serait parti avant quatre mois : quelle apparence de le revoir, quelle apparence qu'une créature aussi infime qu'elle eût des rapports avec cet être supérieur et les gens de sa sphère? Jamais, non, jamais, jusqu'à ce moment, elle n'avait compris la laideur et l'horreur de son existence. Elle n'avait jamais si bien vu le misérable petit parloir et ses deux petites étagères à droite de la cheminée, ses coquillages, ses plumes de faisan, les bouteilles d'encre à un sou, et les notes malpropres des fournisseurs attendant sur la tablette le jour du payement. Elle s'assit dans cette pièce, éclairée par le soleil de juillet qui perçait le volet peint en jaune pâle. Elle pensa à sa vie d'une laideur si misérable et la compara à celle de Gwendoline à Lowlands. Elle se révolta contre les volontés de la Providence qui n'avait pas fait d'elle la fille d'un comte. Puis elle se cacha le visage dans ses mains pour ne pas voir l'atroce vulgarité de cet odieux parloir; — un parloir! — mot inconnu dans ces brillantes régions auxquelles elle rêvait sans cesse, — et elle pensa à Lansdell.

Elle pensait à lui, et à ce que sa vie aurait pu être... si...

Si quoi?... Si l'une des cent visions différentes, toutes également puériles et impossibles, avait pu être réalisée? Si elle avait été la fille d'un comte comme Gwendoline! Si elle avait été une grande actrice et que Lansdell fût tombé amoureux d'elle en la voyant sur la scène! Si elle l'avait rencontré dans Walworth Road deux ou trois ans auparavant. Elle se repré-

sentait la rencontre : — lui, dans sa voiture tenant légèrement les rênes du bout de ses doigts gantés et ayant derrière lui un groom microscopique ; elle, debout sur le bord du trottoir, attendant le moment de traverser la rue et n'étant pas sortie pour faire une commission vulgaire, mais pour aller acquitter l'abonnement pour les eaux, ou négocier quelque mystérieux engagement de couverts d'argent ou toute autre commission digne d'une jeune personne bien élevée. A cette idée, elle se leva et se regarda dans la glace pour voir si elle était réellement jolie, ou bien si ce visage, tel qu'elle le voyait dans ses rêves, n'était pas seulement le fruit de son imagination, comme la mise en scène et les vêtements de ses divagations insensées. Elle appuya ses coudes sur la tablette de la cheminée, se regarda, rejeta ses cheveux en arrière, essaya des mines avec sa bouche et ses yeux, pour essayer de ressembler à Édith Dombey dans la scène de Carker, et se récita le passage à voix basse.

Non, elle ne rassemblait pas du tout à Edith Dombey : elle ressemblait plutôt à Juliette ou à Desdémone ; elle baissa pudiquement les paupières, puis les releva lentement laissant voir un regard tendre et pénétrant dans ses yeux noirs à reflet d'or.

Je suis très-fâchée que vous ne soyez pas bien !

murmura-t-elle. Oui, c'était décidément le rôle de Desdémone. Oh ! si au lieu d'épouser George, elle s'était simplement enfuie à Londres et s'était rendue tout droit chez ce directeur audacieux qui ne pouvait manquer de l'engager ! si elle avait fait cela, elle aurait pu jouer Desdémone, et Lansdell aurait pu aller

au théâtre et tomber amoureux fou au premier regard.

Elle prit un volume écorné parmi les œuvres de l'immortel William sur un des rayons poudreux de l'une des étagères; elle monta à sa chambre, s'y enferma, et se mit à implorer la grâce de Cassio, pleurant et protestant en face du miroir devant lequel trois générations de prosaïques Gilbert s'étaient successivement rasés.

Elle n'avait que dix-neuf ans : c'était une enfant ayant pour tout ce qui est brillant et beau le désir ardent qui distingue les enfants. Il n'y avait pas bien longtemps que ses désirs avaient été éveillés par une charmante petite poupée exposée à l'une des vitrines de Walworth Road. Le mariage ne lui avait pas encore donné l'air digne de la mère de famille. Elle n'avait ni devoirs, ni soucis domestiques, car le simple ménage était entretenu par Mathilda, qui eût été offensée de la moindre intervention de sa jeune maîtresse dans ses attributions. Isabel descendait parfois à la cuisine lorsqu'elle ne savait que faire de sa personne, s'asseyait dans le vieux fauteuil à bascule, et se balançait nonchalamment en suivant de l'œil l'excellente Tilly faisant un pâté.

Il existe quelques jeunes femmes qui prennent goût à une existence domestique tranquille, et qui sont douées d'un génie naturel pour les pâtés et les puddings et pour tailler et confectionner avec cet entrain et cette grâce qui poétisent la pauvreté. Lorsqu'un homme désire entrer en ménage avec trois cents livres de revenu, il fait sagement de chercher une de ces fées du foyer. Isabel n'avait pas de goût pour ces choses; pour elle la confection de la pâtisserie était une

occupation ennuyeuse. Bon pour Ruth Pinch de s'y livrer une fois par hasard, d'être admirée par John Westlock et d'épouser un jeune homme riche en moins de rien. Il n'est pas douteux que Mlle Pinch savait instinctivement que M. Westlock viendrait ce jour-là pendant que le pudding serait en train de cuire. Mais faire à jamais des puddings pour Tom Pinch sans la consolation d'un John Westlock ! Isabel laissait les soucis du ménage à Mathilda, et jouait les héroïnes de Shakespeare et Édith Dombey devant son miroir, lisait ses romans, rêvait tout éveillée, écrivait des fragments de poésie, et traçait à la plume le profil de Lansdell — regardant toujours de droite à gauche. Elle lui faisait les yeux très-noirs avec de grands blancs au milieu et les cheveux hérissés; elle esquissa aussi très-souvent le chapeau de Gwendoline, sinon aussi souvent que le profil de son cousin; il n'y avait donc aucun mal à cela. Mme Gilbert était excessivement pointilleuse avec elle-même lorsqu'il s'agissait de ses pensées. Elle se bornait à imaginer ce qui aurait pu arriver si Lansdell l'avait rencontrée longtemps avant son mariage.

On pense bien qu'elle n'oubliait pas la fête champêtre à Mordred, proposée par Roland. Elle y pensait beaucoup, s'imaginant parfois que c'était trop beau pour se réaliser jamais; d'autre fois s'attendant à voir Lansdell venir faire son invitation dans les formes. Le temps était très-chaud et les chemins poudreux; Mme Gilbert restait donc la plupart du temps au logis. *Il* pouvait venir, — il pouvait venir d'un moment à l'autre. Elle tremblait au moindre coup de marteau et courait au miroir pour lustrer ses bandeaux; mais les visiteurs de Gilbert étaient des gens vulgaires,

et Isabel se prit à penser qu'elle ne reverrait jamais Lansdell.

Alors elle se jeta à corps perdu dans les pages brûlantes de l'Étranger et lut les lamentations de Lansdell, imprimées sur papier de Hollande, avec des *s* longs qui ressemblaient à des *f*. Elle copia ses vers et les traduisit en mauvais français. C'était très-difficile. Comment rendre, par exemple, cette simple phrase : *My own Clotilde?* Elle mit tantôt *Ma propre Clotilde*, tantôt *Ma Clotilde particulière;* mais elle doutait que ses phrases fussent grammaticalement correctes. Et elle arrangea les vers de l'Étranger sur des airs qui n'allaient pas, et les chanta à voix basse en s'accompagnant sur un vieux clavecin apporté du comté d'York par la mère de George.

Un jour qu'elle se promenait avec George, — par une triste après-midi, pendant laquelle celui-ci était moins occupé qu'à l'ordinaire, ce qui lui permettait de mener sa femme promener sur le chemin poudreux, — Mme Gilbert vit l'homme auquel elle avait tant pensé. Elle vit un cheval bai-brun et un élégant cavalier passer à côté d'elle dans un nuage de poussière, et lorsqu'il se fut éloigné elle le reconnut : c'était Lansdell. Il ne l'avait pas plus aperçue que si elle n'avait pas existé. Il ne l'avait pas vue. Depuis cinq longues semaines elle avait pensé sans cesse à lui, et il était passé à côté d'elle sans se douter de sa présence. Assurément Byron aurait passé de la même manière, et aurait poursuivi sa route pour aller rendre visite à quelque belle Italienne, trois fois heureuse, qui jouissait de la honte enivrante d'associer son existence à celle du grand homme. N'était-ce pas la règle? La lune est une froide divinité et les ruisseaux la con-

templent à jamais sans recueillir le moindre salaire de leur culte fidèle et persistant; l'héliotrope se tourne toujours vers le soleil, mais la planète ne se soucie pas de l'humble fleur. Napoléon ne dédaigna-t-il pas Mme de Staël? Et si Isabel avait vécu trente années plus tôt, qu'elle eût trouvé le moyen de passer à Sainte-Hélène en qualité de lingère à bord d'un vaisseau, ou par un moyen analogue, et qu'elle eût exprimé le désir de s'accroupir aux pieds de l'exilé pour le restant de ses jours, il n'est pas douteux que le héros l'eût renvoyée d'où elle venait par le premier navire en partance, en proportionnant à la circonstance son impériale rebuffade.

Non : elle se contenterait d'adorer l'objet de son culte à la manière des humbles ruisseaux. Son admiration n'avait aucun pouvoir sympathique. Après cette malheureuse et poudreuse après-midi, les profils à la plume de Lansdell se firent plus rares et elle cessa d'espérer qu'il viendrait l'inviter à se rendre à Mordred.

Elle reprit ses vieilles habitudes, recommença ses promenades en compagnie de Shelley, de l'Étranger, et de l'ombrelle verte.

Un jour, jour à jamais mémorable, qui fut comme une sorte de gouffre dans sa vie, séparant tout le passé du présent et de l'avenir, elle était assise sur le vieux banc à l'ombre du chêne centenaire, tout près de la roue du moulin et de l'eau clapoteuse; elle était assise à sa place favorite, ayant sur ses genoux le livre de Shelley et l'ombrelle ouverte au-dessus de sa tête. Il y avait longtemps qu'elle était assise ainsi dans la pesante atmosphère de l'après-midi quand un grand chien accourut vers elle, la regarda, flaira ses mains,

et lui fit des avances amicales; puis un autre chien plus gros encore que le premier bondit par-dessus une haie et s'élança vers elle, et enfin une voix, dont le bruit inattendu fit tomber le livre des mains de la jeune femme, toute confuse et effrayée, une voix cria: « Ici, Frollo! Frollo! ici! » Un instant après un chasseur suivi d'un troisième chien parut sur le petit pont étroit qui menait directement au banc sur lequel elle était assise.

L'ombrelle d'Isabel était tombée comme elle se baissait pour ramasser son livre, et Lansdell ne put faire autrement que de voir son visage. Nous savons qu'il la trouvait très-jolie, mais il la croyait sans intelligence, et il avait parfaitement oublié ce qu'il avait dit à propos de la visite à Mordred.

— Permettez-moi de ramasser votre livre, madame Gilbert, — dit-il. — Quel endroit charmant vous avez choisi pour vos promenades matinales!.... C'est un de mes sites favoris.

Il jeta un regard sur les pages ouvertes du livre en le lui rendant, et il en vit le titre. Puis apercevant un autre volume sur le banc, près d'elle, il reconnut la couverture familière et les coins biseautés des *Rêves d'un Etranger*. Un homme connaît toujours la couverture du livre qu'il a écrit, surtout lorsque la publication lui a coûté quelque peine.

— Vous aimez Shelley? — dit-il.

Il était excessivement surpris de trouver que cette jolie nullité occupait ses loisirs par la lecture de la *Révolte d'Islam*.

— Oh! oui, je l'aime beaucoup... beaucoup. N'est-ce pas un grand malheur qu'il se soit noyé?

Elle parlait de cette calamité comme si l'événement

s'était passé une ou deux semaines auparavant. Ces choses-là étaient plus présentes pour elle que l'occupation vulgaire du déjeuner, du dîner et du souper, qui occupait ses journées. Lansdell jeta un regard perçant sur la jeune femme à l'abri de ses longs cils soyeux. Était-ce une affectation féminine, une sentimentalité provinciale, ou autre chose?

— Oui, c'est un malheur, mais je pense qu'on doit commencer à s'en consoler. Ainsi vous aimez ce fatras brumeux et rêveur? — ajouta-t-il en montrant le livre ouvert qu'Isabel tenait à la main.

Elle en tournait les feuilles les yeux fixés sur les caractères. C'est ainsi qu'elle se serait assise, timide et tremblante, si Sir Reginald Glanville, ou Eugène Aram, ou le Giaour, ou Napoléon, ou toute autre créature mélancolique avait pu être évoquée de sa tombe et se tenir debout à ses côtés. Mais elle ne pouvait supporter le mot « fatras » appliqué aux œuvres du regretté Percy Bysshe Shelley.

— Je trouve que ce sont les plus admirables poésies qu'on ait jamais écrites, — dit-elle.

— Plus admirables que celles de Byron? — demanda Lansdell. — Je pensais que Byron était le favori des jeunes femmes.

— Oui, certainement, j'aime Byron; mais il vous rend bien malheureux, parce qu'on sent qu'il souffrait beaucoup lorsqu'il les écrivait! Qu'on se le représente écrivant le *Giaour* dans le silence de la nuit, après avoir brillé dans un salon et avoir été le centre de tous les regards et de toutes les adorations. S'il ne l'avait pas écrit, il serait devenu fou, — ajouta Mme Gilbert en ouvrant ses grands yeux noirs. — Lorsqu'on lit les poésies de Shelley, il semble qu'on soit

au milieu des oiseaux, des fleurs, de l'eau bleue courante et de l'été. On est toujours dans l'été lorsqu'on lit ses vers; je ne sais vraiment pas lequel je préfère.

Était-ce de l'affectation ou bien une simple réalité puérile? Lansdell était si profondément atteint de cet horrible mal, le doute, qu'il ne crut que malgré lui à l'évidence de ces rougeurs éloquentes, à l'éclat sincère de ces yeux magnifiques, qu'on ne saurait gouverner et affecter à son gré quelque habile que l'on soit dans la comédie de la vie. Les chiens, exempts de tendances misanthropiques et déjà familiarisés avec Izzie, s'étaient groupés autour d'elle et avaient posé leurs grosses pattes et leurs museaux froids et humides sur ses genoux.

— Voulez-vous que je les chasse? — demanda Lansdell. — Je crains qu'ils ne vous ennuient.

— Non, je vous en prie, j'aime beaucoup les chiens.

Elle se baissa et les caressa de ses mains nues, laissa tomber de nouveau son livre, et se sentit toute honteuse de sa gaucherie. Édith Dombey aurait-elle sans cesse laissé tomber quelque chose? Elle se baissa vers un magnifique chien d'arrêt à robe noire et lui effleura la tête de ses lèvres. L'animal encouragé lécha de sa grande langue rouge, en témoignage de son affection, le visage qu'on lui tendait. Mais c'était *son* chien! Oui, c'en était venu là. Lansdell était cet être terrifiant et ce *lui* mystérieux d'innombrables romans. Pendant ce temps, Roland était resté debout sur le pont; mais le passage était fort étroit, et comme un laboureur s'approchait sa faux sur l'épaule, Lansdell eut à choisir entre deux partis : s'éloigner ou s'asseoir sur le banc. Il s'assit donc à distance respectueuse de

Mme Gilbert et ramassa de nouveau le Shelley. Je crois que sans la ressource des chiens, Isabel se fût laissée tomber dans le ruisseau babillard pour cacher l'intensité de sa confusion.

Il était là à ses côtés, le véritable héros, le poëte vivant et son petit cœur faible et sentimental tressautait dans un ravissement romanesque. Néanmoins elle sentait qu'elle aurait dû s'éloigner et le quitter. Une autre femme aurait regardé à sa montre et se serait récriée sur l'heure avancée, tout en rassemblant ses livres et son ombrelle, puis elle se serait éloignée avec une révérence et un adieu majestueux à Lansdell. Mais Isabel était clouée au sol, retenue par quelque charme effrayant mais délicieux, un charme magique et mystique, auquel se mêlait dans une douce confusion le clapotement de l'eau, le tic-toc monotone du moulin, le bruissement imperceptible des fleurs et des feuillages, le sourd murmure des nombreux insectes, et le chant aigu de l'alouette de Shelley perdue dans les profondeurs du ciel bleu.

Je reconnais que tout ceci était bien déplorable pour cet honnête médecin de campagne qui, en ce moment même, assis dans l'atmosphère épaisse d'une chambrette de maison rustique, appliquait de la charpie sur le bras mutilé d'un enfant de l'école dominicale qui était tombé dans le feu la semaine précédente. Mais après tout quand un homme s'avise d'épouser une fille, uniquement parce qu'elle a de grands beaux yeux, il doit se contenter de l'avantage suprême qu'il retire de l'attribut spécial qui a déterminé son choix, et tant qu'elle ne devient pas la victime d'une cataracte, ou d'une inflammation des paupières, ou d'une loupe persistante, il n'a pas de

motifs de se plaindre. S'il choisit une femme entre toutes parce qu'elle est loyale, intelligente, et fidèle, il a grand'raison de se fâcher dès qu'elle cesse de posséder l'une de ces qualités.

Lansdell et ses chiens demeurèrent fort longtemps à l'ombre des grands chênes. Les chiens s'impatientaient et témoignaient leurs sentiments par des bâillements fréquents qui ressemblaient à des hurlements étouffés ou par des battements de queue précipités, des bons inattendus et inutiles, et de petits sommes interrompus fréquemment ; mais Roland n'était pas pressé de s'éloigner du Roc de Thurston. Mme Gilbert n'était pas dénuée d'intelligence, après examen ; elle était quelque chose de plus qu'une jolie image de cire animée par un mécanisme ingénieux. Cette jolie tête était pleine d'idées confuses, de fantaisies informes et puériles qui charmaient et amusaient l'élégant désœuvré habitué à un monde où toutes les femmes sont instruites et accomplies, et capables d'exprimer toutes leurs pensées, et même davantage, avec la précision et le sang-froid de créatures fermement convaincues de l'infaillibilité de leur propre jugement. Oui, Lansdell s'amusait du bavardage d'Isabel, et il la traita avec beaucoup de douceur jusqu'à ce que sa timidité eût disparu et qu'elle osât regarder le visage de son interlocuteur. Il amena ses paroles au diapason de la jeune femme et se promena avec elle dans le Valhalla de ses héros, depuis Eugène Aram jusqu'à Napoléon. Mais au milieu de ces propos, elle regarda tout à coup une petite montre d'argent, présent de son mari, et vit qu'il était trois heures passées.

— Permettez-moi de m'en aller, — dit-elle. — Je

suis ici depuis onze heures du matin et nous dînons à quatre heures et demie.

— Laissez-moi alors vous porter vos livres un instant, — dit Lansdell.

— Mais suivez-vous le même chemin que moi?

— Oui, précisément le même.

Les chiens furent enchantés du changement. Ils aboyèrent et sautèrent autour d'Isabel, puis s'élancèrent comme s'ils voulaient parcourir dix milles d'une seule traite, et enfin revinrent sur leurs pas avec une rapidité alarmante et gambadèrent encore autour de Mme Gilbert et de leur maître.

Le chemin le plus court pour se rendre à Graybridge passait à travers un océan de prairies charmantes. Il y avait bon nombre de haies à traverser, de portes à ouvrir et à fermer, de sorte que le trajet occupa quelque temps. Lansdell avait sans doute affaire dans le voisinage de Graybridge, car il parcourut tout le chemin qui passait à travers ces prairies délicieuses et ne quitta Isabel qu'à une porte qui ouvrait sur la grand'route, aux abords de la ville.

— J'imagine que vous allez souvent vous promener jusqu'au Roc de Thurston? — demanda Lansdell.

— Oh! oui, très-souvent. La promenade n'est pas longue, et l'endroit est si joli!...

— C'est vrai. Mais Mordred est presque aussi rapproché, et je pense que les jardins vous séduiraient. Il y a aussi des ruines; en un mot, c'est très-romanesque. Je vous donnerai une clef pour vous et M. Gilbert lorsqu'il vous plaira de venir vous y promener. A propos, vous n'avez pas oublié votre promesse de venir dîner sur l'herbe et voir les tableaux, n'est-ce pas?

Isabel n'avait pas oublié; son visage s'anima soudain à la pensée de la séduisante perspective qui se déroulait devant elle. Elle le reverrait donc encore une fois, chez lui ; puis... novembre viendrait, et il s'en irait, et elle ne le reverrait plus. Isabel n'avait pas oublié ; mais jusqu'à ce moment tout souvenir de cette invitation s'était effacé de l'esprit de Lansdell. Cette idée lui revint tout d'un coup et il sentit qu'il avait été bien négligent pour ces honnêtes et simples personnes auxquelles cet excellent Raymond s'intéressait si fort.

— Vous aimez les tableaux, je crois? — dit-il interrogativement.

— Oh ! oui, je les aime beaucoup.

C'était vrai. Elle aimait tout ce qui était beau, elle était prête à admirer toute chose avec un enthousiasme ignorant et puéril ; — les tableaux, les fleurs, les sources, les paysages éclairés par la lune, les villes étrangères magiquement belles, en un mot tout ce qui était romanesque et étranger à sa vie.

— Alors, veuillez prier M. Gilbert d'accepter une invitation sans façon et de vous amener déjeuner au château.... Mardi prochain, par exemple. J'aurai ainsi le temps d'inviter ma cousine Gwendoline, votre vieil ami Raymond, et les deux petites filles qui vous aiment tant.

Isabel balbutia quelque chose qui signifiait qu'elle était très-heureuse et qu'elle ne doutait pas que son mari ne partageât son plaisir. Elle n'admettait pas un instant qu'on ne fût pas enchanté d'une pareille invitation, puis elle se prit à songer à sa toilette et à se rappeler que sa robe de soie, le plus bel ornement de sa garde-robe, était tachée. Ah! si George voulait

seulement lui faire cadeau de cette robe de soie gris perle, qu'elle avait vue dans un magasin de Murlington, et d'un mantelet de dentelle noire, et d'un chapeau blanc, et de gants gris perle, et de bottines et d'une ombrelle dignes de la toilette! Il existait de par le monde des gens assez riches pour posséder toutes ces choses, pensait-elle, — êtres trois fois heureux, qui marchaient incessamment dans des flots de soie.

Lansdell la pria de lui écrire un mot pour l'informer si le mardi conviendrait à Gilbert. Ils étaient arrivés à la dernière barrière pendant ce temps et il leva son chapeau d'une main pendant qu'il tendait l'autre à Isabel. Elle effleura légèrement cette main de ses doigts qui tremblèrent un peu à ce contact électrique. Ses gants étaient roulés en tampon dans sa poche. Elle avait l'âge qui nous rend les gants gênants plutôt qu'agréables ; ce n'est que lorsqu'elles ont atteint l'âge de discrétion que les femmes connaissent tous les mérites de Houbigant et de Piver.

— Au revoir. Je verrai Gwendoline et je compte sur vous pour mardi. Ici, Frollo, Quasimodo, Gaspart !

Il était parti, suivi de ses chiens et d'un nuage de poussière. La poussière elle-même ajoutait à sa majesté. Il semblait être de la nature des génies africains qui paraissent et disparaissent au milieu d'un nuage.

L'église de Graybridge sonnait quatre heures et demie au moment où Mme Gilbert rentrait et pénétrait dans le vulgaire parloir où le dîner était servi. Son visage était animé et ses vêtements poudreux. George était là, sifflant à tue-tête et tailladant une badine avec un gros couteau-serpette à manche de corne.

— Eh bien! Izzie, — dit-il, — que t'arrive-t-il?

— Oh! George, — s'écria Mme Gilbert d'un ton de triomphe et de ravissement, — j'ai rencontré M. Lansdell, qui a été fort poli et qui s'est arrêté bien longtemps pour causer avec moi; et nous y allons mardi, et lady Gwendoline Pomphrey y sera, — pense donc, George!

— Où cela allons-nous? — dit George.

— Mais au Prieuré de Mordred, assurément. Nous y prendrons le *luncheon* : et à propos, George, ne va pas t'aviser d'appeler cela le *lunch*. Et il faut que j'écrive pour dire si tu acceptes; mais naturellement tu acceptes, n'est-ce pas, George?

— Hum! — murmura Gilbert d'un air de réflexion, — mardi est un mauvais jour. Mais enfin, comme tu dis, Izzie, c'est une fort belle connaissance et on ne doit pas négliger une pareille occasion d'augmenter sa clientèle. Oui, je pense que cela pourra s'arranger, ma bonne. Tu peux lui écrire que nous irons.

Et c'était tout; nul ravissement, pas la moindre étincelle d'enthousiasme. Pour ne rien cacher, le médecin avait faim et il voulait dîner. Le dîner arriva sur ces entrefaites, embaumant l'air, mais si vulgaire! C'était un ragoût irlandais, un affreux dîner bon pour des Hiberniens qui ont passé la journée à maçonner. Isabel mangea fort peu, et pêcha tous les fragments d'oignon qu'elle trouva avec la pointe de sa fourchette et les mit de côté sur son assiette. Quoi qu'il en arrivât, jamais elle ne mangerait des oignons. Elle pouvait, au moins, éviter cette dégradation.

Après le dîner, George s'occupa dans son laboratoire, et Mme Gilbert se mit à l'œuvre pour composer sa lettre pour Lansdell. Elle allait lui écrire — à lui!

Ce n'était qu'une lettre très-cérémonieuse, brève, et pareille à toutes les lettres de ce genre : « M. et Mme Gilbert présentent leurs compliments à M. Lansdell et auront le plaisir de..., etc. » Mais même une lettre de ce genre était une composition critique. Dans la région sublime qu'habitait Lansdell, il devait y avoir certains mots et certaines phrases indispensables, quelque façon arbitraire de s'exprimer dont l'ignorance accuserait un manque de savoir-vivre. Isabel consulta Dombey, mais elle n'y trouva rien qui pût l'aider. Elle eût été très-heureuse de trouver : « Mme Grainger présente ses compliments à M. Dombey, » — ou : « Mlle F. Dombey a le plaisir d'informer M. Gay, » — ou quelque chose de ce genre, quelque part dans un coin de ces pages familières. Cependant elle fut obligée d'écrire la lettre le mieux qu'elle put sur une feuille de papier épais et glacé qui exhalait un violent parfum de patchouli. Elle cacheta la lettre avec le profil de Byron appliqué sur la cire blanche, — le seul bâton qu'il y eût à Graybridge, et pour la découverte duquel l'excellent Jeffson courut toute la ville pendant qu'Isabel écrivait sa lettre.

ROLAND LANSDELL, *Esq.*,

Au prieuré de Mordred.

Écrire une pareille adresse était déjà un plaisir. Il faisait nuit pleine quand Mme Gilbert eut achevé sa lettre. Elle commença alors à songer à sa toilette, — à sa toilette du mardi, — du mardi qui dorénavant devait différer de tous les autres jours de sa vie.

George voudrait-il lui donner une nouvelle robe de soie? Non, c'était impossible. Il lui donnerait unsou

verain et elle arrangerait la vieille. Force lui fut d'être satisfaite et de dire merci. Elle monta dans sa chambre avec une bougie et redescendit bientôt avec deux ou trois robes sur les bras. Parmi ces robes il y en avait une de mousseline blanche, très-chiffonnée, mais plus jolie que la robe de soie; — une étoffe légère et transparente, garnie de dentelles. Mme Gilbert se décida pour celle-là; et, le lendemain de bonne heure, elle sortit pour s'entendre avec une petite couturière du voisinage. Elle ramena la jeune femme avec elle et s'établit en sa compagnie dans le parloir plein de soleil pour démonter, refaire, et embellir la robe de mousseline blanche. Elle confia à l'ouvrière qu'elle allait en visite au Prieuré de Mordred; aussi, à la nuit tombante, tout le monde à Graybridge savait-il que M. et Mme Gilbert avaient reçu une invitation de M. Lansdell.

CHAPITRE XV.

AINSI SOIT-IL!

C'était le mercredi qu'Isabel avait fait la rencontre de Lansdell; dès le samedi, tous ses préparatifs étaient faits, et la robe blanche ainsi qu'une écharpe de même étoffe étaient entre les mains de Mathilda, qui devait les blanchir et les empeser merveilleusement. Le souverain avait bien rempli son rôle. Isabel avait fait emplette d'un ruban frais pour son chapeau de paille, ainsi que d'une paire de gants paille, et des mille petits objets nécessaires à la toilette d'une femme dans

les grandes occasions. Et maintenant que tout était prêt, le temps entre le samedi soir et le mardi matin s'étendait devant eux, — désert monotone qu'il fallait traverser le plus commodément qu'on pourrait. Je dois avouer qu'Isabel n'entendit pas deux paroles du sermon du recteur, le dimanche matin. Tout le temps qu'elle passa à l'église, elle pensa au Prieuré de Mordred et aux jolies choses que lui dirait Lansdell et aux réponses qu'elle ferait. Comme à son ordinaire, elle se représentait en imagination les choses à venir.

Et pendant ce dimanche d'été, ce jour béni de calme et de repos, où la faux du moissonneur était inactive dans les champs, et pendant lequel la roue immobile du moulin du Roc de Thurston ne faisait entendre que le bruit des gouttes d'eau tombant une à une de ses aubes ruisselantes, Roland resta dans la bibliothèque du Prieuré de Mordred, lisant un peu, écrivant un peu, fumant et réfléchissant beaucoup. A quelle occupation se livrerait-il? C'était là la grande question que le jeune homme était souvent mis en demeure de résoudre. Il resterait à Mordred jusqu'à ce que l'ennui l'en chassât, puis il partirait pour Paris. Une fois las de cette ville brillante dont les plus grands plaisirs lui étaient familiers depuis longtemps, il se rendrait sur le Rhin, dans ce pays rebattu, au milieu de visages et de personnages immuables. Dix années forment une longue période de temps quand on a quinze mille livres sterling de revenu et rien de particulier à faire de sa personne ou de son argent. Roland s'était abreuvé de tous les plaisirs de l'Europe civilisée, et les distractions qui paraissaient si capiteuses pour les autres hommes lui produisaient l'effet du Champagne qui a perdu son bouquet et sa

saveur en séjournant dans les coupes à moitié vides sur une table abandonnée.

Ce jour-là, il était assis dans l'embrasure de la fenêtre de la bibliothèque, — fenêtre profonde dans le style Tudor, ouvrant sur vaste terrasse dallée, sur la balustrade de laquelle un paon se promenait lentement au soleil. Il y avait des livres à droite et à gauche de la fenêtre ; des rayons massifs chargés de volumes à reliure sévère, qui couvraient les murs du plancher à la corniche, car les Lansdell étaient de temps immémorial une famille de lettrés et de savants, et la bibliothèque de Mordred était digne de sa réputation.

Un seul tableau décorait cette chambre, — un portrait peint par Rembrandt, encadré de chêne massif sculpté, — placé au-dessus de la haute cheminée : un visage majestueux et grave dont les yeux solennels vous regardaient toujours, un visage ouvert, loyal, et magnifique, dont le front était ombragé par les larges ailes d'un chapeau d'une forme très-haute.

Dans l'expression de sombre mélancolie de cette image on discernait quelque vague ressemblance avec le visage du jeune homme assis dans l'embrasure de la fenêtre, fumant et rêvant, et relevant la tête de temps en temps pour appeler le paon qui paradait sur la balustrade.

Au delà de cette balustrade s'étendait un beau domaine, clos, dans l'éloignement, par un mur crénelé ; un grand mur emmantelé de lierre, soutenu de loin en loin par de puissants contre-forts ; un mur qui datait des jours où Guillaume de Normandie enrichit ses fidèles vasseaux par le don des plus belles terres du royaume nouvellement conquis. Par delà cette an-

tique et majestueuse clôture s'élevait le clocher carré de l'église du village, qui avait l'âge de la partie la plus ancienne du Prieuré de Mordred. Les cloches sonnaient dans le clocher en ce moment, et le son en arrivait jusqu'à Lansdell, assis près de la fenêtre ouverte.

— Je n'ai encore que trente ans, — pensait le jeune homme, — mais comme il me semble qu'il y a longtemps depuis l'époque où je m'asseyais sur les genoux de ma mère dans notre vieille stalle sombre et triste, là-bas, en écoutant le murmure de la voix du desservant qui venait se briser sur le dais au-dessus de nous. Trente ans!... Trente années inutiles, ennuyeuses, vides. Il n'y a pas un moissonneur dans les champs, pas un villageois qui gagne ses six pence par jour à mener paître les oies, qui ne soit plus utile que moi à son prochain. Et, cependant, au pis-aller, je pourrais faire du commerce. Enfin! je m'efforce de ne pas faire le mal... Dieu sait combien je m'applique à ne pas commettre le mal.

Par une singulière transition d'idées, en disant ces mots, Lansdell pensa à la rencontre fortuite qu'il avait faite de la femme du docteur sous l'épais feuillage du chêne de lord Thurston.

— C'est une jolie créature,—pensait-il,—une enfant olie, inexpérimentée, timide. C'est une de ces femmes qu'un débauché ou un roué essayerait de pervertir ou de séduire. Il y a quelque chose de vraiment séduisant dans la façon enthousiaste avec laquelle elle parle de Shelley et de Byron. — « Quel dommage qu'il se soit noyé! » et : — « Oh! s'il s'était battu pour la Grèce et qu'il eût été victorieux comme Léonidas, vous savez, » — pauvre enfant, que sait-elle de Léonidas?

— « comme c'eût été magnifique! mais pensez qu'il attrape la fièvre, une fièvre comme celle qui tue les gens du commun, et qu'il meurt, juste au moment où il montrait sa grandeur et sa noblesse! » — Rien de plus nouveau que de trouver toutes ces folles rêveries de pensionnaires dans la tête de la femme qui devrait être la plus positive de tout Graybridge,—la femme d'un médecin de campagne qui ne devrait pas, dans l'ordre ordinaire des événements, penser à autre chose qu'aux chemises de flanelle qu'on donne aux pauvres ou aux infusions de fleurs de camomille et de gruau. Comme elle ouvrira de grands yeux lorsqu'elle verra cette chambre et cette masse de livres! Pauvre petite! Je n'oublierai jamais le joli tableau qu'elle faisait assise sous le chêne, ayant comme fond l'écorce gris-verdâtre du tronc et le ruisseau aux ondes limpides au premier plan.

Puis les idées de Lansdell qui semblaient singulièrement décousues ce jour-là prirent un autre tour.

— J'espère ne jamais faire le mal, — pensait-il. — Je ne suis ni un homme vertueux, ni un homme utile, mais je ne pense pas avoir jamais fait le mal.

Il alluma un autre cigare et se promena sur la terrasse, puis de là dans la grande cour quadrangulaire. Sur l'un des côtés de ce rectangle se trouvait une galerie qui faisait autrefois partie d'un cloître, et j'ai le regret de dire que les cellules de pierre dans lesquelles les moines de Mordred avaient coulé leurs jours tranquilles et leurs nuits méditatives, remplissaient maintenant le rôle de *boxes* pour les équipages de chasse de Lansdell. Des ouvertures avaient été pratiquées d'un compartiment à l'autre, car les chevaux sont des créatures plus sociables que les moines, et on remar-

que qu'ils souffrent et dépérissent lorsqu'ils sont entièrement privés de la société de leurs semblables. Roland entra dans trois ou quatre boxes, regarda les chevaux et soupira en songeant à la saison de chasse qui rendait habitable ce monotone Midland.

— J'ai besoin d'occupation, — pensait-il; — il me faut la fatigue physique et les distractions gymnastiques. Mon esprit rêve à mille choses absurdes, faute d'occupation.

Il bâilla et jeta son cigare, puis traversa la cour en se dirigeant vers une fenêtre ouverte de la sellerie, devant laquelle un homme en bras de chemise était assis, lisant le journal.

— Vous m'amènerez *Diver* dans une demi-heure, Christie, — dit Lansdell. — J'irai à Conventford cette après-midi.

— Oui, monsieur.

Roland se rendit, en effet, à Conventford. Il traversa au galop le village de Waverly, au grand scandale des tranquilles habitants, qui quittèrent leurs places, à demi effrayés par le fracas des fers du cheval sur le pavé inégal; puis, il reprit l'allure au pas, une fois dans l'avenue qui déroule ses beautés de Waverly à Conventford. Les rues de la ville étaient encombrées d'ouvrières endimanchées, et les cloches sonnaient à toute volée dans les trois clochers. Lansdell s'avançait très-lentement, pensant à toutes sortes de choses absurdes, et il pénétra dans le joli salon de Raymond au moment où ce gentleman prenait le thé avec ses petites-nièces.

Roland avait oublié qne son ami dînait de bonne heure le dimanche, et il était venu pour dîner avec lui. Mais cela ne faisait rien: il se contenterait d'une

tasse de thé et d'une tranche de bœuf froid, si toutefois il y en avait.

On lui dressa un couvert sur une petite table et on apporta un énorme aloyau. Mais Lansdell ne fit pas une bien grande brèche dans ce morceau de résistance. Lui et Raymond avaient beaucoup de choses à se dire. Lansdell se montra très-affable avec les enfants, leur fit beaucoup de questions sur leurs études et leur institutrice, qui était de Conventford et qui était allée ce jour-là prendre le thé avec ses amies; puis, insensiblement, la conversation tomba sur leur première gouvernante, Isabel Sleaford, et les orphelines avaient beaucoup de choses à dire à son sujet. Elle était bien jolie et leur racontait de bien belles histoires : *Eugène Aram* et le *Giaour* — comment ce méchant noir Hassan attachait sa *sœur* dans un sac pour aller la noyer, parce qu'il ne voulait pas qu'elle épousât le Giaour! Mlle Sleaford avait mis la romanesque histoire à la portée des jeunes années de ses élèves.

— Oui, disaient ces jeunes personnes, — elles aimaient *tendrement* Mlle Sleaford,—elle était si *gentille*, et quelquefois, le soir, quand on l'en priait bien, bien fort, elle *jouait* (les petites filles prononcèrent ce mot d'un air mystérieux); ah! comme c'était beau! Elle jouait Hamlet et le Spectre; tantôt drapée dans un grand manteau de velours noir, elle était Hamlet; tantôt brandissant une règle d'acajou, elle représentait le Spectre; et elle jouait si bien le Spectre que parfois elles avaient peur et n'osaient plus sortir sans lumière de la salle d'étude et sans serrer bien fort la main de quelqu'un.

Puis Raymond se mit à rire, et dit à Roland ce qu'il pensait d'Isabel, au point de vue phrénologique et autrement.

— Pauvre petite! Je crois qu'il y a quelque chose de triste dans l'histoire de ses premières années, — dit-il, — car elle évite avec soin toute allusion à cette période. Cela doit être la vieille histoire, — une marâtre et la misère. C'est ce qui m'a fait voir avec plaisir son mariage avec un brave et honnête jeune homme.

— Elle aimait beaucoup M. Gilbert, sans doute? — dit Roland, après un silence.

— Lui! pas le moins du monde! Il est probable qu'elle avait pour lui une certaine amitié, — non pas cette affection sentimentale qu'elle porte à ses poëtes et à ses héros, mais la raison lui commandait de choisir un protecteur fidèle et un excellent ami.

En disant ces mots, Raymond leva les yeux et regarda fixement son jeune parent. Mais le jour tombait, et, dans la demi-obscurité de la chambre, Raymond ne put pas voir l'expression du visage de Roland; il ne put voir que l'attitude de sa tête qu'il baissait légèrement en l'appuyant sur sa main.

— J'ai prêté la main au mariage d'Isabel, — dit lentement Raymond, — et Dieu veuille qu'il n'existe pas d'homme assez vil ou assez cruel pour s'interposer entre ces deux époux!

— Ainsi soit-il! — répondit Roland d'une voix grave et solennelle.

Puis il s'approcha de la fenêtre et regarda le jardin qui s'estompait dans le crépuscule et que commençaient à éclairer vaguement les rayons de la lune qui se levait.

— Si j'avais pu croire à cette charmante fiction de la vie future, cette grande compensation des chagrins et des erreurs de ce bas monde, quel homme accompli

j'aurais fait! — pensait-il, debout devant la fenêtre, le bras appuyé sur la balustrade et la tête posée sur sa main.

CHAPITRE XVI.

LANSDELL RACONTE UNE DE SES AVENTURES.

Le mardi était une belle journée. Le soleil du mois d'août — ce beau soleil de moisson qui réjouissait le cœur de tous les fermiers du Midland, éveilla de bonne heure Mme Gilbert. Elle allait au Prieuré de Mordred!... Pour la première fois, elle oublia de remarquer la laideur du chétif mobilier et des murs nus et blanchis à la chaux, sur lesquels tombaient ses regards. Elle allait au Prieuré de Mordred!... Il y a des instants dans la vie, pendant lesquels l'immense étendue du passé et de l'avenir n'est rien, comparée à la félicité absolue du présent. Il était de fort bonne heure, mais non pas trop tôt pour qu'elle se levât, pensait Mme Gilbert. Elle s'assit devant le petit miroir placé en face de la fenêtre ouverte, et peigna ses longs cheveux noirs pendant que les oiseaux sautillaient et s'ébattaient au soleil et que les beuglements indistincts des troupeaux arrivaient comme un sourd murmure des prairies voisines.

Le médecin et sa femme avaient tenu une conférence solennelle sur la question de l'heure à laquelle il convenait d'arriver au Prieuré de Mordred. Le *luncheon* se faisait à n'importe quelle heure jusqu'à trois, au plus tard, disait M. Gilbert; et il fut en conséquence

décidé qu'on se présenterait devant les portes du Prieuré quelques minutes avant une heure.

Comme le village de Mordred paraissait joli dans cette atmosphère somnolente du mois d'août, par ce soleil deviné par Cuyp, le maître flamand, et que tamise une brume légère! Comme tout paraissait charmant dès l'entrée du village, où l'on voyait une vaste auberge couverte de son toit à pignon percé à jour par toutes sortes de petites fenêtres impossibles, un bon vieux toit couvert en tuiles rouges dont les gouttières et les gargouilles se cachaient et se répondaient au soleil, et où les giroflées étalaient çà et là leurs bouquets d'or! A droite de l'auberge un sentier ombreux conduisait, en longeant les murs du Prieuré, à l'église au clocher carré, et, plus majestueuses que l'église elle-même, les portes massives de Mordred dominaient tout le paysage.

Isabel trembla presque quand Gilbert, descendant du cabriolet, tira la chaîne de fer pendue à côté d'une des portes massives et qui correspondait à une cloche. Il lui semblait qu'on sonnait à la porte du passé, et la femme du médecin s'attendait presque à voir des domestiques à livrées étranges, portant des souliers à la poulaine et des surcots mi-parti, et derrière eux le bouffon affublé de son bonnet et de ses grelots. Mais la personne qui ouvrit les portes était simplement une inoffensive vieille femme qui habitait quelques pièces ménagées dans l'épaisseur du porche massif. George pénétra lentement sous cette arcade normande, et Isabel regarda avec un frisson la herse et ses chaînes pesantes et rouillées pendues au-dessus de sa tête. Si cela allait tomber un beau jour sur Lansdell au moment où il sortirait à cheval de son grand domaine!

L'esprit de cette jeune femme était comme un vaste album, tout plein d'incidents romanesques et d'épouvantables catastrophes; son imagination lui fournissait toujours des événements de ce genre. *Brown Molly* s'avança lentement sur le chemin sablé, dessiné en hémicycle, — ah! les magnifiques bosquets, et les bancs de verdure, et les feuillages d'un vert sombre, et les cèdres immenses jetant leur ombre solennelle sur la pelouse, et les échappées sur les étangs, et les ruisseaux lointains; comme tout cela était beau! On s'arrêta devant un portail dans le style normand, un portail chenu couvert d'un manteau de lierre, sous lequel s'ouvrait une porte qui laissait voir un vestibule aux murailles tapissées d'armures. Là se dressaient les bustes en marbre blanc des guerriers coiffés du casque à cimier classique, placés sur des piédestaux de marbre noir, et des peaux d'animaux sauvages disséminées sur le parquet en chêne foncé. Isabel avait à peine jeté un coup d'œil sur la sombre splendeur de cet intérieur, qu'un groom accourut d'un angle lointain du château et s'empressa d'emmener le cheval et la voiture de Gilbert. L'instant d'après, Lansdell paraissait sous le portail et souhaitait à ses visiteurs la bienvenue à Mordred.

— Je suis enchanté de vous voir! Quelle charmante matinée, n'est-ce pas? Je crains que vous n'ayez trouvé la route poudreuse. Christie, prenez soin du cheval de M. Gilbert, conduisez-le dans une des boxes libres. Vous voyez, madame Gilbert, que mes chiens vous reconnaissent.

En effet, un chien d'arrêt à robe tachée de feu et un chien courant à robe noire témoignaient mille attentions aimables à Isabel.

— Vous plairait-il de voir tout de suite mes tableaux? J'attends d'un moment à l'autre Gwendoline et son père, votre ami M. Raymond et les enfants.

Tout ceci n'était pas d'une éloquence bien brillante, mais néanmoins cela différait du langage de tout le monde. L'expression nonchalante et endormie était néanmoins très-cordiale, et puis comme celui qui parlait était beau, vêtu de sa jaquette de velours noir qui s'harmonisait si bien avec les tons à la Rembrandt de sa carnation! A sa boutonnière était passée une fleur de serre chaude d'une blancheur de cire, et son gilet, chef-d'œuvre d'un tailleur du West End, laissait voir une mince chaîne d'or très-jaune, accompagnée de camées d'onyx et de vieilles monnaies d'or en guise de breloques tout à fait différentes des coulants et des médaillons massifs qui pendaient sur les poitrines rembourrées des officiers de Conventford, et qu'Isabel admirait encore il n'y avait pas bien longtemps.

Lansdell conduisit ses visiteurs dans un salon sur lequel s'ouvrait une enfilade de salles resplendissantes de luxe et de soleil. Isabel n'avait que des notions vagues sur tout ce qu'elle voyait dans ces magnifiques appartements. C'était pour elle un mélange confus de choses brillantes et multicolores qui dépassait vraiment les forces de son pauvre cerveau sentimental. C'était un chaos splendide dans lequel les vieux bahuts de chêne, les meubles de Boule et de marqueterie, les fauteuils d'ébène sculpté, les objets de filigrane ou d'ivoire, les vieilles porcelaines de Chelsea, de Battersea, de Copenhague, de Vienne, de Dresde, de Sèvres, de Berby, les majoliques et les Bernard Palissy, les tableaux et les vitraux, tournaient comme les images d'un kaléidoscope devant ses regards éblouis. Lansdell

était très-complaisant; il expliquait la nature de quelques-unes de ces belles choses en se promenant à la suite de ses hôtes. George marchait doucement, le chapeau à la main comme s'il avait été à l'église, et regardait tous les objets avec le même respect. Il fut charmé par un Vandevelde parce que la mer était jolie et verte et que les lames étaient parfaitement rendues; et il s'arrêta un instant devant un Fyt pour admirer les moustaches d'un lièvre. Il pensa qu'une divinité aux épaules rondes et potelées, peinte par Greuze, ornée de deux beaux yeux d'un bleu céleste et vêtue d'une robe de satin gris perle était une assez jolie femme; mais il admira moins les Murillo et les Spagnoletti, et il pensa que les modèles qui avaient servi à ces maîtres auraient bien fait de se débarbouiller et de se peigner avant de poser.

Gilbert n'était pas enthousiaste de tableaux; mais les regards d'Isabel erraient çà et là dans une extase d'admiration, et ses grands yeux noirs se remplirent de larmes devant la perle fine de la collection de Lansdell, un Raphaël, représentant le Christ succombant presque sous le cruel fardeau de sa croix, sublime de résignation, indiciblement mélancolique et tendre; une délicieuse figure, demi-grandeur, se détachant vivement sur un ciel d'un bleu intense.

— Mon père croyait à ce tableau, — dit M. Lansdell, — mais les connaisseurs haussent les épaules et disent qu'il n'a jamais posé sur le chevalet de Raphaël Sanzio d'Urbino.

— Mais c'est magnifique! — répondit Isabel d'une voix basse, presque craintive.

Le dimanche précédent elle s'était montrée très-inattentive au sermon du recteur, mais en regardant

ce tableau son cœur se remplit d'une tendre adoration.

— Qu'importe le nom du peintre, puisque cela est magnifique!

Lansdell commença à lui expliquer sous quels rapports cette peinture différait des œuvres les plus célèbres de ce prince des peintres; mais au milieu de ce petit entretien, Raymond et les orphelines arrivèrent à travers les salons et la conversation devint générale. Bientôt après, Gwendoline et son père se montrèrent, puis une femme de chambre fort proprement vêtue conduisit les dames dans un cabinet de toilette qui avait été celui de la mère de Roland, dont les rideaux étaient de soie vert de mer, la psyché encadrée dans de la porcelaine de Sèvres, et où l'on voyait des brosses montées sur ivoire et des flacons étincelants contenant des parfums couleur d'ambre enfermés dans un coffret d'or émaillé.

Isabel ôta son chapeau et lustra ses bandeaux avec l'une des brosses tout en pensant à sa table de toilette à elle et à certaine brosse noire cassée appartenant à George et qui laissait passer ses fils de fer par le dos. Elle pensa au tiroir de ce meuble, qui renfermait quelques épingles à cheveux tordues, les rasoirs de son mari dont les manches étaient en os colorié, et un flacon plat et vide qui avait autrefois contenu de l'eau de lavande, le tout se heurtant bruyamment lorsqu'on ouvrait le tiroir. Mme Gilbert pensait à cela pendant que Gwendoline retirait son chapeau — une autre merveille — et ôtait les gants couleur café-au-lait clair les plus justes, montrant ainsi des longues mains blanches étincelantes d'opales et de diamants. La femme du docteur eut tout le temps de

contempler la robe de soie de Gwendoline — cette robe idéale dont les reflets dorés n'étaient que très-légèrement plus foncés que les cheveux de la dame; et le petit col de dentelle serrant un peu le cou long, flexible et gracieux, et fixé par une broche composée d'une grosse turquoise monté sur or mat, ainsi que les pendants d'oreille, pareils à la broche, qui passaient sous les épais bandeaux blonds. Mme Gilbert admira toutes ces choses et elle remarqua que le visage de Gwendoline, si pur vu de profil, était un peu fané et défraîchi quand on le voyait de face.

Les enfants débouchèrent un à un les flacons et flairèrent énergiquement le contenu de chacun d'eux, puis discutèrent à voix basse sur le mérite des différents parfums. Gwendoline parla avec beaucoup d'affabilité à Isabel. Elle n'était nullement enchantée de se trouver avec la femme du médecin et elle gardait rancune à son cousin de s'occuper de ces gens-là; mais elle était trop bien élevée pour ne pas se montrer aimable avec les invités de Roland.

Bientôt toute la compagnie descendit et pénétra dans une salle lambrissée en vieux chêne où se voyait une table ovale sur laquelle était servi le *luncheon*. Isabel se trouva assise à la droite de Lansdell et en face de lady Gwendoline Pomphrey.

C'était vivre, cela. Au centre de la table se dressait, sur une corbeille de Dresde, une pyramide de raisins et de pêches couronnée d'un ananas. Jusqu'à ce jour, Isabel n'avait vu d'ananas que dans le fameux portrait d'Édith Dombey. Il y avait des fleurs sur la table et un léger parfum de fleur d'oranger et d'abricotier embaumait l'atmosphère. Il y avait des verres de cristal étincelants, si frêles en apparence qu'il sem-

blait qu'un souffle les briserait; des verres en forme de coupe, très-plats et pareils aux pétales du nénuphar, des verres légèrement verdâtres, et çà et là, des reflets prismatiques jouant au soleil. Mme Gilbert n'eut que de vagues notions sur la nature des mets qui lui furent servis à ce merveilleux banquet. Quelqu'un jeta un morceau de glace dans la coupe et la remplit ensuite d'un vin ambré et mousseux qui avait un parfum vague de pêches mûres et que quelqu'un désigna sous le nom de Moselle. Lansdell mit sur son assiette un composé d'une blancheur de crème qui était ou qui n'était pas du poulet, puis un domestique lui présenta un édifice de pâtisserie aérienne, plein d'un mélange mystérieux au milieu duquel il y avait de petits fragments noirâtres. Elle prit une cuillerée du mélange pour faire comme tout le monde; mais les petits morceaux noirâtres lui inspirèrent quelques doutes, et elle pensa que ce devait être une erreur du chef. Enfin, on lui apporta une glace, une vraie glace, — absolument comme si le Prieuré de Mordred avait été une officine de pâtissier, — une glace violette en forme de poire, qu'elle mangea avec le bout d'une petite cuiller de vermeil; puis on coupa l'ananas et elle en eut une tranche qui la désappointa quelque peu, attendu que ce fruit ne tenait pas les promesses de son apparence.

Mais tous les plats de ce banquet étaient « de cette matière dont sont faits les rêves. » Les groseilles, que les serviteurs de Titania servirent à Bottom, devaient avoir la même saveur. Pour Isabel, le moindre mets avait un arrière-goût du pays des songes. N'était-il pas à ses côtés, lui adressant la parole de temps en temps? Les sujets qu'il traitait étaient assez vulgaires, il est

vrai, et il parlait à chacun autant qu'à elle-même. Il parlait projets du Cabinet et chasse à Ruysdale, livres et peinture avec Gwendoline et Raymond; et questions locales avec George. Isabel se disait qu'il paraissait connaître toutes choses au monde. Elle-même n'avait que peu de choses à dire : admirer était tout son art. Quant aux orphelines, ces jeunes personnes, assises côte à côte, échangeaient des signes expressifs chaque fois que le couteau du sacrifice était plongé dans un nouveau plat, et causaient de loin en loin, d'un ton discret et ravi. Rien ne leur échappa, depuis les pâtisseries et les entremets jusqu'à la salade de homard, et au salmis à la reine.

Il était quatre heures, lorsque l'ananas fut entamé et ce fut la fin du banquet. La salle à manger tapissée en couleur vieux chêne, était éclairée par une seule fenêtre, une grande fenêtre carrée qui occupait presque entièrement une des parois de la salle, porte-fenêtre splendide qui ouvrait sur un jardin à la vieille mode séparé du reste du domaine par une haie de buis très-épaisse, limite magnifique qui avait mis un siècle ou deux à croître. Pendant toute la durée du repas les abeilles bourdonnaient dans le jardin et des papillons jaunes s'élançaient en tous sens sous les rayons du soleil. Des roses trémières géantes s'épanouissaient dans les plates-bandes et jetaient leur ombre verticale sur la pelouse soyeuse.

— Allons-nous au jardin? — dit Gwendoline au moment où l'on se leva de table.

Chacun accepta avec empressement. Isabel se trouva donc quelques instants après au milieu d'un groupe sur une pelouse miniature, au centre de laquelle se voyait un bassin de marbre peuplé de poissons dorés

et une toute mignonne fontaine qui chantait discrètement dans le calme de cette après-midi d'août.

Raymond et Lansdell ayant l'un et l'autre beaucoup de choses à dire, et Ruysdale et Gwendoline étant capables de causer agréablement sur n'importe quel sujet, la conversation ne cessa donc pas d'être animée, bien que le médecin et sa femme ne contribuassent que fort peu à faire rouler la balle.

Lansdell et ses hôtes avaient causé de toutes sortes de choses, se perdant à tout propos dans d'interminables digressions sur les sujets les plus inattendus, et ils en étaient venus, d'une façon ou d'une autre, à étudier la question de longévité.

— Je ne saurais dire que je regarde une longue existence comme un bienfait inestimable, — dit Roland, qui s'amusait à jeter de petits morceaux de macarons aux poissons rouges. — Ces poissons ne sont pas aussi intéressants que l'âne de Sterne, n'est-ce pas, madame Gilbert? Non, je ne regarde pas une longue existence comme un bienfait, à moins qu'on ne soit à jamais ardent et jeune, comme notre cher Raymond. Peut-être bien n'estimé-je pas le fruit à sa valeur, par la raison que je ne puis l'atteindre; c'est possible; d'autant plus qu'il est avéré que les Lansdell ne vivent pas vieux.

Le cœur d'Isabel eut un frisson en entendant ces paroles de Roland, et involontairement, elle jeta un regard d'effroi sur lui. C'était logique cependant; ces êtres supérieurs doivent avoir une fin précoce et ils ne peuvent y échapper. Un sentiment douloureux lui comprima la poitrine à cette idée; mais je doute néanmoins qu'elle eût voulu changer l'état des choses. Il était préférable qu'il moûrut de la rupture d'un vais-

seau, qu'il attrapât la fièvre, ou qu'il se suicidât plutôt que de vivre assez longtemps pour avoir les cheveux gris, porter des lunettes et des chaussures à double semelle.

Si court qu'eût été ce geste d'effroi, Roland l'avait vu et il s'était arrêté un instant.

— Non, nous ne vivons pas vieux dans notre famille. Nous avons été poitrinaires; on nous a décapités dans le bon vieux temps, alors qu'une remarque confidentielle à un ami était très-souvent un crime de lèse-majesté ou de haute trahison; nous sommes tombés sur les champs de bataille, — notamment à Flodden, à Fontenoy, et dans la guerre d'Espagne; et l'un de nous reçut une balle dans les poumons, dans un duel en Irlande, sur la pelouse du « Phaynix[1] ». En un mot, j'imagine qu'une malédiction pèse sur nous depuis le moyen âge, probablement parce que l'un de nos ancêtres, un maudit prieur de Mordred, qui avait été soldat et renégat avant d'entrer dans le giron de l'Église, s'appropria quelques vases sacrés pour faire une dot à sa jolie fille, qui épousa sir Antony Lansdell, chevalier, et qui devint ainsi la souche de la famille. Nous sommes évidemment une race maudite, car bien peu d'entre nous ont vu leur quarantième année.

— Et vous, Roland, quel est le sort qui vous attend? — demanda Gwendoline.

— Je sais à quoi m'en tenir là-dessus, — répondit Lansdell. — Je connais ma destinée.

— On vous a dit la bonne aventure?

— Oui.

1. Phœnix Park, à Dublin.

— Ceci est très-intéressant ! — s'écria la jeune femme avec un éclat de rire argentin.

Les yeux d'Isabel se dilatèrent de plus en plus et se fixèrent sur le visage de Roland.

— Racontez-nous ça, je vous prie, — continua Gwendoline. — Nous ne pouvons vous promettre de ressentir une grande terreur, parce que la mise en scène d'une histoire de revenants nous fait défaut. S'il était minuit et que nous fussions dans le salon lambrissé en chêne, que les lumières tirassent à leur fin, et que nos ombres tremblassent sur les murailles, vous feriez ce que vous voudriez de nos nerfs. Et cependant je ne suis pas certaine qu'un fantôme ne serait pas plus effrayant en plein jour, marchant sur la pelouse et s'évanouissant lentement pour se confondre avec les larmes de la fontaine. Allons, Roland, dites-nous l'histoire de cette prédiction. Vous fut-elle faite par une jolie fille portant une colombe sur le poignet comme le fantôme qui apparut à lord Lyttleton ? Serons-nous obligés de retarder l'horloge d'une heure afin de tromper les desseins de votre impalpable ennemi ? Ou bien avez-vous eu affaire au chat, à l'huissier, ou au squelette, ou à tous trois ensemble.

— Je suis certain que cela était dû à l'état anormal des organes de la forme et de la couleur, — dit Raymond. — C'est là le fondement de toutes les histoires fantastiques.

— Mais ce n'est nullement une histoire fantastique, — répondit Roland. — L'homme qui m'a prédit une mort prématurée était tout l'opposé d'un fantôme, et l'endroit où la prédiction fut faite n'a pas encore été entouré d'épouvantements surnaturels. Parmi toutes

les légendes d'Old Bailey je n'ai jamais entendu parler d'une histoire de revenants.

— Old Bailey ! — s'écria Gwendoline.

— Oui. C'est toute une aventure et la seule que j'aie eue de ma vie.

— Racontez-nous cela, je vous en prie.

— L'histoire est assez longue et n'est pas très-intéressante.

— J'insiste pour l'entendre, — dit Raymond ; — vous avez stimulé nos organes d'étonnement et vous êtes tenu de remettre nos esprits dans leur état normal en satisfaisant notre curiosité.

— C'est évident, — s'écria Gwendoline en s'asseyant sur un banc rustique, les plis soyeux de sa robe étalés autour d'elle comme le plumage de quelque oiseau magnifique, et son élégante ombrelle tenue obliquement un peu au-dessus de sa tête et jetant mille ombres fugitives et rosées sur son visage animé.

Elle était très-jolie lorsqu'elle était animée ; ce n'était que lorsque son visage était calme qu'on voyait combien sa beauté était fanée depuis le temps où le portrait au front élevé et aux boucles si longues avait été offert à l'admiration publique. Peut-être Gwendoline n'ignorait-elle pas cette particularité, car elle s'animait volontiers sous le plus léger prétexte.

— Soit, je vais vous raconter cette histoire, puisque vous le désirez, — dit Roland ; — mais je vous avertis qu'elle n'a rien d'émouvant. Je ne crois pas que personne ici prenne quelque intérêt aux procès criminels; mais celui dont je vais vous parler eut un certain retentissement à cette époque.

— Un procès criminel ?

— Oui ! J'étais à Londres, il y a deux ans environ. Je

revenais de Suisse dans le but de renouveler quelques baux et d'examiner quantité d'affaires d'intérêt fort ennuyeuses, que mon homme d'affaires avait exigé, à mon grand regret, que je traitasse en personne. Pendant mon séjour à la ville, je passai aux bureaux de la *United Joint Stock Bank*, succursale de Temple Bar, afin de me procurer des lettres de crédit près des différents correspondants de Constantinople et de plusieurs autres villes. Je restai au bureau quelques minutes à peine. Mais tandis que je causais avec un des employés, un homme entra et se tint debout à côté de moi, pendant qu'il présentait un chèque de quatre-vingt-sept livres dix shillings, ou d'une somme approchant, mais assurément très-voisine de la centaine. Il reçut l'argent et s'éloigna. Cet homme avait l'aspect d'un domestique sans livrée. Je quittai les bureaux immédiatement après lui et comme il prenait un petit passage qui conduit au Temple, je le suivis à quelques pas, car j'avais affaire dans Paper Buildings. A l'extrémité du passage, mon ami le domestique fut accosté par un homme de haute taille, à gros favoris noirs, qui semblait l'attendre, car il le saisit brusquement par le bras et lui dit : « Eh bien ! est-ce fait? »—« Oui, » répondit l'autre, en frappant son gousset dans lequel se fit entendre le cliquetis de l'or. Je l'avais vu mettre l'or et les billets dans la poche de son gilet. « Mais vous n'aviez pas besoin de me guetter de si près, » ajouta l'homme d'un ton brusque, « je n'allais pas me sauver avec, je pense. » L'homme aux favoris noirs m'avait aperçu pendant ce temps. Il dit à voix basse à son compagnon quelques paroles pour lui recommander le silence, puis il l'entraîna sans plus de cérémonie dans la direction opposée à celle que je suivais.

Ce fut là tout ce que je vis cette fois-là du domestique et de l'homme aux favoris noirs. Je me dis que cette façon d'encaisser un chèque ne laissait pas que d'être singulière ; mais je n'y pensai pas davantage. Trois semaines après, revenant à la succursale de la Banque pour compléter les arrangements nécessaires à mon voyage, on me dit que le chèque de quatre-vingt-sept livres dix shillings, plus ou moins, qui avait été encaissé en ma présence, était un faux, et que c'était un échantillon d'une série de fraudes audacieuses mises en œuvre par une bande dont les plans venaient d'être récemment découverts et dont aucun des membres n'avait pu être encore arrêté. « Ils se sont arrangés de façon à rester dans l'ombre, et ils ont atteint leur but d'une manière étonnante, » me dit l'employé. « On croit que les chèques sont l'œuvre d'un seul individu, mais que trois ou quatre complices ont contribué à lui procurer les signatures véritables de plusieurs de nos clients, et cela par un système très-compliqué. Le même homme n'a pas présenté plus d'un chèque, et c'est ce qui a dérouté la police ; elle ne sait où diriger ses efforts. » — « Vraiment? » dis-je, « alors je crois pouvoir lui venir en aide. » Et là-dessus je racontai ma petite histoire du gentleman à favoris noirs.

Lansdell s'arrêta pour reprendre haleine et jeta un regard à Isabel. Elle était naturellement pâle ; mais en ce moment elle était livide, et elle écoutait l'histoire avec une expression haletante et passionnée.

— Petite tête folle, — pensa Roland, — de se montrer absorbée à un tel point par mon récit !

— Cela devient intéressant, Roland, — dit Gwendoline. — Continuez, je vous prie.

— Mes paroles eurent un résultat. Le soir même, à

huit heures, un petit monsieur très-grave, portant un gilet poivre et sel, vint me trouver à l'Hôtel Mivart et me questionna longuement sur ce que je savais de l'homme qui avait encaissé le chèque : « Pensez-vous que vous pourriez reconnaître l'homme aux favoris noirs? » dit-il. — « Oui, certainement. »—« Et consentiriez-vous à déposer sous serment, s'il le fallait? » — « Avec plaisir. » Sur ce, l'agent de police se retira. Le lendemain, il revint me trouver pour me dire qu'il croyait être sur la trace de l'homme en question, mais qu'il n'avait aucun moyen de s'assurer de son identité. Il savait, ou croyait savoir, quel homme c'était ; mais il ne connaissait en aucune façon l'homme lui-même. La bande avait pris peur et l'on croyait qu'ils étaient tous partis pour Liverpool, avec l'intention de passer en Amérique sur un vaisseau qui devait mettre à la voile le lendemain matin à huit heures. L'agent venait d'en être informé et il venait me demander mon concours. Le résultat de l'affaire fut que j'endossai un pardessus, que j'envoyai chercher une voiture, et que je partis pour la gare d'Euston Square, en compagnie de mon ami l'agent de police, dans le but d'attester l'identité du monsieur aux favoris noirs. C'était ma première aventure, et je vous assure que j'y pris un véritable plaisir. Nous partîmes par l'express ; nous arrivâmes à Liverpool au milieu de la nuit, et au petit jour j'eus le plaisir suprême de reconnaître mon bel ami aux favoris noirs, juste au moment où il allait s'embarquer sur le bateau à vapeur qui devait le conduire à bord du steamer à hélice *Atalanta*, en destination de New-York. Il se fâcha tout d'abord ; mais quand il eut reconnu que mon compagnon était parfaitement en règle, il partit avec lui, sans trop se faire prier, dé-

clarant qu'il y avait erreur et que tout cela s'arrangerait aisément une fois en ville. Je laissai partir mes deux individus et je fut très-satisfait de l'aventure. Mais mon plaisir diminua lorsque je m'aperçus qu'il me fallait paraître comme témoin pendant l'instruction, les enquêtes, et à travers les innombrables péripéties d'un procès qui dura quatre jours et demi, sans parler des interrogatoires et contre-interrogatoires que m'infligèrent les vieux praticiens de Old Bailey, qui assistaient les accusés. Ils me demandèrent si c'étaient les favoris de l'homme que je reconnaissais ou si je n'avais jamais vu de favoris qui ressemblassent aux siens? Si je le reconnaîtrais sans ses favoris? Si je pouvais affirmer par serment la couleur de son gilet? Si aucun membre de ma famille n'avait jamais été dans une maison de fous? Si j'avais l'habitude d'occuper mes loisirs à voyager en compagnie d'agents de police? Si je n'étais pas un fruit sec de l'Université d'Oxford? Si je pourrais reconnaître une personne que je n'aurais vue qu'une fois en vingt ans? Si j'étais myope? Pouvais-je affirmer sous serment que je n'étais pas myope? Serais-je assez bon pour lire une ligne ou deux d'une édition diamant des œuvres de Thomas Moore? Et ainsi de suite. Mais de quelque façon qu'ils s'y prissent, l'accusé, connu sous le nom de Jack l'avocat, dit Jack le gentleman, dit un nombre de noms infinis, que j'ai absolument oubliés, était bien le même individu que j'avais vu accoster le domestique à l'entrée du Temple... Mon témoignage n'était qu'un simple anneau d'une longue chaîne, mais il faut croire qu'il fut préjudiciable à mon ami aux favoris noirs, car, lorsque lui et ses deux complices eurent entendu leur sentence, — dix années de travaux forcés, — il se tourna vers l'endroit

où je me tenais, et dit : « — Je n'ai pas de rancune contre les membres du jury, non plus que contre le juge, bien que sa sentence ne soit pas légère; mais lorsqu'un dandy désœuvré se mêle de choses qui ne le regardent pas, il mérite d'être sévèrement échaudé. Si je sors vivant de prison, *je vous tuerai !* » Il me menaça du poing en disant ces mots. Ces paroles n'avaient pas grande signification par elles-mêmes, mais le ton dont elles furent dites contenait beaucoup de choses. Il voulut dire encore quelques mots, mais les gardiens le saisirent et l'entraînèrent furieux et blasphémant, et le visage d'une pâleur livide. Je ne l'ai pas revu, mais s'il sort vivant de prison, je suis persuadé qu'il tiendra sa promesse.

— Izzie ! — s'écria tout à coup George, — qu'est-ce que tu as?

Tout l'effet de l'histoire de Lansdell fut perdu, car en ce moment Isabel chancela et tomba sur le gazon. Les poissons rouges s'enfuirent effrayés au moment où le docteur plongea brusquement son chapeau dans le bassin. Il jeta de l'eau au visage de sa femme qui rouvrit enfin les yeux très-lentement et qui regarda autour d'elle.

— A-t-il dit... — demanda-t-elle, — a-t-il dit qu'il tuerait...?

CHAPITRE XVII.

PREMIER AVERTISSEMENT.

Mme Gilbert se remit promptement de son évanouissement. Elle avait été effrayée par l'histoire de

Lansdell et la chaleur l'avait incommodée, dit-elle. Elle s'assit pour se remettre sur le canapé du salon, ayant à ses côtés les deux orphelines, pendant qu'on attelait *Brown Molly*.

Gwendoline s'éloigna avec son père après avoir souhaité le bonsoir à Mme Gilbert d'un ton assez froid. La fille du comte de Ruysdale n'approuvait pas l'évanouissement, qu'elle appelait la démonstration extraordinaire de Mme Gilbert.

— Si elle était demoiselle, je penserais qu'elle a voulu intéresser Roland, — dit à son père Gwendoline en revenant chez elle. — Quel motif peut-il avoir d'inviter ces gens-là à Mordred? L'homme est une buse, la femme insignifiante, excepté lorsqu'elle s'avise de se donner en spectacle en s'évanouissant. Cette sorte de gens s'évanouit à tout propos, tombe à la renverse au moindre souffle, et prend, au plus léger prétexte, des attaques de nerfs.

Mais si Gwendoline se montra dure pour la femme du médecin, Roland se montra très-affable, d'une affabilité dangereuse et pleine de séductions. Il se montra très-inquiet de l'état d'Isabel. C'était sa faute, cet évanouissement, absolument sa faute. Il l'avait laissée au grand soleil en racontant une histoire ridicule. Jamais il ne se pardonnerait cela, disait-il. A peine voulait-il croire l'assurance que George lui donnait du rétablissement de sa femme. Il sonna et fit apporter le thé pour ses invités. Il ferma les persiennes de ses propres mains et changea la lumière en un demi-jour agréable. Il supplia Gilbert de lui permettre de faire atteler une voiture fermée pour ramener sa femme à Graybridge.

— On vous ramènera le cabriolet ce soir, — dit-il.

— Je suis certain que le grand air et la poussière fatigueront Mme Gilbert.

Mais là-dessus Raymond s'interposa et dit que le grand air était précisément ce qu'il fallait à Isabel. Elle-même se rallia à cet avis. Elle ne voulait déranger personne, disait-elle ; pour rien au monde elle n'eût voulu le déranger, pensait-elle. Aussi le cabriolet fut-il amené et George emmena-t-il sa femme, par le portail normand sous lequel ils avaient pénétré à la clarté du soleil de midi. Le jeune homme était fort dispos et déclara qu'il s'était amusé au delà de toute expression — les gens peu démonstratifs prétendent toujours qu'ils s'amusent beaucoup — mais Isabel resta silencieuse et concentrée, et lorsque son mari la questionna à ce sujet elle répondit qu'elle était fatiguée.

Oh ! comme le monde paraissait vide après cette visite au Prieuré de Mordred ! C'était fini. Cette suprême coupe de bonheur avait été tarie jusqu'à la lie. Novembre allait venir et Roland s'en irait. Peut-être partirait-il avant novembre, soudainement, dès que la fantaisie l'en prendrait. Qui pouvait prévoir les desseins du Giaour ou de sir Reginald Glainville ? A tout moment, au milieu des ténèbres d'une nuit sans lune, le héros pouvait demander son coursier fougueux et le seul fracas du galop de sa monture sur la chaussée sonore témoigner de son départ.

Lansdell pouvait quitter Mordred à n'importe quelle heure de ces longues journées d'été, pensait Isabel, debout devant la fenêtre du parloir et regardant le chemin poudreux où les poules de Mathilda ramassaient quelques grains de blé qui étaient tombés d'une charrette quelconque. En ce moment même il était peut-être parti — oui, en ce moment même, tandis

qu'elle était là occupée à penser à lui. A cette idée son cœur cessait de battre. Pourquoi l'avait-il invitée à venir à Mordred? n'était-il pas cruel d'entr'ouvrir un instant la porte du paradis pour la refermer lorsqu'elle était à demi aveuglée par le glorieux éclat des splendeurs intérieures ? Penserait-il jamais à elle, cet homme superbe aux grands yeux noirs et rêveurs, dont l'expression et la nuance variaient à chaque instant? Était-elle quelque chose pour lui, ou bien cette cadence musicale de sa voix lui était-elle habituelle lorsqu'il parlait aux femmes ? De nouveau et sans se lasser, elle parcourut encore le pays enchanté qu'elle avait entrevu pendant sa visite à Mordred; les fleurs, les cristaux, les tableaux, les vitraux, les fruits de serre chaude formaient une sorte de fond, divers et multiple, sur lequel il se détachait magnifique et inabordable.

Elle s'assit et pensa à Lansdell, ayant sur les genoux une broderie destinée à n'être jamais finie. Cela valait mieux que la lecture. Une vieille bonne femme, qui tenait l'unique cabinet de lecture de Graybridge, remarqua vers cette époque l'abstention de sa meilleure pratique. Cela valait mieux qu'un livre, de rester assise toute une après-midi brûlante du mois d'août en pensant à Roland. Quel roman pouvait-on écrire qui fût comparable à cette histoire, à cette fiction éternelle dans laquelle un héros véritable dominait à tous les chapitres? Il y avait peut-être quelques répétitions dans ce livre, mais Isabel n'en voyait pas la monotonie.

C'était assurément très-mal de sa part, et c'était offenser cruellement ce naïf médecin de campagne prenant son dîner d'un côté de la table et se plaignant à voix basse de ce que le mouton était trop cuit, tan-

dis qu'Isabel lisait de l'autre côté l'inépuisable volume. C'était très-mal à elle; mais Mme Gilbert n'en était pas encore à considérer la culpabilité de ses actions. Elle se montrait bonne épouse, douce, et soumise; et elle s'imaginait avoir le droit de meubler à sa guise les appartements secrets de son esprit. Qu'importait-il qu'un dieu étranger régnât dans le temple, tant que les portes soigneusement closes cachaient sa beauté dangereuse, tant qu'elle rendait hommage à son légitime maître et seigneur? Il était son seigneur et maître bien que ses doigts fussent carrés aux extrémités et qu'il eût un goût déréglé pour les oignons nouveaux. Les oignons nouveaux! les oignons sempiternels, pensait Isabel; car les légumes désagréables semblaient être perpétuellement de primeur à Graybridge. C'était fort mal à elle de penser sans cesse à Roland comme elle avait pensé à Eugène Aram, à Lara, à Ernest Maltravers — Ernest Maltravers aux yeux bleus. Les héros aux yeux bleus étaient surannés maintenant. N'était-il pas brun?

Elle était très-coupable, très-folle, très-puérile. Pendant toute sa vie elle avait joué avec ses héros et ses héroïnes comme les autres enfants jouent avec leurs poupées. Tantôt Édith Dombey était sa favorite; tantôt c'était Zuleika aux yeux noirs, agenouillée aux pieds de Selim tournant machinalement une fleur entre ses doigts. Laissée à elle-même pendant toute son enfance oisive, cette enfant s'était nourrie de romans en trois volumes et de poésie sentimentale; et maintenant qu'elle était mariée et investie des devoirs solennel de l'épouse, elle ne pouvait pas briser d'un coup sa douce chaîne romanesque pour s'adonner aux pâtés et aux puddings.

Elle ne fit donc aucun effort pour bannir de son esprit l'image de Lansdell. Si elle avait reconnu la nécessité d'un pareil effort, peut-être l'eût-elle fait. Mais elle pensait qu'*il* partirait, que sa vie reprendrait son niveau monotone et qu'il en serait comme si rien de tout cela n'avait existé.

Mais Lansdell ne quitta pas immédiatement Mordred. Une semaine seulement après la mémorable journée du Prieuré de Mordred, il se rendit au Roc de Thurston, et trouva Isabel assise sous le chêne, un livre sur les genoux. Elle se leva à son approche, légèrement effrayée, le visage animé, et les yeux baissés. Elle ne l'attendait pas. Les demi-dieux ne descendent pas souvent des nuages. Ce n'est qu'une seule fois qu'on peut voir Castor et Pollux aux prises dans une lutte mortelle. Mme Gilbert se rassit, rougissante et tremblante; mais heureuse! follement, indiciblement heureuse! Roland s'assit à côté d'elle et entama la conversation.

Il ne fit pas la moindre allusion à cet évanouissement malencontreux qui avait gâté l'effet de son récit. Ce sujet, qui eût été excessivement embarrassant pour la femme du médecin, fut soigneusement évité par Lansdell. Il causa de toutes sortes de choses. Depuis dix ans c'était un flâneur, pur et simple, et il était passé maître dans l'art de causer. Aussi parla-t-il à cette enfant ignorante de livres, de tableaux, de villes étrangères, de gens célèbres, vivants ou morts, dont elle n'avait jamais entendu parler avant ce jour. Il paraissait connaître toutes choses, pensait Mme Gilbert. Il lui semblait qu'elle était devant les portes d'un nouveau pays des merveilles dont Lansdell avait les clefs et qu'il pouvait ouvrir à son gré lorsqu'il voudrait

la guider à travers les sentiers obscurs et mystérieux de la région magique qui s'étendait au delà.

Lansdell fit à sa compagne bon nombre de questions sur sa vie à Graybridge et sur ses lectures. Il reconnut que son existence était désœuvrée et qu'elle relisait sans cesse les mêmes livres, — les volumes délabrés des romans populaires qu'on trouve dans tous les cabinets de lecture. Pauvre enfant! qui pouvait s'étonner de sa folle sentimentalité. Par esprit de charité, Roland lui offrit de lui prêter les livres de sa bibliothèque.

— Si vous pouvez passer par ici demain matin, je vous apporterai la *Vie de Robespierre*, et la *Révolution française*, de Carlyle. Il est probable que, dès l'abord, Carlyle ne vous plaira pas; mais vous serez séduite lorsque vous serez habituée à son style. C'est comme un grand orchestre de fanfares qui vous assourdit tout d'abord, mais dont, graduellement, vous découvrez l'harmonie et dont vous appréciez la beauté d'instrumentation. Voulez-vous que je vous apporte en même temps les *Girondins*, de Lamartine? Tout ceci fera un nombre de livres assez considérable; mais vous n'aurez pas besoin de les lire avec trop d'attention. Vous prendrez çà et là les pages qui vous plairont et nous en causerons ensemble plus tard.

La Révolution française était un des épisodes chéris d'Isabel dans l'histoire universelle. Elle y voyait une période merveilleuse pendant laquelle une douce jeune femme de la province n'avait qu'à se rendre à Paris et à assassiner un tyran pour devenir une *célébrité* à travers les siècles. Lansdell avait découvert cette fantaisie spéciale en causant avec la femme du médecin et il était heureux de jeter l'éclat de la vérité sur les idées

vagues qu'elle se faisait des odieux chefs de la Montagne et des martyrs de la Gironde. N'était-ce pas un acte de charité pure de dissiper quelques-uns des brouillards sentimentals qui obscurcissaient cette jolie tête? N'était-ce pas plutôt une bonne action qu'une mauvaise de venir de temps en temps dans cette retraite ombreuse, à l'abri du chêne, et de dépenser une heure ou deux avec cette pauvre enfant à demi instruite qui avait un si grand besoin d'une science plus solide que celle qu'elle avait pu recueillir, sans secours, dans les romans et les volumes de poésie?

Il n'y avait rien de mal dans ces promenades matinales, dans ces rencontres qui étaient amenées par le hasard. Il n'y avait absolument rien de mal : d'autant plus que Lansdell avait l'intention de quitter le Midland dès que la saison de la chasse serait terminée.

Indirectement il parla à Isabel de son départ prochain.

— Oui, — dit-il, — vous ferez bien de me demander tous les livres que vous voudrez lire, et, à propos, lorsque j'aurai quitté Mordred...

Il s'arrêta un instant involontairement, car il vit Isabel frissonner légèrement.

— Quand j'aurai quitté Mordred, à la fin d'octobre, vous irez au Prieuré et vous choisirez vous-même dans la bibliothèque. La femme de charge est une excellente femme qui se mettra volontiers à vos ordres.

Mme Gilbert commença donc une nouvelle série de lectures et lut avidement les livres que Lansdell lui prêta. Elle en copia de longs extraits, dessina à la plume les profils des héros, regardant invariablement de droite à gauche et ayant tous un air de famille remarquable avec le maître du Prieuré du Mordred.

L'éducation de la femme du médecin fit un grand pas, grâce à ce moyen. Elle passait des heures entières à lire dans le petit parloir de Graybridge, et George, dont la vie était très-active, en vint à la regarder comme dans son état normal lorsqu'elle tenait un livre à la main, et à ne s'offenser en aucune façon lorsqu'elle gardait un livre à côté de son assiette pendant les repas, ou qu'elle répondait vaguement à ses simples paroles. Gilbert était très-satisfait. Il n'avait jamais cherché autre chose : une jolie petite femme pour lui sourire lorsqu'il rentrait au logis, pour brosser son chapeau de temps en temps dans le vestibule, après le déjeuner, avant qu'il sortît pour sa tournée professionnelle, et pour se rendre deux fois chaque dimanche à l'église, appuyée sur son bras. Si quelqu'un avait dit qu'un mariage dans ces conditions ne représentait pas une union parfaite et entière, Gilbert eût souri en regardant cette personne comme un fou inoffensif.

Lansdell rencontra très-souvent la femme du médecin : parfois sur le pont voisin du moulin, parfois dans les prairies qui agitaient leurs vagues d'émeraude autour de Graybridge, de Mordred, et de Warncliffe. Il la rencontra très-souvent. Ce n'était pas chose nouvelle pour Isabel d'errer en tous sens dans ce paradis rustique. Mais il était tout à fait nouveau que Lansdell s'adonnât avec tant de passion à la promenade pédestre. Cette fantaisie ne pouvait pas durer, néanmoins; l'ouverture de la chasse approchait, et Lansdell allait avoir quelque chose de mieux à faire que de perdre son temps par les champs et les bois, en causant avec la femme du médecin.

La veille même de cette bienheureuse matinée qui

devait faire diriger le feu de tous les fusils du Midland sur ces innocentes victimes à gorge rouge, George reçut une lettre de son vieil ami et camarade, Sigismund, qui lui écrivait avec un entrain remarquable et une incommensurable abondance de pâtés.

« Je viens passer quelques jours avec toi, mon vieux « camarade, » écrivait-il, « afin de chasser de mes « poumons la fumée de Londres et pour contempler « les jeunes agneaux bondissant dans les prairies. (A « propos, y a-t-il de jeunes agneaux au mois de sep- « tembre?) Il me tarde de voir quelle ménagère tu as « fait de Mlle Sleaford. Te rappelles-tu cette journée « passée au jardin où tu l'as vue pour la première « fois? C'était là un joli cas d'idiotisme. Ah! ah! ah! « ah! comme dit M. Buckstone lorsqu'il enfonce ses « poings dans les côtes d'un figurant. Fait-elle des « puddings? Coud-elle des boutons et bouche-t-elle « les trous de tes bas avec des reprises merveilleuses? « A Camberwell elle ne voulait pas en entendre par- « ler. Je te consacrerai une semaine et je passerai une « autre semaine dans le sein de ma famille. J'appor- « terai un fusil, parce que cela fait bien dans le wagon, « surtout lorsque ça ne part pas, ce qui arrive, je crois, « lorsque ce n'est pas chargé; bien que, à mon avis, « il y ait toujours quelque chose de suspect dans l'as- « pect des armes à feu, et que je ne serais en aucune « façon surpris si elles venaient à éclater par combus- « tion spontanée ou quelque chose d'approchant. Je « suppose que tu as entendu parler de mon nouveau « roman en trois volumes, — un vrai roman en trois « volumes dont tout l'intérêt se concentre sur un seul

« individu, — *le Mystère du Manoir de Mowbray* (jolie « collection de *M* majuscules, n'est-ce pas?) qui prend « la ville d'assaut,—j'entends la ville de Cambden où « j'ai ma pension et où je trouve l'occasion de chauf- « fer en personne le succès du livre en entrant dans « tous les cabinets de lecture que je trouve sur ma « route et en m'inscrivant pour la lecture immédiate « de l'ouvrage. Comme tu le penses, je me garde bien « d'aller le réclamer; mais si je réussis à pousser un « naïf libraire à faire l'emplette d'un exemplaire du « *M. du M. de M.*, je sens que je n'ai pas perdu ma « journée. »

Le lendemain, de bonne heure, Smith arriva à Warncliffe, et se rendit à Graybridge par un omnibus tout hérissé de fusils. Il était fort gai et parlait incessamment à Isabel qui était restée à la maison pour le recevoir; qui était restée bien qu'il y eût une faible chance pour que Lansdell eût fait sa promenade matinale du côté du Roc de Thurston. Ce n'était pas probable, car on était au 1er septembre, et il était vraisemblable qu'il aurait préféré le carnage des perdrix à ces flâneries sous le gros chêne.

Mme Gilbert reçut très cordialement son vieil ami. Elle l'aimait comme un frère aîné plus affable que ne le sont ordinairement les frères. Sigismund n'avait jamais vu la fille de Sleaford si jolie et si gracieuse. Un nouvel élément avait été introduit dans la vie de la jeune femme. Elle était heureuse, indiciblement heureuse, sur le seuil mystique d'une nouvelle existence. Elle ne désirait plus être une Édith Dombey. Non, pour toutes les robes de velours ponceau et tous les diadèmes en brillants du monde, elle n'aurait voulu

sacrifier la demi-heure passée par hasard sur le pont, à l'abri du chêne de lord Thurston.

Elle s'assit près de la petite table souriant et parlant gaiement, tandis que l'auteur du *Mystère du Manoir de Mowbray* mangeait plusieurs livres de gâteaux à la mode du comté d'York, et des œufs frais, et du jambon frit à proportion. Smith, à un certain moment, excusa la violence de son appétit et demanda pardon des ravages qu'il causait.

— Voyez-vous, — disait-il, — voilà ce qu'il y a d'ennuyeux lorsqu'on va dans le monde. On vous voit manger; il n'en faut pas tant pour nuire à un homme qui fait des romans en trois volumes. C'est un grand malheur que la fiction ne soit pas compatible avec un bon appétit; mais il en est ainsi, et le monde témoigne son mécontentement quand on ne remplit pas son attente. Vous ne vous faites pas idée de la quantité de gens qui m'ont invité à prendre le thé, — les dames surtout, — depuis la publication du *Mystère du Manoir de Mowbray*. Dans les premiers temps j'acceptais. Mais le plus souvent on me disait : « Mon Dieu! monsieur Smith, vous n'êtes pas du tout comme je vous avais cru! Je pensais que vous étiez *grand*, *brun*, *et fier d'aspect*, comme Montague Manderville dans le *Mystère*..., etc., etc. » Ces paroles-là vous mettent mal à l'aise et vous vous imaginez que vous êtes un imposteur. Et puis si un romancier ne peut prendre une tasse de thé, sans rougir comme s'il venait d'empocher une cuiller d'argent et que la conscience de son crime le poursuivît, mon avis est qu'il fait mieux de rester chez lui. Je ne crois pas qu'un homme soit aussi bon ou aussi mauvais que ses livres, — continua Sigismund d'un ton réfléchi en se servant une cuillerée de

graisse liquide. — Il existe une sorte d'indignation vertueuse, ou un désir fanatique de faire quelque chose de splendide pour son prochain, comme de revacciner tous les hommes, ou de fonder un hôpital pour tout le monde, qu'on ressent lorsqu'on écrit, et surtout le soir lorsqu'on a combattu le sommeil avec de l'ale amère, — mais tout cela s'évanouit une fois que la copie est envoyée chez l'imprimeur. Il en est à peu près de même du mépris, de la haine, et du cynisme. Personne ne s'élève absolument à la hauteur de ses livres. Byron, lui-même, s'il n'avait pas rabattu ses cols de chemise, s'il n'avait pas boité, et s'il ne s'était pas nourri de biscuit et de soda, aurait tristement échoué. Il y a en ce monde une bonne dose de la folie inspirée d'Horace Walpole. Le soleil du matin brille de tout son éclat, la statue résonne mélodieusement; mais pendant tout le jour le silence règne sans partage, et la nuit — c'est-à-dire dans le monde — ces bruits deviennent lugubres. Comme je bavarde, Izzie, pendant que vous ne dites rien! Mais je n'ai pas besoin de vous demander si vous êtes heureuse. Je ne vous ai jamais vue si jolie.

Isabel rougit. Était-elle donc jolie? Ah! comme elle avait besoin d'être jolie!

— Et je pense que George peut se vanter d'avoir mis la main sur la plus jolie petite femme du Midland.

Mme Gilbert rougit davantage; mais le sourire de bonheur disparut de ses lèvres. Quelque chose, encore bien indécis, s'agitait dans ce que Raymond aurait pu appeler « son for intérieur » et elle se disait que peut-être George n'avait-il pas grand motif de se louer de son choix.

— Je fais toujours ce qu'il me dit, — dit-elle naïvement, — et il est meilleur pour moi que maman ne l'était et il lui est indifférent que je lise à table. Vous savez comme elle s'emportait pour cela. Et je reprise ses chaussettes..... quelquefois.

En disant ces mots elle ouvrit un tiroir où se voyaient quelques pelotons de laine grise et des bas en paquet dans lesquels étaient fixées de grosses aiguilles.

— Et puis, vous ne savez pas, Sigismund, — s'écria-t-elle avec assez d'inconséquence,—nous sommes allés à Mordred... au Prieuré de Mordred... à un *luncheon;* un *luncheon* magnifique... des ananas et des glaces, et près d'une demi-douzaine de verres de toutes sortes pour chaque personne.

Elle pouvait parler à Sigismund de Mordred et du maître de Mordred. Il n'était pas comme George, lui; il sympathiserait avec l'enthousiasme que lui causait ce paradis terrestre.

— Connaissez-vous Mordred? — demanda-t-elle.

Elle ressentait un certain plaisir à appeler le château « Mordred » tout court, comme *lui*.

— Je connais assez bien le village de Mordred, — répondit Smith. — et je dois connaître parfaitement le château. Feu M. Lansdell occupait fréquemment mon père, et quand Roland fut initié à l'étude des classiques par un précepteur particulier, on m'envoyait au château pour travailler avec lui. Mon père était très-heureux de cette circonstance, mais quant à moi, je ne saurais dire que j'en appréciais tous les avantages, surtout pendant les après-midi d'été, lors qu'on jouait au cricket dans les prairies de Warncliffe.

— Vous le connaissiez... vous avez connu M. Ro-

land lorsqu'il était enfant? — dit Isabel avec stupéfaction.

— Certainement, ma chère Izzie; mais je ne crois pas qu'il y ait là dedans rien d'extraordinaire. Vous n'ouvririez pas davantage les yeux si je disais que j'ai connu Eugène Aram enfant, — continua Smith en époussetant ses bottines avec sa serviette; — oui, c'était un gentil garçon, un dandy achevé, avec un chapeau en tuyau de poêle, des bottes vernies et une montre en or dans son gousset. Il possédait une innombrable collection de porte-crayons, de raquettes pour le cricket, de cartons à dessin, de cannes de combat, et de lignes à pêcher. Il m'apprit l'escrime, — ajouta Sigismund en prenant brusquement la posture d'un duelliste et faisant du pied un violent appel sur le tapis. — Allons, madame Gilbert, — dit-il bientôt après, — mettez votre chapeau et allons nous promener. Je pense qu'il n'y a pas apparence pour que nous voyions George avant le dîner.

Isabel sortit avec plaisir. Tout le monde semblait dehors par cette belle matinée de septembre; c'était une chance de plus de *le* rencontrer. Elle mit son chapeau, un chapeau de paille dont les larges ailes jetaient des ombres douces sur son visage, prit sa vaste ombrelle verte, et, en une minute, elle fut prête à accompagner son vieil ami.

— Je ne me soucie pas des compliments de la place du Marché,—dit Smith en parcourant le chemin toujours poudreux pendant la sécheresse et fangeux lorsqu'il pleuvait. — Je connais presque tout le monde à Graybridge, et je ne sortirais pas des questions et des réponses stéréotypées sur mon séjour à Londres. Je ne puis pas dire à ces gens-là que je gagne ma vie à

écrire le *Démon des Galères* ou le *Mystère du Manoir de Mowbray*. Allons dans la campagne, Izzie; je suis pour une promenade champêtre.

Mme Gilbert rougit. Cette habitude de rougir lorsqu'elle parlait ou lorsqu'on lui parlait lui était venue récemment. Après un silence, elle dit timidement :

— Le Roc de Thurston est un joli endroit; voulez-vous que nous y allions?

— Certainement. Vous avez eu là une magnifique idée, Izzie. Le Roc de Thurston est un endroit charmant, tranquille, retiré, paresseux, qui invite au sommeil et fait penser à la bière mousseuse. C'est la cascade qui y fait penser : on dirait de la bière mousseuse qui coule entre les rochers.

Le visage d'Isabel s'éclaira de mille sourires.

— Je suis bien heureuse que vous soyez venu nous voir, Sigismund, — dit-elle.

Elle en était heureuse. Elle pouvait aller au Roc de Thurston aussi fréquemment qu'elle réussirait à y entraîner Sigismund et elle ne serait plus tourmentée dans la plénitude de sa joie par la conscience qu'elle faisait quelque chose de mal. C'était une joie indicible! Elle avait essayé d'écrire des vers sur ce sujet, mais elle avait échoué bien que son cœur fît tout le jour de la poésie, aussi follement, aussi vaguement belle que le Cantique des Cantiques. Elle avait essayé de mettre sa joie en musique; mais le clavecin n'avait pas de notes qui pussent exprimer une mélodie aussi ravissante, bien qu'elle eût trouvé un petit thème fort simple, vieil air oublié, arrangé en valse, qui disait : « Pourquoi te dire ce que je sens, » qu'Isabel jouait lentement et sans cesse, pendant des heures, soutenant la mélodie dans les notes prolongées

et prêtant l'oreille à ce qu'elle disait de Roland.

Tout ceci était fort coupable assurément. Aujourd'hui elle pouvait aller au Roc de Thurston le front pur et la conscience légère. Que pouvait-on imaginer de plus convenable que cette promenade champêtre en compagnie de l'ancien pensionnaire de sa mère?

Ils ne tardèrent pas à prendre à travers champs, et à mesure qu'ils se rapprochaient du petit enfoncement verdoyant au pied de la colline où le moulin et la cascade se cachaient comme des joyaux dans un écrin de velours vert, le sol semblait disparaître sous les pieds d'Isabel, comme si le Roc de Thurston avait été une région fantastique suspendue dans les airs. Était-il au rendez-vous? Son cœur répétait sans cesse cette question. C'était le 1er septembre, et il était probable qu'il était à la chasse. Non, il n'y avait pas la plus petite chance qu'il fût venu.

Sigismund lui donna la main pour franchir la haie de la dernière prairie et à partir de là on n'était séparé de la cascade que par une étroite pelouse. Mais les branches retombantes de l'arbre interceptaient la vue, et Isabel ne pouvait pas voir s'il y avait quelqu'un sur le pont.

Mais tout à coup un détour de l'étroit sentier les amena devant une brèche dans le feuillage. Le cœur d'Isabel tressauta violemment, puis ses couleurs qui s'étaient effacées et montrées alternativement, disparurent tout à fait. Il était là : adossé contre le tronc rugueux du chêne, dans une pose charmante, un bras levé, avec lequel il arrachait des feuilles qu'il jetait au courant du ruisseau. Il contemplait l'eau étincelante et les feuilles fugitives avec une expression de contra-

riété rêveuse. S'il n'avait pas été un héros, on aurait pu trouver qu'il avait l'air désagréable.

Mais quand les pas légers firent entendre leur froissement à travers les longues herbes, et qu'à ce bruit se joignit le bruissement imperceptible de vêtements féminins, son visage s'éclaira aussi soudainement que si l'épais feuillage au-dessus de sa tête avait été entr'ouvert par la hache d'un Titan, et que le soleil l'eût tout à coup inondé de ses rayons. Cette physionomie si expressive s'assombrit quelque peu quand Lansdell aperçut Sigismund derrière la femme du médecin; mais ce nuage passa rapidement. Les fureurs monomanes d'un jaloux ne pouvaient en aucune façon changer Smith en Cassio. Desdémone aurait pu le défendre du matin au soir et lui faire présent de n'importe quel nombre de mouchoirs de poche ourlés et marqués de ses belles mains sans causer au More la plus petite émotion de crainte.

Lansdell ne reconnut pas le jeune camarade qui avait pendant quelque temps trébuché à ses côtés sur le chemin de la science; mais il vit que Sigismund était un être inoffensif; et après qu'il eut découvert sa belle tête pour saluer Isabel, il adressa à Smith un geste affable qui pouvait avoir toutes les significations.

— J'ai laissé les gardes tirer les premières compagnies, — dit-il presque à voix basse à Mme Gilbert, — et je suis ici depuis dix heures.

Une heure était sonnée. Isabel se dit qu'il était là depuis trois heures à l'attendre.

Oui, c'en était déjà venu là. Mais il s'en allait à la fin d'octobre. Il s'éloignait, et tout serait fini et la fin du monde aurait lieu le premier jour de novembre.

Sur le banc, au pied du chêne, il y avait une pile de

livres. Lansdell les repoussa du banc et les jeta ignominieusement dans les hautes herbes qui croissaient dessous. Isabel les vit tomber et fit entendre une légère exclamation de surprise.

— Vous m'avez apporté.... — commença-t-elle.

Mais à son étonnement, Roland l'arrêta d'un coup d'œil sévère et se mit à parler de la cascade et des truites qu'on pouvait pêcher un peu plus bas pendant la saison. Lansdell avait plus d'expérience que la femme du médecin et il savait que les livres qu'il avait apportés à son intention pouvaient faire penser à un rendez-vous. Il n'y avait pas eu rendez-vous assurément; mais le hasard pouvait faire qu'Isabel se trouvât sous le chêne de lord Thurston. N'y allait-elle pas tous les jours alors que Lansdell errait dans l'archipel grec, ou qu'il prenait des glaces sous les colonnades de Venise? Etait-il donc étonnant qu'elle s'y rendît maintenant?

J'ennuierais le lecteur si je rapportais tout ce qui fut dit pendant cette matinée. Ce fut une ravissante journée, une longue pause délicieusement nonchalante au milieu des tracas de l'existence. Roland ne tarda pas à reconnaître une vieille connaissance dans Sigismund et les deux jeunes gens causèrent gaiement de ces jours d'enfance écoulés à Mordred. Ils causèrent agréablement de toutes choses. Lansdell devait avoir à cette bienheureuse époque un attachement profond pour Sigismund, si l'on jugeait du passé par le présent; car il accueillit son ancien camarade avec une véritable effusion et proposa une suite quasi royale de plaisirs champêtres, pendant la semaine que Sigismund devait passer à Graybridge.

— Nous ferons un repas sur l'herbe, — dit-il. — Vous vous rappelez qu'il en a été question, madame

Gilbert? Nous irons au chateau de Waverly; c'est l'endroit le plus délicieusement incommode du Midland pour ces sortes de parties de plaisir. On peut dîner sur la plate-forme de la tour occidentale, en danger permanent d'y perdre la vie. Vous écrirez à votre oncle Raymond, Smith, pour l'inviter à se joindre à nous, avec ses deux nièces, qui sont vraiment des enfants charmants. Elles sont si parfaitement inintelligentes qu'elles ne sont pas plus gênantes qu'un meuble ou deux en trop. On s'en passerait peut-être, mais si vous avez assez de place chez vous, cela ne vous gêne en aucune façon. C'est aujourd'hui jeudi; fixerons-nous samedi pour la fête champêtre? Il est bien entendu que c'est moi qui vous l'offre; ce sera un dîner de garçon, auquel il manquera probablement les ustensiles les plus indispensables. Je crois qu'on peut oublier les couverts pour la salade et les pinces à champagne, n'est-ce pas? Pensez-vous que samedi vous convienne ainsi qu'au docteur, madame Gilbert? samedi me plairait assez, parce que nous pourrions dîner tous ensemble à Mordred le lendemain, afin de boire au succès et aux douze éditions de.... Comment s'appelle votre roman, Smith? Eh bien, madame Gilbert, samedi vous convient-il?

Isabel répondit en rougissant et en marmottant quelques paroles inintelligibles. Mais sa physonomie s'éclaira d'une expression de ravissement qui la rendait radieuse et que Lansdell regardait comme l'expression la plus séduisante qu'eût revêtu un visage humain, en peinture ou sous une autre forme. Sigismund répondit pour la femme du docteur. Oui, il était certain que samedi conviendrait parfaitement. Il arrangerait la chose avec George et il répondait de son oncle Ray-

mond et des orphelines. Il aurait même répondu du temps, pendant qu'il y était. Du même coup, il accepta pour lui, son hôte, et son hôtesse, l'invitation de dîner à Mordred le dimanche suivant.

— Vous savez très-bien que vous le pouvez, Izzie, — dit-il en réponse au murmure improbateur de Mme Gilbert. — Cela n'a pas le sens commun de parler d'engagements antérieurs dans une ville comme Graybridge, où personne ne dîne en ville, et où l'on regarde comme un crime une petite soirée, le dimanche. Lansdell a toujours été un bon vivant et je ne suis pas étonné qu'il en soit encore un, par la raison que si vous tournez les rameaux d'un arbre dans leur direction naturelle, l'arbre n'en déviera pas, comme dit le philosophe. Il me tarde surtout de revoir Mordred ; car pour vous dire toute la vérité, Lansdell, — dit Smith avec candeur, — je pensais à prendre le château pour la scène de mon prochain roman. La façade orientale et le vieux jardin carré ont un aspect sombre et délabré qui ferait effet, j'en suis sûr, dans le public ordinaire. Quant aux caves, — continua Sigismund, prenant feu soudainement, — je les ai parcourues avec une lanterne et je ne doute pas qu'on y puisse loger à l'aise un régiment de cadavres, considération de quelque valeur, si l'œuvre paraissait dans les feuilles à un sou, car dans ces feuilles un cadavre en amène un autre et on ne sait jamais, lorsqu'on commence, jusqu'où l'on peut être entraîné. Quoi qu'il en soit, mon idée actuelle est un roman en trois volumes. Maintenant, Lansdell, que est votre avis sur la façade orientale du château. J'augmenterai l'aspect sinistre, je laisserai le jardin en friche en le faisant dominer par quelque cèdre frappé de la foudre, j'introduirai des rats derrière les lambris,

et, partout, une vétusté avancée. On entendrait dans les escaliers les pas d'un spectre et les tapisseries s'agiteraient violemment, sans cause apparente, à des époques périodiques! Que pensez-vous de Mordred combiné avec deux frères jumeaux qui se haïraient depuis le berceau, qui aimeraient tous deux la même femme et dont l'un, le brun, ayant une cicatrice au front, murerait vivante la jeune femme dans une chambre reculée, tandis que son frère, celui qui n'a pas de cicatrice, consacrerait sa vie à la chercher dans des pays lointains, en compagnie d'un officier et d'un agent de police? C'est une idée encore informe, — ajouta modestement Smith, — mais je lui donnerai la dernière main en voyageant et en courant à travers champs. Rien de meilleur que les voyages en chemin de fer et les courses à pied pour parachever une idée de cette espèce.

Lansdell déclara que sa maison et les dépendances étaient entièrement au service de son jeune ami, et il fut convenu que le dîner champêtre aurait lieu le samedi, et qu'on dînerait le dimanche à Mordred. Sigismund répondit de l'adhésion de son ami Gilbert. Puis la conversation s'égara dans des régions moins prosaïques; Roland et Smith parlèrent des hommes et des livres, tandis qu'Isabel écoutait et se bornait à glisser de loin en loin quelque observation sentimentale, que le seigneur du Prieuré de Mordred écoutait avec autant de déférence que si celle qui parlait avait été une Mme de Staël. Ce qu'elle disait n'avait probablement rien d'extraordinaire, mais ce qui était remarquable, c'était ces rougeurs qui paraissaient et disparaissaient sur son pâle visage, tandis qu'elle parlait, aussi tremblantes et saccadées que l ombre de l'aile d'un papillon flottant

au-dessus d'une rose blanche ; et ce reflet doré de ses regards, plus merveilleux que les plus rares merveilles des contes de fée.

Mais il écoutait toujours, et il la regardait toujours d'une certaine manière qu'il avait adoptée dans ses rap ports avec elle. C'était une charmante enfant, et lui, homme du monde, fatigué et blasé par les hommes et les femmes qu'on rencontre dans le monde, il était distrait et intéressé par sa naïveté et sa sentimentalité. Il ne faisait donc pas de mal en cultivant sa connaissance quand le hasard la jetait sur son chemin, comme cela avait lieu si fréquemment depuis quelque temps, Il n'y avait pas de mal, tant qu'il se tiendrait à la position qu'il avait choisie pour lui-même ; tant qu'il contemplerait cette jeune femme imprudente à travers le gouffre de sa jeunesse gaspillée sans but ; tant qu'il la regarderait comme un être radieux et inabordable séparé de lui autant par la différence de leurs natures que par le fait qu'elle était l'épouse légitime de George Gilbert de Graybride-sur-la-Wayverne.

Lansdell s'efforça de garder la position qu'il avait choisie auprès d'Isabel. Il faisait sans cesse allusion à son âge ; âge qu'on ne pouvait calculer d'après le nombre d'années qu'il avait passées en ce bas monde ; mais bien d'après la ruine qui avait suivi ces lourdes années et la décadence dont il était la victime pour la même raison.

— Je crois que d'après le calendrier je ne suis votre aîné que d'une dizaine d'années environ, — dit-il un certain jour à Izzie ; — mais quand je vous entends parler de vos livres et de vos héros il me semble que j'ai vécu un siècle.

Il prit la peine de faire souvent de petits discours

de ce genre, pour l'édification de Mme Gilbert, et il arrivait parfois que la femme du médecin était interdite, même blessée par son langage et ses manières, qui l'un et les autres étaient sujets à de brusques transitions qui rendaient perplexe une personne naïve. Lansdell était capricieux et fantasque et il lui arrivait de s'arrêter au milieu d'une tirade sentimentale digne d'Ernest Maltravers ou d'Eugène Aram lui-même, pour railler l'absurdité des phrases qu'il prononçait. Là-dessus, il s'asseyait d'un air réfléchi et s'amusait à tirer pendant dix minutes les oreilles de son chien d'arrêt favori, puis il se levait et souhaitait avec quelque brusquerie le bonjour à Isabel. Mme Gilbert prenait fort à cœur ces changements de manière. C'était certainement sa faute ; elle avait lâché quelque sottise ou quelque parole de mauvais goût. Son frère Horace ne s'était-il pas moqué d'elle et ne l'avait-il pas raillée de son mauvais goût, parce qu'elle préférait Byron au *Bell's Life* et qu'elle trouvait plus d'intérêt dans Edith Dombey que dans les favoris pour la course des Oaks ? Elle avait dit quelque chose qui avait paru affecté, bien qu'elle l'eût dit dans la naïveté de son cœur ; et Lansdell s'était retiré tout chagriné par sa conversation. Mériter *son* mépris, — elle ne pensait jamais à lui qu'en italiques, — quelle amertume ! Jamais, non jamais, elle ne retournerait au Roc de Thurston. Mais souvent, après un de ces adieux d'une brusquerie déplaisante, Lansdell arrivait à Graybridge. Il venait prier Gilbert d'aller voir un domestique de la ferme qui paraissait en très-mauvaise santé, le pauvre diable, et qu'on ne pouvait laisser plus longtemps sans conseil médical. Lansdell aimait tort à augmenter la clientèle du médecin de Graybridge.

— Quelle bonté ! — pensait Isabel, — surtout chez un homme chez lequel la bonté est en quelque sorte un attribut superflu, puisque les héros, surtout ceux qui sont bruns, mélancoliques, et beaux, ne sont tenus en aucune façon à posséder d'autres vertus. Quelle bonté de sa part ! lui qui se montre aussi dédaigneux de ses propres mérites que si les os d'un autre Clarke eussent blanchi dans quelque caveau lointain, évidence impérissable de son crime. Quelle bonté ! il n'avait été ni offensé ni dégoûté lorsqu'il l'avait quittée si brusquement ; car il se montrait plus affable que jamais, et passait des heures entières dans le parloir exposé au soleil dans l'espérance que le médecin rentrerait.

Mais lorsque Lansdell s'éloignait lentement après des visites de ce genre, il y avait généralement sur son visage une expression de mécontentement qui était en contradiction avec le plaisir qu'il avait semblé prendre pendant l'heure qu'il avait passée à Graybridge. Il n'était pas logique. Peut-être cela tenait-il à sa nature de héros. Il lui arrivait parfois d'oublier le gouffre béant qui devait le séparer de toute relation sympathique avec Isabel ; il arrivait qu'il s'oubliait assez pour être jeune et heureux pendant ses visites vagabondes à Graybridge ; pour jouer des fragments décousus de musique improvisée sur le vieux clavecin, pour dessiner de petits paysages, des temples italiens, et des figures de jeunes filles avec de grands yeux noirs qui ressemblaient assez à Isabel, ou bien se promener de long en large dans le vieux jardin où Jeffson posait, appuyé sur sa bêche entre un espace de terrain en friche et un carré de choux. Je dois à la vérité de dire que Jeffson, qui était la cour-

toisie en personne pour toutes les créatures vivantes, depuis les porcs auxquels il portait des auges de lait appétissant et de pommes de terre hachées, jusqu'au recteur de Graybridge, qui lui disait quelquefois bonsoir lorsqu'il se reposait à la fraîcheur crépusculaire devant la porte de l'écurie de George, — je dois à la vérité de dire que Jeffson manquait absolument de politesse envers Lansdell, et qu'il lui arrivait de poursuivre le jeune homme de regards furieux et méchants lorsqu'il marchait à côté d'Isabel le long des étroits sentiers, ou qu'il se baissait de temps en temps pour dégager la robe de mousseline des branches épineuses d'un groseillier.

Une fois, et cette fois seulement, Isabel s'aventura à faire quelque observation au domestique de son mari au sujet de ses manières brutales avec le maître du Prieuré de Mordred. Ses observations furent faites d'un ton très-modéré, et pendant qu'elle parlait, elle était courbée sur un rosier dont elle arrachait avec beaucoup de soin les feuilles sèches et, de temps en temps, celles qui étaient encore vertes.

— Je crains que vous n'aimiez pas M. Lansdell, Jeff, — dit-elle.

Avant les visites de Roland elle s'était prise d'affection pour le jardinier et s'était montrée très-expansive avec lui. Elle avait pris quelques leçons de jardinage, et elle lui avait raconté l'histoire d'Eugène Aram et le meurtre de M. Clarke.

— Vous aviez l'air de très-mauvaise humeur en lui répondant ce matin lorsqu'il est venu pour voir George, et s'informer de l'homme qui est atteint de rhumatisme. Je crains que vous ne l'aimiez pas.

Elle s'inclina de plus en plus sur le rosier, tellement

que ses cheveux, bien que plus soignés qu'autrefois, mais qui n'étaient pas aussi soigneusement ajustés qu'ils auraient pu l'être, tombèrent en avant comme un voile et s'emmêlèrent dans les rameaux épineux.

— Excusez-moi, madame George, je l'aime beaucoup. Je n'ai jamais vu, je crois, de jeune gentleman plus agréable à voir ou d'une conversation plus engageante que M. Lansdell, ou qui fût plus affable et plus ouvert dans ses manières envers le pauvre monde. Mais comme tant d'autres choses excellentes, Madame George, M. Lansdell, à mon avis, ne vaut quelque chose que lorsqu'il est à sa place. Et je vous le dis franchement, il n'est jamais plus déplacé que lorsqu'il perd son temps dans la maison ou qu'il promène ses loisirs dans ce jardin. Ce n'est pas mon affaire, Madame George, de critiquer les personnes qui viennent ici, ou celles qui n'y viennent pas; mais voyez-vous la défunte mère de mon maître et moi nous étions quelque peu parents. Je la vois encore, pauvre enfant, avec son joli minois et ses cheveux blonds flottant au vent, s'approcher de moi par cette allée où vous êtes en ce moment, Madame George. Tout ce temps-là me revient comme si cela datait d'hier. Je n'ai jamais vu personne mener une existence meilleure ou plus vertueuse. J'étais à son lit de mort, et je n'ai jamais vu une fin plus heureuse, ou qui démontrât plus clairement à l'esprit humain qu'il y a, après la mort, une existence encore plus heureuse et plus tranquille. Mais en ce temps-là, il n'y avait pas de M. Roland Lansdell, madame George, pour venir griffonner des têtes sans corps, des arbres sans troncs, ou jouer des airs, ou perdre son temps de la sorte, pendant que mon maître était absent. Et je me rap-

pelle que le dernier mot que cette douce créature prononça était qu'elle avait rempli son devoir envers son cher mari, et qu'elle n'avait jamais eu la moindre pensée qu'elle eût désiré cacher à lui ou au ciel.

Mme Gilbert s'agenouilla devant le rosier, le visage caché sous ses cheveux et les mains perdues dans le feuillage. Lorsqu'elle releva la tête, plusieurs minutes s'étaient écoulées et Jeffson était bien loin, binant les pommes de terre, en lui tournant le dos. Il ne lui avait rien dit de méchant; il y avait même dans le ton de ses paroles comme une bonté et une tendresse qu'il lui avait rarement témoignées, une douceur triste qui lui remua le cœur.

Cette nuit-là elle rêva beaucoup à la mère de son mari, avec un profond respect, mais en même temps avec une nuance d'envie. Mme Gilbert n'avait-elle pas eu le bonheur de mourir jeune? N'était-ce pas un privilége énorme de mourir ainsi et d'avoir pour cela la réputation d'avoir fait quelque chose de méritoire, quand il y avait tant de gens qui s'estimeraient heureux de mourir jeunes? Isabel se disait cela avec quelque dépit. Autrefois, quand ses frères la malmenaient et que sa belle-mère la tançait au sujet de son peu de disposition à aller chercher le beurre ou engager les couverts, elle avait désiré mourir jeune, laissant un héritage de remords éternels à ses parents sans cœur. Mais les dieux l'avaient oubliée. Quelquefois elle avait gardé des bottines humides en revenant de chez le prêteur sur gages, par le mauvais temps, dans l'espérance qu'elle tomberait malade à la suite de cette imprudence. Elle s'était rêvée dans sa petite chambre de Camberwell, déclinant par degrés, à mesure que rougissaient ses pommettes, et suppliant sa belle-mère

de l'éveiller de bonne heure, car l'insomnie coïncidait, d'après la croyance populaire et celle d'Isabel, avec l'idée de la passion léthifère. Dans son état normal, Mlle Sleaford aimait à dormir la grasse matinée et protestait nonchalamment, d'une voix traînante, lorsqu'on l'arrachait brusquement à quelque rêve insensé dans lequel elle se voyait vêtue d'une robe de velours qui ne voulait pas rester agrafée, et adorée par un duc qui persistait à se transformer en garçon épicier du coin.

Pendant toute la soirée, Isabel songea à la simple histoire de la mère de son mari, et souhaita d'être aussi vertueuse qu'elle et de mourir prématurément en prononçant de saintes paroles. Mais au milieu de ces pensées, elle se surprit à se demander si les mains de M. Gilbert le père étaient rouges et noueuses comme celles de son fils, s'il employait le même bottier, et s'il avait le même faible pour les oignons et pour le fromage du comté de Chester. Et de l'image de son lit de mort Isabel essaya en vain de chasser une image qui n'avait aucun droit de s'y trouver; — l'image d'une personne qu'on aurait envoyé chercher en toute hâte, au dernier moment, pour recueillir ses dernières paroles et son dernier soupir.

CHAPITRE XVIII.

SECOND AVERTISSEMENT.

Roland n'invita ni Gwendoline ni son père à ce dîner de garçon qu'il devait donner au château

de Waverly. Il devinait instinctivement que la fille de Lord Ruysdale ne goûterait pas ce divertissement champêtre.

—Ce pauvre Smith ne lui plairait pas, je pense, — se disait Roland. — Elle ne trouverait pas convenables ses vêtements de chasse et ses phrases entrelardées d'argot et ses bavardages incessants sur les romans en trois volumes et les journaux à un sou. Non, cela ne serait pas convenable d'inviter Gwendoline; je suis sûr que Smith ne lui plairait pas.

Voilà ce que dit ou ce que pensa Lansdell maintes fois avant le jour de la fête; mais il n'est pas impossible qu'il eût dans l'esprit un vague soupçon que Gwendoline trouverait étrange la présence d'une autre personne que Smith dans la petite réunion qui avait été projetée sous le chêne de lord Thurston. Peut-être Roland, qui haïssait l'hypocrisie comme il arrive à des hommes qui ne sont nullement sans péchés de détester les vices bas et rampants de l'humanité, était-il devenu tout à coup hypocrite et cherchait-il à se tromper lui-même; ou bien la faible saillie de son menton et l'exiguité de certaines parties de son crâne étaient-elles les signes extérieurs et visibles d'une nature faible et vacillante pour laquelle ce qui était vrai un instant était faux une minute après; de telle sorte que, de ce changement perpétuel de pensée et de dessein, il résultait une confusion dans l'esprit du jeune homme, pareille au murmure d'innombrables ruisseaux courant vers un fleuve immense, dont le courant puissant entraîne le nageur sans vigueur vers l'Océan qu'il voulait éviter.

— Cette fête champêtre sera très-agréable pour le jeune Smith, — pensait Lansdell, — et les enfants

seront ravies de se donner une indigestion au milieu des ruines. Quant à cet excellent Raymond il n'est jamais si heureux qu'au milieu des jeunes gens. Je ne vois donc pas ce qui pourrait contrarier la fête, et, à propos, je pense qu'il conviendrait d'envoyer à l'avance les paniers par Stephens, qui pourrait se rendre utile toute la journée pendant que je me dispenserais de paraître. Je puis aller en ville sous un prétexte quelconque et y passer un jour ou deux. Et même je pourrais aussi bien pousser jusqu'à Bade ou jusqu'à Hombourg et y passer la fin de l'automne. Le ciel sait que je ne veux être la cause d'aucun mal.

Mais en dépit de toute cette incertitude, de toutes ces hésitations, Lansdell s'intéressa beaucoup aux préparatifs de la fête. Il ne s'occupa pas du magnifique pâté de gibier, confectionné pour l'occasion et dont la croûte avait le poli et le brillant d'un bois précieux. Il ne prit aucun intérêt aux jeunes volailles nichées dans des retraites de persil, non plus qu'à la langue décorée avec profusion par des légumes découpés en forme de fleurs impossibles. Il ne regarda pas davantage le jambon d'York, revêtu également d'un glacé superbe pareil à celui du bel acajou espagnol, et entouré au manche par des franges de papier découpé et immaculé.

Les comestibles qui occupèrent l'attention de Lansdell étaient d'une nature plus délicate et plus poétique, tels que ceux qui font les délices des femmes et des enfants. Il y avait des gelées et des crêmes, si difficile que fût le transport de ces compositions. Il y avait des fruits; il veilla lui-même à la cueillette des raisins et des pêches de serre-chaude, de l'ananas le plus parfait, et des poires pittoresques à la queue

desquelles adhéraient encore quelques feuilles. Il fit couper des bouquets. L'un d'eux était une véritable pyramide de fleurs rares, dans les nuances tendres et immaculées; il prit soin de choisir les aromes les plus riches et caressa négligemment l'énorme bouquet du bout de ses doigts effilés et blancs, contemplant son œuvre avec un sourire, comme si les fleurs avaient eu un langage pour lui, — et, en effet, elles en avaient un; mais ce n'était nullement ce vocabulaire stéréotypé de substantifs et d'adjectifs connu sous le nom de *langage de fleurs*.

Le choix d'un bouquet n'était pas chose nouvelle pour lui. N'avait-il pas dépensé une petite fortune dans la rue de la Paix et dans le faubourg Saint-Honoré en échange d'énormes buissons de roses et de myosotis, de jasmins du Cap et de camelias laiteux qu'il voyait plus tard appuyés sur les coussins de velours d'une loge de l'Opéra, ou se fanant dans la chaude atmosphère d'un boudoir. Roland n'était pas un homme vertueux, sa vie n'était pas pure. De jolies femmes l'avaient appelé : Enfant! dans les retraites mystérieuses des serres chaudes, discrètement illuminées, ou sur le seuil, caché par des rideaux soyeux, des balcons éclairés par la lune. De fines soubrettes des grands et des petits théâtres parisiens, de séduisantes Martons, Margots, ou Jeannetons, un balai à la main et des diamants aux oreilles, lui avaient adressé leurs sourires, leur jeu, leurs chansons dans les profondeurs de la loge où il se cachait. Il n'avait pas mené une vie pure. Mais il n'avait jamais péché impunément. Pour lui le remords accompagnait la faute. Dieu sait que je parle de lui en toute franchise et sincérité. Je l'ai vu et connu ou j'ai vu ses pareils. Ce

n'est pas une figure de convention qui sert de prétexte à des déclamations vulgaires et rebattues, mais au contraire une créature de chair et d'os, de cœur et d'esprit, dont je voudrais pouvoir faire le portrait. Si après tout il ne vous paraît pas vivant, c'est parce que ma plume est impuissante et non parce que cet homme n'a pas réellement vécu et souffert, péché et fait pénitence.

De sa vie, je doute que Lansdell se fût trouvé dans un moment où il désirât davantage agir honnêtement et sincèrement. Son esprit semblait avoir subi une sorte de purification dans la tranquille atmosphère de ces ravissantes prairies du Midland. Il y avait même dans la société d'une femme comme Isabel une sorte d'influence purifiante. Elle était si différente de toutes les femmes qu'il avait connues ; elle ignorait si profondément les règles les plus simples de la sagesse mondaine !...

Lansdell ne partit pas pour Londres. Quand l'antique et pesante voiture de Graybridge parcourut le chemin sinueux et parut sur la colline verdoyante, non loin des portes du château de Waverly, Roland se promenait à l'ombre des murs, tenant à la main un énorme bouquet de fleurs rares. Il était fort gai ; ce jour-là il avait jeté les soucis au vent. Pourquoi ne jouirait-il pas du plaisir innocent d'une promenade rustique avec de braves gens de province et des enfants ? Il tirait un argument de la présence des orphelines. Oui, il s'amuserait ce jour-là ; puis demain... ah ! à propos, demain M. et Mme Gilbert et Sigismund dînaient avec lui. Le surlendemain tout serait fini et il repartirait pour le continent pour reprendre

sa vie errante d'autrefois, pour manger les mêmes dîners aux mêmes restaurants, les mêmes petits soupers après l'opéra dans de petits salons d'entresol où l'on étouffe, malgré le velours rouge, la gaze, les glaces, et les dorures, pour aller aux mêmes bals, dans les mêmes salons grandioses et pour voir les mêmes jolies femmes défiler devant lui dans leur splendeur monotone.

— J'aurais pu devenir un gentilhomme campagnard et être bon à quelque chose en ce monde, — pensait Roland, — si...

Mais il n'était plus seul. Raymond et les orphelines étaient arrivés, et tout le monde se rendit au-devant d'Isabel et de ses compagnons. Raymond s'était toujours montré très-affable pour la gouvernante de ses nièces; mais ce jour-là il se surpassa. Il s'interposa entre Roland et la portière de la voiture, et donna la main à Isabel pour descendre. Il passa le bras de la jeune femme sous le sien avec une amabilité charmante, et regarda ses compagnons avec un sourire de triomphe.

— Je me propose d'accaparer Mme Gilbert toute la journée, — dit-il gaiement, — et je me charge de lui expliquer Waverly au triple point de vue archéologique, historique, et légendaire. Ne parlons pas de vos fleurs pour l'instant, Roland; voilà un charmant bouquet, mais vous ne supposez pas que Mme Gilbert va le porter avec elle toute la journée. Portez-le chez le gardien là-bas, et priez-le de le mettre dans l'eau; puis, ce soir, si vous avez été sage, Mme Gilbert l'emportera pour en faire l'ornement du parloir de Graybridge.

Les portes étaient ouvertes. On entra : Isabel bras-dessus bras-dessous avec Raymond.

Roland se mit à côté d'Isabel; mais Raymond s'étendit si complaisamment sur John de Gaunt et les Tudors, que toute l'attention de Mme Gilbert suffisait à peine pour comprendre son discours, d'ailleurs très-amusant et très-vif, en dépit de son caractère d'érudition. George contemplait les ruines avec le même respect craintif qu'il avait montré en présence des tableaux de Mordred. Il connaissait déjà ces vestibules déserts, ces chambres effondrées, ces ouvertures veuves de leurs portes, et ces fenêtres enguirlandées de lierre; mais il les regardait toujours avec le même respect, auquel se mêlait un étonnement vague de ce qui pouvait causer l'admiration pour les ruines; puisqu'on les visitait à la hâte, et qu'on paraissait très-heureux de les quitter pour aller se restaurer. Les ruines et les repas copieux s'associaient dans l'esprit de Gilbert, et, en réalité, il y a corrélation entre des murailles vêtues de lierre et une salade de homard, des tourelles croulantes et des volailles froides, de même que les dômes de l'hôpital de Greenwich, le parc accidenté qui s'étend derrière, et l'eau courante qui brille au premier plan sont à jamais associés avec les *soles normandes* et les *whitebaits à la diable*. Sigismund fut enchanté de Wawerly, il avait couru assez souvent parmi les ruines lorsqu'il était enfant; mais maintenant il envisageait les choses sous un point de vue tout différent et il se glissait dans toutes sortes de recoins sombres, tenant à la main un crayon et un calepin à l'aide desquels il griffonnait le plan d'une émouvante série de feuilletons, mais en se rendant méconnaissable de poussière. Une certaine fois, entre autres, ses amis le trouvèrent couché de tout son long sur un lit de feuilles sèches dans un renfoncement qui

avait été autrefois une cheminée, dans le but de s'assurer s'il y avait une place suffisante pour y loger un cadavre. Il escaladait des élévations vertigineuses et projetait des sauts périlleux et des promenades effroyables sur le bord des corniches suspendues dans l'espace; en un mot, il se livrait à toutes les prouesses qui arrêtent la respiration du lecteur et qui rendent presque inévitable la vente des numéros suivants.

Les orphelines suivaient Smith, et se montraient ravies des petites chambres qui se dissimulaient dans les coins du château en ruines. Comme il aurait été charmant d'avoir des chaises, des tables, et des ustensiles de cuisine et de vivre éternellement là-dedans, chez soi ! Elles enviaient les grossiers enfants qui habitaient la tour carrée près de la porte et qui voyaient les ruines tous les jours que Dieu fasse.

La matinée était charmante. Il y avait dans l'esprit de Lansdell un singulier mélange de satisfaction et d'ennui, tandis qu'il marchait à côté d'Isabel et qu'il écoutait, ou semblait écouter les paroles de Raymond. Il aurait voulu avoir la main d'Isabel appuyée sur son bras; il aurait voulu voir ces grands yeux noirs étonnés fixés sur son visage; il aurait voulu qu'elle entendît de sa bouche les légendes romanesques des murailles croulantes et de la salle de banquets dont le toit s'était effondré. Et cependant peut-être ce qui était était-il préférable. Il s'en allait bientôt — presque immédiatement pour ainsi dire; l'éloignement allait lui rendre impossible ce simple plaisir; il était donc préférable qu'il ne s'oubliât pas dans des séductions qui allaient promptement être refusées à son existence désolée. Oui, son existence désolée. Il en était venu à penser à son sort avec un regret amer et à se regarder,

d'une manière ou d'une autre, comme un homme cruellement maltraité par la Providence.

Mais en dépit de Raymond il trouva moyen de s'asseoir à côté d'Isabel pendant le dîner qui ne tarda pas à être servi dans un charmant petit recoin à l'ombre des murailles où l'on ne courait pas le risque de renverser le sel dans la pâtisserie et les biscuits dans la salade de homard. Lansdell avait envoyé deux domestiques pour mettre tout en ordre; aussi le repas ne ressemblait-il aucunement à un repas champêtre ordinaire, où l'on oublie et où l'on perd mille ustensiles et où il y a le plus souvent confusion par la raison que chacun prétend aider aux préparatifs. C'était au contraire un véritable banquet recherché, mais il n'avait pas le charme des fêtes vraiment champêtres, qui se distinguent par une disette de verres et par l'absence totale de fourchettes. Le champagne était frappé, les gelées tremblaient au soleil, tout marchait à ravir, et si Raymond n'avait pas insisté pour renvoyer les deux hommes, qui servaient à table avec la solennité glaciale des jours habituels, le repas n'eût mérité, en aucune façon, le titre de repas champêtre. Mais une fois les deux domestiques partis, et Sigismund, très-rouge, très-poudreux, et très-bruyant, élevé à la dignité de sommelier, les choses s'améliorèrent considérablement.

Le soleil baissait lorsqu'on abandonna les reliefs du festin aux soins des deux solennels valets de pied. Le soleil baissait et la lune était levée, si pâle qu'on pouvait à peine la distinguer d'un léger nuage floconneux perdu dans un ciel d'opale. Raymond emmena Isabel par l'escalier tournant sur la plate-forme d'une tour très-élevée au pied de laquelle s'étendaient de

vertes prairies et des collines verdoyantes qui remplaçaient un lac et une garenne. La lune s'argenta avant qu'ils eussent atteint la plate-forme, assez vaste pour contenir douze personnes. Roland les accompagna, cela va sans dire, et il s'assit sur un des larges créneaux de pierre, contemplant la nuit si calme et détachant son profil aussi nettement qu'un camée sur l'azur foncé du ciel. Il était silencieux et son silence causait des distractions à Isabel, qui faisait de vains efforts pour comprendre ce que lui disait Raymond et qui répondait à l'aventure de loin en loin. Ses réponses devinrent si distraites que Raymond cessa de parler et sembla tomber dans une rêverie aussi profonde que celle qui causait le silence de Lansdell.

Pour Isabel il y avait un charme mélancolique dans ce silence, qui s'harmonisait en quelque sorte avec le lieu et la température. Elle pouvait contempler le visage de Roland maintenant que Raymond se taisait, et elle ne s'en faisait pas faute; elle regardait ce profil immobile qui devenait de plus en plus distinct sur le ciel éclairé par la lune. Quel charmant tableau si quelqu'un avait pu le peindre dans cette posture, assis sur le créneau et touchant d'une main distraite, que les rayons lunaires faisaient paraître d'un blanc mat, les festons du lierre qui montaient jusque-là. A quoi pensait-il? Ses pensées couraient-elles vers quelque ville lointaine retrouver quelque Clotilde à l'œil noir, ou bien la duchesse aux cheveux noirs qui l'avait aimé et l'avait trompé, il y avait longtemps de cela, alors qu'il était un Étranger et qu'il racontait l'histoire de ses malheurs en vers émouvants et dans un style fiévreux, entrelardé de citations françaises et latines, et tour à tour désespéré et sarcastique? Isabel croyait

sincèrement à Clotilde et à la duchesse, et s'abîma humblement dans sa propre insignifiance en comparaison de ces vagues et splendides créatures.

Roland parla enfin; si ses paroles avaient contenu quelque chose de raisonnable ou de simplement prosaïque il aurait pu se produire une révolution heureuse dans l'esprit d'Isabel; mais son langage concordait heureusement avec l'endroit et l'heure, il était incompréhensible et mystérieux, — comme la nuit qui obscurcissait graduellement le ciel.

— Je pense qu'il y a un certain moment où la vie d'un homme est virtuellement finie, — dit-il. — Je pense qu'il existe une fin convenable et légitime pour la carrière de chaque homme, et que cette fin est aussi visible que la chute du rideau après le spectacle. Il continue à vivre; c'est-à-dire qu'il mange et qu'il boit, et qu'il absorbe une certaine quantité de mètres cubes d'air pur chaque jour, peut-être pendant un demi-siècle encore, mais cela ne signifie rien. Les acteurs ne vivent-ils pas après la chute du rideau? Hamlet rentre chez lui, soupe, morigène sa femme, et gronde ses enfants, mais l'exaltation et la passion qui ont créé le prince de Danemark se sont éteintes comme le feu de coke du foyer des acteurs. Il n'est pas douteux que cette seconde vie ne soit le châtiment, la contre-partie des quelques courtes heures dorées d'espérance et de plaisir. Je ne regrette pas que les Lansdell ne soient pas doués de longévité, Raymond; car je crois que la pièce est jouée et que le sombre rideau est tombé pour moi !

— Hum ! — murmura Raymond, — n'y a-t-il pas quelque chose dans ce goût-là dans l'Étranger? C'est très-joli, Roland, — cette espèce de caquetage de dés-

espoir qui est si fort à la mode aujourd'hui; mais ne pensez-vous pas que si vous vous leviez un peu plus tôt le matin, et que si vous passiez une heure ou deux dans vos guérets en compagnie de vos chiens et de votre fusil, afin de gagner de l'appétit pour le déjeuner, ne pensez-vous pas que vous vous en guéririez?

Isabel regarda Raymond d'un air de reproche, mais Roland se mit à rire.

— Je crains de parler comme un fou, — dit-il; — il m'arrive de m'en apercevoir parfois.

— Quand partez-vous pour le continent?

— Dans un mois environ. Mais pourquoi partir? — demanda Lansdell avec une expression de violence dans l'expression de ses paroles qui changea soudainement, — pourquoi partirais-je? Qu'ai-je à faire ici plutôt que là? A quoi suis-je utile dans un endroit plutôt que dans un autre?

Il adressait ces questions au ciel autant qu'à Raymond, et le philosophe de Conventford ne crut pas utile d'y répondre. Lansdell retomba dans le mutisme qui troublait tant Isabel, et rien ne vint rompre le silence avant la voix de Gilbert qui s'éleva de la base de la tour et résonna violemment contre les parois en appelant Isabel.

— Il faut partir, — dit-elle. — Je pense que la voiture est prête à nous emmener. Bonsoir, monsieur Raymond; bonsoir, monsieur Lansdell.

Elle tendit la main, ne sachant pas à qui elle devait l'offrir d'abord. Roland était resté immobile, mais il tressaillit violemment comme un homme qui s'éveille d'un rêve.

— Vous vous en allez? — dit-il, — si vite!

— Si vite!... il se fait tard, je crois, — répondit

Mme Gilbert, — du moins je veux dire que nous nous sommes beaucoup amusés, et que le temps a passé bien vite.

Elle pensait qu'il était de son devoir de lui dire quelque chose de ce genre, en sa qualité d'amphitryon; puis elle rougit et devint confuse, craignant d'en avoir trop dit.

— Bonsoir, monsieur Lansdell.

— Mais je descends avec vous, — dit Roland. — Pensez-vous que je vais vous laisser descendre seule ces escaliers glissants, et vous laisser en danger de vous rompre le cou et de hanter éternellement la tour au clair de lune, spectre pâle vêtu de mousseline? Voici M. Gilbert, — ajouta-t-il, comme le chapeau de George apparaissait dans l'escalier tournant; — mais comme il est probable que je connais la tour mieux que lui, je vais me charger de vous conduire.

En disant ces mots, il lui prit la main et la guida à travers les degrés dangereux aussi soigneusement et aussi tendrement que si elle avait été un petit enfant. Sa main ne trembla pas en s'appuyant sur la sienne; mais il lui sembla qu'une créature ailée et mystérieuse depuis longtemps emprisonnée dans son cœur rompait brusquement ses liens et s'envolait vers lui. Elle pensa que c'était peut-être son âme depuis longtemps prisonnière qui l'abandonnait pour se confondre avec la sienne. Ah! si ce lent voyage souterrain avait pu durer éternellement, — si elle avait pu descendre, descendre avec Lansdell dans quelque abîme insondable et arriver enfin dans une caverne lumineuse, où il y aurait encore un lac éclairé par la lune, où régnerait une tranquillité céleste... et la mort! Mais si attentif que fût Roland, la descente ne dura pas

longtemps; et pendant toute la durée du trajet on apercevait le haut du chapeau de George, luisant sous les rayons de la lune, car le médecin s'était perdu dans la tourelle et il ne descendit enfin, très-rouge et très-essoufflé, que lorsque Isabel l'appela du bas des escaliers.

Sigismund et les orphelines survinrent au même moment, Raymond avait suivi de fort près Roland et Isabel, et tous ensemble ils retournèrent à la voiture.

— N'oubliez pas demain, — dit en s'adressant à tout le monde Lansdell au moment où chacun se plaçait. — Je vous attends immédiatement après le service de l'après-midi. Je sais que vous êtes assidus à l'église, à Graybridge. Mais à propos, ne pourriez-vous pas venir entendre le service de l'après-midi à Mordred, l'église vaut la peine d'être vue.

On discuta quelque peu, et enfin on convint que M. et Mme Gilbert et Sigismund iraient à l'église de Mordred le lendemain dans l'après-midi; puis on échangea force poignées de main avant que la voiture partît et disparût derrière les haies qui bordaient le chemin sinueux.

— Je veux vous mettre en voiture, ainsi que les enfants, avant de partir moi-même, Raymond, — dit Lansdell.

— Je ne m'en vais pas immédiatement, — répondit gravement Raymond. — Je veux causer un peu avec vous auparavant. J'ai quelque chose de particulier à vous dire. Madame Primshaw, — cria-t-il à l'hôtesse d'une petite auberge qui s'élevait juste en face des portes du château, charmante jeune femme au visage frais e rebondi, qui était debout sur le seuil, suivant du regard le mouvement des visiteurs, — madame Primshaw,

voulez-vous prendre soin de mes petites filles et vous assurer qu'elles sont suffisamment vêtues pour le retour, tandis que je fais un petit tour avec M. Lansdell?

Mme Primsaw déclara que rien ne pouvait lui causer un plus grand plaisir que de veiller à la toilette des jeunes filles. Les orphelines traversèrent alors le chemin éclairé par la lune, très-heureuses de se mettre à l'abri dans la plus charmante salle commune toute rose et toute lumineuse du reflet d'un petit feu qui brillait dans la grille la plus coquette qui ait jamais orné une maison de poupée.

Lansdell et Raymond s'éloignèrent par la route solitaire, à l'ombre des murs du château, et pendant quelques minutes, ni l'un ni l'autre ne parla. Roland ne montrait ni curiosité, ni intérêt pour cette chose que Raymond avait à lui dire, mais il y avait dans la manière dont il redressait la tête une expression boudeuse et entêtée, et dans la fixité de ses traits quelque chose qui faisait mal augurer de la douceur de l'entretien.

Peut-être Raymond vit-il ces signes et se trouva-t-il assez embarrassé pour entamer la conversation. Quoi qu'il en soit, lorsqu'il commença, ce fut d'une façon très-abrupte, car il fit ce qu'on peut appeler un plongeon de conversation.

— Roland, — dit-il, — cela ne peut pas durer ainsi.

— Quoi? — demanda froidement Lansdell.

— Je n'ai pas la prétention d'être votre mentor, — répondit Raymond, — non plus que de m'arroger le droit de vous faire des remontrances ou de vous indiquer ce que vous avez à faire. Le lien de parenté qui existe entre nous est fort léger; bien que, puisque je

parle de cela, Dieu sache que je ne pourrais guère vous aimer plus tendrement si j'étais votre père. Mais si j'étais votre père, je ne crois pas que vous m'écouteriez ou que vous feriez attention à moi. C'est ce qui arrive le plus souvent dans des cas identiques. J'ai quelque expérience, Raymond, et je ne sais que trop l'inanité des conseils dans ces occasions. Mais je ne saurais vous voir prendre la mauvaise route sans vous crier gare et dans l'intérêt de ce pauvre diable d'honnête homme qui est là-bas, il faut que je parle. N'avez-vous pas conscience du mal que vous faites? N'avez-vous pas connaissance du gouffre insondable de péché, de souffrances, de honte, et d'horreur que vous creusez sous les pieds de cette jeune femme insensée?

— Diable! Raymond, — s'écria Roland avec un éclat de rire, rire qui sonnait faux, semblable à cette joie vide et factice dont un homme fait accueille toujours le récit de quelque vieille histoire qui lui était familière dans son enfance, — diable! Raymond, vous devenez aussi obscur qu'un poëte moderne! A qui en avez-vous? De quel pauvre diable parlez-vous? où est cette femme insensée et de quoi s'agit-il, en un mot?

— Roland, soyons francs entre nous, au moins. Vous rappelez-vous m'avoir dit une fois que, bien que vous eussiez perdu une à une vos illusions les plus brillantes, l'honneur était sauf, — pauvre étoile indistincte et bien pâle comparée à ces autres flambeaux qui s'étaient éteints dans l'obscurité, mais dont l'éclat suffisait à vous retenir dans le droit chemin? Cette dernière lueur est-elle partie avec le reste, Roland, mon pauvre malheureux enfant, — vous que j'aime comme mon propre fils? — un jour viendra-t-il où j'aurai à rougir du fils unique d'Anna Lansdell?

Le nom de sa mère avait toujours un charme puissant pour Roland. Sa tête si fièrement levée retomba tout à coup et il marcha quelque temps sans répondre. Raymond se taisait lui aussi. Il avait tiré quelque bon augure du changement de manière du jeune homme et se gardait de troubler le courant de ses pensées. Quand, enfin, Roland releva la tête, il se tourna et regarda son ami et son parent bien en face.

— Raymond, — dit-il, — je ne suis pas un homme vertueux (il aimait fort à faire cette déclaration et j'imagine qu'il croyait atténuer par ce procédé ses nombreux naufrages); je ne suis pas un sage, mais je ne suis pas un hypocrite. Je ne mentirai donc point; je ne chercherai pas à vous tromper. Peut-être y a-t-il quelque raison pour ce que vous venez de me dire, ou mieux, y en aurait-il si j'étais un tout autre homme. Mais, dans le cas présent, je vous jure que vous vous trompez. Je n'ai pas creusé de fosse dans laquelle les pas d'une femme innocente viendront se perdre. Je n'ai pas comploté de trahison contre le pauvre diable d'honnête homme qui est là-bas. N'oubliez pas que je ne prétends pas être exempt de tout blâme. J'ai admiré Mme Gilbert comme on admire une jolie enfant, je me suis laissé amuser par son joli bavardage sentimental, je lui ai prêté des livres, et je me suis occupé d'elle, peut-être un peu plus que de raison. Mais je n'ai rien fait de parti pris. Je n'ai pas suivi un seul instant un plan préconçu, et je n'ai pas même mêlé son image avec le moindre rêve de... de... d'une forme tangible quelconque. Je me suis mis dans une position dangereuse, ou dans une position qui pourrait être dangereuse pour un autre homme, mais

j'en puis sortir aussi aisément que j'y suis entré. Je quitterai le Midland le mois prochain.

— Mais demain les Gilbert dînent avec vous à Mordred; et pendant tout ce mois-ci vous aurez mille occasions de revoir Mme Gilbert, de lui prêter d'autres livres, et de vous occuper d'elle, et ainsi de suite. Ce n'est pas que je vous soupçonne, Roland; je n'ai pas si mauvaise idée de vous que je mette votre honneur en doute à cette occasion. Mais vous faites du mal; vous tournez la tête à cette folle enfant. Ce n'est pas une bonne action de lui prêter des livres, de l'inviter à Mordred pour lui faire entrevoir, un instant, une existence qui ne peut pas lui appartenir. Si vous voulez faire le bien et élever le niveau de son existence, faites-la votre dame de charité, confiez-lui une centaine de livres à distribuer par an parmi les malades nécessiteux de son mari. Cette pauvre et faible enfant se meurt faute d'un devoir à remplir sur cette terre; faute d'une tâche obligatoire qui l'occupe au jour le jour, ou faute d'un lien entre elle et son mari. Roland, je crois fermement que vous êtes un homme de cœur et d'esprit, digne d'être l'orgueil d'un vieux garçon. Mon cher enfant, donnez-moi le droit d'être plus fier encore que je ne l'ai jamais été. Quittez le Midland demain matin. Il vous sera facile d'imaginer quelque excuse. Allez-vous-en demain, Roland.

— Je vous le promets, — répondit Lansdell après un moment de silence. — Je partirai, Raymond, — répéta-t-il en serrant la main de son ami. — Peut-être me suis-je égaré un instant, mais il suffit de la voix d'un homme de cœur comme vous pour me remettre en bon chemin. Je quitterai le Midland demain, Raymond, et je ne reviendrai pas de longtemps.

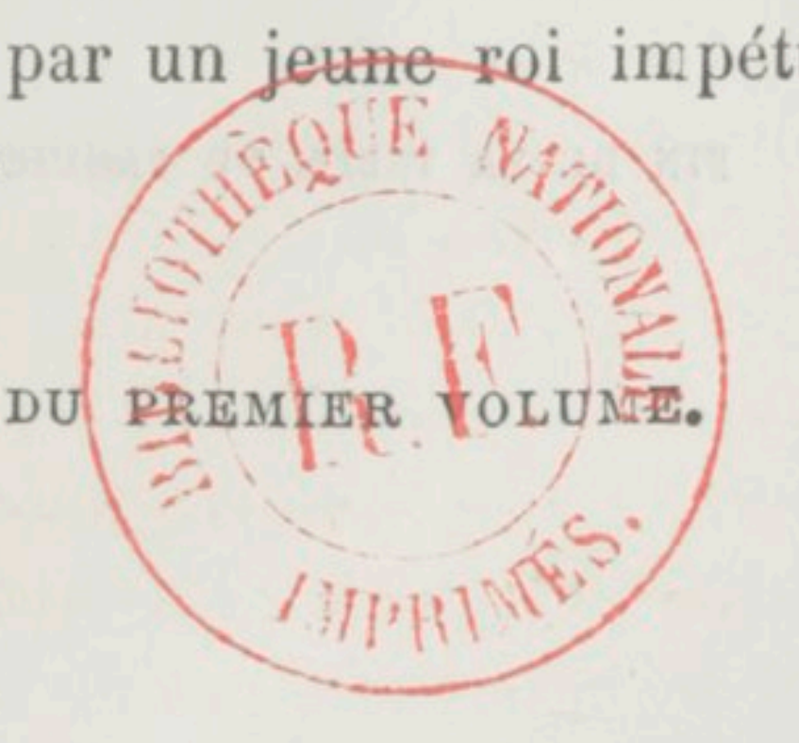
— Dieu sait le chagrin que je ressens de vous perdre, mon enfant, — dit Raymond avec quelque émotion; — mais je sens que c'est la seule chose qui vous reste à faire. Je me suis parfois surpris à penser, avant que Gilbert offrît sa main à Isabel, que vos deux natures se seraient accordées, et j'ai eu un instant le désir.....

Raymond s'interrompit brusquement, sentant que son discours s'égarait.

Mais Roland ne fit pas attention à cette malencontreuse réflexion.

— Je partirai demain, — répéta-t-il. — Je suis très-heureux que vous m'ayez parlé, Raymond, et je vous remercie de tout mon cœur de l'avis que vous m'avez donné ce soir. Je partirai demain.

Puis son esprit retourna à ses études enfantines dans le domaine de l'histoire légendaire des Romains, et il se demanda ce que Marcus Curtius ressentait lorsqu'il se fut résolu à faire le saut qui l'a rendu fameux. Enfin, passant brusquement de l'histoire ancienne à l'histoire moderne, il pensa à la douce Louise de La Vallière courant se cacher dans un couvent et ne réussissant qu'à faire disperser aux vents du ciel, comme un bouquet d'anémones sauvages, ses pensées immaculées et ses chastes désirs — ne réussissant qu'à faire fouler aux pieds, par un jeune roi impétueux, ses saintes résolutions.



FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE

CHAP. I. Un jeune campagnard. 1
II. Un auteur à sensation. 11
III. Isabel. 28
IV. Comment finirent les vacances de George Gilbert. 54
V. George au logis. 70
VI. Trop de solitude. 91
VII. Sur le pont. 110
VIII. Où il est parlé de la jeune femme du pauvre Joë Tillet. 136
IX. La promesse de Mlle Sleaford. 144
X. Mauvais commencement. 155
XI. Ennui. 167
XII. Quelque chose comme un anniversaire. 182
XIII. Un cousin. 209
XIV. Sous le chêne de lord Thurston. 231
XV. Ainsi soit-il ! 248
XVI. Lansdell raconte une de ses aventures. 256
XVII. Premier avertissement. 273
XVIII. Second avertissement. 301

FIN DE LA TABLE DU PREMIE VOLUME.

ÉDITIONS A 1 FRANC LE VOLUME

FORMAT IN-18 JÉSUS

BIBLIOTHÈQUE DES MEILLEURS ROMANS ÉTRANGERS

Ainsworth (W. Harrisson) : Abigail. 1 vol. — Crichton. 1 vol. — La Tour de Londres. 1 v.

Anonymes : César Borgia, ou l'Italie en 1500. 1 vol. — Les Pilleurs d'épaves. 1 vol. — Paul Ferroll. 1 vol. — Violette. 1 vol. — Whitehall. 1 vol. — Whitefriars. 1 vol.

Beecher-Stowe (Mrs) : La Case de l'oncle Tom. 1 vol. — La Fiancée du ministre. 1 vol.

Bersezio (V) : Nouvelles piémontaises. 1 vol.

Braddon (miss M. C.) — OEuvres. 17 vol. — Aurora Floyd. 2 vol. — Henry Dunbar. 2 vol. — Lady Lisle. 1 vol. — La Trace du Serpent. 2 vol. — Le Capitaine du Vautour. — 1 vol. Le Secret de lady Audley. 2 vol. — Le Testament de John Marchmont. 2 vol. — Le Triomphe d'Éléanor. 2 vol. — Ralph, l'intendant. 1 vol. — La Femme du Docteur. 2 vol. — Le Locataire de sir Gaspard. 1 vol. — L'Allée des Dames. 2 vol.

Bulwer-Lytton (Sir Edward) : OEuvres. 19 vol. — Devereux. 2 vol. — Ernest Maltravers. 1 v. — Le Dernier des Barons. 2 vol. — Le Désavoué. 2 vol. — Les Derniers jours de Pompéi. 1 vol. — Mémoires de Pisistrate Caxton. 2 vol. — Mon roman. 2 vol. — Paul Clifford. 2 vol. — Qu'en fera-t-il? 2 vol. — Rienzi. 2 v. — Zanoni. — 1 vol.

Caballero (F.) : Nouvelles andalouses. 1 vol.

Cervantes : Nouvelles. Trad. 1 vol.

Chodzko (A) : Contes Slaves. 1 vol.

Cummins (miss) : L'Allumeur de réverbères. 1 v. — Mabel Vaughan. 1 vol. — La Rose du Liban. 1 vol.

Currer-Bell (miss Brontë) : Jane Eyre. 1 vol. — Le Professeur. 1 vol. — Shirley. 2 vol.

Dickens (Charles) : OEuvres, 25 vol. — Aventures de M. Pickwick. 2 vol. — Barnabé Rudge. 2 v. — Bleak-House. 2 vol. — Contes de Noël. 1 v. — David Copperfield. 2 vol. — Dombey et fils. 3 vol. — La petite Dorrit. 2 vol. — Le Magasin d'antiquités. 2 vol. — Les Temps difficiles. 1 vol. — Nicolas Nickleby. 2 vol. — Olivier Twist, 1 vol. — Paris et Londres en 1793. 1 v. — Vie et Aventures de Martin Chuzzlewit. 2 v. — Les grandes Espérances. 1 v. — L'Abîme. 1 v.

Disraeli : Sybil. 1 vol.

Douglas Jerrold : Sous les rideaux. 1 vol.

Forgues (E.-D.) : Sandra Belloni. 1 vol.

Freytag (G.) : Doit et Avoir. 3 vol.

Fullerton (lady) : L'Oiseau du bon Dieu. 1 vol.

Fullon (S. W.) : La comtesse de Mirandole. 1 v.

Gaskell (Mrs) : OEuvres. 8 vol. — Autour du sofa. 1 vol. — Marie Barton. 1 vol. — Cranford. 1 vol. — Marguerite Hale (Nord et Sud). 2 vol. — Ruth. 1 vol. — Les Amoureux de Sylvia. 1 vol. — Cousine Phillis. 1 vol.

Gerstäcker : Les deux Convicts. 1 vol. — Les Pirates du Mississipi. 1 vol. — Aventures d'une colonie d'émigrants en Amérique. 1 vol.

Goethe : Werther. 1 vol.

Gogol (N.) : Les Ames mortes. 2 vol.

Grant (J.) : Les Mousquetaires écossais. 2 vol.

Hackländer : Boutique et Comptoir. 1 vol. — Le Moment du bonheur. 1 vol. — La Vie militaire en Prusse, 4 séries.

Chaque série se vend séparément.

Hauff (W.) : Nouv. 1 vol. — Lichtenstein. 1 vol.

Hawthorne (N.) : La Lettre rouge. 1 vol. — La Maison aux sept pignons. 1 vol.

Heiberg (L.) : Nouvelles danoises. 1 vol.

Hildreth : L'Esclave blanc. 1 vol.

Immermann : Les Paysans de Westphalie. 1 vol.

James : Léonora d'Orco. 1 vol.

Kavanagh (J.) : Tuteur et Pupille. 1 vol.

Kingsley : Il y a deux ans. 2 vol.

Lennep : (J. Van) : La Rose de Dekama. 2 vol. — Les Aventures de Ferdinand Huyck. 2 vol.

Lever (Ch.) : Harry Lorrequer. 2 vol. — L'Homme du jour. 1 vol.

Ludwig (O.) : Entre ciel et terre. 1 vol.

Lutfullah : Mémoires d'un gentilhomme mahométan. 1 vol.

Marvel (I.) : Le Rêve de la vie. 1 vol.

Mathews : Légendes indiennes. 1 vol.

Mayne-Reid : La Piste de guerre. 1 vol. — La Quarteronne. 1 vol.

Mugge (Th.) : Afraja. 1 vol.

Pouchkine : La Fille du capitaine. 1 vol.

Smith : (J.-F.) : La Femme et son Maître. 3 v. — L'Héritage (Dick Tarleton). 2 vol.

Sollohoub (comte) : Nouvelles choisies. — 1 vol.

Stephens (miss A. S.) : Opulence et Misère. 1 v.

Thackeray : OEuvres. 8 vol. — Henry Esmond. 1 vol. — Histoire de Pendennis. 3 vol. — La Foire aux vanités. 2 vol. — Le Livre des Snobs. 1 vol. — Mémoires de Barry Lyndon. 1 vol.

Tourguéneff : Scènes de la vie russe. 2 vol. — Mémoires d'un seigneur russe. 1 vol.

Trollope (Mrs) : La Pupille. 1 vol.

Wieland (C. M.) : Oberon, poëme hist. 1 vol.

Wilkie Collins : Le Secret. 1 vol.

Zschokke : Adelrich des Mousses. 1 vol. — Le Château d'Aarau. 1 vol.

Imprimerie L. Toinon et Ce, à Saint-Germain.

IN
Y
BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE
3 7531 03971539 7